This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

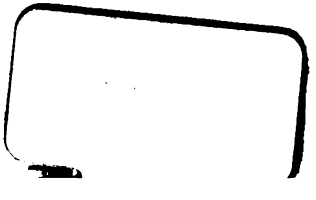
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



12

L'EXODE

EXPLIQUÉ

D'APRÈS

LES TEXTES PRIMITIFS;

AVEC

DES RÉPONSES, &c.

TOME PREMIER.

To the Bodleian Library,
July 10, 1912,
Edward S. Dodgson.

1011 e. 169.

L'EXODE

EXPLIQUÉ

D'APRÈS

LES TEXTES PRIMITIFS;

AVEC

DES RÉPONSES

AUX DIFFICULTÉS DES INCRÉDULES.

DÉDIÉ AU ROI,

PAR M. l'Abbé DU CONTANT DE LA MOLETTE, *Vicaire-Général de Vienne.*

Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ. *Prov.* XXV. 27.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, Hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

BODLEIAN
10·7·1912
LIBRARY

AU ROI.

SIRE,

Le ſuffrage dont VOTRE MAJESTÉ a honoré mes Ouvrages, eſt bien capable d'encourager les Gens de Lettres, & ſur-tout ceux dont les travaux ont pour objet de confirmer les titres fondamentaux de la Reli-

gion, & de fournir de nouvelles armes contre l'Incrédulité.

Je ſuis avec le reſpect le plus profond,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obeiſſant & très-fidele ſerviteur & ſujet l'Abbé DU CONTANT DE LA MOLETTE, *Vicaire général de Vienne.*

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

ON peut considérer la Bible par rapport au Fidele qu'elle édifie, à l'Hérétique qu'elle convainc, & à l'Incrédule qu'elle confond. On s'est contenté, jusqu'à nos jours, d'examiner ce sujet sous les deux premiers points de vue. De-là, parmi les Commentateurs, les uns se sont uniquement livrés à des sens spirituels, allégoriques & moraux; les autres, plus Théologiens que Mystiques, ne se sont attachés qu'à trouver dans nos divines Ecritures, la preuve du dogme controversé entre les différentes Communions Chrétiennes.

Ces deux carrieres ont été parcourues avec beaucoup de succès, par de Grands Hommes & d'illus-

tres Interpretes. Nous n'aurions garde, après eux, de tenter le même travail, & de nous exposer à dire moins bien, ce qu'ils ont bien dit.

Mais il est un troisieme chemin qui n'a point été battu, & qui, dans les circonstances présentes, mene plus droit au but. « L'incrédulité, portée au plus » haut degré dans notre siecle, » au jugement même de M. Chais, » Protestant Hollandois, y a pris » tant de formes, & s'y est cou- » verte de tant de prétextes, » pour obscurcir l'éclat divin des » Saintes Ecritures, qu'il est dé- » sormais indispensablement né- » cessaire d'armer les Chrétiens » contre ses sophismes, & de les » munir contre ses illusions. Quel- » quefois, d'un ton décisif, de » prétendus esprits forts pro- » noncent avec hardiesse, que

» toute la Religion n'eſt qu'une
» impoſture, dont la politique
» des Souverains a été le principe,
» & dont l'avarice des Eccléſiaſ-
» tiques eſt l'appui; d'autres fois
» plus prudens, & en apparence
» plus modérés, ils bornent exté-
» rieurement leurs efforts à dé-
» crier quelque partie de l'Ecri-
» ture Sainte, dans l'eſpoir d'é-
» branler, par ce moyen, l'authen-
» ticité du tout; les uns parlent
» de la Bible avec le dernier mé-
» pris, comme d'un Ouvrage où
» il n'y a ni ſavoir, ni goût,
» ni méthode; les autres affectent
» d'exagérer la ſuffiſance de la
» Religion naturelle, pour s'élever
» enſuite fiérement contre la né-
» ceſſité d'une révélation. Allant
» tous au même but par des routes
» diverſes, il n'eſt point d'arti-
» fices qu'ils ne mettent en œuvre
» pour réuſſir dans l'abominable

» deſſein de ſaper la religion » par ſes fondemens ». Ainſi dans un ſiecle philoſophique, où un pyrrhoniſme univerſel ſe répand, où l'on fait parade de révoquer en doute ce qu'il y a de plus certain, où, pour être bel eſprit, l'on renonce au bon ſens, quoi de plus eſſentiel que de confirmer les titres fondamentaux de la Religion, & de venger les vérités ſaintes qui en ſont la baſe? L'explication & la défenſe des Livres ſacrés contre les Incrédules, eſt donc la matiere la plus importante qui puiſſe faire aujourd'hui l'objet de notre application.

Il eſt vrai que M. l'Abbé Bullet, dans ſes *Réponſes Critiques* (*a*),

(*a*) Trois volumes in-12., à Paris chez Berton. L'héritier des manuſcrits de M. Bullet a entre les mains de quoi former un quatrieme volume de Réponſes Critiques; il ſeroit bien à ſouhaiter qu'il voulût le publier.

& M. l'Abbé Guenée, dans ſes *Lettres à M. de Voltaire* (*a*), ont donné la ſolution de pluſieurs difficultés qu'on avoit formées contre certains Textes de l'Ecriture: mais outre que ce n'étoit qu'à des difficultés éparſes qu'ils ont répondu l'un & l'autre, & qu'ils n'ont éclairci que des paſſages détachés, l'on peut aſſurer qu'ils ne ſe ſont jamais propoſé d'expliquer & de défendre, d'une maniere ſuivie, aucun Livre ſaint, encore moins de donner une *Bible* ENFIN *vengée*. Comment auroient-ils pu avoir en vue cet

(*a*) La premiere & la ſeconde édition, qui ſont exactement ſemblables, ont paru à Paris chez Prault, en un vol. in-8°.; la troiſieme, qui eſt en deux in-8°., & la quatrieme, en trois in-12., ſe trouvent à Paris chez Moutard. Le but qu'on ſe propoſe dans ces Lettres, eſt de faire la Critique des deux chapitres du *Traité de la Tolérance*, qui concernent les Juifs, & ſur-tout d'une note inſérée à l'article XII.

objet, il n'y avoit encore point paru de *Bible* ENFIN *expliquée*, c'eſt-à-dire ENFIN *attaquée?*

Ce n'eſt pas que leur travail ne ſoit très-utile & très-eſtimable. Tout le monde ſait que le premier Ecrivain étoit également verſé dans l'érudition ſacrée & dans l'érudition profane. On auroit ſeulement deſiré qu'il eût eu recours moins ſouvent au témoignage & à l'autorité des Voyageurs; il n'ignoroit pas ſans doute le peu de fonds qu'il y a à faire ſur ces ſortes d'ouvrages.

Quant au ſecond Auteur, nous ne pouvons nous diſſimuler que nous avons toujours été ſurpris qu'il ſe ſoit caché ſous le maſque du Judaïſme (*a*). Etoit-ce un jeu

(*a*) M. l'Abbé Guenée, en publiant ſes *Lettres à M. de Voltaire*, s'eſt caché ſous le nom emprunté *de quelques Juifs Portugais, Allemands & Polonois.*

pour amuſer ſes Adverſaires ? Etoit-ce une adreſſe pour éviter les traits qu'ils auroient pu lancer contre lui ? Toujours étoit-il certain que les ménagemens & la délicateſſe dont il uſe dans tout ſon Ouvrage, devoient lui être de ſûrs garans de leur eſtime, & même de leur amitié.

A quoi bon, pour émouſſer

M. de Voltaire s'eſt contenté, pour toute réponſe, de conſeiller aux Juifs de faire CIRCONCIRE leur Secrétaire, afin qu'ils puſſent déſormais compter davantage ſur ſa fidélité.

Des eſprits plus ſérieux & plus ſolides que ce Philoſophe, lui auroient peut-être donné le conſeil d'étudier les Langues Orientales, & de les approfondir, afin de ſaiſir mieux la penſée de ſes Commettans, & de la rendre avec plus de force & d'énergie.

Quoi qu'il en ſoit de la juſtice de ce reproche, l'on peut dire, pour la défenſe du Secrétaire des Juifs, qu'il connoiſſoit aſſez les Langues ſavantes, pour confondre un homme qui les ignoroit entiérement.

des traits qu'on ne devoit pas lui lancer, se couvrir du casque & de la cuirasse des *Juifs* ? Cette armure étant étrangere à un Chrétien, cela n'auroit-il pas peut-être été cause qu'il n'auroit porté à ses Adversaires que des coups foibles, gênés & incertains ? Du moins notre Athlete, s'il n'eût point été chargé de cette pesante armure, auroit été plus leste & plus agile dans le combat ; ses coups auroient été plus forts, plus libres, & plus assurés. D'ailleurs, pour n'employer que les propres termes qu'il adresse lui-même à M. de Voltaire, tom. 1, pag. 208 de la troisieme édition : « On » est las de voir toujours combat- » tre SOUS LE MASQUE, & l'on » trouveroit une ATTAQUE OU- » VERTE désormais PLUS HON- » NETE » ; je conviens volontiers qu'il a acquis dans cette lutte le

titre d'*aimable Juif* (*a*) : mais j'aurois mieux aimé, que, combattant à découvert comme un Héros Chrétien, revêtu seulement de la peau du lion, & la massue à la main, il eût terrassé à ses pieds le monstre de l'irréligion.

Nous osons donc nous montrer,

(*a*) Voici en propres termes ce qu'on lit dans le Codicille de Madame la Comtesse de Maulde, Dame de compagnie de Mesdames de France, en date du 19 Mai 1777; ladite Dame décédée le 7 Juillet 1778 : » Ma chere fille (*) donnera mon bougeoir d'or à l'Abbé Guenée, *aimable Juif;* je n'en ai point vu chez lui. Chaque » fois qu'il l'allumera, il priera le bon Dieu » de le mettre à portée de moi dans le Ciel, » ainsi que chere fille ». Je suis fâché, par le vif intérêt que je prends, quoique Chrétien, à tout ce qui regarde l'aimable Juif, que le bougeoir d'or se soit malheureusement trouvé métamorphosé en bougeoir de cuivre doré.

(*) La fille de Madame la Comtesse de Maulde, est Madame la Comtesse de Saluces, qui est aujourd'hui Dame de compagnie de Mesdames de France.

& nous n'uſons d'aucun déguiſement ; pleins d'une noble fierté, nous allons droit à l'ennemi. Non content d'émouſſer, à l'ombre du bouclier, les traits qui volent dans les airs, nous voulons opérer une déroute générale, ou une retraite honteuſe ; nous ſuivons les fuyards juſques dans leur dernier retranchement ; nous raſſemblons autour de nous toutes les forces de nos alliés, & nous prétendons faire de l'ennemi un carnage complet. La Bible eſt pour nous une arme à deux tranchans, qui coupe les difficultés des Incrédules, abat les ſyſtêmes des Philoſophes, confond l'orgueil de la raiſon humaine.

Pour procéder avec plus d'avantage dans ce genre polémique, nous partageons naturellement notre Ouvrage en deux parties. Dans la premiere, nous fixons le ſens

de l'Ecriture, d'une maniere sûre & authentique ; nous appelons à notre secours les Textes primitifs, & les anciennes Versions Orientales ; nous les rapprochons de notre Vulgate Latine, & nous en faisons une confrontation suivie & raisonnée. L'Hébreu, le Samaritain, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, l'Ethiopien, le Persan, le Grec, ensuite tous les Paraphrastes, tous les Scholiastes, viennent déposer leur trésor à nos pieds. Nous jugeons avec une logique saine & lumineuse, du degré de considération qu'on doit donner à une version, à un commentaire plutôt qu'à l'autre ; nous les examinons séparément, puis nous les collationnons, ensuite nous les comparons entre eux, & encore avec les saints Docteurs, qui sont les Interpretes irréfragables. Ce bloc d'éru-

dition eſt préſenté ſous toutes les faces poſſibles ; nous n'en mutilons aucune ; nous ſavons que celle que nous ne contemplons pas à l'inſtant, peut paroître très-intéreſſante ſous un point de vue nouveau. Nous avons peut-être par fois employé les recherches pour éclaircir des objets qui ſemblent minutieux. En effet, nous dira-t-on, qu'importe en ſoi-même de ſavoir au juſte ſi Lia avoit les yeux chaſſieux, ou ſi au contraire, les ayant fins ou beaux, elle les avoit cependant tendres & délicats ? Cette critique iſolée ne ſeroit pas ſans doute dans le cas de faire notre réputation, nous le ſentons à merveille ; mais n'aurions-nous pas manqué notre but, ſi, voulant rétablir en entier le Texte littéral des Livres Saints, nous avions néanmoins négligé de détruire ce pré-

jugé contre la premiere compagne de Jacob ? Lia n'intéreſſe pas dans l'Hiſtoire Sainte comme Rachel ; Laban paroît empreſſé de l'établir ; elle n'a pas le bonheur de donner un grand Miniſtre à l'Egypte, dans la perſonne de Joſeph ; elle ne fournit pas le ſpectacle attendriſſant, d'accoucher d'un Benjamin aux dépens de ſa vie ; mais elle eſt la mere de Lévi, le chef de la Milice ſainte, la mere de Juda, la tige des Rois, & l'un des ancêtres du Meſſie, libérateur de l'Univers. Auſſi voyons-nous que le Paraphraſte Chaldéen & l'Interprete Arabe n'ont pas regardé cette remarque comme indigne de leur ſavant travail. Le Public, plus occupé & plus verſé dans ce genre, en leur temps, que dans le ſiecle où nous avons le courage de dévorer tout ce que cette étude, d'ailleurs ſi

utile, a de ſec & de rebutant, ne leur a pas reproché la frivolité de cette critique. Grace aux aſſauts fréquens que de prétendus Philoſophes ont livrés, tantôt à la vérité, tantôt à la morale, quelquefois à la phyſique du Pentateuque, les plus novices dans l'étude de la Religion, & dans la ſcience des ſaintes Lettres, ont compris que le *Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, doit s'entendre d'un vent très-violent qui ſouffloit ſur les eaux; ils ſavent tous que cette expreſſion *duo luminaria magna*, ne veut pas dire que le ſoleil & la lune ſoient les deux plus grands corps céleſtes ſuſpendus ſur nos têtes, mais ſeulement que ce ſont ceux qui répandent le plus de lumiere ſur la terre. Mais ce ſavoir, pour être plus général aujourd'hui, devoit-il nous empêcher de préſenter un

Texte complétement corrigé ? Etions-nous reſtreints à ne donner que les verſets iſolés, dont le ſens reſtoit encore embarraſſé ? Si nous avions ainſi tronqué les chapitres de la Geneſe ou de l'Exode, les partiſans du vieux ſerpent de Ferney n'auroient-ils pas adroitement rejeté le choix ou ſur notre inſuffiſance, ou ſur l'impoſſibilité de donner à tout l'Ouvrage de Moïſe, un ſens tout à la fois vrai & raiſonnable? Perſonne n'ignoroit ſans doute, que les termes *in principio creavit Deus*, emportoient avec eux une production *ex nihilo;* mais combien peu ont comparé enſemble ce premier verſet du premier chapitre de la Geneſe, avec le troiſieme du ſecond, où on lit *creavit ut faceret, creavit ut ordinaret !* cette collation me paroît bien avantageuſe. Quelque paſſion pour la diſpute que puiſſe avoir

un anti-Moïſe, il ne peut de bonne foi ſe refuſer au ſens formel que doit avoir le *creavit*, dans le premier chapitre; les mots *faire* & *ordonner*, ſuppoſent néceſſairement ici une matiere préexiſtante, ſur laquelle l'agent travaille; le mot *creavit*, ou *bara*, lorſqu'il eſt ſeul, ſignifie donc que Dieu a vraiment créé cette matiere, & que, par un ſeul acte de ſa volonté toute-puiſſante, il la tirée du néant. Or, combien eſt-il favorable d'expliquer ainſi un paſſage par un autre plus clair, & ſur lequel on ne diſpute pas? Combien eſt-il agréable d'interpréter un Auteur par lui-même? Combien cette méthode n'eſt-elle pas préférable, ou à celle d'embarraſſer un homme dans un labyrinthe de raiſonnemens, ou de l'accabler de l'autorité d'un nombre d'Auteurs, ſouvent auſſi

obſcurs & auſſi peu entendus que le Livre même ſur lequel on veut jeter du jour? Nous relevons ici à deſſein les traits les moins ſaillans de tous : mais que penſer des paſſages, où, par le ſecours des Textes primitifs, nous fermons entiérement la bouche aux Incrédules, qui abuſoient, mal-à-propos à la vérité, des équivoques du Latin? Car c'eſt là où ſe borne leur pernicieux talent. Il leur faudroit, en effet, pour attaquer les Livres Saints, un peu plus d'érudition & de ſavoir qu'ils n'en montrent dans leurs frivoles écrits. Nous pourrions auſſi faire valoir les avantages précieux que nous avons retirés du Samaritain, ſoit pour corriger le Texte Hébreu, ſoit pour en remplir les lacunes; avantages qu'on chercheroit en vain, même dans les

Auteurs Anglois (*a*), quoique depuis un ſiecle ils ſe ſoient appli-

(*a*) On trouve dans la Bible de CHAIS, les explications de pluſieurs Ecrivains Anglois; des Patrick, des Willet, des Ainſworth, des Polus, des Kidder, des Henry, des Parcker, des Wels, des Pyle, des Stackouſe, des Pocock, des Hammond, des Lowth, des Uſſerius, des Prideaux, des Newton, des Schuckford, des Bedford, des Selden, des Spencer, des Mède, des Dougtée, des Wihitby, des Waterland, des Lewis, des Delany, des Edward Chandler, des Thomas Scherlock, &c. &c. Mais après une lecture ſuivie & réfléchie, j'ai vu avec peine, que les regles de la critique ſacrée n'étoient pas entiérement connues à ces illuſtres Savans, puiſqu'ils avoient malheureuſement négligé, dans leur travail, de faire uſage du plus puiſſant ſecours que nous ayons pour éclaircir le Texte, je veux dire le rapprochement de l'Hébreu & du Samaritain. Qui ignore en effet, que le Samaritain eſt le vrai original en anciens caracteres Hébreux, & qui, ayant été copié bien moins ſouvent, eu égard au petit nombre des Synagogues de ce peuple, en a dû contracter beaucoup moins de fautes de Copiſtes? Qui ignore que ce Texte eſt exempt de la plupart des

qués, avec une noble émulation, à éclaircir les divines Ecritures. Mais ce qui nous intéreſſe le plus dans cette longue & pénible opération, c'eſt d'avoir fouillé dans toutes les ſources avec une rare conſtance, & d'avoir été aſſez l'ami de la vérité, pour ne pas enfouir notre érudition. Ce genre d'étude eſt à-peu-près comme les Mathématiques aujourd'hui; on y eſt réputé un grand homme, ſi on ſait tout ce qui eſt répandu dans les Ouvrages des inventeurs, & de ceux que la nature avoit choiſis pour reculer les limites. Autrefois c'étoit un vaſte Royaume,

---

fautes grammaticales qui ſe ſont gliſſées dans l'Hébreu, qu'il n'admet jamais aucune lacune, & qu'il fournit nombre d'excellentes leçons, qui coupent par le pied les difficultés de nos Philoſophes ? Je parle ici aux amateurs des Langues ſavantes; la ſimple lecture des deux Textes eſt capable de les convaincre de la vérité de ce que j'avance.

expreſſions Orientales qui ſont ſemées dans nos divines Ecritures, & qui ont été la ſource de tant de bévues de la part de nos Philoſophes. Ces ennemis des Livres Saints mettent tout en œuvre pour trouver en défaut les titres fondamentaux de la Religion ; ils emploient les conjectures de la critique, les obſcurités de la chronologie, les fables des anciens peuples, les récits des Ecrivains profanes, les inſcriptions des médailles, les incertitudes de la Géographie des premiers temps, les ſophiſmes de la Logique, les découvertes de l'Hiſtoire Naturelle, les expériences de la Phyſique, les obſervations de la Médecine, les ſubtilités de la Métaphyſique, les relations des Voyageurs, les calculs de la Géométrie, les figures de la Rhétorique, les regles de la Grammaire, les

procédés

procédés de tous les arts. Mais ce brillant étalage de ſcience n'eſt pas capable de nous en impoſer ; &, ſans prétendre à l'univerſalité des talens, nous répondons à toutes les difficultés d'une maniere aſſez tranchante pour ne pas craindre la réplique. Nous arrachons des mains de nos Adverſaires, leurs propres armes, & nous nous en ſervons pour faire triompher la vérité du menſonge.

Nous avons ſuivi dans notre *Geneſe expliquée* (*a*), ce double

(*a*) Les Journaux François & Etrangers ont rendu un compte avantageux de cet Ouvrage. On peut conſulter le Journal des SCIENCES & des BEAUX-ARTS, 15 Décembre 1777 ; le Journal ECCLÉSIASTIQUE, Décembre 1777 & Janvier 1778 ; le Journal Univerſel de Littérature des DEUX-PONTS, Février 1778 ; le Journal Hiſtorique & Littéraire de LUXEMBOURG, 15 Avril 1778 ; le Journal ENCYCLOPÉDIQUE de Bouillon, premier Mai 1778 ; le Journal des SAVANS, Juin 1778, ſecond volume ; l'ANNÉE LITTÉRAIRE, n°.

Hébreu dans le déſert ; les rochers, moins inſenſibles que les durs Egyptiens, s'ouvrent au commandement de Moïſe, & donnent libéralement des eaux aux Iſraélites, prêts à périr par la ſoif. Le tonnerre, la foudre & les éclairs, inſpirent un reſpect mêlé de crainte, pour l'Eternel qui donne ſa loi ſur le mont Sinaï. Cette divine révélation qui a été faite au peuple Hébreu, eſt auſſi odieuſe aux Incrédules que celle qui a été faite aux Chrétiens ; nous devons donc la venger de leurs attaques, avec le même zele & la même force : c'eſt ce que nous entreprenons dans cet Ouvrage.

Nous y établiſſons la divinité de la légiſlation de Moïſe ; nous en apportons des témoignages qui ne doivent pas paroître ſuſpects aux Incrédules, puiſqu'ils

ſont tirés de leurs propres aveux ; leurs difficultés même ſe changent pour nous en preuves. Ils triomphent du maſſacre dont ils accuſent les Lévites ; mais le Lecteur impartial, qui lira nos Réponſes à ce ſujet, ne pourra s'empêcher de convenir que nous ſommes beaucoup mieux fondés à triompher de l'ignorance des auteurs de pareilles objections. Nous démontrons la poſſibilité & la vérité des miracles que raconte le divin Hiſtorien ; nous inſiſtons principalement ſur celui du paſſage de la mer Rouge, contre lequel nos Philoſophes ne ceſſent de s'élever ; nous leur prouvons que la mémoire de ce grand événement s'eſt conſervée, non-ſeulement parmi les Hébreux, & dans les Livres ſacrés, mais encore parmi les profanes, & dans les Hiſtoires des ennemis du peuple de Dieu ;

nous leur faisons voir, par la position des côtes, & par la direction des vents, qu'il n'a pu être l'effet du flux & du reflux. Il ne nous est donc pas bien difficile de faire sentir l'énorme différence qu'il y a entre le passage des Israélites par la mer Rouge, & celui d'Alexandre le Grand par la mer de Pamphylie. Nous traçons le tableau effrayant des dix plaies d'Egypte, & nous montrons que la réalité de ces terribles fléaux l'emportoit de beaucoup sur la représentation. Tout ce que l'imagination la plus noire peut se figurer d'horreur, n'approche que foiblement du triste état où se trouvoit tout ce Royaume, pour avoir mépriſé les ordres de Dieu. Mais, ô prodige étonnant! la terre de Geſſen qu'habitoit le corps de la nation Juive, jouiſſoit toujours du plus grand calme,

l'on eût dit que l'Eternel eût élevé un mur de séparation entre ces deux contrées voisines. Enfin, nous examinons avec soin le combat de Moïse avec les Mages ou Lettrés d'Egypte; nous faisons voir que, tandis que le Législateur des Juifs opere des miracles surprenans, qui supposent le bouleversement de la nature entiere, ces derniers ne sont que comme d'habiles charlatans, & des joueurs de gobelet qui en imposent aux yeux de la crédule populace.

Enfin, nous donnons des calculs sur les frais du Tabernacle de Moïse & du Temple de Salomon, sur la population du pays des Madianites & de la Palestine, qui pourront, je pense, contenter nos ECONOMISTES. L'Ouvrage est terminé par une dissertation sur Tharé & Abraham, où l'on a occasion d'examiner le

nouveau ſyſtême de l'INSPIRATION PARTIELLE des Livres ſaints. Le ſujet, qui eſt des plus importans, eſt traité en grand, & peut-être qu'il attirera l'attention du Lecteur. Je ne parlerai pas des anecdotes intéreſſantes que nous avons eu ſoin de ſemer à propos, pour piquer la curioſité. C'eſt le goût du ſiecle, nous ſommes obligés de nous y conformer; & tel qui le cenſure le plus amérement, eſt le premier à ſe laiſſer dominer par ſon empire.

La Bible enfin expliquée (*a*) a donc produit un effet tout différent de celui que s'en propo-

(*a*) L'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, après avoir lu notre explication & notre défenſe de la Geneſe, a prononcé, d'une voix forte, cet oracle, comme un autre Apollon : JE CHÉRIS LES OUTRAGES, JE CHÉRIS LES VERTUS. N'auroit-il pas parlé plus juſte, s'il eût dit dans un ſens contraire : JE FUIS LES OUTRAGES, JE FUIS LES VERTUS ?

ſoit l'Auteur. Son but, en ramaſſant, à grands frais, contre les Livres ſaints, toutes les objections des Incrédules, étoit de renverſer le Chriſtianiſme dont ils ſont la baſe. Cet Ouvrage impie nous a donné, au contraire, l'idée de le venger complétement; il nous a même été fort utile à ce deſſein; nous nous en ſommes ſervis comme d'un catalogue des diverſes difficultés qu'on pouvoit former ſur cette matiere; & nous ſavons gré à l'Auteur de nous avoir épargné la peine de feuilleter tous les écrits des Philoſophes anciens & modernes, pour en pouvoir faire la ſomme additionnée. Cependant, comme, malgré ſon zele, il lui en eſt échappé pluſieurs qui nous ont paru plus ſéduiſantes que toutes celles qu'il compile, nous avons eu la bonne foi de les ajouter. Si nous les avons préſentées dans

toute leur force, c'eſt que nous croyons pouvoir nous flatter d'y avoir répondu de maniere à ne laiſſer aucun doute dans l'eſprit du Lecteur.

Nous n'aurions fait connoître qu'imparfaitement notre plan, ſi nous n'obſervions que, dans tout le cours de notre Ouvrage, nous avons fait uſage de l'antiquité profane; nous la rapprochons de l'étude ſainte, & nous jetons, par le moyen de l'une, un jour nouveau & intéreſſant ſur l'autre. Nous appelons à notre ſecours les Homere, les Thucidide, les Strabon, les Trogue Pompée, les Diodore de Sicile; nous invoquons le témoignage des Virgile, des Horace, des Ovide: ſeroit-ce beaucoup ſe flatter, que de prétendre connoître ces Ecrivains auſſi parfaitement que l'Auteur de *la Bible enfin expliquée*

connoît les Zoroaſtre, les Sanchoniaton, les Manethon? Une érudition variée donne de l'agrément à un Ouvrage : enrichi, ſans être ſurchargé, de citations piquantes, les gens du monde ne s'apperçoivent pas du dégoût que produiroit en eux la ſimple comparaiſon des Textes Hébreu, Samaritain, Arabe, & autres. Nous ſeroit-il permis de dire, que nous avons traité certains Lecteurs comme des enfans malades? Nous leur préſentons l'antidote le plus infaillible : mais comme il conſerve toujours quelque choſe de ſon amertume naturelle, comme une foule, ne ſe croyant pas dans un état dangereux, n'auroit pas recours au remede, nous avons eu ſoin d'arroſer les bords de la coupe d'une liqueur agréable. En préſentant les raiſonnemens les plus forts, nous avons dégagé notre

méthode de cette forme si utile, mais si froide & si traînante des Ecoles : sachant bien qu'on ne pâlit plus aujourd'hui sur les *in-folio* des Morin, des Calmet, des Corneille de la Pierre, nous donnons un travail léger & facile. Les articles de ce Livre multipliés à propos, font que sa lecture a plus l'air d'un désœuvrement que d'une occupation. Nous avons ménagé aussi l'imagination, cette faculté qui, faite, ce semble, pour nous tromper toujours, a cependant sur nous un empire si constant. La vérité se montre souvent dans cet Ouvrage, sous la figure de la fiction & de l'allégorie. Les usages anciens, la science des étymologies, y sont employés aussi, mais avec une sage sobriété. On voit, par ce simple apperçu, que nous n'avons rien négligé pour que l'Ouvrage fût un des plus

ſolides, des plus clairs & des plus méthodiques. Nous ſouhaitons que le ſuccès réponde au ſoin que nous avons apporté pour contenter le Lecteur.

La cauſe que nous ſoutenons eſt ſi bonne, & les fondemens qui l'appuient ſont ſi ſolides, que cette apologie du Chriſtianiſme doit moins tourner à la gloire de celui qui le venge & le défend, que de celui qui l'a établi & le conſerve. Toutes les puiſſances de l'enfer ne peuvent rien contre cette pierre angulaire; c'eſt un rocher placé au milieu des mers, que les vagues écumantes peuvent menacer, mais ne ſauroient ébranler.

AVERTISSEMENT.

ON va mettre incessament sous presse, LES PSEAUMES EXPLIQUÉS *d'après l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, l'Ethiopien, l'Armenien, le Grec & le Latin.* Cet Ouvrage, si long-temps attendu, & si utile pour le Clergé, & même pour les Gens du monde, est enfin terminé; il paroîtra dans le courant de l'année, en trois volumes in-12. L'Auteur s'occupe actuellement à donner la derniere forme à son travail. Il veut être précis, sans rien oublier de ce qui peut éclaircir son sujet. Les différens Textes polyglottes, & les anciens Manuscrits, sont pour lui un seul & unique flambeau. Il laisse le mensonge enseveli dans les ténebres, pour ne faire briller que la vérité.

PORTRAITS

De L'AUTEUR de la Bible enfin expliquée.

L'ACCUEIL que le Public a fait aux trois (*a*) portraits de l'Au-

(*a*) Si nous avons attribué à M. de Querlon le second de ces trois portraits de M. de V***., c'eſt qu'il l'avoit trouvé aſſez bien frappé pour pouvoir l'adopter; mais quoique cette miniature à la Klingſtedt ſoit digne de lui, elle n'en eſt cependant pas: elle eſt de l'Abbé Desfontaines, qui la fit imprimer in-4°., feuille volante, en 1735. Cet Ariſtarque, Suiſſe du Parnaſſe François, l'a réclamée & l'a avouée en 1743, à notre ſavant ami M. Jamet. Ce trait eſt conſigné dans ſes Stromates, à la page 1030, & nous y renvoyons les curieux. J'ai ouï dire d'un illuſtre Voyageur, qu'*il n'oublioit & ne perdoit jamais rien de ſien dans ſes routes; ains au contraire.* M. Meunier de Querlon atout l'air d'aimer aſſez cette utile méthode. Dans la belle édition que le Jai vient de donner des Voyages de Montagne, cet ex-Journaliſte, s'eſt paré de la qualité d'Editeur de ce manuſcrit; il a remercié modeſtement notre illuſtre ami, dans trois ou quatre lignes, de lui avoir communiqué quelques notes; prenez au rebours, & vous aurez la vraie anecdote, *SIC VOS NON VOBIS.*

teur de *la Bible enfin expliquée*, que nous avons placés à la tête de la Geneſe, nous engage à en publier ici deux nouveaux, qui ſont dignes du même ſuccès.

PORTRAIT, par M. l'Abbé Bergier.

Si, dans un ſiecle trop enclin à vanter ce qui paroît ſingulier, il ſe trouvoit un Ecrivain qui eût l'ambition d'exceller dans tous les genres, de poſſéder tous les talens, d'être tout à la fois Poëte & Théologien, Littérateur & Géometre, Critique & Philoſophe, Hiſtorien & Romancier; un génie plus varié qu'étendu, plus hardi que ſolide, plus capable d'éblouir que d'inſtruire, qui traitât ſur le même ton le ſacré & le profane, le ſérieux & le burleſque, la Fable & l'Hiſtoire; un Auteur plein de mépris pour ſes Critiques, inconſtant par goût, & opiniâtre par vanité; qui fît douter s'il a donné plus d'atteintes à la vérité ou à la vertu, à la religion ou aux mœurs; quelle deſtinée pourroit-on lui prédire?

On lui diroit que ſes Ouvrages, trop nombreux pour être parfaits, trop ſurperficiels pour être exacts, trop frivoles la plupart pour être eſtimés, parviendront difficilement à la poſtérité; qu'ils ſont en danger, ou de périr avec le goût dépravé qui leur a donné la vogue, ou d'être immolés à la vengeance des mœurs qu'ils outragent; que, quand même ils lui ſurvivroient, il y a bien de la différence entre la gloire & la célébrité; que, de tout temps, les ſages ont fait moins de bruit que les inſenſés; que l'Hiſtoire, en nous laiſſant ignorer celui qui bâtit le Temple de Diane, nous a fait connoître celui qui le brûla. On lui repréſenteroit, qu'occuper dans les faſtes littéraires le même rang que tiennent, dans nos annales, ces farouches Conquérans qui ont ravagé nos contrées, c'eſt un triſte avantage qui ne vaut pas la peine d'être acheté par la proſcription, par une vie errante, par un demi-ſiecle de travaux. On lui feroit obſerver qu'il en coûte moins pour ſe faire eſtimer

par un talent médiocre, mais utile à la vertu & aux mœurs; que cette gloire ne peut être effacée par le temps, ni obſcurcie par les remords; qu'elle ſeule peut faire la conſolation du ſage, & rendre ſa mémoire précieuſe à l'humanité.

*PORTRAIT, par le ſavant Auteur de l'*Eſſai ſur la Juriſprudence Univerſelle.

Voltaire, quoi qu'en diſent ſes admirateurs, ne ſera jamais compté parmi les hommes ſupérieurs. Avide de gloire juſqu'à la fureur, il fit les plus grands efforts pour effacer tout ce qu'il y a de grands Ecrivains parmi les anciens & les modernes; mais la médiocrité de ſon génie s'oppoſa toujours aux attentats de ſon amour-propre, & le força, malgré lui, de reſter au ſecond rang. Il n'y a qu'un article où il peut ſe vanter d'avoir ſurpaſſé ſes Contemporains, & ceux qui l'ont précédé; c'eſt l'audace avec laquelle il a attaqué les inſtitutions les plus ſacrées. Il a travaillé avec plus de fureur & de

ſuccès que perſonne, à déshonorer la religion, à corrompre les mœurs, à encourager la licence. En fait d'impiété, il n'aura point de rivaux, comme il n'a point eu de modele. Cette affreuſe prééminence lui eſt déſormais aſſurée.

Nous pourrions encore produire un autre Portrait de l'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, qui eſt également intéreſſant; c'eſt celui qu'on trouve dans *les Trois Siecles de la Littérature Françoiſe* (*a*), & qui a M. l'Abbé Sabatier pour Auteur : mais comme il eſt trop long, & qu'il nous prendroit preſque trente pages d'impreſſion, nous en ferons grace au Lecteur.

(*a*) Quatre volumes in-12. 1779.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE POMPIGNAN (a),

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, à l'Auteur, touchant l'Essai sur l'Ecriture Sainte.

JE suis très-flatté, Monsieur, que mes Essais Littéraires aient pu vous inspirer quelqu'estime pour leur Auteur. J'ai cultivé la Langue Grecque toute ma vie ; j'ai appris l'Hébreu d'assez bonne heure, & j'ai acquis une connoissance suffisante de la Langue, ou plutôt du dialecte Chaldaïque, pour entendre les morceaux de l'Ecriture Sainte, qui sont écrits

(a) On se gardera bien de publier les lettres de M. son frère, l'ancien Evêque du Puy, qui est actuellement Archevêque de Vienne, non plus que celles de plusieurs autres savans Prélats : les Evêques étant obligés, par état, à encourager les travaux entrepris pour la Religion, leur suffrage, quoique flatteur pour l'Auteur, paroîtroit peut-être, aux yeux de quelques Lecteurs, moins impartial que celui d'un homme du monde.

en Caldéen. Mais je n'ai pas été plus loin dans les Langues Orientales ; j'en ai été fâché quand il n'étoit plus temps d'y revenir. L'excellent Livre que vous venez de mettre au jour, a augmenté mes regrets. J'en ai fait la lecture avec toute la réflexion dont je suis capable. Rien ne me paroît plus digne de l'attention du Public savant, que le projet d'une Polyglotte abrégée, laquelle, selon le plan très-lumineux & très-simple que vous en proposez, les réuniroient toutes dans un petit nombre de volumes d'un format commode, & d'un prix médiocre. Ce seroit au Ministere, au Clergé sur-tout, qu'il conviendroit d'encourager une entreprise de cette importance & de cette utilité. Nous aurions besoin pour cela, d'un Cardinal Ximenès, ou d'un Chancelier d'Aguesseau. Malheureusement l'ignorance & l'incrédulité décident de tout aujourd'hui. On craint la lumiere des Livres saints ; on y veut trouver des ténébres, des ambiguités, des contradictions. Quoique les endroits, qui semblent être obscurs ou inintelligibles, n'intéressent point la foi ni le

dogme, rien ne seroit cependant plus avantageux à la religion, ni plus propre à confondre la témérité des ignorans & des impies, qu'un travail qui fixeroit ou rétabliroit, d'une maniere claire, le sens véritable de ces mêmes endroits, par la combinaison des variantes, avec le Texte Original. Les différens exemples que vous donnez avec tant de justesse & d'érudition, prouvent l'excellence de votre Méthode. Il est fort à desirer que l'Essai approfondi & raisonné que vous venez d'en offrir au Public, soit accueilli, comme il le devroit, par les Protecteurs des Lettres saintes & des bonnes études. Dans ce cas, c'est à l'Auteur du projet qu'il en faut confier l'exécution.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus, & un respectueux attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

A Pompignan par Grisolles, le 6 Janvier 1777.

MESURES, MONNOIES ET POIDS DES HÉBREUX,

Comparés à ceux des François, des Anglois & des Hollandois.

COMME dans la plupart de nos Bibles on ne trouve pas l'évaluation des Mesures, des Monnoies & des Poids qui y sont employés, le Lecteur est souvent rebuté, par l'embarras où il se voit de les fixer. On a beau être instruit, la mémoire ne fournit pas toujours. Nous avons donc cru faire plaisir aux amateurs de l'Ecriture Sainte, de leur mettre sous les yeux des tables qu'ils pourront consulter dans le besoin. Un tableau de réduction à trois faces qui les accompagne, les rendra aussi utiles aux Anglois & aux Hollandois, nos voisins, qu'aux propres François. C'est un égard que nous devons à deux Nations célebres, qui ont bien voulu honorer nos Pro-

ductions de leur ſuffrage. Nous pouvons même ajouter, que nous rendons aux Savans qui les ont illuſtrées, toute la juſtice qu'ils méritent. La République des Lettres embraſſe l'Univers entier, & une heureuſe paix doit toujours y régner.

Faiſons maintenant quelques obſervations générales, pour faciliter l'intelligence des Tables de réduction de la Monnoie des Hébreux à celles de France, d'Angleterre & de Hollande.

1°. Comme Dom Calmet a négligé de ſouſtraire quelques minuties dans ſon calcul, il arrive qu'au lieu de mettre le talent d'argent à 4866 livres 13 ſols 4 deniers, il le met à 4867 livres 3 ſols 9 deniers, ce qui excéde de 9 ſols 7 deniers la vraie valeur. Cette erreur eſt une bagatelle; mais il y en a une beaucoup plus conſidérable au ſujet du talent d'or. Le ſavant Bénédictin, au lieu de le fixer à 68133 livres 6 ſols 8 deniers, le porte à 69531 livres 3 ſols, c'eſt à-dire 1397 16 ſols 4 deniers, au delà des bornes qu'il devoit ſe preſcrire d'après ſes propres principes.

cipes. Car il établit pour regle, que la valeur de l'or comparée à celle de l'argent, poids pour poids, eſt comme 1 eſt à 14. Or, ſi d'après cela l'on multiplie par 14 le nombre de 4866 livres 13 ſols 4 deniers, qui eſt le prix du talent d'argent, l'on n'aura jamais que 68133 livres 6 ſols 8 deniers.

Le laborieux Bénédictin ſe contredit encore lui-même au ſujet du ſicle d'or. Je ne parle pas de la légere erreur qu'il a faite, en mettant 11 livres 11 ſols 9 deniers & $\frac{1}{4}$, pour 11 livres 7 ſols 1 denier & $\frac{1}{3}$. Il y a ici une ſeconde erreur qui eſt de toute autre conſéquence; c'eſt qu'il ne porte le ſicle d'or qu'à la moitié de ſa valeur; en voici la preuve. Selon lui, la proportion de l'or à l'argent, eſt de 14 à 1; or, ſi l'on multiplie par 14 la ſomme de 1 livre 12 ſols 5 deniers, qui eſt le prix du ſicle d'argent, l'on aura juſte 22 livres 14 ſols 2 deniers & $\frac{2}{3}$, ce qui eſt préciſément le double de 11 livres 7 ſols 1 denier & $\frac{1}{3}$.

Mal-à-propos prétendroit-on juſtifier Dom Calmet, en diſant que le ſicle d'or ne peſoit que la moitié du ſicle d'argent. Les Hébreux n'ont jamais eu deux poids, l'un pour l'or, l'autre pour l'argent; d'ailleurs, même dans ce cas, le Commentateur François ſe contrediroit toujours, puiſqu'alors il porteroit la valeur du talent d'or au delà du double de ce qu'elle devoit être: en effet, le talent d'or contenoit 3000 ſicles d'or, comme le talent d'argent renfermoit 3000 ſicles d'argent. Or, ſi l'on multiplie 3000 par 11 livres 7 ſols 1 denier & $\frac{1}{2}$, l'on n'aura jamais que 34,062 livres 13 ſols 4 deniers, ce qui n'eſt pas la moitié de la ſomme de 69,531 livres 3 ſols, à laquelle Dom Calmet porte le talent d'or; mais ce qui eſt la moitié juſte de la ſomme de 68,133 livres 6 ſols 8 deniers, à laquelle nous avons réduit le prix du talent d'or, en corrigeant le calcul du Bénédictin ſelon ſes principes.

La ſource de ſa méprife, c'eſt

qu'il a confondu le ſicle d'or avec le darique qui n'en eſt que la moitié. Les dariques étoient une monnoie de Perſe, qui tiroit ſon nom de Darius. Les Hébreux l'appeloient DARCMONIM OU ADARCONIM. Il n'en eſt parlé que dans les Livres qui ont été écrits après la captivité de Babylone, tels que les Chroniques ou Paralipomenes & Eſdras. Le darique étoit de la même valeur que la dragme Alexandrine, qui peſoit deux dragmes Romaines. C'eſt pourquoi les Septante interpretent toujours le mot DARCMONIM par dragmes.

Ceux qui, parmi nous, ont travaillé ſur l'Ecriture Sainte depuis Dom Calmet, tels que le Pere de Carrieres, le Pere Houbigant, M. Rondet, & les autres, ont adopté ſes calculs ſans les corriger. Le ſavant Bénédictin lui-même avoit eu pour guide, dans ſon évaluation des monnoies, M. le Pelletier de Rouen. Mais toutes ces erreurs ſont corrigées avec ſoin dans les tables ſuivantes.

La réduction de Dom Calmet eſt

faite ſur le pied de 28 livres le marc d'argent fin, & de 392 livres le marc d'or fin. Mais aujourd'hui, en 1780, l'argent, au titre de Paris, 11 deniers 10 grains, vaut, le marc, 52 livres, & l'argent fin, à 12 deniers, 54 livres 14 ſols; l'or, au titre de Paris, 20 karats, vaut, le marc, 672 livres, & l'or fin, à 23 karats, $\frac{1}{2}$, 800 livres. Nous n'avons pas corrigé, en ce point, les calculs de l'illuſtré Abbé de Senones, parce que cela les auroit trop dénaturés. D'ailleurs, chacun pourra le faire aiſément, en augmentant la valeur des monnoies Hébraïques, ſelon la proportion de l'accroiſſement qu'a éprouvé le marc d'or & d'argent, depuis le Pelletier de Rouen, juſqu'au jour préſent. Rien de plus aiſé d'après le tarif que nous venons de donner.

Cette évaluation, ainſi que les autres, n'eſt certaine que pour le ſicle ſacré; car pour ce qui eſt du ſicle profane, nombre de Savans de toutes Nations, que nous avons cités à la ſuite de nos calculs, ſur

les frais du Tabernacle & du Temple, penſent, fondés ſur les Septante, qu'il n'étoit que la moitié du premier. On ſent, ſans que nous ſoyons obligés d'en avertir, que la variation du ſicle doit influer ſur la valeur des autres monnoies des Hébreux.

Enfin, pour faciliter aux étrangers l'uſage de nos tables, il nous faut fixer au juſte le poids des principales monnoies de France. Le LOUIS, qui vaut 24 livres tournois, peſe 126 grains; le DEMI-LOUIS, qui vaut 12 livres tournois, peſe 63 grains. Voilà pour les monnoies d'or. Paſſons à celles d'argent : le GROS ÉCU, qui vaut 6 livres tournois, peſe 21 deniers 8 grains, ou 512 grains; le PETIT ÉCU, qui vaut 3 livres tournois, peſe 10 deniers 16 grains, ou 256 grains.

2°. La ſupputation de Arbuthnot eſt plus forte que celle de Dom Calmet; auſſi l'or & l'argent y ſont-ils comptés ſur un tarif plus haut, c'eſt-à-dire l'argent à 5 ſchelings l'once, & l'once d'or à 4 livres ſterlings.

Le calcul que Cumberland a donné dans ſon Eſſai ſur les meſures des Juifs, c. 3, outrepaſſe encore celui de Arbuthnot, pour les monnoies d'argent ſeulement. Il met le ſicle à 2 ſchelings $\frac{1}{2}$, le talent d'argent à 375 livres ſterlings, & le talent d'or à 5077 livres ſterlings moins quelques ſchelings.

Prideaux, qui, dans la préface de ſon Hiſtoire des Juifs & des peuples circonvoiſins, évalue la monnoie des Hébreux, va plus loin qu'eux tous. Il porte le ſicle à 3 ſchelings, le talent d'argent à 450 livres ſterlings, & le talent d'or à 16 talens d'argent, ou 7200 livres ſterlings.

La livre ſterling, imaginaire de Londres, eſt compoſée de 240 deniers ſterlings, & de 20 ſols ſterlings ou ſchelings, comme celle de France eſt de 240 deniers tournois, & de vingt ſols *idem*, & ſe réduiſent & additionnent de même.

La livre ſterling vaut, argent de France, 22 livres 10 ſols; le ſol ſterling, 1 livre 1 ſol 9 deniers $\frac{3}{5}$

le ſcheling, qui eſt une monnoie réelle, vaut également 1 livre 1 ſol 9 deniers $\frac{4}{5}$; enfin 11 deniers ſterlings, font 1 liv. argent de France.

3°. L'évaluation de Chais eſt ſupérieure à celle de Dom Calmet; auſſi tous les calculs de l'Auteur Hollandois ſont-ils calqués ſur ceux de l'Anglois Arbuthnot.

Le gulde ou florin d'ARGENT COURANT de Hollande, eſt de 20 ſols communs, & le ſol de 16 pennings ou deniers.

On tient en Hollande les écritures en florins, ſols & pennings, livres de gros, deniers de gros banco, &c. On y compte 12 deniers pour 1 ſol dans les grands comptes, & 16 den. pour un ſol dans les petits comptes.

Le florin COURANT de Hollande, ſur lequel eſt faite la table de réduction, vaut, argent de France, 2 livres 2 ſols 9 deniers. 9 ſols communs, & 5 pennings, font une livre argent de France. Nous ne parlons pas ici du florin de banque qu'on eſtime 12 livres tournois 17 ſols 1 denier $\frac{1}{4}$.

I. TABLE.

Mesures de longueur usitées parmi les Hébreux.

Le Doigt.							
4	Le Palme.						
12	3	L'Empan ou le Pied des Hébreux.					
24	6	2	La Coudée.				
96	24	8	4	La Braſſe.			
144	36	12	6	$1\frac{1}{2}$	La Canne d'Ézéchiel.		
192	48	16	8	2	$1\frac{1}{3}$	La Perche d'Arabie.	
1920	480	160	80	20	$13\frac{1}{3}$	10	Le Schoene.

Réduction aux Mesures de France, selon les calculs de Dom CALMET.

	Pieds de Roi.	Pouces.	Décimes.
Le Doigt ou Étseba . . .	0	0	854
Le Palme ou Tophach . .	0	3	417
L'Empan ou Zéreth . . .	0	10	250
La Coudée ou Ammah . .	1	8	500
La Brasse	6	10	000
La Canne d'Ézéchiel . . .	10	3	000
La Perche d'Arabie . . .	13	8	000
Le Schoene	136	8	000

On a cru devoir se régler, dans cette Table, sur l'estime de la Coudée à 1 pied 8 pouces & demi, sans s'embarrasser de la maniere dont le Savant Bénédictin évalue le Stade & les autres mesures itinéraires, auxquelles il ne semble pas donner assez de longueur, à proportion de celle qu'il assigne à la Coudée.

Réduction aux Mesures d'Angleterre, par ARBUTHNOT.

	Pieds.	Pouces.	Décimes.
Le Doigt	0	0	912
Le Palme	0	3	648
L'Empan	0	10	944
La Coudée	1	9	888
La Brasse	7	3	552
La Canne d'Ézéchiel . . .	10	11	328
La Perche d'Arabie . . .	14	7	104
Le Schoene	145	11	040

Réduction aux Mesures de Hollande, par CHAIS.

	Pieds de Rhinland.	Pouces.	Décimes.
Le Doigt	0	0	883
Le Palme	0	3	531
L'Empan	0	10	594
La Coudée	1	9	189
La Brasse	7	0	754
La Canne d'Ézéchiel . . .	10	7	131
La Perche d'Arabie . . .	14	1	508
Le Schoene	141	3	080

II. TABLE.

Mesures itinéraires des Hébreux.

La Coudée.

400	Le Stade.				
2000	5	Le chemin du Sabbath.			
4000	10	2	Le Mille d'Orient.		
12000	30	6	3	Le Paraſange.	
96000	240	48	24	8	Le chemin d'un jour.

L'Empan ordinaire, dont nous avons parlé dans la Table précédente, vaut une demi-Coudée ; mais on ſe ſervoit d'un autre en Orient, qui ne valoit qu'un tiers de Coudée.

Réduction aux Mesures de France, selon les calculs de Dom CALMET.

	Lieues d'une heure.	Toises.	Pieds.	Décimes.
La Coudée	0	0	1	708
Le Stade	0	113	5	333
Le chemin du Sabbath .	0	569	2	666
Le Mille d'Orient. . . .	0	1138	5	333
Le Parasange	1	916	4	000
Le chemin d'un jour . .	10	2237	2	000

La lieue d'une heure de chemin est de 3000 pas Géométriques, ou de 15000 pieds de Roi; la toise de 6 pieds; le pied de 12 pouces; le pouce de 12 lignes; & la ligne de 12 points.

Réduction aux Mesures d'Angleterre, par ARBUTHNOT.

	Milles.	Pas.	Pieds.	Décimes.
La Coudée	0	0	1	824
Le Stade	0	145	4	600
Le chemin du Sabbath .	0	729	3	000
Le Mille d'Orient. . . .	1	403	1	000
Le Parasange	4	153	3	000
Le chemin d'un jour . .	33	172	4	000

Le Mille d'Angleterre est de 1056 pas, & le pas de 5 pieds.

Réduction aux Mesures de Hollande, par CHAIS.

	Milles.	Perches.	Pieds.	Décimes.
La Coudée	0	0	1	766
Le Stade	0	58	10	292
Le chemin du Sabbath .	0	294	3	460
Le Mille d'Orient. . . .	0	588	6	920
Le Parasange	1	265	8	760
Le chemin d'un jour . .	9	625	10	080

Le Mille de Hollande est de 1500 perches de Rhinland, & la perche de 12 pieds.

III. TABLE.

Mesures creuses des Hébreux pour les choses liquides.

Le Caph.

$1\frac{1}{3}$	Le Log ou le quart du Cab.					
$5\frac{1}{3}$	4	Le Cab.				
16	12	3	Le Hin.			
32	24	6	2	Le Seah.		
96	72	18	6	3	Le Bath-Épha.	
960	720	180	60	30	10	Le Gore ou Chomer.

On peut ajouter le BETZAH ou l'ŒUF, dont les Rabbins se servent dans leurs mesures. C'est la sixieme partie d'un Log, & par conséquent à peu près 3 pouces cubes $\frac{1}{2}$.

Réduction aux Mesures de France, selon les calculs de Dom CALMET.

	Muids.	Pint.	Chop.	Demi-sept.	Poiss.	Pouc.
Le Caph	0	0	0	1	0	3
Le Log ou Roba.	0	0	0	1	1	2
Le Cab	0	1	1	1	1	2
Le Hin	0	4	1	1	1	5
Le Seah	0	9	1	1	1	4
Le Bath ou Épha.	0	29	1	1	1	0
Le Core	1	10	1	1	0	0

Le Muids de Paris, pour les liquides, contient 8 pieds cubes ou 36 pintes, faisant 1728 pouces; la pinte 48 pouces ou 2 chopines; la chopine 24 pouces ou 2 demi-septiers; le demi-septier 12 pouces ou 2 poissons; & le poisson 6 pouc. cubes.

Réduction aux Mesures d'Angleterre, par ARBUTHNOT.

	Gallons.	Pintes.	Pouces.	Décimes.
Le Caph	0	$0\frac{1}{8}$	0	177
Le Log	0	$0\frac{1}{6}$	0	211
Le Cab	0	$3\frac{1}{3}$	0	844
Le Hin	1	2	2	533
Le Seah	2	4	5	067
Le Bath ou Épha. .	7	4	15	200
Le Core	75	5	7	625

Le Gallon contient 8 pintes, & la pinte 28 pouces cubes $\frac{7}{8}$.

Réduction aux Mesures de Hollande, par CHAIS.

	Muids.	Ankers.	Stoopen.	Déc. de Stoop.
Le Caph	0	0	0	120
Le Log	0	0	0	160
Le Cab	0	0	0	640
Le Hin	0	0	1	921
Le Seah	0	0	3	842
Le Bath ou Épha.	0	0	11	526
Le Core	1	1	3	260

Le Muids ou Oxhoofd d'Amsterdam contient 6 ankers, l'anker 16 stoopen, le stoop 2 mingelen ou 4 pintes.

IV. TABLE.

Meſures creuſes des Hébreux pour les choſes ſeches.

Le Cab.

$1\frac{4}{7}$	Le Homer ou Gomor.				
6	$3\frac{1}{7}$	Le Seah.			
18	10	3	L'Épha.		
90	50	15	5	Le Lethech.	
180	100	30	10	2	Le Chomer ou Core.

Réduction aux Meſures de France.

	Septiers.	Mines.	Minots.	Boiſſ.	Litrons.	Déc.
Le Cab . . .	0	0	0	0	1	920
Le Homer. .	0	0	0	0	3	456
Le Seah . . .	0	0	0	0	11	520
L'Épha . . .	0	0	0	2	2	560
Le Lethech .	0	1	1	1	12	800
Le Chomer .	1	1	1	0	9	600

1°. Dom Calmet n'a pas donné la réduction des meſures creuſes des Hébr. pour les choſes ſeches.

2°. Le ſac de Hollande de 36 au laſt, eſt au ſeptier de Paris comme 125 eſt à 240. Et, ſelon Dom Calmet, le ſeptier de Paris contient 4 pieds cubes ou 2 mines; la mine 2 minots; le minot 1 pied cube ou 3 boiſſeaux; le boiſſeau 16 litrons, & le litron 36 pouces cubes.

Réduction aux Meſures d'Angleterre, par ARBUTHNOT.

	Picotins.	Gallons.	Pintes.	Pouces.	Décimes.
Le Cab . . .	0	0	$2\frac{1}{6}$	0	073
Le Homer. .	0	0	$5\frac{1}{10}$	1	211
Le Seah . . .	1	0	1	4	036
L'Épha . . .	3	0	3	12	107
Le Lethech .	16	0	0	26	500
Le Chomer .	32	0	1	18	969

Le Pek ou Picotin contient 2 gallons; le gallon 8 pintes, & la pinte 34 pouces cubes $\frac{1}{12}$.

Réduction aux Meſures de Hollande, par CHAIS.

	Sacs.	Schepelen.	Quarterons.	Coupes.	Déc.
Le Cab . . .	0	0	0	1	926
Le Homer. .	0	0	0	3	466
Le Seah . . .	0	0	1	3	555
L'Épha . . .	0	1	0	2	665
Le Lethech .	1	2	1	5	325
Le Chomer .	3	1	3	2	650

Le Sac d'Amſterdam fait 3 ſchepelen ou boiſſeaux; le ſchepel 4 vierdevaten ou quarterons; le quarteron 8 koppen ou coupes; & la koppe à peu près un litron de Paris ou 36 pouces cubes.

V. TABLE.

Monnoies des Hébreux.

Le Gérah.

10	Le Békah.			
20	2	Le Sicle.		
1000	100	50	La Mine.	
60000	6000	3000	60	Le Talent.

Il faut ajouter le Sextule d'or, le Sicle d'or, le Talent d'or, le Qéſitah, & les Dariques ou DARCMONIM.

Réduction aux Monnoies de France, ſelon les calculs corrigés de Dom CALMET *& de* LE PELLETIER.

	Livres.	Sols.	Deniers.
Le Gérah *vaut*	0	1	$7\frac{7}{15}$
Le Békah	0	16	$2\frac{2}{3}$
Le Sicle ou Schéqel d'argent .	1	12	$5\frac{1}{3}$
La Mine ou Manéh	97	6	8
Le Talent ou Kikkar d'argent .	4866	13	4
Le Qéſitah, piece d'or	12	10	0
Le Darique ou la Dragme d'or.	11	7	$1\frac{1}{3}$
Le Sicle d'or.	22	14	$2\frac{2}{3}$
Le Talent d'or.	68133	6	8

Réduction aux Monnoies d'Angleterre, par ARBUTHNOT.

	Livres sterlings.	Schelings.	Deniers.
Le Gérah *vaut*	0	0	$1\frac{19}{160}$
Le Békah	0	1	$1\frac{11}{16}$
Le Sicle d'argent . . .	0	2	$3\frac{3}{8}$
La Mine	5	14	$0\frac{3}{4}$
Le Talent d'argent . .	342	3	9
Le Sextule d'or	0	12	$0\frac{1}{2}$
Le Sicle d'or	1	15	6
Le Talent d'or	5475	0	0

Réduction aux Monnoies de Hollande, par CHAIS.

	Florins.	Sols.	Pennings.	Décimes.
Le Gérah *vaut* . .	0	1	4	277
Le Békah	0	12	10	777
Le Sicle d'argent.	1	5	5	555
La Mine	63	7	5	777
Le Talent d'argent	3802	1	10	666
Le Sextule d'or. .	6	13	12	736
Le Sicle d'or . . .	20	5	8	888
Le Talent d'or . .	60833	6	10	666

VI. TABLE.

Poids des Hébreux.

Les 60 Sicles faiſoient une Mine peſant, & les 50 Mines faiſoient un Talent.

Réduction au Poids de Marc François, par Dom CALMET.

	Marcs.	Onces.	Gros.	Demi-gros.	Grains.
Le Sicle *peſe* .	0	0	3	1	$14\frac{34}{37}$
La Mine . . .	3	3	6	0	$31\frac{2}{7}$
Le Talent . .	173	6	3	1	$22\frac{2}{7}$

Le Marc eſt compoſé de 8 onces ; l'once de 8 gros ; le gros de 3 deniers ; le denier de 24 grains ; de ſorte qu'il y a dans la livre de 16 onces, deux marcs, ou 128 gros, ou 324 deniers, ou 9216 grains.

Réduction au Poids de Troy Anglois, par ARBUTHNOT.

	Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Le Sicle *peſe*	0	0	9	$2\frac{4}{7}$
La Mine	2	3	6	$10\frac{2}{7}$
Le Talent	113	10	1	$10\frac{5}{7}$

La Livre de Troy eſt de 12 onces ; l'once de 20 deniers, & le denier de 24 grains.

Réduction au Poids de Marc d'Amſterdam, par CHAIS.

	Marcs.	Onces.	Eſterlins.	Grains.
Le Sicle *peſe*	0	0	9	$6\frac{5}{7}$
La Mine	3	3	12	$18\frac{6}{7}$
Le Talent	172	5	9	$14\frac{6}{7}$

Le Marc eſt de demi-livre ou huit onces ; l'once de 20 engelſen ou eſterlins, & l'eſterlin de 32 aaſen ou grains.

JUGEMENT

Que le Journal des Savans (a) a porté de LA GENESE EXPLIQUÉE.

ON ne peut qu'applaudir au zele de M. l'Abbé D. C., dont nous avons déjà eu occaſion de parler plus d'une fois, pour l'étude des Langues Orientales, qu'il regarde, avec raiſon, comme un des plus sûrs moyens d'acquérir l'intelligence des Livres ſaints. Il étoit occupé du ſoin d'amaſſer des matériaux pour un Ouvrage qu'il médite, & dont le but eſt de mettre ſous les yeux des jeunes Théologiens, avec plus de préciſion & moins de dépenſe que nos immenſes Polyglottes, & de lever, par la comparaiſon des anciens Textes, toutes les difficultés qui peuvent les arrêter, lorſqu'on lui préſenta la *Bible enfin expliquée*, Ouvrage dans lequel les perſonnes inſtruites ne voyent . . . . . qu'avec

(a) Juin 1778, ſecond volume.

pitié & dédain, une ignorance effrontée, un pédantiſme puérile, une ſcurrilité baſſe, une mauvaiſe foi auſſi réfléchie que maligne, avec l'art mépriſable d'altérer, de défigurer, de traveſtir les objets, pour les faire paroître ſous un maſque ridicule. Si déjà la littérature profane avoit gémi, en voyant les Homère, les Virgile, &c. traveſtis, notre ſiecle réſervoit à la Littérature ſacrée, l'humiliation de voir la *Bible enfin traveſtie*. . . . Combien n'eſt-il pas de Lecteurs, ou trop faciles, ou trop diſpoſés à ſe laiſſer ſéduire par un ton magiſtral, par l'air de confiance dont ſont débitées les aſſertions les plus fauſſes, ou les conjectures les plus frivoles, par le ſel piquant dont cette eſpece de parodie eſt aſſaiſonnée ! C'eſt donc pour déférer aux déſirs, & même aux ordres de perſonnes non moins reſpectables par leur piété & leurs lumieres, que par le rang qu'elles occupent dans l'Egliſe, que M. l'Abbé D. C. D. L. M. s'eſt déterminé à prendre la plume, dans le deſſein

de garantir du piége ceux qui pourroient avoir beſoin de ce ſecours. . . . .

Toujours l'Auteur s'attache à montrer que le récit de Moïſe n'eſt contraire ni à la raiſon, ni aux Loix, ni à la Nature, ni à la Mythologie, ni à l'Hiſtoire. Il s'eſt étudié à contenir ſon zele dans les bornes d'une modération raiſonnable ; . . . mais il faut convenir, qu'il eſt difficile de n'être pas choqué dès la premiere ligne de la *Bible enfin expliquée*, où l'on rend ainſi les premiers mots de la Geneſe, *les Dieux fit le Ciel & la terre :* cette conſtruction bizarre d'un nom plurier avec un verbe au ſingulier, dans notre Langue, eſt fondée ſur ce que les Hébreux, donnant, par honneur, à la Divinité, le nom *Elohim* au pluriel, le conſtruiſent avec le ſingulier. C'eſt l'idiome de cette Langue, & chacune a les ſiens. Les Grecs, les Attiques ſurtout, allient le pluriel neutre avec le verbe au ſingulier, ζῶα τρέχει, mot à mot *animalia currit*. Que quelqu'un s'aviſe de traduire ſérieuſement en

notre Langue, *les animaux court*, où ſera le mot pour rire ? A quoi aboutira cette affectation puérile ? au mépris du traducteur. Que penſeroit-on d'une perſonne qui, voulant, ſans plaiſanter, rendre en Latin le vrai ſens de ces mots François, *vous êtes bon*, diroit *vos eſtis bonus ?*

Mais M. l'Abbé D. C. obſerve que le verbe *bara*, dont ſe ſert ici Moïſe, ne ſignifie pas *faire*, & qu'il y a le ſens de *créer*. Il ſuffit, dit-il, pour s'en convaincre, de comparer ce verſet avec le troiſieme du ſecond chapitre, où on lit *bara laaſoth*, *creavit ut faceret*, *ut ordinaret ;* « Dieu créa la » matiere au commencement, & la » tira du néant pour l'ordonner & » lui communiquer de nouvelles » formes les jours ſuivans ». Le Texte même montre de la différence entre *aſah* & *bara ;* le premier mot *faire*, ſuppoſe une matiere préexiſtante, ſur laquelle l'agent opere ; le ſecond, *créer*, n'en ſuppoſe point.....

S'il en faut croire l'Auteur de la *Bible enfin expliquée*, la chute des

Anges eſt une fable qui ne fut connue des Juifs que du temps d'Auguſte & de Tibere. Pour réfuter une pareille aſſertion, M. l'Abbé D. C. obſerve que les Anges ont été connus des Juifs de tout temps; c'eſt un Ange qui garde l'entrée du Paradis terreſtre; c'eſt un Ange qui parle à Abraham; les Anges apparoiſſent à Jacob; d'ailleurs, que l'horreur des Juifs pour les Idoles, venoit de ce qu'ils les regardoient comme des Démons, *omnes dii gentium dæmonia;* que la magie qu'ils avoient pareillement en horreur, & qui leur étoit ſévérement interdite, paſſoit dans leur eſprit pour un commerce avec les Démons ou Anges rebelles; que l'Ange, conducteur de Tobie, le délivra, & Sara ſon épouſe, de la malice du Démon. Les Fables des Indiens ſont, ajoute-t-il, une altération de la tradition véritable, ainſi que les combats d'Arimane & d'Oromaſe, & les titans foudroyés par les Dieux. . . . .

M. l'Abbé D. C. a relevé une multitude d'autres calomnies avec

beaucoup de force & de ſavoir. L'Erudition ſacrée & profane, l'Hiſtoire ancienne & moderne, la Mythologie même, lui ont fourni des ſecours dont il a ſçu tirer le parti le plus avantageux. Il a parſemé ſon Ouvrage d'obſervations critiques, quelquefois de conjectures heureuſes que lui a fournies la comparaiſon des Textes Hébreu & Samaritain, & des anciennes Verſions de l'Ecriture ſainte. On y verra pareillement des diſcuſſions Chronologiques bien préſentées : telle eſt celle, par exemple, où l'Auteur, pour expliquer un paſſage du 36e chapitre de la Geneſe, traite de la ſucceſſion des huit Rois de l'Idumée qui s'y trouve rapportée. Mais ſur cet objet, & ſur un grand nombre d'autres, c'eſt l'Ouvrage même qu'il faut conſulter. &c. &c. &c.

L'EXODE

L'EXODE
EXPLIQUÉ
D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS;
AVEC
DES RÉPONSES
AUX DIFFICULTÉS
DES INCRÉDULES.

INTRODUCTION.

L'AUTEUR de *la Bible enfin expliquée*, dans ſon attaque des Livres Saints, au défaut de la force, fait jouer la ruſe.

C'eſt la marche conſtante qu'il a ſuivie dans tous ſes Ouvrages, & il n'a garde de s'en départir dans

celui-ci. « Feignant, comme l'a très-bien observé M. l'Abbé Clémence, dans sa *Défense* (*) *des Livres de l'Ancien Testament* ; « feignant de » respecter la Religion révélée, il » emploie l'érudition superficielle, » dont il se pare, à persuader, s'il » lui est possible, que le monde est » bien plus ancien que ne le repré-» sentent toutes les éditions de nos » Livres Saints ; que ces Livres eux-» mêmes sont assez modernes ; qu'ils » sont supposés & antidatés de plu-» sieurs siecles ; que les faits qu'ils

(*) Cet Ouvrage, qui a paru en 1767, à Rouen, sous le nom d'Amsterdam, en un volume in-8°. de 216 pages, ne sauroit entrer, comme on le sent bien, dans le détail des difficultés partielles qu'on peut former contre les Livres Saints. Aussi le but que se proposoit l'Auteur, étoit-il uniquement de donner un contre-poison contre les erreurs répandues dans *la Philosophie de l'Histoire*. Il traite donc avec clarté & précision, dans l'espace étroit de huit chapitres, de l'authenticité des Livres de l'Ancien Testament, de leur antiquité comparée à celle des Livres Profanes ; des Miracles, des infidélités de l'Historien Philosophe par rapport à l'Histoire Sacrée, des Prophetes, de la Religion des Juifs, de la chronologie, enfin de l'état primitif du genre humain.

» contiennent ſont des contes tirés,
» la plupart, de vieux Livres Indiens,
» Phéniciens, Arabes, Perſans, &c.
» que les Miracles qui y ſont rappor-
» tés, ſont ſans vraiſemblance; qu'ils
» ſont même impoſſibles; que les
» prophéties qui s'y trouvent ſont
» équivoques ou faites après coup;
» enfin que la Nation Juive, loin
» d'avoir été plus éclairée ſur les vrais
» principes de la Religion que les
» Peuples que nous appelons Idolâ-
» tres, en a été moins inſtruite que
» pluſieurs d'entre eux.

» Telle eſt la doctrine qu'il a ſemée
» dans tout ſon Livre (*la Philoſophie*
» *de l'Hiſtoire*); tantôt il la propoſe
» par maniere d'objection, qu'il ſe
» garde bien de réſoudre; tantôt
» comme des conjectures ſur leſquel-
» les il ne prétend point inſiſter; en-
» fin il la donne pour une vérité
» certaine & inconteſtable. Les preu-
» ves dont il l'appuie, ſont répan-
» dues çà & là, indiquées dans un
» endroit, plus développées dans un
» autre. Mais dans ſes citations ſou-
» vent il n'indique ni les chapitres,
» ni les livres, quelquefois même il

» ſe diſpenſe de nommer les Auteurs ».

On devine aiſément le motif d'une pareille conduite. Il n'étoit pas néceſſaire que M. de V***. ſe donnât lui-même la peine de nous l'expliquer dans ſon *Dictionnaire Philoſophique*, à l'article, TOUT EST BIEN. « Je n'aime » point, dit-il, à citer, c'eſt d'ordi» naire une beſogne épineuſe; on » néglige ce qui précede & ce qui » ſuit l'endroit qu'on cite, & on » s'expoſe à mille querelles ». Ce Philoſophe n'a pas ſi tort dans ce moment; perſonne n'ignore les chagrins qu'il a éprouvés à l'occaſion de tant de fauſſes citations qu'ont relevées M. l'Abbé Nonnotte & M. Larcher; il ſe les ſeroit heureuſement épargnés s'il n'eût jamais cité.

Le compilateur, quoique inſidieux, n'eſt ni athée ni incrédule; nous l'avons dit dans notre Geneſe, & nous le répétons ici; mais les difficultés des incrédules anciens & modernes, qu'il fait adroitement paſſer en revue dans ſes écrits, l'ont embarraſſé: aidons-le à en trouver les réponſes; c'eſt ſans doute le vrai moyen de mériter ſa reconnoiſſance.

CHAPITRE PREMIER.

1. VOICI les noms (*a*) des enfans d'Israël qui entrerent en Egypte avec

(*a*) Ce que nous nommons aujourd'hui *le Pentateuque*, ne faisoit anciennement qu'un seul livre appelé *THORATH MOSCHÉ, Loi de Moïse.* Les soixante & douze Interpretes qui le traduisirent d'Hébreu en Grec, du temps de Ptolomée Philadelphe, imaginerent les premiers de le partager en cinq livres ou rouleaux. En cela ils se conformerent au gout des Grecs, qui étoient accoutumés à diviser leurs ouvrages en plusieurs livres. Ils nommerent le premier GENESE, (Γενεσις), *génération*, parce qu'il renferme l'Histoire de la génération ou création du Ciel, de la Terre, des Etoiles, des Planetes, des Elémens, des Animaux & de l'Homme, la plus noble de toutes les créatures. Ils donnerent au second le nom d'EXODE (εξοδος), *sortie*, parce qu'il contient le récit de la sortie des Israélites de l'Egypte. Le troisieme fut appelé *LÉVITIQUE*, (λευιτικον), parce qu'on y trouve les Loix qui regardent les Sacrifices & les devoirs des Prêtres & des Lévites. Le dénombre-

Jacob; ils y vinrent chacun avec ſa famille.

---

ment du Peuple & des Lévites, qui ſe trouve dans le quatrieme livre, le fit intituler *Arithmoi*, (ἀριθμοὶ), les NOMBRES. Enfin on appela le cinquieme livre DEUTERONOME, (δευτερονόμιον), c'eſt à-dire la *ſeconde Loi*, parce qu'il comprend l'abrégé des Loix promulguées auparavant.

Les Grecs appelerent ces cinq livres, PENTATEUQUE, (Πεντατεύχον), d'un mot compoſé, qui, dans leur Langue, veut dire les cinq ouvrages.

Avant les Septante, les Hébreux ne connoiſſoient d'autre diviſion de la Loi de Moïſe qu'en cinquante-trois ſections, qui étoient diſtinguées ſeulement par un *alinea*. Ce nombre correſpondoit aux cinquante-trois ſemaines qui peuvent ſe trouver dans l'année. Ainſi pour lire toute la Loi dans le cours d'une révolution périodique du Soleil, il ſuffiſoit de faire chaque Sabbat la lecture d'une ſection.

Les Juifs, toujours fideles aux uſages de leurs ancêtres, s'en tiennent encore aujourd'hui à cette ancienne pratique, & ne diſtinguent les cinq livres de Moïſe que par le nom de la ſection qui en fait le commencement; ils ont ſeulement l'attention d'y mettre un *alinea* plus remarquable & plus ſenſible.

Ils nomment donc la Geneſe, BERESCHIT, l'Exode OUELLÉ SCHEMOTH, le Lévitique,

2. Ruben, Simeon, Levi, Juda.
3. Iſſachar, Zabulon, Benjamin.
4. Dan, Nephtali, Gad & Aſer.

Ouaiiqera, les nombres *Ouaiedabber* (1), le Deutéronome, *Elléh Haddebarim*, parce chacun de ces livres commence par ces mots dans le Texte original ; chaque ſection emprunte auſſi ſon nom des premiers termes par où elle commence.

La Geneſe débute avec la premiere ſection, l'Exode avec la treizieme, le Lévitique avec la vingt-quatrieme, les nombres avec la trente-quatrieme, enfin le Deutéronome, qui commence avec la quarante-quatrieme, finit avec la cinquante-troiſieme.

Obſervons en finiſſant, que l'Exode, le Lévitique & les nombres commencent dans le Texte Hébreu par la particule *ouaou*, qui répond à notre conjonction ET, d'où il ſuit évidemment que ces trois livres ſont autant de ſuites de la Geneſe ; ce qui confirme ce que nous venons d'avancer ; ſavoir, que les cinq livres de Moïſe ne faiſoient originairement qu'un corps d'ouvrage.

---

(1) Quelques Juifs donnent auſſi aux nombres le nom de BEMIDEBAR, qui eſt le cinquieme mot du Texte Hébreu, & qui ſignifie DANS LE DÉSERT, ſoit parce que ce terme eſt le mot dominant du premier verſet, ſoit parce que ce livre renferme l'Hiſtoire de ce qui ſe paſſa pendant environ trente-neuf ans du voyage des Iſraélites DANS LE DÉSERT.

5. Tous ceux qui étoient sortis de Jacob étoient au nombre de soixante-dix personnes. Or Joseph demeuroit en Egypte.

6. Après sa mort, & celle de tous ses freres, & de toute cette race (*a*).

7. Les enfans d'Israël s'accrurent & se multiplierent comme des plantes fécondes (*b*). Ils devinrent ex-

---

(*a*) Au lieu de ces mots *omnique cognatione illâ*, « & toute cette parenté », que porte la Vulgate, il faut traduire, *omnique generatione illâ*, « & toute cette génération-là »; c'est-à-dire, Joseph étant mort, avec tous ses freres, & tous ceux de cette génération, de ce siecle, de cet âge, ceux des Egyptiens qui l'avoient vu & connu, & qui savoient les obligations que tout le pays lui avoit. La raison qu'on en peut apporter, c'est que l'Hébreu DOR signifie toujours une génération, un siecle, un âge, jamais une parenté, une famille, une postérité.

(*b*) Pour rendre toute la force & l'énergie des mots Hébreux, *Pharou ouaiischeretsou*, il faut traduire : « ils crûrent comme les » fruits des arbres, & se multiplierent » comme des poissons ».

Nous avons rapporté dans notre Genese, tome 3, page 75, une progression de Bonfrere & de l'Anglois Polus, selon laquelle

trêmement forts, & remplirent la terre.

8. Cependant il s'éleva dans l'Egypte un Roi nouveau, qui ne connoissoit point Joseph (*a*).

---

il s'est dû trouver parmi les Israélites, deux cents ans après leur entrée en Egypte, 2,952,450 garçons; en voici une autre, qui est de Simler: si soixante-dix personnes engendrent chacune un enfant par an, elles en auront plus de deux cents au bout de trente ans, lesquels formeront, trente ans après un nombre de quatre mille, en supposant que le seul tiers ait des enfans. En continuant le calcul, on trouve qu'en deux cent dix ans, soixante-dix personnes auront produit 2,760,000 ames.

(*a*) L'illustre Editeur de la Bible d'Avignon, croit qu'il y avoit eu assez d'intervalle entre la mort de Joseph & la naissance de Moïse, pour que le Prince qui régnoit au temps de Moïse, n'eût pas connu Joseph. On y compte communément 58 ans; il pense qu'il pourroit y en avoir eu environ 88. Il soupçonne que Joseph, au lieu de 30 ans, pouvoit en avoir 60 lorsqu'il parut devant Pharaon; alors Joseph meurt 30 ans plutôt, & l'intervalle est d'environ 88 ans, qui donnent presque trois générations. Les mots Hébreux *schischim* & *scheloschim*, qui ne différent que par un seul *lamed*, sont à

9. Et il dit à son peuple : Voilà le peuple des enfans d'Israël, qui est

---

la vérité très-aisés à confondre ; mais comme cette diverse leçon n'est fondée sur aucun manuscrit ni sur aucune ancienne version, nous sommes obligés d'abandonner la conjecture de M. Rondet.

D'ailleurs, les épithetes données au Roi qui opprima les Israélites, insinuent assez clairement qu'il n'étoit pas Egyptien, mais que c'étoit quelque étranger qui avoit conquis l'Egypte par la force des armes ; c'est ce que pense le Chevalier Marsham. (*Canon. Ægypt. sæcul.* VIII.) Moïse dit : que c'étoit un nouveau Roi, & qu'il n'avoit point connu Joseph ; deux expressions qui annoncent qu'il étoit étranger. Le terme de nouveau se prend souvent dans ce sens dans l'Ecriture. Des Dieux nouveaux sont des Dieux étrangers. (Deutér. XXXII, *16.*) Si ce Prince eût été Egyptien, comment auroit-il pu n'avoir aucune connoissance de Joseph ? Cela est d'autant plus difficile à concevoir, que son regne n'est pas fort postérieur à la mort de ce premier Ministre, de ses freres, & de toute cette génération. (Exod. I, 6.)

On peut appliquer à tous les Royaumes du monde dans les premiers siecles, ce que Thucidide remarque dans le premier livre de son Histoire, par rapport aux anciens Etats de la Grece ; les Rois n'étoient pas aussi bien affermis sur leurs Trônes, & ne

devenu plus nombreux & plus fort que nous.

---

pouvoient pas autant compter ſur les Peuples de leur domination qu'on pourroit le croire, en réglant ſon jugement ſur la conſtitution préſente des Etats. Comme il n'y avoit alors que peu de commerce & de communication, des Royaumes tant ſoit peu éloignés n'avoient guere de rapport enſemble, & ils n'étoient, la plupart du temps, inſtruits des deſſeins formés contre eux, qu'au moment que l'orage venoit à fondre. Quand les Iſraélites ſortis d'Egypte, furent arrivés dans le déſert, ils réglerent leur Gouvernement & leur diſcipline pendant quarante ans entiers; & quoiqu'ils formaſſent un corps très-nombreux, l'on ne voit pas que les Peuples voiſins en ayent beaucoup pris connoiſſance, juſqu'à ce qu'ils ſe viſſent prêts à être attaqués. Dans quel endroit du monde un corps de peuple auſſi conſidérable pourroit-il à préſent ſe raſſembler ſans faire alliance avec les Etats voiſins, prompts à lui demander compte de ſes deſſeins? Mais dans les anciens temps on étoit moins ombrageux.

Mollia ſecurè peragebant otia gentes.
OVIDE.

Les Rois ne craignoient des attaques étrangeres, qu'au moment qu'ils voyoient l'ennemi à leur porte, de ſorte qu'ils pouvoient aiſément être ſurpris.

10. Venez, opprimons-les adroitement, de peur qu'ils ne se multi-

---

L'Egypte étoit à la vérité un Royaume floriſſant, mais nullement belliqueux ; depuis le temps de leurs premiers Rois juſqu'à celui-ci, on ne trouve point qu'ils aient fait aucune expédition de guerre, ou qu'ils ſe ſoient exercés aux armes. Il ne fut donc pas difficile à un peuple, quel qu'il pût être, de conquérir l'Egypte, & de s'y établir ; tout comme les Arcadiens firent en Thrace, les Pelaſges & les Troyens, après eux, en Italie ; & dans les temps poſtérieurs, les Francs, nos aïeux, qui, ſortis de leur pays en grand nombre, conquirent les Gaules, & y établirent la forme du Gouvernement que nous admirons encore aujourd'hui.

La face du Gouvernement de l'Egypte ayant changé de cette maniere, les Iſraélites virent évanouir leur bonheur, & ne jouirent plus de la même protection qu'auparavant. Ce Roi étranger n'avoit point connu Joſeph, & il n'eut aucun égard aux établiſſemens qu'avoit faits ce Miniſtre. Ayant conquis l'Egypte à la pointe de l'épée, il y avoit établi ſon peuple de la maniere qu'il lui avoit plu ; & comme les Iſraélites étoient riches, & qu'ils habitoient les endroits du pays ſur leſquels il croyoit devoir veiller avec plus de précaution, il craignit qu'en cas d'invaſion du côté de l'Orient, ils ne

plient encore davantage, & que si nous nous trouvions attaqués par nos ennemis, ils ne se joignent à eux, & qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Egypte (*a*).

---

se joignissent à l'ennemi ; il s'attacha donc à les tenir dans un état d'asservissement & d'oppression.

Ne leveroit-on pas aussi la difficulté, en disant que les Rois étant électifs, selon Diodore de Sicile, livre II, chap. 1, (ou livre 1, sect. 3, p. 77, *Traduction de* TERRASSON) il en put venir un qui n'avoit point connu Joseph ? La chose ne doit-elle pas paroître aisée à concevoir, à ceux sur-tout qui supposent avec Usserius qu'il y eut sept Rois depuis la mort du Patriarche jusqu'à celui dont Moïse parle à présent ? Voyez *l'Histoire Universelle*, par une Société de Gens de Lettres d'Angleterre, tome II, p. 188.

(*a*) Au lieu de ces mots de la Vulgate, *expugnatisque nobis egrediatur de terrâ*, « & » qu'après nous avoir vaincus, le peuple Israé» lite ne sorte de l'Egypte » ; le Texte Arabe porte *pacharabouna ouaahrabouna min-al-baladi*, & le Syriaque *ounethchathschoun aman ounasquounan men aro*, *ET PUGNENT CONTRA NOS ET EJICIANT NOS E REGIONE*, « de peur » que les Israélites ne combattent contre » nous, & qu'ils ne nous chassent de l'Egyp» te ». Ces deux anciens Interpretes Orien-

11. Il établit donc sur eux des Officiers, pour préſider à leurs travaux (*a*), & pour les accabler de fardeaux inſupportables; & les Iſraélites bâtirent à Pharaon les villes des

---

taux ne liſoient donc pas dans leurs manuſcrits Hébreux, *ouealah*, ET ASCENDAT SEU EGREDIATUR, mais *oucheelanou*, ET ASCENDERE SEU EGREDI NOS FACIAT.

Cette leçon de l'Arabe & du Syriaque, eſt claire & préciſe, & elle coupe par le pied toutes les difficultés & tous les ſophiſmes de nos Philoſophes; c'eſt donc avec le plus grand empreſſement que nous l'admettons.

(*a*) On lit dans la Vulgate, *præpoſuit eis magiſtros operum*, « il établit ſur eux des » Officiers qui avoient l'intendance des ou» vrages »; mais le Texte original porte à la lettre, *præpoſuit eis principes tributorum*; il établit ſur eux, SARÉ MISSIM, des Princes des tributs, c'eſt-à-dire des Collecteurs de taxe.

Au reſte, ces deux ſens reviennent au même, parce que les tributs que l'on payoit autrefois aux Princes, conſiſtoient en ouvrages qu'on faiſoit pour eux, & en denrées qu'on leur fourniſſoit.

tentes (*a*), Phitom & Rameſsès (*b*).

12. Mais plus on les ſurchargeoit,

(*a*) A la place de ces mots de la Vulgate, *urbes tabernaculorum*, « villes des tentes »; le Texte Hébreu porte : ARÉ MISKNOTH, URBES THESAURORUM, villes propres à mettre des tréſors, villes fortes, villes pour ſervir de greniers, villes de magaſins. Tous les anciens Textes des Polyglottes confirment ce ſens qui vient très-bien au ſujet.

(*b*) Le Chevalier Marsham, (*Canon Ægyp. ſect. 8*), penſe, avec raiſon, que Phitom eſt la même que Peluſe; en effet, cette derniere ville eſt appelée par Diodore de Sicile, livre XV, la BOUCHE DE PELUSE, à cauſe de ſa ſituation ſur l'embouchure de l'un des bras du Nil : or, PHI-TEHOM veut dire en Hébreu, la BOUCHE DE L'ABYME. Rameſsès, qui donna ſon nom à la Province, qui fut d'abord aſſignée aux Iſraélites (Gen. XLVII, 11), étoit apparemment, comme Phitom, une place forte qui couvroit l'Egypte du côté de l'Arabie.

Les Septante ſuppoſent que les Iſraélites, outre Phitom & Rameſsès, bâtirent encore une ville, puiſqu'ils ajoutent ces mots : ET ON, QUI EST HELIOPOLIS; mais c'eſt bien mal-à-propos, puiſque, ſelon ces mêmes Interpretes, (Gen. XLI, 45), ON exiſtoit déjà lorſque Joſeph arriva en Egypte. Cette remarque n'a pas échappé à S. Jérôme. (*de locis hab. ad vocem* ON.)

plus ils s'accroiſſoient & ſe multiplioient.

13. Et les Egyptiens, qui haiſſoient les Iſraélites, les affligeoient *encore* par leurs inſultes.

14. Et ils leur rendoient la vie amere & ennuyeuſe, en les accablant par des ouvrages pénibles, à faire du mortier & de la brique, & en les contraignant de cultiver leurs champs.

15. Le Roi parla auſſi aux Sages-Femmes des Hébreux, dont l'une étoit appelée Sephora, & l'autre Phua.

16. Et il donna cet ordre : quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, auſſi-tôt que l'enfant naîtra, ſi cet un mâle faites-le mourir, ſi c'eſt une fille réſervez-la.

17. Mais ces Sages-Femmes, retenues par la crainte de Dieu, n'obéirent point au commandement du Roi, mais elles conſerverent les enfans mâles.

18. Et le Roi les ayant fait venir, leur dit : Qu'avez-vous voulu faire en épargnant ainſi les enfans mâles ?

19. Elles lui répondirent : les

femmes des Hébreux ne ſont pas comme les Egyptiennes ; car elles ſavent elles-mêmes accoucher, & elles ſont accouchées avant que nous ſoyons arrivées chez elles pour les ſoulager.

20. Dieu récompenſa donc les Sages-Femmes ; & le peuple s'augmenta, & devint extrêmement fort.

21. Et parce que les Sages-Femmes avoient été touchées de la crainte de Dieu, le Seigneur établit leur maiſon (*a*).

(*a*) En faiſant uſage de la Critique Sacrée, voici comme nous traduiſons ce morceau intéreſſant de la Bible, qui a trait aux Sages-Femmes Egyptiennes, & que perſonne, ſelon nous, n'a bien entendu juſqu'à préſent, hors les Anglois Schuckford & Stackhouſe.

» Alors le Roi d'Egypte appela les Sages-» Femmes, & leur dit : Pourquoi avez-vous » fait ceci, d'avoir laiſſé vivre les fils ?

» Et les Sages-Femmes dirent à Pharaon : » Parce que les Femmes Hébreues ne ſont » point comme les Femmes Egyptiennes, » car elles ſont pleines de vigueur (1) ;

---

(1) Au lieu de dire elles ſont pleines de vigueur, l'on pourroit traduire, elles ſont comme des bêtes farouches ; c'eſt-à-dire, les femmes Hébreues accouchent auſſi aiſément que les femelles des bêtes ſauvages. La raiſon de ces deux ſens différens, vient du terme

22. Alors Pharaon fit ce commandement à tout son peuple : Jetez

» elles ont enfanté avant que la Sage-Femme » vienne à elles.

» Et Dieu fit du bien aux Sages-Femmes ; » & le peuple se multiplia, & devint extrême- » ment fort ; & ceci arriva (1) parce » que les Sages-Femmes craignirent Dieu.

» Et Pharaon leur bâtit (aux Israélites) » des maisons, & commanda à tout son » peuple (2), disant, tout fils qui naîtra, » jetez-le au fleuve, mais laissez vivre toute » fille «.

Dans cette version des versets 18, 19, 20, 21 & 22, nous avons seulement changé la ponctuation ordinaire qui paroît vicieuse, & nous avons rapporté la premiere partie du verset 21e au 20e, & la seconde partie au 22e.

chaioth, qui, dans la Langue sainte, marque la vie ou les bêtes farouches.

De plus, il paroît qu'au lieu de *chaioth*, quelques anciens Interpretes ont lû *MACHAIOTH*, *vitam dantes*, d'où ils ont tiré l'idée de *obstetrices* employée par Symmaque (*μαιαι*) ; & il est remarquable que le *MAIA* des Grecs, pourroit tirer son origine du *MACHAIAH* des Hébreux, pris en ce sens.

(1) Le mot Hébreu, *ouaiehi*, que l'Auteur de la Vulgate n'a pas rendu, signifie : ceci arriva ou se fit.

(2) Le Texte original porte à la lettre : *ouiias la hem batthim ouaietsav Phareoh lekol ammo*, *ET FECIT ILLIS DOMOS, ET PRÆCEPIT PHARAO OMNI POPULO SUO.* La plupart de nos Traducteurs n'ont pas considéré que le nominatif, qui se rapporte à deux verbes, se place dans l'Hébreu après le second, ce que la Langue Françoise n'admet point.

dans la riviere tous les mâles qui naîtront (*des Hébreux*), & épargnez toutes les filles.

Les Septante, quelque habiles qu'ils fuſſent, ont trouvé de la difficulté dans le verſet 21e; car voici comme ils l'ont rendu: (ἐπεὶ δὲ ἐφοβοῦντο αἱ μαῖαι τὸν θεὸν ἐποίησαν ἑαυταῖς οἴκους.). « Et parce que les Sages-» Femmes craignirent Dieu, elles ſe firent » à elles-mêmes des maiſons ». Ces illuſtres Interpretes ont cru qu'il étoit abſurde de dire, que Dieu bâtit des maiſons aux Sages-Femmes; c'eſt ce qui les a engagés à donner un autre tour à ce Texte; mais leur verſion eſt inſoutenable; il n'y a pas dans l'Hébreu *thaaſenah*, à la troiſieme perſonne pluriele féminime, ELLES BATIRENT; mais *iaas*, à la troiſieme perſonne ſinguliere maſculine, IL BATIT; d'ailleurs *la-hem*, ſignifie POUR EUX, & non point POUR EUX-MEMES, encore moins POUR ELLES-MEMES, au féminin.

Je ne vois donc pas de meilleur moyen pour donner un ſens clair à ce paſſage, que de ſuppoſer, comme j'ai fait, que la ponctuation en eſt mauvaiſe.

Il eſt vrai que quelques Commentateurs ont propoſé une penſée, qui paroît d'abord expliquer le Texte naturellement, en le prenant tel qu'il eſt; ils donnent un ſens métaphorique à l'expreſſion: BATIR DES MAISONS; ils entendent par-là, ou que Dieu donna un grand nombre d'enfans aux Sages-Femmes, ou qu'il fit proſpérer leurs

RÉPONSES

AUX DIFFICULTÉS DES INCRÉDULES, *sur le Chapitre précédent.*

I.

Dénombrement de la famille de Jacob.

« Il n'eſt pas aiſé, dit l'Auteur » de *la Bible enfin expliquée*, de nom-

familles. La premiere explication eſt celle de S. Ambroiſe, & l'on prétend que l'expreſſion de Moïſe ſe prend dans le ſens qu'on lui donne ici, Gen. XVI, 2, XXX, 3. Deut. XV, 9; & Ruth IV, 11. Mais ces Interpretes ſe trompent groſſiérement, pour ne pas conſulter l'Hébreu; l'expreſſion dont il s'agit ici, eſt *aſah baith*, & celle des paſſages cités, eſt *banah baith*; s'il y avoit dans le paſſage que nous examinons, *banah la-hem batthim*, cela pourroit ſignifier DIEU EDIFIA LEURS MAISONS, EN LES RENDANT NOMBREUSES; mais *aſah la-hem batthim* ſignifie toute autre choſe. Le ſecond ſens qu'on donne, n'eſt pas mieux fondé; on explique, *aſah la-hem batthim*, par IL LES FIT PROSPÉRER, ou IL POURVUT POUR ELLES; & on allegue, pour juſtifier ce ſens, le trentieme verſet du trentieme chapitre de la Geneſe. Voici ce que porte ce paſſage: « & maintenant quand ferai-je auſſi quel-

» brer ces ſoixante & dix perſonnes » ſorties de Jacob. Cependant Saint

» que choſe, ou pourvoirai-je pour ma » maiſon » ? Mais cet exemple eſt peu juſte ; l'expreſſion citée n'eſt pas *aſah baith*, mais *aſah lebaith*, non, « quand ferai-je ma » maiſon » ? mais, « quand ferai-je pour ma » maiſon » ? deux expreſſions fort différentes.

Mais, dira-t-on peut-être, ſi l'on rejette ces explications métaphoriques, quelle difficulté n'éprouvera-t-on pas dans ce que Moïſe raconte des Sages-Femmes ? Peut-on ſuppoſer que Dieu leur bâtit des maiſons miraculeuſement ? ou que les Iſraélites, accablés ſous le joug de la ſervitude, aient été en état de leur témoigner de la reconnoiſſance, en leur élevant des maiſons ? Et quand même ils auroient été en état de le faire, auroient-ils oſé les récompenſer ſi publiquement d'avoir déſobéi aux ordres du Roi ? Je réponds que Moïſe ne parle point de maiſons bâties pour les Sages-Femmes, *LA-HEN*, mais pour les Iſraélites *LA-HEM* au maſculin. Si l'on demande qui les fit bâtir ? Pourquoi Dieu auroit, à cette occaſion, bâti des maiſons aux Iſraélites ? Je réplique, que ce ne fut pas Dieu, mais Pharaon, qui bâtit les maiſons dont il s'agit ici.

Voici de quelle maniere je conçois le fait : Pharaon avoit chargé les Sages-Femmes de tuer tous les enfans mâles qui naîtroient parmi les Hébreux ; les Sages-Femmes craignirent Dieu, & n'exécuterent point l'ordre

» Etienne, dans son discours, en » compte soixante & quinze ».

---

du Roi, alléguant pour excuse, que les femmes Hébreues étoient délivrées avant qu'elles arrivassent auprès d'elles ; là-dessus Pharaon, déterminé à prévenir la multiplication des Israélites, ordonne à ses Sujets de prendre tous les enfans mâles des Hébreux, & de les jeter dans le fleuve ; mais cet ordre ne pouvoit s'exécuter à la rigueur, tant que les Israélites vivoient dispersés çà & là, sous des tentes, selon leur ancienne coutume, puisqu'ils pouvoient s'échapper de côté & d'autre, & mettre leurs femmes en couche à l'écart, pour sauver leurs enfans ; Pharaon leur bâtit donc des maisons, & les obligea à y demeurer, afin que leurs Inspecteurs fussent où trouver chaque famille, & pussent rendre compte de tous les enfans qui naîtroient. Ainsi, ce fut-là un artifice caché de Pharaon, pour que ses ordres fussent exécutés plus exactement qu'ils n'auroient pu l'être de toute autre maniere ; & c'étoit-là une circonstance assez importante pour que Moïse n'oubliât point d'en faire mention dans son Histoire. S'il s'agissoit de maisons bâties pour les Sages-Femmes, comment dire pourquoi elles furent bâties, comment & par qui ? Au lieu que dans notre interprétation tout est clair, tout est suivi, tout s'explique naturellement.

Nous avons de plus, l'avantage de couper par le pied la difficulté que forment sur ce

Nous allons eſſayer de faire un calcul ſi difficile. Le chapitre XLVI de la Geneſe nous en fournira la matiere & la preuve. » Voilà les » noms (y eſt-il dit, v. 8) des » enfans d'Iſraël qui entrerent avec » lui en Egypte «.

---

paſſage, les ennemis des Livres Saints, qui ne conçoivent pas comment Dieu put récompenſer des perſonnes qui employerent le menſonge. Il ne s'agit du tout point ici de récompenſe ; Dieu ne bâtit pas des maiſons pour les Sages-Femmes Egyptiennes; c'eſt Pharaon lui-même qui en conſtruiſit pour les Hébreux, afin que ce peuple étant raſſemblé, & ne vivant plus à l'écart ſous des tentes, il pût faire exécuter plus facilement ſes ordres injuſtes & cruels.

D'ailleurs, en diſant avec tout le monde que Dieu a récompenſé, non pas le menſonge des Sages-Femmes Egyptiennes, mais le procédé d'humanité qu'elles ont tenu à l'égard des enfans des Hébreux, on donne une réponſe ſolide, à laquelle il n'y a pas de réplique.

Enfans de Lia.

Ruben, ſon aîné & ſes quatre fils, font cinq, ...	5
Simeon & ſix fils, font ſept, ...	7
Levi & trois fils, font quatre, ...	4
Juda, trois fils & deux petits-fils, . . .	6
Iſſachar & quatre fils, ...	5
Zabulon & trois fils, ...	4
Dina leur ſœur, & Jacob leur pere, . .	2
	33 perſonnes.

Enfans de Zelpha, ſervante de Lia.

Gad & ſept fils font huit, ...	8
Aſer, quatre fils, une fille & deux petits-fils,	8
	16

Enfans

Enfans de Rachel.

Joseph & Benjamin,	2
Fils de Joseph, . . .	2
Fils de Benjamin, .	10
	14

Enfans de Bala, servante de Rachel.

Dan & un fils, font deux, ...	2
Nephtali & quatre fils, font cinq, ...	5
	7

Enfans de Lia, y compris Jacob & Dina,	33
Enfans de Zelpha,	16
Enfans de Rachel, .	14
Enfans de Bala, . .	7
	70

L'Auteur de la Genese conclut, en disant, verset 27 du même chapitre : « La maison de Jacob, (sans

» compter ſes femmes & celles de ſes » enfans) montoit à ſoixante & dix » perſonnes ».

On oppoſe à l'exactitude de ce calcul : 1°. le verſet précédent, où il eſt dit que la maiſon de Jacob, ſans compter les femmes, alloit à ſoixante-ſix. Mais toute la difficulté de cette objection vient de ce que ceux qui la font, liſent ce verſet & le ſuivant ſans réflexion ; car, avec la moindre attention, ils verroient que le verſet 26 ne parle que des enfans qui entrerent avec Jacob en Egypte, & qui véritablement ne faiſoient que ſoixante-ſix perſonnes, ſans le compter lui-même ; que le 27 comprend de plus Joſeph & ſes deux fils, qui, étant déjà en Egypte, n'y entrerent point avec lui : or, Joſeph & ſes deux fils ajoutés à ſoixante-ſix, donnent ſoixante-neuf ; ajouté Jacob, vous trouverez ſoixante & dix.

On oppoſe : 2°. les Septante & Saint-Etienne, qui font monter la famille de Jacob à ſoixante & quinze. Mais les Septante levent eux-mêmes la difficulté, que l'on prétend tirer

du Texte. Voilà leurs propres paroles : « Les enfans de Manaſsès, qu'il » eut de Syra ſa concubine, furent » Machir; Machir eut Galaad; les » enfans d'Ephraïm, frere de Manaſ- » sès, furent Sutalaam & Taam; » les fils de Sutalaam furent Edom. » Joſeph, Manaſsès & Ephraïm » étoient en Egypte avant que Jacob » y arrivât ».

N'eſt-il pas viſible que les Septante, & Saint-Etienne qui les a ſuivis, ajoutent aux ſoixante & dix perſonnes qui compoſoient la famille de Jacob lorſqu'il entra en Egypte, les petits-fils & arriere-petits-fils de Joſeph ? ſavoir :

Machir, fils de Manaſsès, ...	1
Galaad, fils de Machir, ...	1
Sutalaam & Taam, fils d'Ephraïm, ...	2
Edom, fils de Sutalaam, ...	1
	5

Ces cinq têtes ajoutées aux soixante & dix de notre calcul précédent, ne font-elles pas le compte juste de soixante & quinze ?

Enfin soit le nombre	66
Jacob, Joseph & ses deux fils, ...	4
	70

Soit le nombre . .	70
Les petits-fils & arriere-petits-fils de Joseph, ...	5
	75

Voilà donc trois calculs de la famille de Jacob; le premier est de soixante-six personnes; le second est de soixante & dix; le troisieme est de soixante & quinze.

Le premier ne comprend que les enfans de Jacob qui entrerent avec lui en Egypte, sans le compter lui-même, ni Joseph & ses deux fils Manasses & Ephraïm, ni ses cinq

petits-fils & arriere-petits-fils, qui n'étoient pas encore nés ; ce qui ne fait que ſoixante-ſix perſonnes.

Le ſecond comprend les ſoixante-ſix perſonnes du premier calcul, Joſeph & ſes deux fils, avec Jacob lui-même, chef de cette nombreuſe famille, & donne ſoixante-dix perſonnes.

Enfin le troiſieme, dans les Septante, ajoute à ces ſoixante & dix perſonnes, les cinq petits-fils & arriere-petits-fils de Joſeph, qui ne ſe trouvent ni dans le premier ni dans le ſecond, & ce calcul eſt juſte de ſoixante & quinze perſonnes.

Le Lecteur peut encore conſulter le ſecond volume de notre NOUVELLE MÉTHODE, *pour entrer dans le vrai ſens de l'Ecriture Sainte*, depuis la page 95 juſqu'à la page 101, où nous concilions à cet égard, d'une maniere auſſi ſimple que facile, le Texte Hébreu avec le Grec des Septante, & l'original des Actes des Apôtres.

Trouvera, qui voudra, des difficultés dans ce dénombrement de la

famille de Jacob ; pour moi je n'en vois pas même l'ombre.

Si le Critique s'étoit donné la peine de consulter les Septante ; s'il avoit eu l'attention de lire le Texte de la Bible, s'il avoit eu la volonté de s'éclairer lui-même & ses Lecteurs, il y auroit trouvé la même justesse de calcul que nous y trouvons ; mais avec une aversion incroyable pour tout ce qui est juste & vrai, quand on aime son ignorance & ses ténebres, quand on n'a point d'autre crainte que de voir tomber le bandeau qui nous aveugle, comment pourroit-on se résoudre à recourir aux sources de la lumiere ? Au contraire, on l'envie cette lumiere divine à ses semblables ; & par une conduite aussi criminelle que celle de l'ancien serpent, on creuse des piéges aux hommes pour les y précipiter. En effet, n'est-ce pas dans ce dessein abominable que le Critique, dans les deux énumérations qu'il fait de la famille de Jacob, l'une dans la Genese, l'autre dans l'Exode, s'obstine opiniâtrément à retrancher dans son Texte travesti

de la Bible, les noms & le nombre des enfans & des petits-enfans de Jacob, afin de séduire plus aisément ses Lecteurs par une fausse apparence de vérité, & pour leur ôter les moyens de tenter un calcul qu'il leur annonce comme impossible ?

Mais sans nous départir de la solution que nous venons de donner, & à laquelle nous nous tenons, ne pourroit-on pas, par surabondance de droit, en ajouter d'autres ?

Ne pourroit-on pas dire, 1°. que dans le passage des Actes on lisoit peut-être originairement ; *Alors Joseph envoya querir Jacob son pere & toute sa famille, qui étoient soixante-dix personnes en tout* ; mais qu'au lieu du mot PANTES, (πάντες), qui signifie TOUS, on aura, par précipitation, écrit PENTE, (πέντε), qui veut dire CINQ ? Ces deux mots Grecs ne sont-ils pas très-aisés à confondre ?

Ne pourroit-on pas encore concilier, d'une autre maniere, le calcul de Saint-Etienne avec celui de Moïse, en négligeant toutefois la version des Septante ? Qui empêcheroit de supposer que Saint-Etienne compte

avec Moïse soixante-six personnes, excluant de ce nombre Jacob, Joseph & ses deux fils, & qu'ensuite il y ajoute neuf femmes des Patriarches ? Neuf, & non pas douze, parce que la femme de Juda étoit morte en Canaan ; que celle de Joseph, qui étoit Egyptienne, ne devoit pas être comptée ; & que celle de Siméon devoit être morte, parce qu'il est dit, (Gen. XLVI, 10), que le Patriarche eut un fils d'une Cananéenne, & on présume qu'elle ne vint pas avec lui en Egypte.

D'ailleurs ce qui forme la difficulté sur la diversité des dénombremens, peut servir aussi à la résoudre ; car si Moïse & Saint-Etienne ont eu des vues différentes, l'on ne doit pas être surpris que leurs calculs soient différens. Or, le dessein de Moïse étant de faire admirer l'accomplissement des promesses divines, dans la multiplication de la famille de Jacob, il étoit naturel qu'il se bornât uniquement aux enfans & petits-enfans du Patriarche, sans s'étendre à leurs femmes, qui n'étoient pas SORTIES DE LUI. Saint-Etienne, au contraire, n'ayant pas

le même but, & ne ſe propoſant que de marquer combien de perſonnes Joſeph ENVOYA QUERIR, ne pouvoit pas compter de la même maniere. Il ne pouvoit pas faire entrer dans ſon calcul, Joſeph, ſa femme & leurs enfans, puiſqu'ils étoient tous en Egypte; il ne pouvoit pas non plus en exclure les femmes vivantes des autres Patriarches, qui les accompagnerent; & il eſt prouvé qu'en ôtant les uns, & ajoutant les autres, on trouve, non pas ſimplement ſoixante-dix perſonnes, mais ſoixante-quinze.

De plus, l'expreſſion Hébraïque IOTSÉ IERÉKO, *egreſſæ è femore ejus*, SORTIES DE LUI que Moïſe emploie, (Gen. XLVI, 26), ne peut s'entendre que des perſonnes iſſues de Jacob en ligne directe, & nullement de ſes alliés; au contraire, les termes (πασαν την συγγενειαν αυτου), *omnem cognationem ſuam*, dont ſe ſert Saint-Etienne, (Act. VII 14) comprennent non-ſeulement les enfans ou petits-enfans, mais encore les alliés d'une maiſon. Le mot Grec SUNGENEIA, eſt pris dans ce ſens par les Septante, Lévitique

XVIII, 14, XX, 20. Josué, VI, 23, &c. & par Flavius Josèph, Antiquités Judaïques, l. 6, c. 11 & 13, l. 13, c. 7, 8, &c.

C'est donc bien à tort que les incrédules voudroient triompher au sujet de cette prétendue contradiction ; ils voient avec quelle facilité on la fait disparoître ; au lieu d'une réponse, on leur en fournit généreusement trois, & toutes trois solides ; ils n'ont qu'à choisir.

II.

Quel étoit le nouveau Roi d'Egypte qui ne connoissoit point Joseph ?

« Il y a, dit le Critique, une » grande dispute entre les Savans, » pour savoir quel étoit ce nouveau » Roi ».

Après la mort de Joseph, de tous ses freres, & de toute la génération, sans doute, qui étoit née immédiatement des Patriarches, il s'éleva un nouveau Roi en Egypte, qui ne connoissoit point Joseph. Quoique la connoissance de ce Roi soit une

chose assez étrangere à l'Histoire des Juifs, & à leur sortie d'Egypte, cependant l'exactitude de l'Historien Sacré, dans le Texte que nous venons de citer, montre assez clairement que ce Roi ne fut point le successeur immédiat du Pharaon qui devoit à son sage Ministre la conservation de ses sujets, & l'accroissement prodigieux de ses finances & de son autorité. Si la génération des enfans des Patriarches étoit éteinte, celle des enfans des Egyptiens devoit l'être aussi; par conséquent ce doit être tout au plus un troisieme ou quatrieme (*a*) Pharaon (car ce nom étoit commun à tous les Rois du pays), que sa mauvaise politique porta à maltraiter un peuple dont les ancêtres avoient été les bienfaiteurs de son royaume; ou bien plutôt ce doit être un Prince étranger qui ait envahi l'Egypte, & qui

(*a*) Uscher ou Usserius pense même que c'étoit le septieme Roi depuis Joseph, & il croit, après Manethon, qu'il s'appeloit *Amenophis*, fils de Ramasès-Miamum, & pere de Séthosis, aussi nommé Ramasès, comme son grand-pere.

n'avoit point connu le miniſtere de Joſeph; comme nous croyons l'avoir aſſez bien prouvé dans notre remarque ſur le huitieme verſet du premier chapitre de l'Exode. D'ailleurs c'eſt une queſtion fort indifférente, comme nous l'avons déjà remarqué; le nom & le rang de ce Roi, dans la ſucceſſion des Souverains de l'Egypte, ne nous en apprendroient pas davantage, par rapport au peuple Juif qui fut la malheureuſe victime de ſon avarice & de ſon inhumanité. Il faut que les Savans aient bien du temps de reſte, pour le perdre dans une diatribe auſſi inutile.

A l'égard du Compilateur infatigable de toutes les difficultés que l'on peut propoſer ſur la Sainte Ecriture, c'eſt autre choſe. Il a un intérêt perſonnel à brouiller les faits les plus clairs, & à obſcurcir les vérités les plus évidentes. Il veut abſolument confondre nos idées ſur le peuple Juif; il veut, à quelque prix que ce ſoit, nous forcer d'adopter ſes prétentions ridicules, ſur une Nation qu'il déteſte, parce que l'authenticité de ſon exiſtence ſape l'in-

crédulité par les fondemens. Car pourquoi ſuppoſe-t-il *une grande diſpute entre les Savans* ſur ce nouveau Roi, ſi ce n'eſt pour avoir occaſion de répéter ſur l'Exode ce qu'il a déjà dit ſur la Geneſe de l'invaſion de l'Egypte, par des *Arabes-Bedoüins*, qu'il donne pour ancêtres aux Juifs? Ces deux morceaux ſont rares & curieux; le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de les voir ici.

« On prétend que les Arabes-» Bedoüins, dont les Juifs étoient » évidemment une Colonie, & qui » viennent encore tous les ans faire » paître leurs moutons en Egypte, » avoient autrefois conquis une par-» tie de ce pays; ce ſont eux qu'on » nomme les Rois Paſteurs, & que » Manethon dit avoir régné cinq » cents ans dans le Delta. On a cru » même que cette irruption des vo-» leurs de l'Arabie Pétrée & de » l'Arabie Déſerte, dont les Juifs » étoient deſcendus, avoit été faite » plus de cent ans avant Abraham. » Cette chronologie ne cadreroit » pas avec celle de la Bible, & ce » ſeroit une nouvelle difficulté à

» éclaircir. Il faudroit que ces Paſ-
» teurs euſſent régné en Egypte
» avant le temps où nous plaçons
» le déluge univerſel. La Geneſe
» compte la naiſſance d'Abraham
» de l'année deux mille du Monde,
» ſelon la Vulgate. Jacob arrive en
» Egypte l'an 2280 ou environ. Si
» les Arabes s'emparerent de l'Egypte
» cent ans avant la naiſſance d'Abra-
» ham, ils avoient donc régné en-
» viron 380 ans : or, ils furent les
» maîtres de l'Egypte 520 ans; donc
» ils régnerent encore 120 ans de-
» puis l'arrivée de Jacob; donc,
» loin de déteſter les Paſteurs, les
» Maîtres de l'Egypte devoient au
» contraire les chérir, puiſqu'ils
» étoient Paſteurs eux-mêmes. Il
» n'eſt guere poſſible de débrouiller
» ce chaos de l'ancienne chronolo-
» gie ». *Geneſe*, *note* 150.

« Manethon dit qu'il vint de l'O-
» rient des hommes inconnus qui
» détrônerent la race des Pharaons
» du temps d'un nommé Timaüs,
» que ce Roi s'appeloit Salathis,
» qu'il s'établit à Memphis, c'eſt-
» à-dire à Moph, nommé Memphis

» par les Grecs, & que les Rois de » la race de Salathis régnerent 250 » ans; mais enſuite il dit qu'ils poſſé- » derent l'Egypte 511 ans, après quoi » ils furent chaſſés. Flavien Joſeph » dit tout le contraire, & prétend » que cette Nation venue d'Orient » étoit celle des Iſraélites. Lorſque » les événemens ſont obſcurs dans » une Hiſtoire, que faire? il faut les » regarder comme obſcurs ». *Exode, note* 2.

Qui n'admirera dans les deux ſinguliers paſſages que nous venons de rapporter, la confiance avec laquelle le Commentateur Philoſophe répete une frivole objection, qu'il fonde ſur des anachroniſmes où il tombe de gaieté de cœur ou par ignorance! Qui n'admirera auſſi ſa ſincérité, à oppoſer les récits fabuleux d'un Ecrivain tel que Manethon, qui vivoit long-temps après les faits qu'il rapporte, & qui avoit un intérêt national à déguiſer la vérité, à un Hiſtorien tel que Moïſe, contemporain, témoin & ſouvent Auteur des événemens, qui étoit très-inſtruit ſur les temps qui l'ont précédé, dont

les écrits ne reſpirent que la candeur, la vérité, l'impartialité ! Enfin, qui ne ſera indigné de la témérité du Critique, qui ſe joue de ſes Lecteurs, en convenant que les fables qu'il attribue à Manethon, ſont démenties par l'Hiſtorien Joſephe, & en prétendant encore, après cet aveu, qu'il eſt impoſſible de débrouiller un chaos dont l'Hiſtorien Juif lui préſente la clef, & qu'il faut regarder comme obſcurs, des événemens dont l'évidence frappe les moins clair-voyans !

Reprenons par partie l'objection de notre docte Zoïle.

« Lorſque les événemens ſont » obſcurs dans une Hiſtoire, que » faire » ?

Il faut confronter les différens Auteurs qui ont travaillé ſur cette Hiſtoire ; ſi on n'entend pas les Langues dans leſquelles ils ont écrit, il faut ſe les faire expliquer par ceux qui en poſſédent la connoiſſance ; il ne faut pas toujours ſe fier à la prétendue univerſalité de ſes talens ; il faut quelquefois croire qu'il eſt des hommes moins univerſels que nous, qui ont plus approfondi des vérités qui

se dérobent à la pénétration de notre génie; il faut consulter ces personnes avant de regarder comme *obscurs* des *événemens* qui ne le sont peut-être que par rapport à nous; il faut surtout se dépouiller de tout préjugé, de tout intérêt; car il est bien rare de parvenir à la connoissance de la vérité, lorsque le jugement précede l'examen des preuves, & qu'on a intérêt de la méconnoître, ou de la cacher aux autres.

« Manethon dit qu'il vint de » l'Orient des hommes inconnus; .. » Flavien Josephe dit tout le con- » traire, & prétend que cette Nation » venue d'Orient étoit celle des » Israélites ».

Ne pourroit-on pas demander au Critique, quelle si grande contradiction il trouve dans l'énoncé de ces deux Historiens? L'un dit qu'il est entré dans l'Egypte des *hommes inconnus*; l'autre prétend que ces *inconnus* étoit *la Nation des Israélites*. Bien loin de trouver de la contradiction entre ces deux célebres Auteurs, n'est-il pas évident que l'un vient à l'appui de l'autre, & que Josephe ne

dit point *tout le contraire* de Manethon? L'Ecrivain Juif ne ſemble-t-il pas plutôt démaſquer ces inconnus, en aſſurant que c'étoit la Nation des Iſraélites.

Manethon ajoute, « qui détrônerent la race des Pharaons ».

Les Iſraélites n'ont point détrôné les Pharaons, & par conſéquent ils ne ſont point les hommes inconnus de l'Auteur Egyptien; auſſi l'Auteur Juif ne le prétend point non plus, quoique le Critique veuille le faire croire à ſes Lecteurs. Joſephe & Moïſe racontent l'entrée des Iſraélites en Egypte, leur établiſſement dans cette fameuſe contrée, & leur ſortie pour venir s'établir dans la Paleſtine. Ni l'un ni l'autre n'ont écrit que les Iſraélites aient détrôné les Pharaons; ni l'un ni l'autre, cependant, ne diſent point *tout le contraire* de Manethon. Il peut être vrai que les Iſraélites ſoient entrés en Egypte, qu'ils y aient fait la fonction de Paſteurs, qu'ils en ſoient ſortis pour aller s'établir dans la Paleſtine, ſans qu'il ſoit faux qu'une Nation d'hommes inconnus aient occupé la Baſſe-

Egypte, en aient détrôné les Rois, y aient régné eux-mêmes ſous le nom de Rois Paſteurs; comme il eſt vrai que les Francs ont paſſé d'Allemagne dans les Gaules, y ont fondé la Monarchie Françoiſe qui ſubſiſte avec gloire depuis tant de ſiecles, ſans qu'il ſoit faux que Jules-Céſar & les Romains aient poſſédé cette belle contrée à titre de conquête; & Mezerai, Daniel ou Veli, dans leur Hiſtoire de France, ne diſent point *tout le contraire* de Jules-Céſar ou des Hiſtoriens qui ont écrit de la conquête des Gaules par les Romains. Ce ſont des Hiſtoires qui ne ſe contrediſent point; elles ſont diſparates, mais elles ne ſont pas contraires.

Il ne s'agit donc que de fixer les époques; & les deux Ecrivains que notre Critique oppoſe l'un à l'autre, ne les confondent pas, du moins l'Hiſtorien Juif, car nous n'avons que des fragmens & un abrégé de Manethon. Son Hiſtoire des différentes dynaſties commençoit à l'origine de cet Etat, & finiſſoit à la neuvieme année d'Ochus, Roi des

Perſes, qui conquit l'Egypte trois cent cinquante ans avant Jeſus-Chriſt. Moïſe & Joſephe remontent juſqu'au premier inſtant où le monde ſortoit des mains puiſſantes du Créateur; Moïſe, ſur-tout, marque expreſſément l'origine des premieres Monarchies. L'Egypte, ſelon lui, fut habitée primitivement par les enfans de Meſraïm, fils de Chus, petit-fils de Noé. Ses dynaſties étoient déjà très-floriſſantes lorſque Jacob & ſes enfans furent appelés dans cette fertile contrée par Joſeph, qui gouverna l'Egypte en qualité de Miniſtre, mais non comme Roi. Ses deſcendans, & ceux de ſes freres, ſe renfermerent toujours dans la profeſſion de Paſteurs, pendant que les Egyptiens avoient des Rois de leur ſang. Si le Prince qui ſe mit en tête de les opprimer, a été d'un autre ſang que de la race Royale de l'Egypte, comme nous croyons l'avoir aſſez bien prouvé dans nos notes critiques, la cruelle tyrannie qu'il exerça ſur les Juifs paroîtra moins odieuſe.

Le ſéjour des Iſraélites pendant quarante ans dans les déſerts de la

Paleſtine, en chaſſa les Paſteurs Cananéens, qui furent obligés de mener paître ailleurs leurs troupeaux. Les habitans de Canaan furent conſternés à la vue de cet orage, qui menaçoit leurs têtes. Les plus ſages ſongerent ſérieuſement à ſe procurer une demeure sûre & tranquille, loin d'un pays frappé de la malédiction divine. La Syrie & la partie occidentale de l'Afrique, ne furent pas les ſeuls aſyles que ces infortunés proſcrits trouverent dans leur malheur; la Baſſe-Egypte leur offroit les beaux & gras pâturages que la retraite des Hébreux avoit laiſſés vacans. Tous ceux dont les richeſſes conſiſtoient en troupeaux, profiterent, pour s'en emparer, de l'état déplorable où la mort du tyran Pharaon, & de ſon innombrable armée, avoit jeté l'Egypte. Le ſuccès des armes de Joſué augmenta le nombre des réfugiés, & l'Egypte qui, par une fauſſe politique, avoit opprimé les Iſraélites, qui ne ſongeoient qu'à paître leurs troupeaux, éprouva, de la part de ſes nouveaux hôtes, une oppreſſion plus grande que celle

qu'elle craignoit de la part du peuple pacifique, qu'elle força, par ſes cruautés, à pourvoir à ſa retraite.

Mais afin que le Critique ne diſe pas que je prête mes conjectures à l'Hiſtoire, qu'il reliſe la chronique abrégée de Newton, qu'il a impitoyablement défigurée dans les deux notes que nous réfutons. Il y eſt dit en propres termes : « que les Cananéens que Joſué avoit chaſſés de » la Paleſtine, s'étant retirés en » grand nombre en Egypte, envahirent la Baſſe-Egypte, tuerent » le Roi Timaüs, Tamnus ou Thamar, qui gouvernoit ce pays, & » s'étant rendus maîtres de ſes Etats, » ils y demeurerent juſqu'au temps » d'Heli & de Samuel, ſous les Rois » Salatis, Bæon & Apachnas. Les » Egyptiens les nommerent Paſteurs ; » & comme ils mangeoient la chair » des animaux, les naturels, qui ne » vivoient que de fruits & de grains, » les eurent en abomination.

» 1120 ans avant Jéſus-Chriſt, vers » le temps du Gouvernement d'Heli » & de Samuel, Miſphragmuthoſis, » après avoir réuni en un ſeul Royaume

» tous les petits Etats de l'Egypte,
» tourna ſes armes contre les Paſteurs,
» remporta de ſi grands avantages
» ſur eux, que la plus grande partie
» abandonna l'Egypte pour ſe reti-
» rer dans la Paleſtine (proprement
» dite), dans l'Idumée, dans la Syrie,
» dans la Lybie; de là, ſous la con-
» duite de Lelex, d'Inachus, de
» Pelaſgus, d'Œolus, de l'ancien
» Cecrops, & de pluſieurs autres chefs,
» ils ſe répandirent dans la Grece &
» dans toute l'Europe..... Le reſte
» de ces Paſteurs qui étoit demeuré en
» Egypte, fut renfermé par Miſphrag-
» muthoſis, dans un canton du Delta,
» nommé Abaris.

« Les Philiſtins, devenus extrê-
» mement forts par la jonction des
» Paſteurs, ſoumettent les Iſraélites,
» & ſe rendent maîtres de l'Arche.
» Samuel gouverne Iſraël.....

« 1170 ans avant Jéſus-Chriſt,
» Amoſis ou Thetmoſis, ſucceſſeur
» de Miſphragmuthoſis, chaſſa les
» Paſteurs d'Abaris, & ils ſe réfugie-
» rent dans la Paleſtine (proprement
» dite); & ce nouveau renfort rendit
» les Philiſtins ſi puiſſans, qu'ils mar-
» cherent contre Saül avec 30,000

» chariots & 6,000 chevaux, & une » Infanterie auſſi nombreuſe que le » ſable de la mer, comme le dit » l'Ecriture. I, Rois. XIII, 5 ».

Il eſt ſenſible, par l'extrait que nous venons de faire de la chronique abrégée de Newton : 1°. que les hommes inconnus qui, ſelon Manethon, entrerent en Egypte, n'étoient pas la Nation des Iſraélites, dont Moïſe nous a laiſſé l'Hiſtoire, & dont Flavius Joſephe a écrit les Antiquités : 2°. que cette Nation d'hommes inconnus, n'eſt entrée en Egypte qu'après la retraite du peuple de Dieu. Examinons maintenant les deux durées de temps que Manethon donne à leur regne.

« Les Rois de la race de Salathis » régnerent 250 ans ; mais enſuite » Manethon dit qu'ils poſſéderent » l'Egypte pendant 511 ans ». *Bible enfin expliquée.*

Rien de plus aiſé que de concilier avec Moïſe ces deux dates, dans leſquelles Manethon comprend, ſans contredit, les Juifs & les Cananéens ſous le nom de Rois Paſteurs. La reſſemblance d'état a pu le jeter dans cette

cette mépriſe, ou plutôt un intérêt national lui a fait ſupprimer ce qui regarde le peuple Juif, leur demeure en Egypte, leur ſortie & ſes circonſtances peu avantageuſes à ſa Nation, & il a joint enſemble les temps des Juifs avec ceux des Cananéens, que nous ſéparons de la maniere ſuivante.

Les 250 ans de la Monarchie des Paſteurs en Egypte, & les 511 ans qu'ils poſſéderent le pays réunis enſemble, donnent une durée de 761 ans.

Les Iſraélites commencerent à paroître en Egypte l'an 1920 avant Jéſus-Chriſt, dans la perſonne du Patriarche Abraham leur pere, qui fit un traité d'égal à égal avec le Roi Pharaon; l'an 1491 de la même Ere, ils en ſortirent, & firent leur premiere entrée dans le déſert; or, l'intervalle de ces deux époques eſt de 429 ans.

Les Cananéens furent chaſſés de l'Egypte par Miſphragmuthoſis, l'an 1120 avant Jéſus-Chriſt, & de cette époque, à la ſortie d'Egypte en 1491, l'eſpace intermédiaire eſt de 371 ans.

Or les 371 ans de poſſeſſion de

l'Egypte par les Cananéens, joints aux 429 d'une poſſeſſion précédente par le peuple Juif, nous donnent la ſomme de 800 ans de poſſeſſion. Par conſéquent notre calcul n'excede que de 39 ans celui de Manethon, & ces 39 ans d'excédent ſont ſans doute les premieres années de l'établiſſement des Iſraélites ſur les confins de l'Egypte, qui fut à peine ſenſible.

L'Hiſtoire plaçant l'expulſion des Cananéens de l'Egypte en 1120, ſous le Gouvernement d'Héli & de Samuel, il eſt clair que les 761 ans que Manethon donne à leur poſſeſſion de cette terre, en les confondant avec les Juifs, ne remontent qu'à l'an 1920, où l'établiſſement des Iſraélites, dans la perſonne d'Abraham que le Roi d'Egypte traita avec honneur, commença à faire quelque ſenſation.

Or, de cette année à la naiſſance du Pere des Croyans, l'an 1996 avant Jéſus-Chriſt, il y a un intervalle de 76 ans. Il s'en faut donc beaucoup que les Cananéens ſe ſoient

emparés de l'Egypte avant la naiſſance de ce grand Patriarche.

Le déluge arriva l'an 2348 avant Jéſus-Chriſt, & de cette époque à la ſortie d'Egypte en 1491, il y a un eſpace de 857 ans; il s'en faut donc beaucoup qu'il ſe trouve aucune difficulté à réſoudre, pour faire cadrer l'époque de cette ſortie avec celle où nous plaçons le déluge, cette ſortie étant poſtérieure de 857 ans au déluge.

Enfin les Iſraélites ayant paru en Egypte l'an 1920 avant Jéſus-Chriſt dans la perſonne d'Abraham leur pere, & les Cananéens n'y étant entrés que l'an 1491 avant Jéſus-Chriſt, après la ſortie du peuple de Dieu, lorſque Moïſe força ceux qui menoient la vie paſtorale dans le déſert, à rentrer dans l'Egypte, dont l'armée avoit été ſubmergée; il s'en faut donc auſſi beaucoup que les Cananéens aient poſſédé l'Egypte avant l'arrivée du peuple Hébreu. Que ſera-ce ſi nous renvoyons l'entrée des Cananéens en Egypte, comme nous y ſommes autoriſés, juſqu'à ce que Joſué les eût chaſſés de la Paleſtine,

l'an 1485 avant Jésus-Christ ? Ne gagnerons-nous pas à ce compte 46 ans : savoir, les 40 ans que les Israélites passerent dans le désert, sous la conduite de Moïse, & les 6 que Josué mit à conquérir la Palestine ? Tous nos calculs, par ce moyen, n'acquerront-ils pas un nouveau degré de force ?

C'est ainsi que le chaos indébrouillable de l'ancienne chronologie, que le Commentateur Philosophe prend plaisir à former des revêries des anciens Egyptiens, s'évanouit au jour d'un examen critique ; & nos calculs sont d'autant plus exacts, qu'ils sont conformes aux observations astronomiques des Chaldéens.

A l'égard des 250 ans de regne que Manethon attribue aux Rois Pasteurs, il est aussi facile de résoudre cette difficulté que la précédente, en coupant la durée de 800 ans en trois temps, dont le premier, de 429 ans, appartient aux Israélites qui ont précédé les Cananéens en Egypte ; le second, de 250 ans, regarde la Monarchie Cananéenne ; le troisieme, de 121 ans, donne

les années qui se sont écoulées avant & après cette Monarchie ; car il n'est pas croyable que les Cananéens aient soumis les Egyptiens dès leur entrée dans leur terre. Il leur a fallu, sans doute, autant de temps pour se remettre des grandes pertes qu'ils essuyerent en quittant leur patrie, qu'aux Egyptiens, pour se relever de l'état pitoyable où les jeta la mort de leur Prince & de son armée, joint à cela l'enlévement des effets les plus précieux qu'ils avoient ou prêtés ou donnés aux Israélites. Quand le rétablissement des affaires de l'une & de l'autre Nation leur inspira assez de courage pour se faire la guerre, la victoire, sans doute, fut long-temps à se déclarer, & les Egyptiens opposerent une longue résistance aux ennemis de leur liberté ; de même le Prince Egyptien qui les dépossédа de l'autorité royale, ne les chassa pas sur le champ des terres qu'ils occupoient ; les vaincus disputerent long-temps le terrein. Ainsi, en retranchant des huit siecles que les Cananéens posséderent l'Egypte, 1°. les 429 ans qui appar-

tiennent aux Israélites, 2°. les 250 ans que les Cananéens dominerent, les 121 ans ne seront pas de trop pour les années qu'ils passerent à réparer leurs pertes, pour les années qu'ils passerent à conquérir l'Egypte, enfin pour celles, où, dépossédés de la Monarchie, ils disputerent le terrein après leur défaite.

Nous ne nous amuserons pas à faire observer à nos Lecteurs le *Memphis, c'est-à-dire Moph, nommé Memphis par les Grecs*; c'est une fumée de science dont le Critique aime à se repaître.

Nous ne perdrons pas non plus notre temps à réfuter la note 150 sur la Genese, n'étant fondée que sur ces mots vagues: *on prétend, ... on croit, ... la chronologie ne cadreroit pas, ... il faudroit que ces Pasteurs eussent régné avant le déluge, ... si les Arabes s'emparerent de l'Egypte.* Les prémices de ces pitoyables raisonnemens étant démontrées fausses par les calculs que nous venons de faire, & par les preuves que nous venons de donner, les conséquences tombent d'elles-mêmes.

Nous répéterons néanmoins au Critique, au ſujet des Arabes & des Bédouins, dont il ſalit toutes les pages de ſon Commentaire, ce que nous lui avons déjà dit dans nos réponſes ſur la Geneſe, qu'il n'eſt rien de plus faux que *les Juifs ſoient évidemment une Colonie d'Arabes-Bédouins ;* que ces deux noms ſont modernes; que le premier appartient aux deſcendans d'Iſmaël, qui chaſſerent les Cananéens de la terre de Chus, aujourd'hui l'Arabie; le ſecond, aux Canaéens mêmes, qui, chaſſés de l'Arabie, ou du Canaan, ou bien de l'Egypte, paſſerent dans l'Afrique, & ont formé des hordes ſemblables à celle des Tartares de l'Aſie & de l'Europe; que s'il s'obſtine à donner cette dénomination à la poſtérité de Jacob, qu'il craigne qu'on ne lui prouve, avec plus de raiſon, qu'il pourroit bien être lui-même un deſcendant de ces Arabes-Bédouins, qui, chaſſés de la Paleſtine, paſſerent dans la Grece, & de là ſe ſont répandus, ſelon la chronique de Newton, dans toute l'Europe. Son animoſité contre les Juifs qui ont exterminé

Cependant la Thébaïde, dans ſes affreux déſerts, voyoit croître un Héros, &, dans les exercices d'une vie pauvre & laborieuſe, le formoit aux combats, & préparoit des chaînes à l'Univers. Les victoires ſur les bêtes farouches, lui inſpirent l'ambition de dominer ſur ſes ſemblables. Les belles & délicieuſes campagnes de la Baſſe-Egypte, irritent ſes deſirs. Il ſe croit plus digne de poſſéder les tréſors de ces riantes contrées, que les lâches poſſeſſeurs qui les conſument dans une ſtupide activité. La conquête de ces heureux pays, ſur des Princes voluptueux, lui paroît facile. Plein de ces penſées ambitieuſes, à la tête d'une troupe de Chaſſeurs, il quitte les déſerts & les rochers de Thebes; il fond ſur l'Egypte; la terreur marche devant lui, les villes lui ouvrent leurs portes, il met la main ſur les amas immenſes d'or & d'argent dont leurs tréſors ſont remplis. L'ambition eſt inſatiable; la facilité de ces premiers ſuccès jette le Monarque de l'Egypte dans de nouvelles entrepriſes; la victoire, qui vole devant

ſes drapeaux, conduit ſes armes redoutables du midi au nord, de l'orient au couchant, &, s'il en faut croire l'Hiſtoire, l'Eſpagne & la Gaule ont baiſé les traces du Prince Egyptien, qui les parcourut en vainqueur. Les Indes l'ont adoré ſous le nom de Bacchus; Gibraltar a gravé ſa gloire ſur ſes Colonnes; l'Egypte lui a érigé ſes Pyramides fameuſes, qui ont triomphé des temps.

Il eſt rare que les Grands Hommes tranſmettent leurs vertus à leurs enfans. Les héritiers des Héros ont preſque toujours été des hommes médiocres. Rameſſès ne put ſoutenir le poids des lauriers dont ſon pere l'avoit couvert. Maître de l'Univers entier, ſes vues étroites ſe bornerent à la conſervation de l'Egypte; mais une Nation pacifique, qui couloit des jours heureux dans les gras pâturages de Geſſen, alarma ſa timide politique; il craignit que, devenue trop nombreuſe, cette Nation ne lui enlevât une Couronne qu'il devoit aux travaux d'un Prince plus actif que lui. Sans doute que les Oracles qui promettoient aux deſcendans de

Jacob un libérateur, augmenterent ſes alarmes. Quoi qu'il en ſoit, craignant qu'une guerre ouverte ne lui attirât les malheurs que la frayeur groſſiſſoit dans ſon eſprit, il réſolut d'employer la ruſe pour arrêter les accroiſſemens prodigieux de ce peuple; les vexations les plus étranges furent miſes en uſage. La voie ſans doute la plus courte pour ſe délivrer de ce peuple, étoit de lui faciliter les moyens de s'établir ailleurs; mais les tyrans, qui ſont des monſtres pétris de vices, ſont rarement exempts de l'avarice; cette paſſion avoit une place diſtinguée dans le cœur de Rameſſès; elle préſidoit dans ſes conſeils, & ſes Miniſtres en étoient les vils adulateurs. Les produits immenſes de la vie paſtorale & du commerce des troupeaux, avoient extraordinairement enrichi les Iſraélites. Le cinquieme de ce produit, qui appartenoit au Roi, augmentoit énormément ſes revenus. Ennemis des Paſteurs, les Egyptiens étoient incapables de remplir le vuide que la retraite des Juifs auroit laiſſé dans les coffres du Prince. Le deſſein donc

de les conſerver dans le pays, en les mettant hors d'état de nuire, étoit conforme à la politique ; & il faut être auſſi inconſéquent que le Critique, pour trouver ſingulier le diſcours de Rameſſès, & improuver un manége que Machiavel a réduit en art ; & que le Critique lui-même ſait ſi bien employer, & d'une maniere encore plus criminelle, contre ce même peuple Juif, qu'il ne ceſſe de vouloir opprimer, en le diffamant lui & ſes ancêtres, dans des écrits calomnieux, en traveſtiſſant, avec une témérité ſans exemple, les Oracles divins dont ils ſont dépoſitaires, en altérant & corrompant tous les monumens reſpectables qui dépoſent en leur faveur.

Au reſte, ſi cette explication, conforme aux promeſſes réitérées que Dieu avoit faites à Abraham, de mettre ſa poſtérité en poſſeſſion de la terre de Canaan, & particuliérement à Jacob, de ramener d'Egypte ſes deſcendans, ne ſatisfaiſoit pas les Critiques ; le Texte Arabe & le Syriaque nous en préſentent une autre, que nous avons indiquée dans

notre remarque sur le verset 10 du chapitre 1 de l'Exode, & qu'ils goûteront peut-être mieux, quoiqu'elle ne cadre pas avec l'idée qu'ils se plaisent de donner de la Nation Juive. Suivant ces deux versions Orientales, ce n'est pas la crainte de l'évasion des Juifs après une victoire, qui anime le Roi d'Egypte. Témoin de la population extraordinaire de ce peuple étranger, instruit du nombre, de la force & des richesses des Israélites, il prévoit que si cette Nation vient à prendre les armes & à se liguer avec ses voisins, c'en est fait de sa couronne. Succombant sous les efforts d'une armée aussi brave que nombreuse, les Egyptiens seront obligés de céder leur Royaume aux vainqueurs, & d'aller chercher loin de leur patrie, des retraites pour cacher leur infortune & leur honte. Il est à craindre, dit Rameses, que le peuple Hébreu ne remporte la victoire sur nous, & qu'il ne nous chasse de ce pays : *ET PUGNENT CONTRA NOS, ET EJICIANT NOS E REGIONE.*

Quoique cette explication rende moins ſingulier le diſcours du Prince Egyptien, quoiqu'elle nous donne une grande idée de la Nation Juive, capable de triompher des Maîtres de la terre ; cependant la ſingularité d'un peuple vainqueur qui cede le champ aux vaincus, qui, content de ſa victoire, quitte un beau pays dont il eſt le maître, pour obéir aux ordres de l'Eternel, pour aller prendre poſſeſſion d'une terre moins brillante, mais d'une terre promiſe à ſes peres, d'une terre enfin où il doit fonder un empire qui embraſſera tout l'Univers, cette ſingulatité me ravit en admiration ; j'y reconnois la ſageſſe de l'Etre ſuprême, qui conduit tout à ſes fins par des voies qui confondent la ſageſſe humaine.

IV.

Rameſsès & Amenophis.

« Apparemment, dit le Critique, » que la ville de Rameſsès tira ſon » nom de l'endroit où il eſt dit que » Joſeph avoit établi ſes freres ».

Amenophis, en montant sur le Trône d'Egypte, trouva dans son conseil le plan formé depuis longtemps, d'opprimer les Juifs. Ses Ministres ne manquerent pas de lui présenter, sous les plus belles couleurs, la rare politique de Rameſsès. En Prince bien né, il voulut marcher sur les traces de son père, il enchérit même sur sa cruauté. Les humbles remontrances d'un peuple injustement opprimé, lui parurent des attentats; il condamna les coupables aux plus rudes épreuves; il voulut que, pour réparer les outrages qu'il prétendoit avoir été faits à la mémoire de son pere, ils bâtissent un monument superbe qui portât son nom. Ainsi cette ville, ces greniers, ces magasins de Rameſsès, ne portent point le nom de la terre de Gessen, où Joseph établit son pere & ses freres; c'est un monument dressé par les Juifs, pour faire connoître à la postérité le nom de leur premier oppresseur, le nom de ce Roi qui a causé *une si grande dispute entre les Savans*; il se nommoit Rameſsès; & son successeur Amenophis.

Il n'y a donc point *d'apparence que cette ville de Rameſsès ait tiré ſon nom de l'endroit où il eſt dit que Joſeph avoit établi ſes freres*, puiſque cet endroit de l'Égypte s'appeloit Geſſen. « Vous connoiſſez l'Égypte, dit » Pharaon à Joſeph, mettez votre » famille dans la meilleure contrée, » donnez-leur la terre de Geſſen ». Que ſi l'Auteur ſacré, trois ou quatre verſets plus bas, ajoute : « Il leur donne des terres dans la » meilleure contrée, dans la con- » trée de Rameſsès ». Moïſe, par cette addition, *la contrée de Rameſsès*, qui ſe trouve entre deux virgules, exprime le nouveau nom que le pays de Geſſen reçut de la ville que fit bâtir Amenophis, en l'honneur de ſon pere, laquelle, dans l'intention de ſon fondateur, fut, avec celle de Phitom, une place forte pour tenir en reſpect la Nation nombreuſe qu'il força de la conſtruire, & par l'événement eſt devenue un monument pour les Juifs, des peines & des fatigues qu'ils eſſuyerent en la bâtiſſant. Ce nom de Rameſsès, donné à la terre de Geſſen, eſt ſi

bien une preuve de la vérité de l'Hiſtoire Judaïque, que le Critique tâche d'en éluder la force ; mais ſon *apparemment* ne peut rien contre l'évidence.

V.

§. I. *Femmes Iſraelites.*

« On peut remarquer, dit le Cri-
» tique, que les femmes Iſraélites
» furent exceptées en Egypte, de
» la malédiction prononcée dans la
» Geneſe, contre toutes les femmes
» condamnées à enfanter avec dou-
» leur ».

Dans notre réponſe à la note 23 ſur la Geneſe, nous avons prouvé au Critique qu'aucune femme n'eſt exceptée de la ſentence divine qui les condamne toutes à enfanter avec douleur; nous n'avons point reſtreint l'effet de cette ſentence, à la douleur que la femme éprouve en mettant au monde ſes enfans, douleur qui peut être plus ou moins vive, ſelon la diverſité des climats, des tempéramens & du genre de vie; nous avons étendu ces ſouffrances aux

divers accidens de la groſſeſſe, & aux ſuites fâcheuſes de l'enfantement. Nous ſommes bien éloignés de penſer avec le Critique, que les femmes Iſraélites aient un privilége particulier qui les exemptât de la loi générale. Sobres, laborieuſes & d'un tempérament vigoureux, les femmes Iſraélites ont pu vaincre la douleur, mais elles n'en ont pas été exemptes. Elles ont donné le jour à leurs enfans avec une facilité non commune; mais l'Ecriture ne remarque nulle part qu'elles n'aient pas été ſujettes & aux accidens de la groſſeſſe, & aux ſuites fâcheuſes de l'accouchement, qui font partie de la condamnation prononcée contre leur ſexe.

Je dis condamnation; car je ne vois nullement dans les Livres Saints, que Dieu ait *maudit toutes les femmes.* Dieu impoſa à nos premiers parens, la peine de manger leur pain à la ſueur de leur front. Il ajoute à la pénitence de la femme, les douleurs de l'enfantement; il maudit le ſerpent pour lui-même; il maudit la terre, pour punir l'homme; mais il n'a point *prononcé de malédiction*

contre l'homme, encore moins *contre toutes les femmes;* au contraire, on en voit que l'Eſprit Saint comble de bénédictions. « Jahel, femme de » Haber le Cinéen, eſt bénie entre » les femmes, qu'elle ſoit bénie de » l'action courageuſe qu'elle a faite » dans ſa tente ». *Benedicta inter mulieres Jahel uxor Haber Cinæi, benedicatur in tabernaculo ſuo.* Juges. v. 24. « La Sainte Mere de notre » divin Sauveur eſt auſſi bénie entre » les femmes, & le fruit de ſon ſein » eſt béni ». Nous le répétons tous les jours, d'après les paroles de l'Ange, qui lui apporta cette bénédiction de la part de l'Eternel. *Benedicta tu in mulieribus, & benedictus fructus ventris tui.*

Dans quelle intention le Critique ſe ſeroit-il ſervi du terme de *malédiction*, pour exprimer la condamnation de la femme aux douleurs de l'enfantement? Seroit-ce pour faire ſa cour aux Dames, & leur inſpirer plus volontiers ſes ſentimens contre l'Etre ſuprême, dont il oſe dire qu'elles ſont maudites? Nous avons déjà eu occaſion de le citer au tri-

bunal de ce ſexe, dont il veut faire ſes complices, & nous avons aſſez bonne opinion des filles d'Adam, pour croire que ſi nous convenons avec elles que l'homme fut plus coupable que la femme, de n'avoir pas eu la force de réſiſter à ſes deſirs, elles conviendront avec nous qu'il en porte doublement la peine, en ſubiſſant le malheureux ſort auquel il eſt condamné, & la ſenſibilité de ſon cœur lui faiſant partager celui de ſa chere moitié.

§. II. *Sages-Femmes.*

« On a dit, au rapport du Compilateur, que deux accoucheuſes » ne ſuffiſoient pas pour aider toutes » les femmes en mal d'enfant, & » pour tuer tous les mâles ».

On conçoit aiſément qu'une entrepriſe, telle que de bâtir une ville, élever des pyramides, creuſer des lacs, ne peut s'exécuter ſans un Architecte en chef, un Entrepreneur, des Inſpecteurs, des Piqueurs; ſans cela le Roi d'Égypte n'auroit pu tirer aucun avantage des travaux

dont il surchargeoit les Juifs; & ce qui étoit un surcroît de douleur pour ces infortunés, c'est que ces Inspecteurs & ces Piqueurs, qui étoient de leur Nation, étoient eux-mêmes traités avec la derniere rigueur, s'ils paroissoient avoir quelque espece de compassion pour leurs freres, & qu'ils portoient sur leur corps les peines qu'ils avoient manqué d'infliger aux travailleurs.

On suivit le même plan de cruauté, dans le dessein barbare de faire périr leurs enfans. Les Sages-Femmes eurent ordre de replonger dans le néant ces malheureuses victimes qui à peine en étoient sorties. Mais pour s'assûrer de leur fidélité à exécuter les ordres du Tyran, on en forma un corps, qui, partagé en différentes communautés, & répandu dans toutes les villes, bourgs & villages occupés par les Juifs, avoit à sa tête des Maîtresses Sages-Femmes qui étoient les lieutenantes particulieres de Sephora, chef de ce grand corps, & de Phua, sa lieutenante générale; comme les Chirurgiens, Accoucheurs & Sages-Femmes de

France, forment dans toutes les villes du Royaume, des communautés, dont un d'entr'eux est le chef, & reçoit les ordres du Roi par la voix du premier Chirurgien de Sa Majesté, & en est le Lieutenant dans son district.

" Malgré les mesures que la prudence humaine avoit dictées, la propagation d'un peuple protégé de Dieu, ne diminuoit pas, soit que l'ordre secret, confié à tant de Sages-Femmes, se fût éventé, soit que son exécution eût ôté aux femmes Israélites toute confiance dans leurs accoucheuses, soit que ces femmes eussent eu horreur d'une action si inhumaine, soit enfin que la Providence divine qui veilloit à la conservation de la postérité de Jacob, facilitât la délivrance de celles qui étoient au mal d'enfant.

Sephora & Phua, molestées sur le peu d'exactitude de leurs Sages-Femmes à exécuter les ordres de Pharaon, se tirerent d'un pas aussi difficile par une réponse qui n'auroit pas persuadé le Roi & son Conseil, si les Princes & les peuples contem-

porains des Patriarches, & de leurs enfans, n'en eussent pas eu une plus grande idée que notre Critique, s'ils n'eussent pas regardé les Israélites comme une Nation différente des autres. Mais la facilité qu'avoient, dans ces temps d'oppression, les femmes Israélites à donner le jour à leurs enfans, n'est pas une preuve de leur exception de la loi, qui condamne toutes les femmes aux douleurs de l'enfantement ; la facilité n'exclut pas la souffrance, & une douleur, pour être momentanée, n'en est pas moins une douleur. De plus, on a encore à craindre les suites des couches, qui font partie de la pénitence générale imposée aux femmes, & qui souvent sont plus fâcheuses que les accidens de la grossesse.

VI.

Terre de Gessen.

« Si la terre de Gessen, s'écrie » notre Critique, étoit dans le Nome » Azabique, entre le mont Casius &

» & le désert d'Ethan, comme *on* » *l'a prétendu*, il ne laisse pas d'y avoir » loin de là au Nil ; il falloit faire » plusieurs lieues pour aller noyer les » enfans ».

L'Egypte se divise en haute, basse & moyenne. Dans la haute étoit la ville de THEBES, dans la basse étoient TANIS, Capitale du Royaume de Pharaon, & la ville de ON que les Septante, &, après eux, Saint Jérôme, Auteur de la nouvelle Vulgate, nomment constamment *Heliopolis*, c'est-à-dire, VILLE DU SOLEIL, apparemment parce qu'il y avoit un Temple consacré à cet Astre ; Joseph même en épousa la fille du Grand Prêtre, appellée Putiphar. La moyenne, qui se trouvoit entre la haute & basse-Egypte, avoit, sur la rive orientale du Nil, la terre de Gessen, qui fut donnée à Jacob & à ses enfans. Ce pays, qui étoit en Egypte, ne pouvoit être ni en Arabie, ni dans le Nome Arabique ; c'est pourquoi, *si on l'a prétendu*, on a cessé de le prétendre. Ce pays, qui étoit plein des plus beaux pâturages, ne pouvoit être une portion des déserts de

l'Arabie. Pharaon & Joseph auroient eu mauvaise grace, l'un de donner à la famille de son Ministre, une contrée qui ne lui appartenoit pas, l'autre d'exposer son pere & ses freres aux insultes des Arabes, qui n'étoient pas des hommes endurans. En un mot, on ne bâtit pas des villes dans un désert, & Amenophis fit bâtir les villes de Phitom & de Ramasès, dans la terre de Gessen. Ce pays s'étendoit le long de la rive orientale du Nil; & cela suffit pour faire tomber le ridicule que le Critique prétend jeter sur l'ordre de noyer les enfans des Israélites, en cherchant la partie la plus éloignée de ce fleuve.

De plus, la terre de Gessen devint bientôt trop resserrée pour les Israélites, à raison de leur prodigieuse multiplication. Ils furent obligés de se répandre dans l'Egypte : bientôt toutes les villes s'en virent remplies. Leur activité, leur industrie, leurs dispositions naturelles pour toutes sortes de métiers & de commerces, les rendirent les plus habiles artistes & les plus riches négocians du pays.

On en peut juger par les Ouvrages que Moïse fit faire dans le désert, après leur sortie d'Egypte. Fondeurs, Sculpteurs, Ciseleurs, Graveurs, Batteurs d'or, &c. tous les arts & métiers avoient d'excellens Ouvriers dans cette prétendue *Horde d'Arabes-Bédouins, qui luttoit contre la faim & la soif dans les déserts.* Les Egyptiens, meilleurs juges que nos Philosophes modernes, prirent de la jalousie de leurs heureux succès. Le Roi d'Egypte & son Conseil crurent la chose d'assez de conséquence pour devoir s'en occuper; ils ne regardoient pas le peuple Juif comme un petit peuple. Leurs lumieres politiques leur firent voir, dans cette multitude extraordinaire d'étrangers qui rempliſſoient les villes & les champs, une Nation redoutable, capable de s'emparer du Royaume, après en avoir tué ou chassé les habitans; ou de le changer en solitude, s'ils se joignoient aux ennemis de l'Etat & se retiroient à main armée. Le Prince Egyptien ne prit pas le change; il regarda la retraite des Juifs comme la ruine de son Empire. Il voulut les retenir

en les opprimant. La dureté des travaux ne pouvant arrêter la fécondité des femmes, il conçoit le projet d'en étouffer le germe dans leur sein. Ce dessein abominable ne lui réussissant pas, il ordonne de jeter dans le Nil tous les nouveaux nés. La terre de Gessen, située sur la rive orientale du Nil, facilite l'exécution de l'édit royal. Le fleuve partagé en cent larges canaux, & qui baigne cent superbes villes où les Juifs font tout le commerce de l'Egypte, ouvre cent gouffres profonds pour engloutir ces infortunées victimes de la plus détestable politique, & *il* ne *faut* pas *faire plusieurs lieues pour les aller noyer.*

CHAPITRE II.

1. QUELQUE temps après (*a*), un

(*a*) On ne trouve pas dans le Texte Hébreu ces mots de la Vulgate, *post hac*, APRES CELA ; effectivement, le mariage d'Amram, fils de Caath, & petit-fils de

homme de la famille de Lévi ayant épouſé une femme de ſa Tribu.

2. La femme conçut, & enfanta un fils ; & voyant que cet enfant étoit beau, elle le tint caché pendant trois mois.

3. Mais voyant qu'elle ne pouvoit

Lévi, avec Jocabed, ſa tante, ou ſa couſine-germaine, fille ou petite-fille de Lévi, ſon aïeul, arriva avant la perſécution qui eſt racontée dans le chapitre précédent : ce qui met la choſe hors de tout doute, c'eſt qu'Aaron, frere aîné de Moïſe, fut nourri & élevé par ſes parens ſans aucune contradiction ; c'eſt pourquoi nous croyons devoir rendre le Texte original par le plus que parfait : *Egreſſus autem fuerat vir de domo Levi, & tulerat filiam Levi.* « Or, un homme » de la maiſon de Lévi avoit quitté le pays, » & avoit épouſé une femme de ſa famille ». Nous y ſommes autoriſés par la nature du prétérit des Hébreux, qui eſt une eſpece d'aoriſte ou de temps indéterminé, qui ſe met indifféremment pour l'imparfait, le parfait & le plus que parfait.

L'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, qui traduit, *après cela un homme de la famille de Lévi ſe maria*, fait bien voir, quoi qu'il en diſe, que ſon travail n'eſt calqué que ſur le latin de la Vulgate, qu'il dénature ſouvent, & point du tout ſur l'original Hébreu, qu'il n'entend pas.

plus tenir la choſe ſecrete, elle prit une corbeille de jonc, l'enduiſit de bitume & de poix, y mit ſon enfant, & l'expoſa dans des roſeaux qui croiſſoient le long du bord du fleuve.

4. Et elle dit à la ſœur de l'enfant de ſe tenir loin de là, & d'obſerver ce qui en arriveroit.

5. Et la fille du Roi étant venue au fleuve pour ſe baigner (*a*), accom-

---

(*a*) Le Texte Hébreu porte : *ouatthered bath phareoh* LIRECHOTS *al haïcor*, ce qui veut dire à la lettre : « la fille de Pharaon » vint POUR LAVER à la riviere ». Il paroît par-là que cette Princeſſe ſeroit moins venue pour ſe baigner que pour laver le linge ; à peu près comme Nauſicaé, fille d'Alcinoüs, Roi des Phéaques, alloit, avec ſes femmes, laver à la mer ou à la riviere, les robes de ſon pere & de ſes freres, lorſqu'elle rencontra Ulyſſe. Odyſſée, livre VI.

Dans ces heureux temps où le luxe n'avoit pas encore corrompu les mœurs, les perſonnes les plus diſtinguées ne dédaignoient pas des occupations que nos plus petits bourgeois regardent aujourd'hui comme le partage des ouvriers & des domeſtiques. Sara, qui avoit à ſa diſpoſition cette grande multitude d'eſclaves qui étoient dans la

gnée de ses filles ; comme elle marchoit le long du bord, elle apperçut cette corbeille parmi les roseaux ; & ayant envoyé une de ses filles pour la lui apporter :

6. Elle l'ouvrit, & trouva dedans un petit enfant qui crioit ; elle en eut pitié, & elle dit : C'est un des enfans des Hébreux.

---

maison de l'illustre Abraham son époux, faisoit elle-même du pain. Rebecca venoit d'assez loin pour puiser de l'eau, & s'en chargeoit les épaules. Rachel menoit le troupeau de son pere. Dans Homere, Odyssée, livre IV, la Reine, épouse d'Alcinoüs, file au milieu de ses femmes. Tite-Live, livre I, nous représente Lucrece assise au milieu de ses servantes, & filant de la laine avec elles. La Reine Penelope, Odyssée, livre I, ourdit une toile très-fine. Alexandre le Grand, selon Quinte-Curse, livre V, portoit un habit fait de la main de ses sœurs. Auguste, au rapport de Suetone, c. LXIV, portoit des habits faits par l'Impératrice son épouse, par sa sœur, par ses filles & ses petites-filles. C'est toujours avec un nouveau plaisir que l'on trace le tableau de ces mœurs antiques. Un sujet piquant à traiter, & qui peut-être nous feroit rougir, ce seroit d'en faire le parallele avec les mœurs de notre siecle philosophique.

7. Alors la sœur de l'enfant s'étant avancée, lui dit : Vous plaît-il que je vous aille querir une femme des Hébreux pour nourrir cet enfant ?

8. Elle lui dit : Allez. La fille s'en alla donc, & fit venir sa mere.

9. La fille de Pharaon lui parla, & lui dit : Prenez cet enfant, & me le nourrissez, & je vous payerai vos peines. La mere ayant pris l'enfant, le nourrit, & le rendit, lorsqu'il fut grand, à la fille de Pharaon :

10. Qui l'adopta pour son fils, & lui donna le nom de Moïse (*a*),

(*a*) Moïse dérive lui-même son nom du verbe Hébreu, *Masscha*, qui signifie TIRER, SAUVER. Flavius Joseph, au contraire, dans son premier livre contre Appion, le déduit de l'Egyptien *mo* ou *moy*, qui veut dire de l'eau, & *yses*, sauvé. Saint-Clément d'Alexandrie, Philon, Suidas, disent aussi que *moy*, en Egyptien, exprime l'eau ; & ce terme a assez de rapport avec l'Hébreu *maim*, le Chaldéen *moï* ou *mohi*, le Syriaque *maïo*, qui ont la même signification.

Je ne vois pas d'inconvénient à admettre la vérité des deux étymologies. Il peut fort bien arriver qu'un mot composé des mêmes lettres, & produisant le même son, ait un sens uniforme dans deux langues différentes, quoique chaque peuple le déduise des racines qui sont propres à son idiome.

en disant : Parce que je l'ai sauvé de l'eau.

11. En ce temps-là Moïse étant devenu plus grand, alla voir ses freres. Il remarqua l'accablement où ils étoient ; & ayant vu un Egyptien qui outrageoit un Hébreu,

12. Il jeta les yeux de tous côtés ; & n'ayant vu personne, il tua l'Egyptien, & le cacha dans le sable.

13. Le lendemain il trouva deux Hébreux qui se querelloient, & il dit à celui qui outrageoit l'autre : Pourquoi frappez-vous votre frere ?

14. Celui-ci répondit : Qui vous a établi notre Prince & notre Juge ? Voulez-vous me tuer, comme vous tuâtes hier l'Egyptien ? Moïse eut peur, & il dit : Comment cela s'est-il découvert ?

15. Pharaon ayant été averti de ce qui s'étoit passé, cherchoit à faire mourir Moïse : mais celui-ci se sauva dans le pays de Madian ; & *y étant arrivé*, il s'assit près d'un puits.

16. Or, il y avoit à Madian un Prêtre qui avoit sept filles, lesquelles étant venues pour puiser de l'eau, & ayant rempli les abreuvoirs, vou-

loient faire boire les troupeaux de leur pere.

17. Il survint des Pasteurs qui les chasserent. Mais Moïse se levant, défendit ces filles, & fit boire leurs brebis.

18. Ces filles étant retournées chez Raguel leur pere, il leur dit : Pourquoi êtes-vous revenues plutôt qu'à l'ordinaire ?

19. Elles lui dirent : Un Egyptien nous a défendues contre les Pasteurs ; il nous a aidées à tirer de l'eau, & il a donné à boire à nos brebis.

20. Leur pere répliqua : Où est cet homme ? Pourquoi l'avez-vous laissé aller ? Faites-le venir ici, afin que nous lui donnions à manger.

21. Moïse (*étant venu*) s'engagea avec serment de demeurer avec lui ; & il épousa sa fille Séphora.

22. Et elle devint mere d'un fils que Moïse nomma Gersam, disant : J'ai été voyageur dans une terre étrangere. (*a*) Elle eut ensuite encore

(*a*) Ces mots de la Vulgate, *elle eut ensuite encore un autre fils, à qui Moïse donna le nom d'Eliezer, en disant : Le Dieu de mon pere m'a*

un autre fils, à qui Moïse donna le nom d'Eliezer, en disant : Le Dieu de mon pere m'a secouru & m'a délivré de la main de Pharaon.

23. Long-temps après, le Roi d'Egypte mourut ; & les enfans d'Israël gémissant sous le poids des travaux dont ils étoient accablés, crierent (*vers le Ciel*) ; & leur cri, causé par l'excès de leurs maux, monta jusqu'à Dieu.

---

secouru, & m'a délivré de la main de Pharaon, ne se lisent point dans l'Hébreu, l'Hébræo-Samaritain, le Chaldæo-Samaritain, le Chaldéen, le Persan ; mais on les trouve dans le Syriaque, l'Arabe, dans le Grec de Complute, & qui plus est, dans celui d'Alde-Manuce. C'est un mauvais garant que l'édition Grecque de Complute, parce qu'on l'a exprès accommodée aux éditions modernes ; c'est pourquoi j'insiste ici, d'après Humbert Bos, sur l'édition d'Alde-Manuce ; & je pense, avec le Pere Houbigant & M. Rondet, que ce n'est point une insertion de copiste, mais le vrai Texte de Moïse, omis par les copistes : 1°. parce qu'ayant parlé de l'un des deux enfans, il étoit naturel que tout de suite il parlât de l'autre : 2°. parce qu'au chapitre v il va en suppose deux, donc il les avoit marqués ici l'un & l'autre.

24. Il écouta leur gémiſſement, & il ſe ſouvint de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, Iſaac & Jacob.

25. Il jeta les yeux ſur les enfans d'Iſraël, & il les (*a*) reconnut (*pour ſon peuple*).

(*a*) On trouve dans l'original *ouaiéda elohim, & cognovit Deus,* « & Dieu connut ». L'Hebræo-Samaritain, le Chaldæo-Samaritain, le Chaldéen, le Syriaque & le Perſan, ont la même leçon; mais l'Auteur de la Vulgate, qui traduit *& cognovit eos* « & il les connut », paroît avoir lu dans ſon manuſcrit Hebreu, ALEHEM, *eos*, EUX, ainſi que les interpretes Grec & Arabe, au lieu de ELOHIM, *Dieu*. Ces deux mots ſont très-aiſés à confondre dans la langue ſainte, & ne different que par la tranſpoſition de *l'iod*.

Il y a, dans ces trois derniers verſets, une belle gradation qui repréſente très-naïvement la maniere dont la divine Providence procede à la délivrance des Hébreux.

1°. *Les enfans d'Iſraël gémirent.*

2°. *Leur cri monta juſqu'à Dieu.*

3°. *Dieu écouta leur gémiſſement.*

4°. *Il ſe ſouvint de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, Iſaac & Jacob.*

5°. *Il jeta les yeux ſur les enfans d'Iſraël*, il prit connoiſſance de leurs maux.

6°. Enfin, *il* en *connut*, il ſe détermina à leur faire éprouver les effets de ſa bonté compatiſſante, & à répandre ſur eux abondamment ſes bénédictions les plus précieuſes.

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS.

VII.

§. I. *La fille de Pharaon.*

« Les Critiques ont dit que la » fille d'un Roi ne pouvoit se bai- » gner dans le Nil, non-seulement » par bienséance, mais par la crainte » des crocodiles ».

Le Commentateur Philosophe, en copiant cette objection des Critiques, n'a pas fait attention, sans doute, qu'ils ne parlent pas d'une bienséance qui nous oblige à nous conformer aux mœurs du siecle où nous vivons, aux usages établis dans les sociétés dont nous faisons partie, mais de la bienséance Françoise, & de la bienséance du dix-huitieme siecle. Car il n'est pas vraisemblable que des hommes aussi savans aient voulu parler des bienséances Egyptiennes, des mœurs & des usages qui s'observoient dans des époques aussi reculées. Il falloit donc dire que la fille du Roi ne pouvoit pas prendre

les bains dans le Nil, ſans bleſſer la bienſéance Françoiſe du dix-huitieme ſiecle ; mais que les Egyptiens, dans ces temps qui ont précedé les ſiecles héroïques, n'avoient pas encore d'étiquettes pour leurs Princes & leurs Princeſſes ; il falloit ajouter que, comme ſelon Madame Dacier, ce n'avoit pas été un déshonneur pour Sara, pour Rebecca, pour les filles de Jethro, de garder les troupeaux de leurs peres, qui étoient ſans contredit des Princes auſſi recommandables que le Roi d'Egypte, pour Nauſicaé, fille d'Alcinoüs, Prince des Phéaques, d'aller ſur un chariot à la riviere, laver les robes de ſon pere & de ſes freres ; de même ce ne fut pas une action contraire à la bienſéance de l'Egypte, & de ces temps antiques, que la fille du Roi Pharaon fût ſe baigner dans le Nil, ſur-tout n'étant pas ſeule, mais étant accompagnée de ſes Dames d'honneur & de ſes ſuivantes. D'ailleurs, comme nous l'avons obſervé dans nos notes critiques, la Princeſſe Egyptienne ne fut point au fleuve pour ſe baigner, mais pour

y laver ſes robes. Cet uſage eſt très-conforme au coſtume ancien, & à ce que nous rapporte le Poëte Homere, de ſes Héroïnes.

§. II. *Le Crocodile.*

La crainte des crocodiles n'eſt pas une meilleure raiſon pour combattre la vérité du récit de Moïſe, & pour refuſer de croire que la Princeſſe ait été prendre les bains dans le Nil, ou y laver ſes robes, que la bienſéance moderne, qui n'admet pas en Europe, & dans notre ſiecle, tant de ſimplicité dans les mœurs.

Le crocodile eſt une eſpece de lézard d'une grandeur démeſurée, qui vit dans l'eau & ſur terre; il eſt connu ſur-tout en Egypte, & ſur les bords du Nil; mais s'il étoit auſſi dangereux que les Philoſophes veulent nous le faire accroire, comment la Baſſe-Egypte auroit-elle été ſi peuplée? L'Auteur de la Nature a ſu mettre des entraves à ſa voracité. Sans parler des dauphins qui lui donnent la chaſſe ſans relâche, &

qui, sachant que ses écailles le rendent invulnérable, se glissent sous lui dans l'eau, & lui donnent dans le ventre, qui est dépourvu de cette arme défensive, le coup de la mort, en le perçant avec l'épine qu'ils ont sur le dos; sans parler non plus de l'ichneumon, ou rat d'Egypte, qui, instruit que cette bête terrible dort sur terre la gueule béante, épie l'heure de son sommeil, & s'élance comme un trait dans son ventre, lui ronge les entrailles, & sort victorieux de sa prison volontaire, par l'ouverture qu'il se fait avec les pieds & les dents: ce monstre, dont les savans Critiques veulent nous faire peur, n'est à craindre, comme bien des gens, que quand on le craint; il court après ceux qui fuient, il fuit si-tôt qu'on court à lui. De plus, sa vue perçante sur terre, s'obscurcit dans l'eau, de sorte qu'il peut à peine distinguer les objets, ce qui est d'autant plus croyable, qu'il n'apperçoit pas son ennemi mortel, le dauphin, lorsqu'il se glisse sous lui. Enfin, le safran est un préservatif contre ses attaques, & l'odeur de cette fleur

lui eſt tellement inſupportable, que les Egyptiens, qui ne l'ignorent pas, pour conſerver leur miel, dont cet animal eſt très-friant, en frottent leurs ruches, & l'empêchent par-là d'en approcher. La Princeſſe, ſans doute, en portoit ſur elle, & les Dames de ſa ſuite en avoient auſſi; & je ne doute nullement que la mere du jeune Moïſe n'ait eu la ſage précaution d'en frotter le berceau dans lequel on l'expoſa ſur le Nil bordé de monſtres non moins redoutables, je veux dire les exécuteurs des cruautés de Pharaon.

§. III. *Memphis.*

« Il eſt dit, s'écrie le Critique, » que la Cour étoit à Memphis, au » delà du Nil; & de Memphis à la » terre de Geſſen, il y a plus de » cinquante lieues de deux mille » cinq cents pas. Mais il ſe peut que » la Princeſſe fût venue dans ces » quartiers avec ſon pere ».

Nous avons fait voir ci-deſſus comment la population extraordinaire des Iſraélites, les força de

franchir les bornes étroites de la terre de Geſſen, pour ſe répandre dans tous les cantons de l'Egypte qu'ils crurent les plus propres à cultiver leurs arts, & à exercer leur commerce. Memphis, ſi elle étoit dès lors la capitale de l'Egypte, a dû en poſſéder un grand nombre; par conſéquent il eſt inutile de recourir à la ſuppoſition d'un voyage de la Princeſſe, & du Roi ſon pere, dans les quartiers où habitoit le corps de la Nation Juive. Cette ſuppoſition même ne ſauve pas la fauſſeté que le Commentateur moderne prétend mettre dans le récit de Moïſe, en faiſant monter la diſtance de Memphis à la terre de Geſſen, *à plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas* chacune.

Véritablement il étoit digne de l'exactitude du ſavant Arpenteur, de nous faire connoître le point d'où il a pris ſa meſure; car s'il la prend de la partie la plus proche de Geſſen à Memphis, & ſi cette partie la plus proche eſt néanmoins diſtante de cinquante lieues, il n'eſt guere probable qu'une grande Princeſſe ait fait

une partie de plaiſir d'aller, avec ſes ſuivantes, prendre les bains ou laver ſes robes à cinquante lieues de ſa réſidence actuelle. Mais ſi la terre de Geſſen, dont la partie la plus éloignée ſeroit à cinquante lieues de Memphis, touchoit, par ſa partie la plus proche, à la droite du fleuve qui avoit Memphis ſur ſa gauche, la Princeſſe, ſans voyager avec ſon pere, a pu paſſer le Nil dans une magnifique gondole, deſcendre & ſe promener ſur la terre de Geſſen, y voir la petite corbeille qui contenoit les eſpérances & le ſalut de la Nation, que le Roi ſon pere tenoit dans une oppreſſion cruelle.

Mais pourquoi, ſur la foi d'un *il eſt dit*, ſans marquer où, comment & par qui, pourquoi faire Memphis le théatre des ſcenes étonnantes dont l'Auteur ſacré nous donne un détail fidele dans ſon livre de l'Exode? Tandis que l'Ecriture nous aſſûre poſitivement que les plaines de Tanis ont vu les merveilles que le Seigneur opéra en faveur de ſon peuple: *Fecit mirabilia in terra Ægypti, in campo Taneos.* Tanis, ſituée ſur

l'une des principales bouches du Nil, Tanis, qui, selon Ptolomée, a donné à l'Egypte le nom de terre de Tanis, *Tanitica tellus*, au Nil celui de fleuve de Tanis, *Taniticum flumen*, Tanis enfin, dans ces temps reculés, étoit une ville Royale, la réſidence de la Cour, la Capitale du Royaume. Memphis, ou n'exiſtoit pas, ou ne faiſoit que de naître, ou ſa ſituation entre la haute & baſſe-Egypte n'intéreſſoit pas encore les Princes Egyptiens, qui préféroient d'habiter Tanis, la premiere & la plus belle des villes qui bordoient les ſept embouchures du Nil, & qui leur donnoient leur nom; Canope, Bolbis, Sebennis, Patmis, Mendès, Tanis & Peluſe.

On pourra m'objecter qu'en refuſant à Memphis les prérogatives que le Critique lui attribue, & dont elle a joui dans des temps poſtérieurs, pour les donner à Tanis, au lieu de diminuer les difficultés, je les augmente; car enfin, ſi Memphis étoit à cinquante lieues de Geſſen, Tanis a dû en être à plus de cent. Alors le Compilateur aura eu raiſon

de ſuppoſer un voyage de la Princeſſe avec ſon pere, ainſi que d'oppoſer qu'il falloit faire pluſieurs lieues pour aller noyer les enfans.

Je dis plus qu'on ne peut m'objecter, car je reconnois que la difficulté devient inſurmontable, ſi l'on s'en tient au Texte de *la Bible enfin expliquée*, où l'Auteur a ſupprimé ce qu'il avoit intérêt de dérober aux yeux de ſes Lecteurs, pour donner du poids à ſes paralogiſmes, & empêcher qu'on en voie le faux. « Après » cela, dit-il page 80, un homme » de la famille de Lévi ſe maria, » (&) ſa femme conçut & enfanta » un fils ». N'eſt-il pas clair que ſi c'eſt-là le véritable ſens du Texte Sacré, on ne peut lever la difficulté priſe de la diſtance des lieux, ſans ſuppoſer un voyage? Mais pourquoi faire voyager un Roi, pourquoi le tranſporter avec ſa fille dans un pays où ils ne peuvent voir que des objets dignes d'horreur, où ils ne peuvent recevoir que des reproches ſanglans de leur cruauté, où même leur vie ne ſeroit pas en ſûreté, tant la tyrannie eſt odieuſe, tant les excès des

hommes ſont à craindre lorſqu'on les réduit au déſeſpoir ?

Laiſſons donc Pharaon dans ſon palais ; ne troublons point la paix de ſa vie par des voyages déplacés ; n'expoſons point ſes jours & ceux de la Princeſſe à la brutalité de quelque défenſeur enthouſiaſte de la liberté opprimée. Mais cherchons ailleurs que dans le Texte informe & défiguré du Critique, une réponſe péremptoire à ſes difficultés ; ouvrons la Bible Hébraïque, qui doit être notre bouſſole ; conſultons le ſecond chapitre de l'Exode, verſet premier ; qu'y liſons-nous ?

Ouaïèlek iſch mibbeth Léoui,

Egressus est autem, ou plutôt *egressus autem fuerat vir de domo Levi*,

« Or un homme de la maiſon de Lévi » AVOIT QUITTÉ LE PAYS ». C'eſt ainſi que portent uniformément l'Hebræo-Samaritain, le Chaldæo-Samaritain, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe le Perſan. Le voilà ce mot tranchant qui a fait peur au Critique ; le voilà ce flambeau que le ſophiſte cachoit aux yeux du public, *un homme de la maiſon de Lévi* AVOIT QUITTÉ

LE PAYS. Aram, attaché à la vie paſtorale, ne pouvoit ſe réſoudre à quitter une terre où il avoit vu le Saint Patriarche Jacob, & Lévi ſon pere, occupés de la profeſſion innocente de faire paître leurs troupeaux; ſon état ne le faiſoit pas rougir, & il y auroit élevé ſes enfans, ſi le ſoin plus preſſant de conſerver leurs jours, ne l'eût enfin déterminé à fuir la perſécution. On ne peut douter que Dieu ne préſidât à la délibération qu'il tint à ce ſujet, avec ſa femme & ſa famille; les Saints ne font rien ſans conſulter le Seigneur: nous avons vu cette pratique conſtamment obſervée par Adam & les Saints de l'ancien Monde, par Abraham & les Saints du nouveau. Le fils de Lévi y fut fidele; auſſi le ſeigneur, qui avoit des vues ſur ſa poſtérité, guida ſes pas, & le conduiſit à Tanis, dans la capitale même de l'Egypte, dans le lieu de la réſidence du perſécuteur de ſa Nation. C'eſt là que Jocabed enfanta Moïſe; c'eſt là qu'elle eſpéra ſauver ſon enfant; c'eſt là que la Princeſſe le trouva expoſé dans un berceau ſur les bords

du Nil, où la bienſéance Egyptienne ne l'empêchoit pas d'aller prendre les bains, ou laver ſes robes ; où la compagnie des femmes dont elle étoit ſuivie, la raſſûroit contre la crainte des crocodiles ; où elle n'avoit pas pluſieurs lieues à faire ; où enfin il n'étoit pas néceſſaire de projeter un voyage avec ſon pere, pour ſe tranſporter dans les quartiers où étoient le petit Moïſe & ſa famille.

VIII.

Hiſtoire fabuleuſe de la vie de Moïſe, par un ancien Juif anonyme, & par Flavius Joſeph.

La vérité ſe venge de ceux qui s'obſtinent à la méconnoître, par les erreurs & les fables dont ils prennent plaiſir à ſe repaître ; ſemblables à des voyageurs qui ont eu le malheur de perdre leurs guides, plus ils s'avancent, plus ils s'égarent. Ç'a été le déplorable ſort des hommes pendant plus de quatre mille ans ; l'oubli de Dieu, & l'ignorance de la vérité, les a plongés dans de ſi profondes

fondes ténébres, qu'ils ont confondu la Nature avec ſon divin Auteur, & qu'ils ont prodigué aux créatures des hommages qui n'étoient dus qu'au Créateur. Les peuples, réputés les plus ſages, ont donné dans les plus grands excès de folie. Quoi, en effet, de plus inſenſé que la mythologie des Grecs ! Quoi de plus abſurde que la ſuperſtition des Romains ! Quoi de plus deshonorant pour l'humanité, que la religion des Egyptiens, qui adoroient les légumes de leurs jardins, des Brachmanes qui érigeoient des Temples aux vils fléaux de leurs greniers ! La raiſon humaine ſe perd dans les contes ridicules que tous ces peuples font de leurs divinités infames.

Dieu avoit choiſi la Nation Juive pour en faire la dépoſitaire de ſes oracles & de ſon culte. Mille fois il la combla de ſes faveurs, & mille fois cette Nation ingrate méconnut ſon bienfaiteur, &, à l'exemple des Nations idolâtres, elle ſe proſterna devant l'ouvrage de ſes mains. Enfin, le châtiment terrible que Dieu tira de ſes infidélités, la fit

rentrer en elle-même; &, après son retour de Babylone, on ne voit pas qu'elle ait varié dans l'observation de sa loi. Mais, par une suite de cette passion malheureuse que les hommes ont pour le merveilleux, ils ont voulu relever la simplicité naturelle des récits véridiques de leurs Auteurs sacrés, par des circonstances fabuleuses & romanesques; & jaloux de l'emporter sur l'extravagance des Grecs, par des contes plus extravagans, ils ont compromis la vérité & la gravité de leur Histoire, par des traditions fausses & des fictions ridicules.

Flavius Joseph n'est pas exempt de ce défaut; il a pris plaisir à compiler dans les livres apocryphes de sa Nation, ce qu'il y avoit de plus propre à amuser ses Lecteurs, sans trop s'embarrasser s'il étoit d'accord avec les livres canoniques. L'Anglois Prideaux a relevé, dans sa savante Histoire des Juifs & des Peuples circonvoisins, le peu d'exactitude de cet Auteur dans l'Histoire des Perses, les fausſetés qu'il avance souvent dans celle de sa Nation, & les

contradictions fréquentes avec l'Ecriture.

Le Livre Hébreu de la vie & de la mort de Moïse, que le Critique cite dans sa note 149 sur la Genese, & qu'il se plaît à analyser dans ses notes 7 & 8 sur l'Exode, est dans ce goût ; soit qu'il ait fourni à Joseph les contes que cet Historien fait sur Moïse, soit qu'il ne soit qu'une compilation enrichie & augmentée de ce que l'affranchi de l'Empereur Vespasien a inventé de lui-même, ou recueilli des Traditions Judaïques pour plaire à ses maîtres. Si-tôt que la narration s'écarte des Livres Canoniques reçus des Juifs & des Samaritains, & que les Chrétiens Grecs ou Latins la rejettent comme controuvée & contraire à l'Histoire Sainte, un Critique a mauvaise grace d'exposer aux yeux du public des contes absurdes qui ne méritent pas de sortir de l'obscurité & de la poussiere où ils croupissent ; mais la Philosophie dont celui-ci fait profession, ayant pour objet de combattre la vérité, il est bien juste qu'il subisse la peine

que la vérité impose à ses adversaires, & qu'il nous fournisse un exemple frappant de la passion que ceux qui la haïssent ont pour les fables & les romans.

IX.

Rapports de la Fable avec l'Histoire Sacrée.

Nous n'avons aucun intérêt de défendre Flavius Joseph & l'Auteur fabuleux de la vie & de la mort de Moïse ; c'est pourquoi nous abandonnons à la censure la plus sévere du nouvel Aristarque, l'absurdité de leurs fictions romanesques, leurs contradictions & leurs erreurs géographiques : *Mentita est iniquitas sibi.*

A l'égard des *Fables profanes*, en déplorant l'aveuglement de l'homme abandonné à lui-même, & livré à son esprit d'erreur & de mensonge, nous prenons hardiment la défense des rapports qu'elles ont avec l'*Histoire sacrée du peuple de Dieu*, & de leur *conformité* avec les récits de Moïse, pour l'expression ducostume

& des uſages qui ſe trouvent préciſément les mêmes dans les antiquités Grecques & Judaïques.

« Nous avons déjà remarqué, dit » le Critique, une grande confor» mité entre l'Hiſtoire ſacrée & les » Fables profanes ». C'eſt ſur-tout dans la note 138 du Commentaire ſur la Geneſe, où il dit: « que l'Hiſ» toire du chaſte Joſeph a beaucoup » de rapport à la Fable de Bellérophon & de Prœtus, à celle de » Théſée & d'Hyppolite, & à beau» coup d'autres Fables Grecques & » Aſiatiques ». Ce ſont ſes propres termes : nous n'avons fait que ſubſtituer le mot de *Fable* à celui d'*Hiſtoire*, qu'il a la mauvaiſe foi de donner à ces délires de l'eſprit humain qu'il voudroit faire paſſer pour des récits véritables. « On croiroit, ajoute» t-il dans ſa note 9 ſur l'Exode, » que les Auteurs de ces Romans » auroient copié les vérités Hébraï» ques, s'ils avoient pu les con» noître ».

Il nous ſera facile de prouver à l'ennemi des *vérités Hébraïques*, que

les Grecs & les Asiatiques ont pu connoître l'Histoire du peuple de Dieu, & que leurs récits fabuleux ne sont qu'un déguisement perpétuel, ou une imitation romanesque des faits vrais & authentiques dont l'Asie & l'Afrique ont été le théatre, dont les anciennes Colonies des Egyptiens & des Phéniciens ont apporté la connoissance en Europe, & que leurs descendans ont altérés, défigurés, & changés en un merveilleux faux & comique. Niobé, Philémon & Baucis, le bon homme Hyriée, nous présentent des rapports avec la femme de Loth, l'embrasement de la Pentapole, & l'Histoire d'Abraham, qu'il n'est pas possible de méconnoître. La Lycie, qu'Ovide prend à témoin de ses contes, & la Béotie, peuplée par des Cananéens chassés d'Egypte, ne laissent aucun lieu de douter que les Grecs & les Asiatiques ont eu connoissance de l'Histoire des Juifs, non pour l'avoir lue & copiée dans les Livres saints, comme le prétend M. l'Abbé Guerin du Rocher, dans son *Histoire*

véritable des temps fabuleux (*a*), mais pour l'avoir appriſe par les récits de

(*a*) M. l'Abbé du Voiſin vient de mettre au jour quelques obſervations ſur cet Ouvrage érudit : elles ſont importantes, & méritent d'être lues ; on les trouve dans ſon *autorité des Livres de Moïſe*, où elles ſont l'objet d'une cinquantaine de pages. Cet Auteur, quoiqu'il ne nous ait pas cités, a adopté en entier notre plan (1) de conciliation des anciennes Chronologies ; c'eſt une preuve qu'il l'a goûté ; cela ſeul doit nous flatter. Il a également omis, dans ſon autre volume in-12, ſur l'*Autorité des Livres du Nouveau Teſtament*, de citer le ſavant M. Bullet, quoiqu'il ait fait un grand uſage de ſon *Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme, tirée des ſeuls Auteurs Juifs & Païens* (2) ; malgré ces légers oublis, les deux productions du Profeſſeur de Sorbone ſont très intéreſſantes, ſur-tout dans un ſiecle philoſophique.

(1) Nous avons propoſé ce plan au Public, au commencement de l'année 1777, dans notre NOUVELLE MÉTHODE *pour entrer dans le vrai ſens de l'Ecriture Sainte*, tome II, depuis la page 181 juſqu'à la page 219.

(2) Avant M. Bullet, le Pere de Colonia avoit couru la même carriere ; il mit au jour, dès 1718, un Ouvrage, ſous le titre de *Religion Chrétienne autoriſée par le témoignage des anciens Auteurs Païens*, (2 vol. in-12) ; mais l'illuſtre Profeſſeur de Beſançon, dans le livre (*in-4°.*) qu'il nous a donné en 1764, va beaucoup plus loin, & montre plus d'érudition que l'Orateur Jéſuite, qui s'applique plus à faire connoître les Auteurs qu'il cite, qu'à faire valoir, par la force du raiſonnement, les témoignages qu'il en emprunte.

leurs peres, qui eux-mêmes en avoient été témoins oculaires, dans la Syrie, dans le Canaan & dans l'Egypte. Les Fables de Bellérophon & de Prœtus; de Théſée & d'Hyppolite, peuvent bien pareillement avoir été calquées ſur l'Hiſtoire du chaſte Joſeph, ſans que l'abſurde de l'un & de l'autre conte portent aucune atteinte à la

---

Quoique M. l'Abbé du Voiſin, dans l'un & l'autre Ouvrage, ait eu pour guide Jacquelot, qui a écrit ſur le même ſujet, dans ſon *Traité de l'inſpiration des Livres Sacrés*, (2 vol. in-12.), & dans ſes *Diſſertations ſur le Meſſie*, (1 vol. in-12.), il faut cependant convenir qu'il a perfectionné quelques preuves, & qu'il en a ajouté d'autres qui manquoient dans l'Auteur Proteſtant. Il a remanié la matiere, & il a adopté, en habile Ecrivain, l'ordre & la méthode qu'auroit ſuivies lui-même l'érudit Jacquelot, s'il eût vécu dans notre ſiecle. L'eſtimable Profeſſeur de Sorbone n'a jamais prétendu donner du neuf; ſon unique deſſein, en prenant la plume, a été de raſſembler en un faiſceau, ſous les yeux des jeunes Théologiens, les principaux traits de lumiere qui partent du foyer des Saintes Ecritures, & qui en décelent la divinité. L'utilité de ſon travail eſt donc indépendante de toutes les critiques qu'on en pourroit faire.

vérité de nos divines Ecritures. Je dis plus, elles en relevent l'éclat, elles ſont des ombres qui nous en rendent le jour plus précieux ; & l'antiquité de ces Fables prouvent l'antiquité des faits reſpectables dont elles ſont une imitation groſſiere.

« Tous les Héros de l'antiquité, » dit agréablement le Critique, marchent à pied quand ils n'ont pas » de chevaux ailés ».

Dans le temps des Patriarches, auquel celui des Héros touchoit de fort près, on ne voyageoit pas autrement qu'à pied, & c'eſt une foibleſſe d'eſprit, dans le Commentateur moderne, de prétendre que les Rois & les Princes dégénéroient de leur état, parce qu'ils ne ſe ſervoient pas de ſuperbes chars dans leurs voyages. Nos anciens Rois qui ſe promenoient dans Paris ſur un chariot traîné par des bœufs, & Henri IV qui écrit à une Dame de lui prêter ſon coche, étoient-ils moins reſpectables, parce qu'ils n'avoient point de voitures élégantes, de jolis phaétons, de leſtes cabriolets ? Enfin, Alexandre & Céſar étoient-

ils moins de grands Princes, parce qu'ils marchoient toujours à pied à la tête de leurs armées comme de simples soldats? En vérité, pour un Philosophe, c'est tenir de bien près aux préjugés de son siecle!

Quant aux chevaux ailés des anciens, ce ne sont, ainsi que les ailes de Dédale & de son fils Icare, que des expressions figurées dont se servoient les Orientaux pour signifier un vaisseau & ses voiles.

CHAPITRE III.

1. OR, Moïse s'occupoit à paître les brebis de Jethro son beau-pere, Prêtre de Madian; & ayant un jour conduit son troupeau bien avant dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de (*a*) Dieu, (*nommée*) Horeb.

(*a*) Les Orientaux, pour exprimer une montagne très-élevée, disent *une montagne de Dieu*. Mais ne pourroit-on pas ajouter ici que c'est par anticipation que l'épithete de divin est donnée au mont Horeb, à

2. Et le (*a*) Seigneur lui apparut dans une flamme de feu du milieu d'un buiſſon ; & il voyoit brûler le buiſſon ſans qu'il ſe conſumât.

3. Alors Moïſe dit : il faut que je voye cette grande viſion, & que j'aille reconnoître pourquoi le buiſſon ne ſe conſume point.

4. Mais le Seigneur, voyant qu'il s'approchoit pour conſidérer cette

---

cauſe de la viſion qui l'a rendu célebre ? Les monts Horeb & Sinaï, ſitués dans l'Arabie Pétrée, ſont ſi voiſins l'un de l'autre, que Horeb, qui eſt au couchant, eſt tout couvert de l'ombre de Sinaï au lever du ſoleil. Deux ou trois belles ſources, & quantité d'arbres fruitiers, font, du ſommet d'Horeb, un ſéjour délicieux & enchanteur au milieu de ces déſerts ; mais Sinaï n'a d'autre eau que celle qui lui tombe du Ciel. Horeb, ou plutôt *Choreb*, veut dire en Hébreu *Sechereſſe*, & Sinaï ou *Séneh*, *Buiſſon*.

(*a*) Au lieu du *Dominus* de la Vulgate ; *le Seigneur*, les originaux Hébreux & Samaritains portent *Maleak Iehoah*, *Angelus Jehovæ*, l'Ange de Jehova, l'Envoyé de l'Eternel ; ce qui peut néanmoins toujours convenir au Fils de Dieu, qui eſt appelé, dans Malachie, III, 1, *l'Ange* ou l'Envoyé *du Teſtament*.

merveille, l'appela du milieu du buisson, & lui dit : Moïse, Moïse ! il lui répondit : Me voici.

5. Le Seigneur ajouta : N'approchez pas d'ici ; déliez les souliers de vos pieds (*a*), parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte.

6. Il dit encore : Je suis le Dieu de votre pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Moïse se couvrit le visage, parce qu'il n'osoit regarder Dieu.

7. Le Seigneur lui dit : J'ai vu (*b*) l'affliction où est mon peuple dans l'Egypte, & ouï ses cris (*& ses*

(*a*) Les Egyptiens, les Arabes, les Turcs, les Persans, les Brachmanes, quittent leurs chaussures dans les actes de leur religion. Les Chrétiens d'Ethiopie observent cet usage ; & nous-mêmes, quelqu'éloignés que nous soyons des mœurs des Orientaux, nous nous conformons, certains jours de l'année, à cette pratique respectueuse, dans notre liturgie sacrée.

(*b*) L'Hébreu porte : *raoh raithi*, EN VOYANT, J'AI VU, c'est-à-dire j'ai très-bien vu, j'ai donné une attention particuliere, celle qu'on exigeroit d'une personne qui auroit à examiner scrupuleusement quelques objets pour agir en conséquence.

plaintes), causés par la dureté de ceux qui préſident aux travaux.

8. Et, touché de la douleur (*des Iſraelites*), je ſuis deſcendu pour les délivrer de la main des Egyptiens, & pour les faire entrer en un pays bon & ſpacieux, dans une terre où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel, dans le pays des Cananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérézéens, des Hévéens & des Jébuſéens.

9. Le cri des enfans d'Iſraël eſt venu juſqu'à moi, & j'ai vu les maux dont ils ſont accablés par les Egyptiens.

10. Mais venez, je vous envoyerai vers Pharaon, afin que vous tiriez de l'Egypte mon peuple, les enfans d'Iſraël.

11. Moïſe dit à Dieu : Qui ſuis-je moi pour aller vers Pharaon, & pour tirer les enfans d'Iſraël de l'Egypte ?

12. Le Seigneur répliqua : Je ſerai avec vous ; & voici le ſigne que je vous donne pour montrer que c'eſt moi qui vous envoie : vous viendrez ſur cette même montagne m'offrir

des ſacrifices, auſſi-tôt que vous aurez tiré mon peuple de l'Egypte.

13. Moïſe répondit : j'irai vers les enfans d'Iſraël, & je leur dirai : Le Dieu de vos peres m'a envoyé vers vous. Mais, s'ils me demandent quel eſt ſon nom, que leur répondrai-je (*a*) ?

14. Dieu lui dit : JE SUIS CELUI QUI EST. Vous direz donc aux enfans d'Iſraël : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous.

15. Dieu dit encore à Moïſe : Voici ce que vous direz aux enfans d'Iſraël : le Seigneur, le Dieu de vos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous. Ce nom eſt celui

---

(*a*) Les Docteurs Juifs enſeignent que quand Dieu ſe manifeſtoit, il prenoit des noms relatifs à ce qu'il vouloit déclarer ou faire ; que s'il vouloit punir, il ſe nommoit *TSABAOTH* ; s'il vouloit juger, il ſe nommoit *ELOHIM* ; s'il vouloit faire quelque acte de grace, *JEHOVA*, &c. Sur ce pied-là les Iſraélites, en demandant à Moïſe le nom que Dieu avoit pris, quand il l'avoit envoyé vers eux, n'auroient demandé autre choſe, ſinon dans quelle vue il l'y avoit envoyé ; ſi c'étoit dans ſa colere ou dans ſa bonté.

que j'ai dans toute l'éternité, & c'eſt ce nom qui me fera connoître dans la ſuite de toutes les générations.

16. Allez, aſſemblez les anciens d'Iſraël, & dites-leur : Le Seigneur, le Dieu de vos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, le Dieu de Jacob m'eſt apparu, & il m'a dit : je vous ai viſité, & j'ai vu tout ce qui vous eſt arrivé dans l'Egypte.

17. J'ai formé la réſolution de vous tirer de l'Egypte, où vous êtes opprimé, pour vous faire paſſer dans le pays des Cananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phéréſéens, des Hévéens, des Jébuſéens, dans cette terre où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel.

18. Ils écouteront votre voix ; & vous vous préſenterez, vous & les anciens d'Iſraël, devant le Roi d'Egypte, & vous lui direz : Le Seigneur, le Dieu des Hébreux, nous a appellés, (*& nous a ordonné*) d'aller trois journées de chemin dans le déſert, pour ſacrifier au Seigneur notre Dieu.

19. Mais je ſais que le Roi d'Egypte ne vous permettra point d'y aller, s'il n'y eſt contraint par la force d'une main puiſſante.

20. J'étendrai donc ma main, & je frapperai l'Egypte par un grand nombre de prodiges que je ferai au milieu d'eux ; & après cela il vous laissera aller.

21. Je ferai que le peuple trouve grace dans l'esprit des Egyptiens, & que vous ne sortiez pas les mains vuides.

22. Mais chaque femme demandera à sa voisine & à son hôtesse (*a*) des vaisseaux d'or & d'argent, & des vêtemens précieux, & vous en revêtirez vos fils & vos filles, & vous dépouillerez l'Egypte.

(*a*) Au lieu de ces mots de l'Hébreu & de la Vulgate, *sed postulabit mulier à vicina sua & ab hospita sua*, « mais chaque femme » demandera à sa voisine, & à son hôtesse » ; le Samaritain porte : *ouschaal isch méèth réèhou ou-ischak méèth reouthah misschekénethah ouminneghirath béthah, postulabit igitur vir à socio suo, & mulier à socia sua, à vicina sua & hospita domus sua*, « l'homme demande donc à son compagnon, & la femme » à sa compagne, à sa voisine & à son » hôtesse ».

Nous préférons cette leçon, qui est pleine & entiere. D'ailleurs cette bonne restitution est conforme à ce que le Texte Hébreu même va nous dire au chapitre xi, verset 2.

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS.

X.

§. I. *Parallele de Flavius Joſeph & de Moïſe.*

« Flavius Joſeph ſupprime ou il » exténue ſouvent les miracles que » les Livres Saints rapportent, & » nous croyons aux Livres Saints » plus qu'à lui ».

La préférence que nous donnons aux Livres Saints ſur les antiquités Judaïques, eſt fondée ſur des principes que le Critique ne goûtera pas peut-être ; mais nous nous flattons que le Lecteur impartial en jugera plus ſainement.

L'Hiſtoire de Joſeph eſt d'autant plus précieuſe, que, commençant à la création du monde, elle va juſqu'au regne de Néron ; & ce qui la met, après l'Ecriture Sainte, au deſſus des autres Hiſtoires, c'eſt qu'au lieu qu'elles n'ont pour objet que les actions des hommes, celle-ci nous repréſente les actions de Dieu même. Perſonne n'étoit ſi capable de l'écrire que celui qui l'a donnée à ſon ſiecle

& à toute la postérité. Il étoit né Juif ; sa famille tenoit le premier rang dans l'ordre des Sacrificateurs ; il descendoit des Rois Asmonéens. Sa maniere d'écrire est si belle, son style est si fleuri, qu'on peut dire qu'il n'y a guere d'Ecrivain dans toute l'antiquité qui le surpasse. Cependant on ne craint pas d'avancer, que, trop sensible aux jugemens des hommes, il supprime, dans sa narration, ce qui lui paroît contraire aux préjugés de ses Lecteurs ; il affoiblit la créance des merveilles qu'il rapporte ; il ajoute des aventures qui n'ont d'autre fondement que sa passion d'égaler les Grecs par la hardiesse de ses fictions : tels sont les contes qu'il nous fait de l'enfance de Moïse, des avis que les Prêtres Egyptiens donnoient hautement au Roi Pharaon, de leur acharnement à le faire périr, de la connoissance que les Juifs avoient de tout ce qui se passoit à son sujet, & de la publicité de sa destination à les délivrer de l'oppression, de ses guerres en Ethiopie, de la passion qu'une Princesse lui déclara, & mille autres absurdités semblables qui ne péchent

pas moins contre la vraiſemblance que contre la vérité.

Ce n'eſt donc pas ſans de fortes raiſons que nous lui préférons Moïſe. Ce ſage conducteur du peuple de Dieu poſſédoit, dans un degré éminent, les qualités que nous avons relevées dans l'Hiſtoriographe des Juifs. Moïſe étoit Hébreu comme lui, & de la même Tribu. Joſeph étoit Prêtre du premier rang; Moïſe, ſous les ordres de Dieu, avoit inſtitué le Sacerdoce. Joſeph étoit deſcendant des Rois Aſmonéens; Moïſe étoit l'un de leurs ancêtres. L'Auteur du Pentateuque écrivit d'après des mémoires de famille, & ſur le rapport de témoins irréprochables, ſouvent même oculaires; l'Auteur des antiquités Judaïques a compoſé ſon Hiſtoire ſur les Livres de Moïſe & ſur les autres Livres Canoniques; & en cela il mérite d'autant plus notre eſtime, que ſon Ouvrage eſt en quelque ſorte celui de l'incomparable Légiſlateur & des Auteurs qui ont écrit après lui, & dont Dieu a conduit la plume.

Mais malheureuſement ſa paſſion,

pour imiter les Ecrivains profanes, l'a jeté bien loin de la noble ſimplicité des modeles ſacrés. Il ſeme les fleurs & les ornemens dans ſa narration : il la charge de détails ſouvent fabuleux. Comme un autre Tite-Live, il y mêle des harangues étudiées ; il dégrade la Divinité par la longueur des diſcours qu'il lui prête, & déshonore les Patriarches dont il fait de grands parleurs.

Moïſe, plus ſage, plus judicieux, ne fait pas languir la narration par des détails inutiles ; il rapporte les faits avec une clarté & une ſimplicité admirable qui tient du ſublime. Les entretiens de Dieu avec les premiers hommes, ſont dignes de l'Être ſuprême ; une éloquence courte & reſpectueuſe coule des levres des Patriarches. Qui pouvoit mieux que Moïſe connoître les événemens de ſa vie ? Qui pouvoit les rapporter plus fidélement ? Il eſt expoſé ſur le Nil, une Princeſſe l'adopte : élevé juſqu'à l'âge de quarante ans à la Cour de Pharaon, il paſſe pour le fils de ſa fille ; toute l'Egypte ignore ſa naiſſance ; les enfans d'Iſraël

ne s'en doutent pas ; ce ſecret eſt concentré dans ſa famille : peu jaloux des grandeurs de ſon état, il n'a de paſſion que pour l'étude ; il approfondit les connoiſſances des Savans de l'Egypte ; il étudie la vérité, la nature de Dieu, la création du monde, l'Hiſtoire des hommes, les Oracles confiés à ſa Nation. Sa faveur auprès du Prince eſt utile à ſes freres, mais ſans éclat, mais avec prudence. La jalouſie inſéparable du mérite l'attaque, mais ſecrétement ; il la repouſſe, mais avec ſageſſe.

Si Flavius Joſeph, en écrivant la vie de Moïſe, s'en étoit tenu à ces termes, nous applaudirions à un éloge qui feroit honneur au modeſte Libérateur des Juifs. Mais qui peut ſoutenir les épiſodes romaneſques dont il ternit ſa gloire en voulant la rehauſſer ? Joſeph cherchoit à plaire aux Grecs & aux Romains, & Moïſe ne cherchoit qu'à inſtruire les hommes.

Voilà les motifs qui nous portent à *croire aux Livres Saints plus qu'à Joſeph.*

§. II. *Moïse quitte la Cour & l'Egypte.*

Moïse menoit à la Cour d'Egypte une vie douce & heureuse ; tout flattoit ses desirs, & son adoption lui donnoit des droits à la Couronne. Cependant les cruautés qu'éprouve sa Nation, répandant l'amertume sur les délices dont il jouit, il se fait un crime de l'éclat qui l'environne ; il préfere à l'opulence & à la Couronne de Pharaon, la servitude & la pauvreté de ses freres, il renonce à une adoption qu'il regarde comme déshonorante pour lui, il quitte la Cour, il vole à ses freres, pour partager avec eux leurs malheurs. Mais quel spectacle frappe ses yeux ! Un Egyptien insulte un de ses freres, le maltraite, l'outrage ; son cœur en est pénétré, il s'arme de courage, il fait mordre la poussiere à l'agresseur, &, de concert avec son frere, qu'il a délivré, il l'ensevelit sous le sable. Pourquoi chercher en Ethiopie, & dans des guerres fabuleuses, des motifs à la fuite de Moïse, tandis qu'il nous en explique lui-même le sujet ! Pharaon, informé de la

vengeance qu'il a tirée de l'Egytien oppreſſeur, ordonne de l'arrêter & de le faire mourir; voilà la raiſon de ſa fuite. Il ſe retire dans le pays de Madian; & parce qu'il n'eſt parlé ni de chevaux ni de voiture dans ſa retraite, le Critique en fait une note, & dit que tous les Héros de l'antiquité marchent à pied; nous y avons répondu n°. IX. Nous ajouterons que pluſieurs de nos Héros modernes n'ont pas toujours eu de ſuperbes chars ou des chevaux ailés; que le Prince Stuard s'eſt trouvé fort heureux, qu'une fermiere en Angleterre ait bien voulu lui prêter un cheval; que Guſtave Vaſa, dans la Décarlie, ne trouva pas cet avantage; & cependant ces deux grands Princes n'en ſont pas moins dignes de reſpect.

§. III. *Moïſe dans le pays de Madian & au mont Horeb.*

Trois choſes ont embarraſſé le Critique, dans le voyage & le ſéjour de Moïſe en Madian; & il faut croire que ce ſont de grandes difficultés, pour avoir été capables d'arrêter un auſſi grand génie.

La premiere, eſt qu'il ait voyagé à pied, nous venons d'y répondre.

La ſeconde, qu'on lui ait donné en mariage la fille dont il avoit pris la défenſe contre les paſteurs Madianites. On y répond que cet acte de généroſité a pu, ſans doute, exciter des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance dans le cœur de Jethro & de ſa fille, & peut-être un commencement d'inclination dans celle-ci; mais qu'il n'eſt point sûr qu'on la lui ait donnée en mariage préciſément pour cette raiſon; que des perſonnes qui ont étudié l'Ecriture, & qui la poſſedent, penſent que pluſieurs années de ſervice mériterent à Moïſe l'honneur d'épouſer la fille d'un homme puiſſant, d'un Prêtre du Très-Haut, qui, étant lui-même deſcendant d'Abraham par Céthura, avoit conſervé dans ſa famille le culte du vrai Dieu, & n'auroit pas pris pour ſon gendre un aventurier, ſans s'inſtruire de ſon caractere, de ſa religion, de ſes mœurs, & ſans conſulter le Seigneur.

Que les Auteurs de Romans aient copié les vérités Hébraïques, c'eſt ce

ce que nous n'affirmons, ni des anciens ni des modernes. Nous avons cependant fait voir que les anciens ont pu connoître l'Hiſtoire des Juifs, ſoit par eux-mêmes, comme les Grecs deſcendus des Cananéens, chaſſés de l'Egypte, comme les Phéniciens, voiſins de la Paleſtine. A l'égard des modernes, on ne peut leur refuſer cette connoiſſance, ſans néanmoins aſſûrer qu'ils aient eu en vue, dans leurs fictions, de copier les vérités Hébraïques. Au reſte, que cela ſoit ou ne ſoit pas, c'eſt une queſtion fort peu intéreſſante pour la vérité des faits de l'Ecriture Sainte, à moins qu'on ne veuille dire, & je le crois ainſi, que l'Hiſtoire ſacrée a quelque choſe de ſi grand, de ſi majeſtueux, de ſi touchant, que le menſonge même, pour plaire, a beſoin de ſe couvrir de ſes livrées.

La troiſieme difficulté, qui jette le Commentateur philoſophe dans le déſeſpoir de la réſoudre, concerne le mont Horeb & le mont Sinaï, ſavoir lequel des deux a des ſources, ou n'en a pas.

« On ſait, dit-il, qu'Oreb n'eſt » pas le mont Sinaï, mais qu'il en » eſt fort proche ; qu'il n'y a point » d'eau au mont Sinaï, mais qu'au » mont Oreb il y a trois fontaines : » nous nous en rapportons aux Voya- » geurs qui ont été dans ces pays » affreux. Il eſt triſte qu'ils ſe con- » trediſent preſque tous ».

Dans un commentaire qui nous annonce ENFIN une explication parfaite de la Bible, on s'attendroit à la réſolution claire & préciſe de quelque point eſſentiel à la Religion & à l'intelligence des Textes ſacrés ; & il ne s'agit ici que d'un trait d'Hiſtoire naturelle, ſi c'eſt Oreb ou Sinaï qui donne les trois fontaines qui arroſent le déſert de Madian ; ce qu'il y a même de plus curieux, c'eſt que, quoique le Critique reconnoiſſe que *les Voyageurs ſe contrediſent preſque tous*, cependant il s'en rapporte à leurs relations, toutes contradictoires qu'elles ſont. On s'étonnera peut-être de cette bizarrerie dans un eſprit auſſi judicieux ; mais ce ſera à tort, on n'aura pas bien compris la petite malice cachée

dans ſa note. Il y avoit long-temps qu'il n'avoit mal parlé de l'ancienne Patrie des Juifs, il lui tardoit de lancer quelque trait piquant contre une terre qui a vu les merveilles opérées en faveur des Juifs qui l'ont habitée, en faveur de la vérité qui l'a éclairée de ſa lumiere, en faveur du culte, qui ſeul fut agréable à Dieu. Il ſaiſit donc avidement l'occaſion de déprimer cette terre promiſe. C'eſt en vain que les Hiſtoriens nationaux, Moïſe, Joſephe & Philon, vantent la beauté, la fécondité, l'opulence de la Judée; c'eſt en vain que les Auteurs profanes, Hérodote, Polybe, Diogene-Laërce, en parlent dans les mêmes termes que les Auteurs ſacrés; le Critique s'obſtine opiniâtrément à la regarder comme un *pays affreux* : « Nous » nous en rapportons aux Voyageurs » qui ont été dans ces pays affreux ». Voilà ce qu'il vouloit; il a eu l'occaſion de traiter la Judée de *pays affreux*, cela lui ſuffit; il ne ſe ſoucie plus, après cela, que les Voyageurs ſe contrediſent. « Il eſt triſte, ajoute-» t-il, qu'ils ſe contrediſent preſque

» tous » ; cela m'eſt égal, j'ai traité la Judée de *pays affreux ;* c'eſt tout ce que je voulois. Tantôt je la confonds avec le déſert de Gerare, tantôt avec le déſert d'Arabie, ici avec le déſert de Madian. Je veux que ce ſoit un *pays affreux*, je le dis, & cela eſt, puiſque je le dis.

§. IV. *Apparition de Dieu à Moïſe, dans le buiſſon ardent.*

« Flavien Joſephe, au rapport du » Compilateur, ne parle point de » cette apparition de Dieu, dans le » buiſſon ardent ».

Voici le Texte de Joſeph, ſelon la traduction de M. Arnaud d'Andilly, ſur l'original Grec revu ſur divers manuſcrits, tome I, livre II, chapitre V, n. 90 & 91. « Comme » Moïſe demeuroit donc avec ſon » beau-pere, & avoit ſoin de ſes » troupeaux, il les mena paître un » jour ſur la montagne de Sina, qui » eſt la plus haute de toutes celles » de cette Province, & elle étoit » très-abondante en pâturages, parce » que, outre ſa fertilité naturelle, » les autres Bergers n'y alloient point

» à cauſe de la ſainteté du lieu, où
» l'on diſoit que Dieu habitoit. Là
» il eut une viſion miraculeuſe ; il
» vit un buiſſon ſi ardent, & que les
» flammes environnoient de telle
» ſorte, qu'il ſembloit qu'elles l'allaſ-
» ſent conſumer, ſans néanmoins
» que ſes feuilles ni ſes fleurs, ni ſes
» rameaux, en fuſſent le moins du
» monde endommagés. Ce prodige
» l'étonna ; mais jamais effroi ne fut
» plus grand que le ſien, lorſqu'il
» entendit ſortir du milieu de ce
» buiſſon une voix qui l'appela par
» ſon nom ; lui demanda qui l'avoit
» rendu ſi hardi, de venir dans un
» lieu ſaint, dont nul autre n'avoit
» encore oſé s'approcher ; lui com-
» manda de s'éloigner de cette flamme
» ſans porter ſa curioſité plus avant,
» & de ſe contenter de ce qu'il avoit
» mérité de voir, comme étant un
» digne ſucceſſeur de la vertu de ſes
» peres. Cette voix lui prédit enſuite
» la gloire qui lui devoit arriver ;
» que l'aſſiſtance qu'il recevroit de
» Dieu, le rendroit célebre parmi
» les hommes, & lui ordonna de
» retourner ſans crainte en Egypte,

» pour affranchir les Hébreux de leur
» cruelle ſervitude. Car, ajouta cette
» même voix, ils ſe rendront maîtres
» de ce pays ſi abondant en toutes
» ſortes de biens, qu'Abraham, le
» chef de votre race, a poſſédé, &
» ſeront redevables d'un ſi grand
» bonheur à votre ſage conduite.
» Mais après que vous les aurez
» ainſi tirés de l'Egypte, ne manquez
» pas d'offrir en ce même lieu un
» ſacrifice. »

Moïſe, encore plus étonné de ce qu'il venoit d'entendre que de ce qu'il avoit vu, dit : « Grand Dieu
» dont j'adore la toute-puiſſance, &
» qui l'avez ſi ſouvent fait éclater
» en faveur de mes ancêtres, je ne
» pourrois, ſans une extrême folie,
» ne pas obéir à vos ordres. Mais
» comme je ne ſuis qu'un particulier
» ſans autorité, je crains de ne pou-
» voir perſuader à ce peuple d'aban-
» donner un pays où ils ſont établis
» depuis ſi long-temps, pour me
» ſuivre où je les voudrois mener.
» Et quand même je les y ferois
» réſoudre, comment pourrois-je
» contraindre le Roi de leur per-
» mettre de ſe retirer, puiſque l'E-

» gypte doit à leurs travaux le bon-
» heur dont elle jouit ? Ayant parlé
» de la ſorte, Dieu lui commanda
» de ſe confier en ſon aſſiſtance,
» l'aſſûra qu'il ne l'abandonneroit
» point dans la conduite de cette
» entrepriſe, lui promit de mettre
» ſa parole en ſa bouche lorſqu'il
» auroit beſoin de perſuader, & de
» le revêtir de ſa force quand il ſeroit
» queſtion d'agir. Pour lui en donner
» une preuve, il lui commanda
» de jeter à terre une verge qu'il
» avoit en ſa main. Moïſe obéit,
» & elle fut changée à l'inſtant en un
» ſerpent qui rampoit ſur le ventre,
» faiſoit divers replis de ſa queue,
» & levoit la tête comme pour ſe
» défendre ſi on vouloit l'attaquer;
» & ſoudain ce ſerpent ne paroiſſant
» plus, la verge ſe trouva telle qu'au-
» paravant. Dieu commanda enſuite
» à Moïſe de mettre ſa main dans ſon
» ſein. Il le fit, & l'en retira auſſi blan-
» che que de la chaux, & elle retourna
» incontinent en ſon premier état.
» Il lui ordonna après de puiſer de
» l'eau en un lieu proche. Il en puiſa,
» & elle ſe convertit en ſang. Dieu,

» voyant que ces prodiges l'étonnoient, lui dit de prendre courage » dans l'assûrance de son secours; » qu'il lui promettoit de confirmer » sa mission par de semblables miracles, & qu'il vouloit qu'il partît » à l'heure même, & marchât jour » & nuit pour aller délivrer son » peuple, parce qu'il ne pouvoit » souffrir qu'il gémît plus long-temps » dans une si rude servitude. Moïse, » ne pouvant plus douter de l'effet » des promesses de Dieu après ce » qu'il venoit de voir & d'entendre, » le pria de lui continuer en Egypte » le même pouvoir de faire des miracles dont il venoit de le favoriser, & d'ajouter à la grace d'avoir » daigné lui faire entendre sa voix, » celle de lui dire son nom, afin » qu'il pût mieux l'invoquer lorsqu'il » lui offriroit un sacrifice. Dieu lui » accorda cette faveur, qu'il n'avoit » encore jamais faite à homme du » monde : mais il ne m'est pas permis » de rapporter quel est ce nom (*a*) ».

(*a*) Ce nom est *Jehova*; nous en avons donné l'explication dans le premier volume de notre *Nouvelle Methode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture Sainte*, pag. 233.

UBI FIDES? Où eſt la bonne foi? Peut-on dire après cela que Joſeph ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buiſſon ardent? Comment accuſer, dans cet article, l'Hiſtorien Juif de ſupprimer ou d'exténuer les miracles que rapportent les Livres Saints? Quoi, au contraire, de mieux détaillé que tout ce récit? Il ne ſupprime que la circonſtance de la chauſſure que Moïſe eut ordre d'ôter de ſes pieds; mais, loin d'exténuer le miracle, il lui donne un degré d'authenticité que l'on ne trouve pas même dans le Légiſlateur des Juifs, en diſant que *la montagne de* Horeb *étoit très-abondante en pâturage, parce que*, dit-il, *outre ſa fertilité naturelle, les autres Bergers n'y alloient point à cauſe de la ſainteté du lieu où l'on diſoit que Dieu habitoit.*

Les Païens eux-mêmes ont eu connoiſſance du prodige du buiſſon ardent. Artapan en fait mention dans Euſebe, quoiqu'avec des circonſtances fabuleuſes; mais Ezéchiel, Poëte tragique & Egyptien de nation, en parle d'une maniere très-

exacte dans le même Auteur (*Præp. Evang. l. 9, ch. 27*); & les Perſans racontent quelque choſe de ſemblable de leur Zoroaſtre. Voyez Huet, *Demonſtr. Evang. prop. 4, ch. 5, ſect. 2.*

On obſervera qu'en parlant de la Judée, dont le Critique veut abſolument faire un pays affreux, il fait dire à Dieu que *les Juifs ſe rendront maîtres de ce pays ſi abondant en toutes ſortes de biens.*

XI.

Ordre donné à Moïſe d'ôter ſes ſouliers.

Il n'importe nullement à Dieu que nous nous préſentions devant lui nuds pieds ou chauſſés, nuds têtes ou couverts; les prieres & les ſacrifices que nous lui offrons n'ajoutant rien à ſon bonheur, à ſa gloire, à ſa puiſſance, il peut ſe paſſer de nous & de tout ce qui nous environne. Les Rois de la terre ont beſoin de ſujets & de revenus pour ſoutenir leur dignité; Dieu tient ſa dignité de lui-même; il eſt Dieu indépendamment de tous les êtres.

Il n'en eſt pas de même des créatures, nous avons tous beſoin du Créateur ; c'eſt pourquoi nous lui faiſons des vœux, nous lui adreſſons des offrandes ; il eſt notre Maître ſouverain, nous ſommes ſes ſerviteurs, nous ſommes ſes eſclaves ; nous nous découvrons donc devant lui, & nous nous préſentons nuds pieds, comme les eſclaves qui étoient toujours nues têtes & nuds pieds devant leurs maîtres. Si Dieu exigea de Moïſe qu'il ôtât ſa chauſſure, ce fut pour lui apprendre que les hommes ſont, à l'égard de l'Etre ſuprême, ce que les eſclaves ſont à l'égard de leurs maîtres. L'eſclavage eſt auſſi ancien que le monde. Les hommes foibles, pauvres, ſans talens, ſe ſont mis ſous la protection & au ſervice des riches & des puiſſans ; la reconnoiſſance leur inſpira les plus humbles démonſtrations de ſoumiſſion envers leurs protecteurs, leurs bienfaiteurs, leurs maîtres : Dieu ayant ſur nous ces titres dans le degré le plus éminent, il étoit juſte que les hommes pauvres ou riches, foibles ou puiſſans, eſclaves ou

libres, se montrassent reconnoissans de ses bienfaits, soumis à ses ordres, humbles devant sa grandeur suprême. Ils adopterent, pour rendre leurs hommages à l'Eternel, les signes démonstratifs de l'état servile; & c'est précisément la disposition où nous devons être envers notre souverain Maître. De-là, cette coutume qui s'est conservée, non-seulement en Orient & dans l'Egypte, de n'entrer point dans les Temples avec sa chaussure, mais encore en Europe & dans l'Eglise Chrétienne, où, dans certains jours de l'année & dans certaines cérémonies, les Ministres du Seigneur chantent ou lisent certains chapitres de l'Evangile, vont à l'adoration de la Croix, font à Dieu des amendes-honorables nuds pieds. L'Eglise a pris des Juifs cet usage, qui marque si bien notre dépendance du bras tout-puissant de l'Etre qui nous a créés. Mais l'Asie & l'Egypte l'ont retenu du culte primitif de leurs peres, dont ils ont altéré la pureté, corrompu les signes extérieurs, changé l'objet. Moïse l'a rétabli ce culte, en a

conſervé les ſignes & les cérémonies; & la preuve que les Critiques voudroient tirer de cette pratique, pour conteſter à Moïſe ſon antiquité, loin d'établir leur prétention, feroit Moïſe encore plus ancien qu'il n'eſt, ſi on vouloit ſe donner la peine de recueillir tous les monumens de l'antiquité; ſi on vouloit obſerver que les Païens ont été les ſinges des Juifs dans leur Religion; que les Poëtes, qui ont été les Théologiens du Paganiſme, *n'ont oſé*, dit Joſephe, *rapporter la naiſſance de leurs Dieux auſſi haut* que le temps où vivoit Moïſe, *encore moins les actions de leurs Héros, & les ordonnances de leurs Légiſlateurs*; que la mythologie des Grecs eſt poſtérieure à l'expulſion des Rois paſteurs & de la retraite des Cananéens en Béotie ſous Cadmus, à Argos ſous Inachus, à Athenes ſous Cecrops; que Manethon, Beroſe, Sanchoniaton, ont connu la liturgie Judaïque; & que Zoroaſtre, ce fameux impoſteur que le Critique ſe plaît à donner comme un grand homme, n'a fait que com-

piler, ſans goût & ſans jugement, les Livres moraux de l'Ecriture Sainte.

XII.

§. I. *La terre de Canaan.*

« Nous ne demandons pas ici » comme les impies, pourquoi Dieu » ne donne pas la ſuperbe & fertile » Egypte à ſon peuple chéri? mais » le petit pays aſſez mauvais, où il » eſt dit qu'il coule des fleuves de » lait & de miel, & qui, tout petit » qu'il eſt, n'a jamais été poſſédé, » ni entiérement, ni paiſiblement » par les Juifs, où même ils furent » eſclaves à pluſieurs repriſes l'eſ- » pace de cent quatre ans, ſelon » leurs propres Livres. Nous n'avons » pas la criminelle inſolence d'in- » terroger Dieu ſur ſes deſſeins ».

Pour prouver à l'Auteur de *la Bible enfin expliquée* la fertilité de la Paleſtine qu'il ne ceſſe d'attaquer, nous ne nous ſervirons que des autorités profanes, puiſqu'il ne reſpecte pas les autorités ſacrées.

Hécatée, lui dirons-nous, Ecri-

vain Grec, qui eut l'honneur d'être élevé avec Alexandre le Grand, parle ainſi de la fertilité de la Judée, dans ſon Hiſtoire des Juifs. « Les » Juifs poſſedent environ trois millions d'arpens d'une terre excellente & abondante en toute ſorte » de fruits ».

Pline rapporte, dans ſon Hiſtoire Naturelle, liv. 13, ch. 4, que « la » Judée qui eſt renommée par pluſieurs productions, l'eſt principalement dans ſes palmiers ». Il ajoute un peu plus bas, que « la » Judée, non par-tout, mais principalement dans le territoire de » Jéricho, l'emporte ſur toutes les » contrées de la terre, pour la bonté » de ſes palmiers ».

Selon Solin, chap. 48, « la Judée » eſt célebre par ſes eaux..... Le » Jourdain, dont l'eau eſt excellente, » arroſe des contrées très-charmantes..... Cette terre eſt la » ſeule où ſe trouve le baume ».

Tacite aſſûre dans ſon Hiſtoire, liv. 5, n°. 1, que « la Judée eſt un » pays abondant, quoiqu'il y pleuve » peu, qu'il produit les mêmes fruits

» que l'Italie, & outre cela le baume » & les dattes ».

Ammien Marcellin écrit, liv. 14, chap. 8, que « la Paleſtine eſt fort » étendue, qu'elle a une grande quan- » tité de terres cultivées & fertiles, » qu'elle contient des Villes conſi- » dérables, qui, ne ſe cédant point » les unes aux autres, gardent entre » elles une parfaite égalité ».

Enfin M. l'Abbé Guenée a lu, à l'aſſemblée publique (*a*) de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, qui s'eſt tenue le 13 Novembre 1778, un mémoire ſur la *fertilité de la Judée*, depuis la captivité de Babylone juſqu'à nos jours.

(*a*) M. Larcher, qui, cette année, eſt devenu Membre de l'illuſtre Compagnie, a fait la lecture, dans la même ſéance, d'un Mémoire ſur les *vaſes* antiques, nommés *Thericléens*. L'Auteur, qui paroît s'en être occupé de préférence, par l'eſpece d'oubli où on les avoit laiſſés, eſt un vrai érudit, & nous avons occaſion de parler de lui plus d'une fois dans le cours de cet Ouvrage. Nous l'avons même déjà cité avantageuſement dans notre *Geneſe expliquée*, pour confondre l'impéritie d'un Journaliſte léger & ſuperficiel.

Il eſt diviſé en quatre parties. La premiere époque, qui eſt la plus intéreſſante, & qui vient mieux à notre ſujet, s'étend depuis la captivité juſqu'à la guerre d'Adrien contre les Juifs. L'Auteur y prouve la fertilité de la Judée : 1°. Parce que chez eux les terres y étoient parfaitement cultivées, preſque tous les Juifs étoient Laboureurs ou Bergers : or, on ne s'attache pas à cultiver un ſol ingrat avec tant de ſoin. 2°. On cite en preuve nombre d'autorités priſes ſur-tout dans les Auteurs Païens, comme Plutarque & le faux Ariſtée. Au ſujet de celui-ci, on obſerve que, dans les Romans, tout n'étoit pas fable, & avec cette précaution, le nouvel Académicien fait uſage des paſſages qui viennent à ſon objet. En alléguant Joſephe, M. l'Abbé Guenée remarque que cet Ecrivain, quoiqu'en défaut quelquefois, n'en eſt pas moins bon Hiſtorien ; il en prend occaſion de citer quelques-unes de ſes erreurs ſur la Judée, pour les relever & en fixer le ſens. Il fait voir que Pline dit à-peu-près, mais d'une maniere ingé-

nieuſe, ce que Joſephe avoit déjà dit avant lui. Strabon eſt auſſi critiqué ſur ce qu'il dit de Jéruſalem, du Jourdain, de Jéricho, &c. &c. L'Auteur rapporte enſuite pluſieurs morceaux du meilleur choix, qui peignent les beautés de Jéruſalem & des différens lieux qui embelliſſoient ſon voiſinage : il fait voir que la plupart des noms de ces Bourgs ou Villages, étant tous relatifs à ſa fertilité, l'un ſignifie BOCAGE, l'autre LIEU DE DÉLICES, celui-là L'ABONDANCE, &c. &c. Enfin M. l'Abbé Guenée termine ſa premiere partie par la liſte de pluſieurs médailles ſur la Judée, de différens Souverains, Syriens, Aſmonéens, Egyptiens, Grecs, Romains; celle-ci repréſente pluſieurs épis ſur une même tige; celle-là des grappes de raiſins, les plus beaux fruits; d'autres, la corne d'abondance & tous les attributs de la fécondité : par-là, on voit que les Juifs, les Païens, les Voiſins, les Grecs & les Romains ſe réuniſſent comme de concert, pour prouver que la Judée fut, à cette époque, le plus fertile

de tous les pays. Et à l'occaſion de ce que tous les Auteurs de l'antiquité diſent en faveur de la ville de Jéruſalem, M. l'Abbé Guenée ajoute, avec raiſon, qu'ils n'auroient pas parlé ainſi de la Métropole d'un peuple pauvre & miſérable.

Le Critique, dans ſon Commentaire ſur la Geneſe, n°. 55, avoit déjà dit : « qu'il falloit un ordre » exprès de Dieu pour quitter le » pays le plus fertile & le plus beau » de la terre, & pour entreprendre » un ſi long voyage vers un pays » moins bon, habité par quelques » Barbares ; & dans ſa note 57, que » la Paleſtine, en effet, eſt un pays » montagneux, qui n'a jamais porté » beaucoup de bled ; qu'elle reſſem- » ble à la Corſe qui a des olives, » des pâturages, & peu de froment ».

Comme la répétition eſt la figure favorite de notre Commentateur moderne, & que ſon Livre n'eſt qu'une redite ennuyeuſe de ce qu'il a dit cent fois, ou dans d'autres termes ou dans les mêmes, je crois qu'il eſt à propos de donner à ceux de mes Lecteurs qui n'auroient pas

étudié la Rhétorique, une idée de cette belle figure qui tient un des premiers rangs dans l'art de parler.

« La répétition, dit le Pere Lami, » savant Oratorien, eſt une figure » ordinaire à ceux qui parlent avec » chaleur, & qui deſirent avec paſſion » qu'on conçoive les choſes qu'ils » veulent faire concevoir. Quand » on eſt aux priſes avec ſon ennemi, » on ne ſe contente pas de lui faire » une ſeule bleſſure, on lui porte » pluſieurs coups; &, dans la crainte » qu'un ſeul ne faſſe pas effet, on » lui en donne pluſieurs. Ainſi, en » parlant, ſi l'on craint que les pre- » mieres paroles n'aient pas été en- » tendues, on les répéte, ou bien » on dit la même choſe en diffé- » rentes manieres. La paſſion occupe » l'eſprit de ceux dont elle eſt la » maîtreſſe; elle imprime fortement » les choſes qui l'ont fait naître dans » l'ame : ainſi il ne faut pas s'étonner » qu'en étant plein, on en parle plus » d'une fois ».

Appliquons cette définition au Critique. *La répétition eſt une figure ordinaire à ceux qui parlent avec cha-*

leur. Jamais le Critique ne montre plus de chaleur que quand il a occasion de parler des Juifs, de la Judée, du Canaan : auſſi jamais n'emploie-t-il ſi ſouvent la répétition ; & comme il *deſire avec paſſion qu'on conçoive* que les Juifs ſont des *Arabes-Bedouins*, que la Judée eſt un *pays affreux*, que le Canaan eſt un *pays moins bon que la Chaldée*, *parfaitement ſemblable à la Corſe ;* c'eſt pourquoi l'on ne voit que ces invectives répétées dans preſque toutes ſes notes. Le Peuple Juif eſt *un ennemi* redoutable *avec lequel il eſt aux priſes.* Non content de lui avoir porté les premiers coups, il lui en porte pluſieurs ; &, dans la crainte que les premieres bleſſures ne ſoient pas mortelles, il le bat d'eſtoc & de taille. Il craint que ſes Lecteurs n'aient pas aſſez bien entendu ſes premieres paroles ; tantôt il les répete, tantôt il dit la même choſe en des manieres différentes. Sa haine pour ce *petit peuple* eſt inconcevable ; elle s'eſt rendue maîtreſſe de ſon eſprit ; elle occupe toutes les facultés de ſon ame ; elle y a ſi fortement imprimé les

idées défavorables à cette Nation. *abominable*, selon lui, qu'il n'eſt pas étonnant qu'en étant plein, il en parle ſi ſouvent & en tant de manieres.

Nous avons déjà réfuté, dans nos réponſes ſur la Geneſe, ces vaines déclamations qui ne déshonorent que leur Auteur. Nous avons prouvé, par les témoignages des Ecrivains nationaux, des Hiſtoriens profanes, des témoins oculaires, que la Nation Juive ne mérite point les mépris du paſſionné Commentateur; que la Judée a été un bon pays, & que, ſuivant le rapport des Voyageurs qui l'ont conſidérée ſans partialité, elle ne demande que des bras pour reprendre ſa premiere fertilité. Enfin, deux articles du Dictionnaire géographique de Voſgien ont mis dans le plus grand jour la prévention criminelle du détracteur d'une terre qui a été louée par la bouche de Dieu même.

Nous mettrons ici quelques apoſtilles au contenu des notes qui font le ſujet de cet article.

Nous ne demandons pas ici comme

les impies. Tout le monde ſait que cette maniere indirecte de dire les choſes, en déclarant qu'on ne les dira pas, eſt une figure que les Rhétoriciens appellent paralypſe ou prétérition. « Quand on eſt animé, dit » le Pere Lami que nous avons cité » ci-deſſus, les raiſons ſe préſentent » en foule à l'eſprit ; on deſireroit » ſe ſervir de toutes, mais on craint » d'ennuyer ». Ce n'eſt point la crainte d'ennuyer qui oblige ici le Compilateur à ſe ſervir de cette figure ; ce ſont plutôt les ſentimens d'horreur qu'il conçoit que ſa propoſition doit faire naître dans l'eſprit de ſes Lecteurs ; & comme il craint moins d'offenſer Dieu que les hommes, il ménage les créatures en outrageant le Créateur. Croit-il qu'on ſera moins indigné contre la voix qui répete le blaſphême, que contre l'impie qui le prononce, ſur-tout lorſque cette voix n'eſt pas automate, & que l'organe qui la pouſſe eſt dirigé par un Etre qui a donné des preuves de ſes ſentimens ?

Nous n'avons pas la criminelle inſolence d'interroger Dieu ſur ſes deſſeins.

Connoître le crime, concevoir qu'une action eſt inſolente, & admettre l'inſolence, adopter le crime, comment caractériſer cette maniere ingénieuſe de ſe montrer impudent & de proférer des impiétés ?

Ce petit pays aſſez mauvais, où il eſt dit qu'il coule des fleuves de lait & de miel. Où eſt-il dit que dans le Canaan il coule des fleuves de lait & de miel ? N'eſt-ce pas dans un Livre reſpectable par ſon antiquité, par la grandeur des choſes qu'il contient, par le caractere de l'Auteur qui l'a écrit, par l'excellence de l'Eſprit divin qui l'a dicté ? Quand les Ecrivains nationaux ſe tairoient, quand toute l'antiquité profane n'en auroit point parlé, quand les témoins oculaires garderoient le ſilence, ſeroit-ce à quelques Celtes ou à quelques Sicambres à contredire le jugement de Dieu ſur un pays dont ils ſont à plus de cinq cents lieues *de deux mille cinq cents pas* chacune ?

Vers un pays moins bon, &c. La Chaldée, de l'aveu de tout le monde, eſt le pays le plus fertile & le plus beau de toute la terre ; de ſorte qu'un pays qui

qui ſeroit moins fertile & moins beau, ne laiſſeroit pas que d'être très-bon; or, le Canaan eſt ſeulement moins fertile & moins beau que la Chaldée, comme en convient le Critique: donc le Canaan ne laiſſe pas que d'être très-bon. Mais ſi le Canaan eſt très-bon, il doit être meilleur que la Corſe: il ne reſſemble donc pas parfaitement à la Corſe.

La Paleſtine eſt un pays montagneux qui ne porte pas beaucoup de bled. S'il étoit néceſſaire que tous les pays portaſſent beaucoup de bled pour être de bons pays, que de pays, que d'îles, que de continens ſeroient, je ne dis pas parfaitement ſemblables à la Corſe, mais infiniment au deſſous de la Paleſtine? L'abondance du bled eſt-elle donc ſi abſolument néceſſaire, pour aſſûrer à un pays la qualité de bon? Combien de pays en produiſent peu, combien d'autres même qui n'en produiſent point du tout, & qui pour cela ne ſont pas réputés mauvais? Sans aller chercher dans les Indes Orientales ou Occidentales, des exemples de bons pays qui ne portent point ou qui

portent peu de froment, combien de Provinces en France ſont dans le cas de la Judée? La Champagne, la Bourgogne, ne ſont-elles pas des pays montagneux? Ont-elles jamais beaucoup de bled? Et cependant la Champagne, la Bourgogne, ne paſſeront jamais pour mauvais pays.

Mais enfin, nous voulons bien, pour le moment, convenir avec le Critique, de la petiteſſe du Canaan, de ſa ſtérilité, de ſa reſſemblance parfaite avec la Corſe. Nous ne lui demandons point, avec les impies, pourquoi Dieu n'a pas donné la Chaldée ou l'Egypte aux deſcendans d'Abraham plutôt que *ce petit pays aſſez mauvais?* Pourquoi Abraham s'eſt rendu de la Chaldée dans cet *affreux pays, où il n'a pas poſſédé un pouce de terre?* Pourquoi Jacob a quitté les plaines de la Méſopotamie pour ſe confiner dans les *montagnes* du Canaan? Pourquoi les Juifs qui étoient ſi bien dans *la ſuperbe & fertile Egypte*, l'ont abandonnée pour le *petit pays aſſez mauvais* de la Paleſtine? Pourquoi, tranſportés dans les grandes & belles villes de la

Medie, de la Perſe, de la Babylonie, ils ont eu tant d'empreſſement à revenir dans un ſi petit pays qu'ils n'ont pas même eu l'avantage de *poſſéder entiérement, ni paiſiblement ?* Pourquoi enfin, après une diſperſion de dix-huit ſiecles, un pays qui ne leur eſt plus rien, qu'ils n'ont jamais vu pour la plupart, dont ils ſont exclus à perpétuité, pourquoi ce petit pays, ce *pays montagneux*, ce pays *qui ne porte pas beaucoup de bled*, eſt néanmoins toujours l'objet de leurs vœux, de leurs deſirs, de leurs ſoupirs ? Quand le Critique nous aura ſatisfaits ſur cette demande, à notre tour, après avoir conjuré le Très-Haut de nous permettre de ſonder les profondeurs de ſes deſſeins toujours adorables, nous répondrons pour l'Eternel à *la criminelle inſolence* de ſon interrogation : *Docebo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur* ; nous inſtruirons de ſes voies les hommes ſans équité, & nous travaillerons à la converſion des impies.

§. II. *Paſſage de Saint Jérôme.*

« Nous produirons ſeulement ici » la lettre de Saint Jérôme à Dar- » danus, écrite l'an 414 de notre » ere ; c'eſt la lettre 85. Voici la » traduction fidelle faite par les Bé- » nédictins de Saint-Maur.

« Je prie ceux qui prétendent que » le peuple Juif, après ſa ſortie de » l'Egypte, prit poſſeſſion de ce » pays, de nous faire voir ce que » ce peuple en a poſſédé. Tout ſon » domaine ne s'étendoit que depuis » Dan juſqu'à Berſabé (cinquante- » trois lieues de long). J'ai honte » de dire quelle eſt la largeur de la » terre promiſe. On ne compte que » quinze lieues depuis Joppé juſqu'à » Béthléem, après quoi on ne trouve » plus qu'un affreux déſert habité » par des Nations barbares... Vous » me direz peut-être, ô Juifs! que » par la terre promiſe on doit en- » tendre celle dont Moïſe fait la » deſcription dans le Livre des Nom- » bres ; mais vous ne l'avez jamais » poſſédée.... Et on me promet à » moi, dans l'Evangile, la poſſeſ- » ſion du Royaume du Ciel, dont

» il n'eſt fait aucune mention dans » votre Ancien Teſtament... Vous » êtes devenus eſclaves de tous les » peuples que vous avez eus pour » voiſins ».

Avant de repouſſer les attaques de l'antique Seigneur de Fernei, 1°. il eſt à propos de rapporter les propres termes par où Saint Jérôme termine ſa longue lettre, termes que l'artificieux Critique n'a eu garde de rapporter. « Voilà ce que j'ai été » obligé, dit le ſaint Docteur de dicter » à la hâte & en peu de mots, pour ſa- » tisfaire, en quelque façon, à ce que » vous ſouhaitez de moi : vous, » Monſieur, qui, après avoir rem- » pli deux fois, avec tant de dignité, » la charge de Préfet, vous diſtin- » guez encore aujourd'hui par l'é- » clat de vos vertus. Il m'a été im- » poſſible de m'étendre davantage ; » parce que l'on m'a demandé ré- » ponſe au même temps, ou plutôt » le même jour que j'ai reçu la lettre » que vous m'avez fait l'honneur » de m'écrire, de maniere que je me » ſuis vu réduit, ou à me taire, ce » que la bienſéance ne me permettoit

» pas, ou à vous répondre, quoique » d'une maniere peu élégante ; & » c'eſt le parti que la charité m'a » obligé de prendre ». L'aveu que fait le ſaint Docteur, en diſant qu'il a écrit A LA HATE, ſeroit ſeul capable d'excuſer les fautes hiſtoriques & géographiques qui pourroient ſe trouver dans cette piece.

Par exemple, Saint Jérôme oublie d'ajouter les vingt lieues qui ſe trouvent encore, ſelon la deſcription d'Euſebe, qu'il a lui-même traduite, depuis Béthléem juſqu'au déſert ; ce qui fait trente-cinq lieues de largeur pour la Paleſtine, au lieu de quinze. Il oublie auſſi que les Iſraélites, ſous les regnes glorieux de David & de Salomon, ont poſſédé la terre promiſe dans toute l'étendue que Moïſe lui donne dans le Livre des Nombres.

2°. Ne pourroit-on pas dire que Saint Jérôme, qui compare ici la terre promiſe avec le Ciel, rabaiſſe, à l'exemple des Orateurs, la partie de la comparaiſon qu'il ne favoriſe pas, pour relever celle pour laquelle il ſe déclare ?

3°. Comment ſe prévaloir du témoi-

gnage de S. Jérôme contre la fertilité de la Paleſtine, tandis que ce Pere nous fait la plus belle deſcription de cette contrée dans ſes Ouvrages? « Rien » n'eſt plus fertile, nous dit-il au chapi» tre 5 de ſon Commentaire ſur Iſaïe, » que la terre promiſe, ſi, ſans faire » attention aux lieux montueux & » déſerts, on conſidere toute ſa lar» geur, depuis le ruiſſeau de l'Egypte » juſqu'à l'Euphrate du côté de l'O» rient, & ſon étendue au Nord, » juſqu'au mont Taurus & au pro» montoire Zéphyrium, qui eſt ſur » la mer de Cilicie ».

Le même ſaint Docteur, après avoir rapporté, au chapitre 36, que Rabſacès, Général de Sennacherib, diſoit aux habitans de Jéruſalem, pour les engager à ſe ſoumettre au Roi d'Aſſyrie : « Je vous tranſporterai » dans une terre ſemblable à la vôtre, » & auſſi féconde en bled, vin, » huile », ajoute que « cet Officier » ne nomme pas cette terre, parce » qu'il n'en pouvoit trouver aucune » qui fût égale à la terre promiſe ».

Enfin, Saint Jérôme, dans ſon Commentaire ſur le vingtieme cha-

pitre d'Ezéchiel, nous assûre « que » cette terre où coulent des ruisseaux » de miel & de lait, est, selon le » sens littéral, la célebre Judée, qui » est la plus fertile de toutes les con- » trées, de quoi celui qui consi- » dérera la richesse des Villes & » l'aménité du pays, ne pourra » douter ».

Mais sans avoir recours à ces moyens indirects de justification, qui pourroient néanmoins suffire, nous trouvons, dans la lettre à Dardanus, telle qu'elle est conçue, de quoi confondre la malice du Critique.

Il prétend prouver par cet écrit de Saint Jérôme, la petitesse de la terre de Canaan, & sa mauvaise qualité. Mais il n'est pas heureux dans le choix de ses preuves, quelque adresse qu'il ait à les choisir & à les présenter dans un jour qui lui paroisse favorable.

Premiérement, il n'est point parlé dans cette lettre de la mauvaise qualité du pays de Canaan : il n'y est point dit que ce soit *un pays assez mauvais*, *un pays stérile*, *un pays*

affreux, encore moins qu'il ſoit *habité par des Barbares*. Saint Jérôme dit ſimplement qu'il y a dans le voiſinage *un affreux déſert habité par des Barbares*. Mais nous ſavons que le mot latin *Barbarus* n'a point une ſignification ſi forte que dans le François, le mot *Barbare*. Dans le Latin, *Barbarus* ſignifie un homme ou un peuple qui n'eſt point citoyen Romain ou iſſu des Grecs; en un mot, un peuple qui ne cultive pas les Sciences & les beaux Arts, & qui ne ſait pas bien parler la langue Grecque ou Latine; d'où vient le mot *barbariſme*, pour ſignifier une expreſſion qui n'eſt pas du bon Latin ou du bon Grec: en François, au contraire, le mot *Barbare* ſignifie cruel, inhumain, & répond à ce que nous appelons les Sauvages; barbarie, cruauté. Or, les anciens habitans du Canaan, n'étoient pas barbares, ni dans le ſens des Latins, ni dans le ſens des François; car, quoique leurs mœurs fuſſent différentes des nôtres, ils avoient une politeſſe & une humanité convenables à leur ſiecle; ils vivoient dans les plaiſirs

& dans les délices, & le Critique eſt bien perſuadé que les *délices* ne ſont pas faites pour des *Barbares*. Leur vie délicieuſe en fit des impies, & non des ſauvages. La malédiction de Dieu, ſur Canaan leur pere, retomba ſur eux, parce qu'ils imiterent ſa molleſſe & ſon incrédulité. Enfin, les habitans d'un déſert voiſin ne ſont pas les habitans du pays.

Secondement, le Critique ne peut tirer aucun avantage de ce que Saint Jérôme avance, touchant la petiteſſe du pays habité par les Juifs dans le Canaan, puiſqu'il le diſtingue formellement de la terre promiſe, dont Moïſe fait la deſcription dans le livre des Nombres : or, c'eſt de cette derniere dont nous faiſons l'apologie contre le Critique, qui confond continuellement l'une avec l'autre. Nous convenons avec lui & Saint Jérôme, que les Juifs, ſi on en excepte toutefois les regnes de David & de Salomon, n'ont occupé qu'une petite partie de la terre de Canaan, promiſe à Abraham & à la poſtérité d'Iſaac ; mais nous ſoutenons qu'elle avoit plus d'étendue que les Incré-

dules ne veulent lui en donner ; nous convenons que les Juifs n'y ont pas eu tous les avantages que Dieu leur avoit promis ; mais nous ſoutenons que c'eſt une impieté, que de rejeter ſur Dieu l'infraction d'un traité dont les Juifs n'ont pas rempli les conditions.

Le Critique, qui ſent toute la foibleſſe du paſſage qu'il vient de citer de la lettre de Saint Jérôme à Dardanus, fait jouer tous les reſſorts de ſa rhétorique, pour diſtraire ſes Lecteurs, & les empêcher de voir qu'il ne prouve rien en faveur de ſes prétentions injurieuſes aux Juifs & à la Judée.

D'abord il s'appuie du témoignage du nombre « de plus de vingt » Voyageurs qui ont été à Jéruſa» lem, qu'il a vus, & qui tous lui » ont aſſûré que ce pays eſt encore » plus mauvais qu'il ne l'étoit du » temps de Saint Jérôme ». Obſervez que le Critique dit *qu'il ne l'étoit du temps de Saint Jérôme*, & non pas que ne l'aſſûre Saint Jérôme ; car ce ſaint Docteur, dans ſa lettre à Dardanus, ni dans aucun autre de ſes

écrits, n'a dit que la Judée fût un mauvais pays. La Paleſtine, de ſon temps, étoit en très-mauvais état, depuis près de 400 ans que les Romains avoient déſolé le pays, & en avoient chaſſé les habitans; & la choſe ne pouvoit guere être autrement. Depuis Saint Jérôme juſqu'à nous, après les malheurs du bas-Empire, l'invaſion des Sarraſins, & en dernier lieu des Mahométans, les vingt Voyageurs & plus ont pu aſſûrer au ſieur Critique, qu'il étoit encore en plus mauvais état; mais ils ont fait tort à leur jugement, s'ils lui ont aſſûré que le pays étoit mauvais ou plus mauvais. Un pays que des nationaux aſſûrent être bon, fertile, abondant, peut être en mauvais état faute de Cultivateurs; mais il ne peut être mauvais, ni plus mauvais.

Enſuite le Critique attaque le témoignage d'un Docteur Anglican, nommé Shaw. « Nous avons peine » à concevoir comment un Docteur » Anglican, nommé Shaw, qui n'a » fait que paſſer à Jéruſalem, peut » être d'un avis contraire à Saint

» Jérôme, qui demeura vingt ans » à Bethléem, & qui étoit d'ailleurs » le plus ſavant des Peres de l'Egliſe ». En effet, il eſt difficile de concevoir comment un Docteur Anglican, qui ſoutient que la Judée eſt un bon pays, ſoit d'un avis contraire à Saint Jérôme, qui n'a jamais dit qu'il fût mauvais, ni dans ſa lettre à Dardanus, ni dans aucun autre Ouvrage. Cette contrariété d'avis nous paroît auſſi inconcevable qu'au Critique. Remarquons en paſſant, que le Commentateur Philoſophe, qui veut faire croire ici que le ſuffrage de Saint Jérôme lui eſt favorable, le comble d'éloges, & l'appelle *le plus ſavant des Peres de l'Egliſe*; & dans ſa note 4 ſur la Geneſe, il le met au nombre des Peres & des Docteurs qu'il traite d'*ignorans*.

Pour derniere reſſource, il invective contre le Docteur Anglican: « il oſe, dit-il, oppoſer les fictions » de Pietro Della Vallé, au témoi- » gnage irréfragable de Saint Jé- » rôme ». Il eſt triſte, pour le Critique, que Saint Jérôme ne lui ait fourni aucun témoignage, que ſa

lettre à Dardanus ne parle point des qualités de la Paleſtine, ni de ſes productions. Mais le témoignage de Pietro Della Vallé, qui ne vaudroit peut-être rien pour le Docteur Anglican, s'il étoit iſolé, devient de la plus grande force quand il eſt accompagné des témoignages de Joſephe, de Philon, d'Hérodote, de Polybe, de Diogene-Laërce, d'Hécatée, de Pline, de Solin, de Tacite, d'Ammien Marcellin, de Plutarque, d'Ariſtée, de Moïſe, de Dieu même, dont la voix adorable a loué la Paleſtine. Ces témoignages, réunis à celui du Docteur Anglican, ne valent-ils pas mieux que l'autorité des vingt Voyageurs que le Critique dit avoir vus, & lui avoir aſſûré tous, que le pays étoit mauvais, & auxquels il s'en rapporte, en nous avertiſſant (note 10) *qu'ils ſe contrediſent preſque tous*?

Il ajoute : « ſi ce Shaw avoit bien » vu, il ne chercheroit pas à s'appuyer » des menſonges d'un Voyageur tel » que Pietro Della Vallé ». Le Docteur Anglican a ſi bien vu la Judée, il a ſi bien conſidéré ſon étendue,

ſa diſtribution, ſa nature, ſes qualités, ſes productions, qu'il reconnoît que ce qu'en dit Pietro Della Vallé, n'eſt point des menſonges ; que ſa relation eſt conforme aux autorités ſacrées & profanes. Le Critique, au contraire, ne voyant rien dans Saint Jérôme qui appuie ſon ſentiment, injurie des Auteurs qui dépoſent contre lui à la face de l'Univers, & leur oppoſe plus de vingt Voyageurs qu'il ne nomme point, que perſonne n'a vus que lui, qu'il n'a peut-être jamais vus lui-même, & *qui*, de ſon aveu, *ſe contrediſent preſque tous.*

§. III. *Chorographie de la terre de Canaan.*

Nous ne nous perſuadons pas que la terre promiſe par le Seigneur à Abraham, & aux Iſraélites ſes deſcendans, fût auſſi vaſte que la Chine ou les états du Mogol, ni même que le royaume de France ; il y auroit de la folie à le prétendre : auſſi jamais aucun Auteur Chrétien ou Juif ne l'a prétendu ; mais nous nous croyons en droit de ſoutenir contre les Cri-

tiques, que ſes bornes n'étoient pas auſſi étroites qu'ils veulent le faire accroire aux ſimples; que ſon terroir n'étoit pas auſſi ingrat qu'ils ont l'obſtination de le défendre; que la condition des Juifs n'y a pas été auſſi malheureuſe qu'ils ſe plaiſent à la dépeindre.

Bornes de la terre de Canaan.

Canaan, fils de Cham, petit-fils de Noé, eut onze enfans, qui furent les tiges des onze peuples qui s'établirent dans le Canaan : ces onze peuples furent les Sidoniens, deſcendans de Sidon, ſon aîné, les Héthéens, les Jébuſéens, les Amorrhéens, les Gergeſéens, les Hévéens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens, les Samaréens, & les Amathéens. (Gen. X. 15, 16, 17, 18. (*a*)).

(*a*) Les Jébuſéens fonderent Jéruſalem. Il eſt probable que les Solymes, peuple voiſin de la Lycie & de la Piſidie, ſont les Jébuſéens chaſſés de Solyme ou Jéruſalem par les Juifs; que les Sinéens ſe ſont retirés par mer dans le fond de l'orient, chez les Séres, & ont établi l'Empire de la

Les bornes du pays qu'habiterent les Cananéens, s'étendoient à l'occident, depuis Sidon, le long de la Méditerranée juſqu'à Gérare & Gaza, Villes qui appartenoient aux Philiſtins, deſcendans de Meſraïm, fils de Chus, autre fils de Cham, & de là (remontant par le midi vers l'orient), juſqu'à Sodome & Gomorrhe, & continuant par Adama & Séboïm juſqu'à Leſa. (Gen. X. 19.)

Dieu ayant arrêté dans ſes décrets éternels, que ces peuples, après avoir mis le comble à la meſure des iniquités de leurs peres, éprouveroient l'effet de la malédiction prononcée par Noé ſur Canaan, fils de Cham, qui lui avoit manqué de reſpect, & qu'ils ſeroient exterminés de leur pays, pour faire place à un

---

Chine; que les Aradiens fonderent la ville d'Aradus, dans le voiſinage de Tyr & de Sidon, & que ce fut la troiſieme de ces villes qui fit appeler *Tripolis* ce canton de la Phénicie. Les Samaréens bâtirent Samarie, & les Amathéens donnerent leur nom à l'Iſle & à la ville d'Amathiente, lorſque les Egyptiens forcerent les Rois Paſteurs à aller régner dans d'autres terres.

peuple qu'il s'étoit choisi pour être le dépositaire de ses volontés saintes, le conservateur de son nom & de son culte sur la terre, il ordonna à Abraham, descendant de Sem, de quitter la Chaldée, & de se transporter avec sa maison dans une terre qu'il devoit lui donner. Le Maître souverain de la Nature, daigna s'abaisser jusqu'à faire un traité solemnel d'alliance avec son serviteur, lui promettant de lui donner, & à sa race, la terre de Canaan, depuis un fleuve de l'Egypte (que l'on croit être le bras du Nil sur lequel étoit bâtie la ville de Péluse, mais plus vraisemblablement quelque ruisseau ou torrent du côté de Gerare & Gaza), jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate; savoir, les pays des Cinéens, des Cenezéens, des Cedmonéens, des Héthéens, des Pherezéens, des Raphaïm, des Amorrhéens, des Cananéens proprement dits, des Gergeséens & des Jébuséens. (Gen. XV. 18, 19, 20, 21.)

On observera, 1°. que dans la premiere énumération des habitans du Canaan, nous avons compté onze peuples descendans des onze fils de

Canaan : le traité de Dieu avec Abraham n'en contient que dix ; pourquoi cela ? C'eſt que les Sidoniens n'y ſont pas compris ; la qualité d'aîné de leur fondateur, les ſervices que leurs Rois devoient rendre à Salomon, pour la conſtruction du Temple & l'embelliſſement de Jéruſalem, leur méritèrent ſans doute cette exception, ou plutôt ce délai ; car ſous Nabuchodonoſor, & enfin ſous Alexandre, Tyr & Sidon ſubirent le même ſort, que les peuples du Canaan avoient déjà éprouvé, & jamais ces villes ne ſe ſont relevées de leur perte. 2°. Dans les dix peuples qui reſtent après l'exception des Sidoniens, il y en a cinq dont les noms ſont les mêmes de part & d'autre, & cinq dont les noms varient. Mais cette variation n'étonnera perſonne, quand on fera attention que les hommes, les peuples, les villes, les royaumes avoient ſouvent pluſieurs noms, ou un nom & un ſurnom.

Le Deutéronome (Chap. I, verſ. 7.) donne de ſecondes limites à la terre de Canaan, en ces termes :

« Rendez-vous au mont des Amor-
» rhéens & aux plaines, montagnes
» & vallées voisines du côté du
» midi, & à la terre des Cana-
» néens qui s'étend sur les côtes de
» la mer Méditerranée, & le long du
» Liban jusqu'au grand fleuve de l'Eu-
» phrate »; & de troisiemes (Chap. XI, vers. 22, 23, 24.): « Si vous observez,
» y est-il dit, les loix que je vous pres-
» cris, toute la terre sur laquelle vous
» êtes vous appartiendra, depuis le
» Désert, le Liban, le grand fleuve
» de l'Euphrate, jusqu'à la mer Médi-
» terranée, qui est au couchant ».

Voici le tableau de ces trois différentes limites.

Premieres limites.

NORD. Sidon & le Liban.
SUD. Gerare & Gaza.
OUEST. La Méditerranée.
EST. Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, Lesa.

Secondes limites.

NORD. Le Liban.
SUD. Le mont Amorrhéen.

OUEST. La Méditerranée.
EST. L'Euphrate.

Troiſiemes limites.

NORD. Le Liban.
SUD. Le Déſert.
OUEST. La Méditerranée.
EST. L'Euphrate.

Il n'y a que le premier de ces trois arrondiſſemens qui varie ; c'eſt que Sidon & ſon territoire n'étant point compris pour les raiſons que nous avons dites ci-deſſus, dans le traité d'alliance que Dieu fit avec Abraham, afin de dédommager les Juifs de la grace faite aux Sidoniens, il leur donne une portion indéterminée à prendre dans la Syrie, vers Emath & l'Euphrate, qu'ils n'ont poſſédée que ſous le regne de Salomon.

Enfin Moïſe, dans le Livre des Nombres (Chap. XXXIV.), nous donne l'arrondiſſement bien circonſtancié de la terre promiſe, en ces termes :

Le Midi.

La partie méridionale commencera au déſert de Sin, qui eſt dans le voi-

ſinage de l'Idumée, & ſe terminera à l'orient, vers la mer très-ſalée (le lac Aſphaltite). Les Commiſſaires formeront un coude vers le midi, en paſſant dans Senna, gagnant au midi juſqu'à Cadès-Barné, d'où ils paſſeront au delà des bornes juſqu'à Aſemone ; la ligne fera un coude depuis Aſemone juſqu'au torrent d'Egypte, & finira au bord de la grande mer (la Méditerranée).

Le Couchant.

La partie occidentale commencera à la grande mer, & l'aura pour borne.

Le Nord.

Pour la partie ſeptentrionale, ſes bornes commenceront à la grande mer, & ſuivant la chaîne des montagnes juſqu'à la plus haute, elles paſſeront à Emath juſqu'aux confins de Sedada, & ces confins juſqu'à Zephrona & la métairie d'Enan. Ce ſeront les bornes du côté du nord.

L'Orient.

Les Commiſſaires marqueront les bornes de la partie orientale, en

partant de la métairie d'Enan juſqu'à Séphama, & de Séphama ils deſcendront à Rebla, vis-à-vis la fontaine Daphnim (des Lauriers), de là en ſuivant l'orient juſqu'à la mer de Cénéreth (lac de Généſareth), & finiront à la mer ſalée (le lac Aſphaltite) : voilà la terre que vous poſſéderez avec ſes bornes & ſon arrondiſſement.

Quatriemes limites.

NORD. Le Liban.

SUD. Le Déſert & le torrent d'Egypte.

OUEST. La grande mer, ou la Méditerranée.

EST. La mer ſalée ou le lac Aſphaltite.

La longueur de la terre promiſe du ſud au nord, & ſa largeur du ſud-oueſt au ſud-eſt, eſt la même ; ſavoir, d'environ 72 lieues ; & du nord-oueſt au nord-eſt, ſa largeur eſt de trente ou trente-ſix lieues.

Quoique cette étendue ſoit ſi petite en elle-même, & ſur-tout par rapport aux vaſtes plaines de la Méſopotamie, néanmoins nous ſou-

tenons que l'affectation des Critiques à la relever, eſt injuſte.

1°. Parce que les plaines de la Paleſtine, ſes vallées, ſes montagnes même, que les Critiques oſent lui reprocher, ſont d'une fécondité ſurprenante.

2°. Les ruiſſeaux, les rivieres, les lacs qui la traverſent, fertiliſent le pays, enrichiſſent ſes habitans par des pêches abondantes.

3°. Les déſerts qui la bornent au midi, lui donnent, quoi qu'en diſent les Critiques, un très-grand avantage pour la pâture des troupeaux; car il ne faut pas croire que ces déſerts ſoient abſolument ſablonneux, & brûlés par l'ardeur du ſoleil; on y trouve, ſur-tout aux environs des montagnes, de grands pâturages, où les Paſteurs des Patriarches, & ceux des habitans de Gérare, avoient ſouvent querelle enſemble, comme nous le voyons dans la Geneſe; & le nom de NOME, que l'on donne à ces déſerts, en eſt une preuve ſenſible, puiſque c'eſt un mot Grec qui ſignifie pâturage; NOMADES ou NUMIDES, peuple de l'Afrique, dont les richeſſes conſiſtoient

siſtoient en troupeaux qu'ils faiſoient paître dans les déſerts de ce vaſte continent ; NÉMO, (νεμω) NÉMÉIN, (νεμειν), *paſco*, *paſcere*, PAITRE.

4°. La grande mer, ou la Méditerranée, qui donne à la terre promiſe une longueur immenſe de côtes, depuis Gaſa juſqu'à Sidon, eſt une ſource intariſſable de biens & de richeſſes que produiſent la pêche & le commerce. Ajoutons :

5°. Son voiſinage de l'Egypte, qui a été le berceau du commerce, & qui en a été le centre (juſqu'à la découverte d'un paſſage plus commode pour les Indes, en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance) ; ſa proximité de Sidon, dont les habitans ont été, pendant nombre de ſiecles, les plus grands navigateurs du monde, & ont favoriſé le commerce des Juifs. N'oublions pas non plus :

6°. Son débouché dans la Syrie & dans toute l'Aſie, d'où elle pouvoit, par terre & *à dos de chameaux*, (pour me ſervir de l'expreſſion du Critique), exporter & importer les objets de ſon commerce à Babylone, à Suſe, à Ninive, dans les Indes,

dans l'Armenie, & ſur les bor dsde l'Helleſpont.

C'eſt cette fécondité du ſol, cette fertilité, & cette abondance, fille du commerce, qui a cauſé la vie voluptueuſe & criminelle, & enfin la perte des Cananéens ; c'eſt ce qui a perdu les Juifs eux-mêmes, leurs ſucceſſeurs, dans la poſſeſſion de cette terre délicieuſe. Rien de plus pompeux que la deſcription que les Prophetes font du luxe & de la vanité des femmes Juives : « Parce que les filles de Sion ſe ſont » élevées, dit Iſaïe, chap. III, » qu'elles ont marché la tête haute » en faiſant des ſignes des yeux & » des geſtes des mains, qu'elles on » meſuré leurs pas, étudié leurs dé- » marches, le Seigneur rendra » chauve la tête des filles de Sion, » & il arrachera tous leurs cheveux. » En ce jour-là, le Seigneur leur » ôtera leurs chauſſures magnifiques, » leurs croiſſans d'or, leurs colliers, » leurs filets de perles, leurs braſſe- » lets, leurs coëffes, leurs rubans » de cheveux, leurs jarretieres, leurs » chaînes d'or, leurs boëtes de par-

» fum, leurs pendans d'oreilles, » leurs bagues, les pierreries qui leur » pendent ſur le front, leurs ſuper- » bes robes, leurs écharpes, leur » beau linge, leurs poinçons à dia- » mant, leurs miroirs, leurs chemiſes » de grand prix, leurs bandeaux & » leurs habillemens légers, dans » les chaleurs de l'été. Leur parfum » ſera changé en puanteur; leur » ceinture d'or en une vile corde; » leurs cheveux friſés en une tête » nue & ſans cheveux, & leurs » riches corps de côtes, en un affreux » cilice ».

Comment accorder ces idées d'aiſance & de luxe, que le Prophete, Prince du ſang royal de David, nous donne des femmes Juives, avec les noms de *mauvais pays*, de *pays affreux*, de vile *horde de Barbares & d'Arabes Bédouins*, que la Critique donne à la Judée & aux Juifs? Le fils d'Amos, petit-fils du Roi Joas, ne mérite-t-il pas mieux notre croyance que le François réfugié à Geneve, que le prétendu Hermite de *Ferney*, que le poſſeſſeur des fauſſes *délices*?

L'Arabie, la Troglotide, l'Idumée.

La Paleſtine a porté par excellence le nom de *terre promiſe*, parce qu'elle fut l'apanage des enfans de la promeſſe, c'eſt-à-dire des Iſraélites deſcendans de Jacob, dont devoit naître le Meſſie, & en qui devoit s'accomplir le grand & incompréhenſible myſtere de la Rédemption du genre humain; mais ſous ce nom, il faut encore comprendre les terres occupées par les deſcendans d'Iſmaël, de Céthura & d'Edom ou Eſaü. Par conſéquent, l'Arabie, la Troglotide & l'Idumée, jointes à la Paleſtine, donnent une plus grande étendue de terrein, & doivent ſatisfaire nos Philoſophes Critiques, qui ne jugent de la magnificence divine que par le plus ou le moins de terre que ſes ſerviteurs ont poſſédé.

Iſmaël.

« Lorſqu'Iſmaël fut en âge de ſe » marier, Agar lui donna pour femme » une Egyptienne, parce qu'elle » tiroit elle-même ſa naiſſance de » l'Egypte. Il en eut douze fils,

» Nabath, Cedar, Abdéel, Edumas,
» Maſſam, Memas, Maſmès, Codam,
» Themam, Getur, Naphès & Ghel-
» mas, qui occuperent tout le pays
» qui eſt entre l'Euphrate & la mer
» Rouge, & le nommerent Nabathée.
» Les Arabes ſont venus d'eux, &
» leurs deſcendans ont conſervé le
» nom de Nabathéens, à cauſe de
» leur valeur, & de la réputation
» d'Abraham ». Joſephe, livre I, chapitre XII. Voyez Geneſe, chap. XXV, verſ. 12 & ſuivans.

Chétura.

« Abraham, après la mort de Sara,
» épouſa Chetura, & en eut ſix fils,
» tous infatigables dans le travail,
» & fort induſtrieux; ils ſe nom-
» moient Zembron, Jazar, Madan,
» Madian, Luſubac, & Sus.

« Sus eut deux fils, Sabacan &
» Dadan, qui eut Latuſim, Aſur &
» Luur. Madan eut cinq fils, Epha,
» Ophrès, Anoch, Ebidas & Eldas.
» Abraham leur conſeilla à tous de
» s'aller établir en d'autres pays, &
» ils occuperent la Troglotide &
» toute cette partie de l'Arabie heu-

» reuſe, qui s'étend juſqu'à la mer » Rouge. On tient auſſi qu'Ophrès, » dont nous venons de parler, s'em- » para, par les armes, de la Lybie, » & que ſes deſcendans s'y établi- » rent, & la nommerent de ſon nom » Afrique, ce qu'Alexandre Poly- » hiſtor confirme par ces paroles : » Le Prophete Deodeme, ſurnommé » Malch, qui, à l'exemple du Légiſ- » lateur Moïſe, a écrit l'Hiſtoire » des Juifs, dit qu'Abraham eut » de Chetura, entre autres enfans, » Aphram, Sur & Japhram ; que Sur » donna le nom à la Syrie, Aphram » à la ville d'Afre, & Japhram à » l'Afrique, & qu'ils combattirent » dans la Lybie contre Anthée, ſous » la conduite d'Hercule. Il ajoute » qu'Hercule épouſa la fille d'Aphram, » & qu'il en eut un fils nommé De- » dore, qui fut pere de Sopho, qui » a donné ſon nom aux Sophaces ». Joſephe, liv. I, chap. XV. Voyez Geneſe, chap. XXV, verſ. 1 & ſuivans.

Eſaü ou Edom.

» Après la mort d'Iſaac, ſes deux

» fils partagerent ſa ſucceſſion, &
» nul d'eux ne demeura au même
» lieu qu'il avoit choiſi auparavant
» pour y faire ſon ſéjour. Eſaü laiſſa
» Hebron à Jacob, & s'établit en
» Séïr; il poſſéda l'Idumée, & lui
» donna ſon nom : car il avoit été
» ſurnommé Edom, .. qui en Hébreu
» ſignifie Roux, & le pays l'a tou-
» jours depuis conſervé. Mais comme
» les Grecs adouciſſent les noms,
» pour les rendre plus agréables,
» ils l'ont nommé Idumée.

« Eſaü eut cinq fils de trois femmes;
» ſavoir : d'Ada, fille d'Helon, Eli-
» phas; d'Alibama, fille d'Eſebeon,
» Jaüs, Jolam & Coré; & de Baze-
» math, fille d'Iſmaël, Raguel.

« Eliphas eut cinq fils légitimes,
» Themam, Omer, Opher, Jotham,
» & Cenez; car quant au ſixieme,
» nommé Amalech, il l'eut de Theſ-
» ma, ſa concubine : ils occuperent
» cette partie de l'Idumée, nommée
» Gobolite, & le pays qui fut
» nommé Amalecite à cauſe d'Ama-
» lech; car le nom d'Idumée s'éten-
» doit autrefois fort loin, & les
» diverſes parties de ce grand pays

» ont conſervé les noms de ceux » qui, les premiers, les ont habi- » tées ». Joſephe, livre II, chap. I. Voyez Geneſe, chap. XXXVI, verſ. 1 & ſuivans.

Les Moabites & les Ammonites.

On doit encore comprendre, ſous le nom de terre promiſe, les pays de Moab & d'Ammon, enfans de Lot neveu d'Abraham & ſon fils d'adoption. « Du premier ſont venus » les Moabites, qui ſont encore au- » jourd'hui, dit Joſephe, un puiſſant » peuple. Les Ammonites ſont deſ- » cendus du ſecond; & les uns & » les autres habitent la Cœle-Syrie, » ou Syrie creuſe ». Joſephe, livre I, chap. XI. Voyez Geneſe, chap. XIX, verſ. 36, 37, 38.

§. IV. *Deſſeins de Dieu.*

Sans doute ce ſeroit une impieté d'interroger Dieu ſur ſes deſſeins, dans la penſée criminelle de le citer au tribunal de ſon orgueilleuſe raiſon, pour en ſcruter inſolemment la profondeur impénétrable à la foibleſſe de nos regards, pour en condamner

la hauteur inacceſſible à la petiteſſe de notre eſprit, pour en blaſphémer la ſageſſe ; mais deſirer humblement de connoître les voies du Seigneur, pour les adorer, pour y conformer tous les ſentimens de ſon cœur, toutes les penſées de ſon eſprit, tous les actes de ſa conduite, bien loin que ce ſoit une témérité criminelle, rien de plus agréable à l'Etre ſuprême, qui daigne s'abaiſſer juſqu'à nous pour nous en inſtruire, qui proportionne ſes divines leçons à notre foible intelligence, qui, ſous des emblêmes naturels, nous en découvre ce que nous ſommes capables de comprendre, qui nous inſinue, par ce que nous en concevons, la grandeur infinie, la vérité, la certitude de ce qui nous paroît inconcevable.

Les eaux du déluge purent bien exterminer la race criminelle des premiers hommes, mais elles n'exterminerent point le germe du crime conſervé dans l'Arche & dans la famille de Noé. La fécondité du péché égala, ſi elle ne ſurpaſſa pas, la multiplication du genre humain. Dans un petit nombre de ſiecles, la

terre se vit couverte des mêmes passions, des mêmes vices, des mêmes désordres qu'auparavant. L'oubli de Dieu, le mépris des Loix, la tyrannie des grands, l'oppression des foibles, l'abus de l'autorité, la révolte des peuples, formerent les scenes les plus cruelles, dont les Poëtes nous ont laissé quelques foibles traits dans leurs Drames, & qui ont plongé le monde dans un chaos plus affreux encore que celui dont il plut à Dieu de le tirer en le créant. Dans ce déluge de maux qui inondoit de nouveau la terre, l'Eternel, pour conserver la connoissance de son nom parmi les hommes, & rappeler les enfans de Noé aux premiers principes de la probité, de la vertu, de leurs devoirs envers Dieu, envers la société, envers eux-mêmes, suivit constamment le plan de conduite qu'il s'étoit prescrit dans le gouvernement de l'ancien monde.

Abel, Henoch & Noé avoient été les principaux astres qui avoient éclairé les hommes, & dont la lumiere vive & éclatante avoit servi à dissiper une partie des nuages épais, que

la vapeur des passions & l'influence du vice répandoient sur les esprits des hommes, & à fondre la glace de leurs cœurs, qui, froids pour tout ce qui concernoit Dieu & son culte, n'avoient d'ardeur que pour ce qui favorisoit leur brutalité, leur avarice, leurs injustes prétentions.

Abraham fut choisi par le souverain Maître de l'Univers, pour être le soleil brillant qui devoit éclairer le monde nouveau, pour montrer aux enfans de Noé qui s'égaroient chacun dans leurs voies, la route royale, le véritable chemin qu'ils devoient prendre pour atteindre au bonheur qu'ils cherchoient en vain dans le crime, dans les faux biens, dans l'oppression de leurs semblables. Fidele aux instructions qu'il a reçues de ses peres, & rempli de l'esprit de Dieu qui le gouverne, le saint Patriarche voit avec horreur la superstition succéder au culte légitime, les créatures recevoir de la main des hommes l'hommage dû au Créateur : il quitte son infortunée patrie, qui, la premiere, a donné naissance à l'idolâtrie, en adorant le feu, en

rendant un honneur insensé aux morts. Il abandonne une terre où ses sages leçons, & l'exemple de sa piété, soulevent contre lui le fanatisme de ses compatriotes. Il renonce à l'abondance & aux délices de la Mésopotamie, pour suivre la voix de Dieu, qui l'appelle dans une terre où sa postérité doit multiplier comme les étoiles du Ciel, comme le sable de la mer. A Charan, à Damas, à Gerare, dans l'Egypte, par-tout sa foi, ses mœurs pures, sa conduite irréprochable, sont une regle vivante proposée aux hommes, s'ils sont capables d'en profiter. Isaac son fils, Jacob son petit-fils, donnent le même exemple.

Mais pourquoi quitter sa patrie? Pourquoi s'enfuir dans une terre étrangere? Pourquoi fouler aux pieds les trésors d'une région abondante & délicieuse, pour aller s'enterrer dans les déserts affreux d'un pays ingrat & barbare? Pourquoi abandonner sa parenté dans l'erreur, pour aller porter la vérité à des inconnus? Les Critiques doivent voir que je porte plus loin qu'eux la

force, & non l'insolence de mes interrogations.

Dieu vouloit faire naître du saint Patriarche un peuple de Prédicateurs de sa justice & de ses miséricordes; il falloit donner à ce peuple une demeure où il pût pratiquer, sans obstacle, les importantes instructions qu'il avoit dessein de lui donner.

1°. Le nord de la terre étoit occupé par la postérité de Sem; les descendans de Cham possédoient le midi; le levant & le couchant appartenoient aux enfans de Japhet. Tous étoient coupables, mais dans un degré différent; tous méritoient une punition éclatante; mais la conduite respectueuse de Sem & de Japhet envers leur pere, ayant attiré la bénédiction, arrêta la justice de Dieu, qui étoit en droit de les punir; & la postérité de Canaan, par ses débordemens, s'attira les effets de la malédiction de Noé, que leur pere s'étoit attirée par son défaut de respect; premiere raison pour laquelle Dieu promit à son serviteur Abraham, la Palestine plutôt que la Chaldée.

2°. Que n'auroient pas dit les Cri-

tiques, qui condamnent l'invasion des Juifs dans la Palestine, si les descendans d'Abraham eussent tourné leurs armes contre les Chaldéens, dont ils tiroient leur origine ?

3°. La Palestine, située au centre du monde alors connu, également à la portee de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, présentoit un lieu plus commode pour placer le flambeau de la Religion, qui devoit répandre sa lumiere dans toutes les parties de la terre.

4°. Les quatre extrêmités du monde étant alors sans habitans, ou n'étant peuplées que de quelques hordes errantes, il entroit dans les desseins de Dieu, que ces terres fussent habitées : les Cananéens, en fuyant le glaive de Josué, devoient remplir le plan de la Providence, & ont peuplé en effet la Chine, où se rendirent les Sines ou Sinéens ; la Grece & l'occident, par Cadmus en Béotie ; par Inachus dans le Peloponnese; par Cécrops à Athenes; par les Phocéens, dans les Gaules & à Marseille; par d'autres dans toutes les parties de l'Europe.

5°. Si Dieu eût donné l'Egypte aux Juifs, les Egyptiens, arrêtés dans leur fuite par les Cananéens de l'Arabie & de la Paleſtine, auroient eu la facilité de ſe répandre dans l'Afrique, & ils ſe ſeroient perdus dans les ſables brûlans, ou ils auroient fait corps avec les Ethiopiens, ce qui n'auroit pas rempli les deſſeins de Dieu ſur l'Europe; d'ailleurs, quoique deſcendans de Cham, Meſraïm leur pere n'avoit point eu part à ſa faute & à ſa malédiction comme Canaan.

6°. Enfin, ſi Dieu leur eût donné l'Egypte ou la Chaldée, ou quelque Province plus avantageuſe que la Paleſtine, ils auroient été un objet d'ambition pour tous les Princes voiſins. L'Ethiopie, la Perſe, la Grece, leur auroient donné des Rois, auroient renverſé leurs loix & leurs uſages, auroient introduit parmi eux toutes les abominations dont ils n'ont pas ſu ſe garantir, même dans un pays auſſi ingrat que la Paleſtine.

§. V. SANCTA, SANCTIS.

Le Paradis terreſtre.

Dieu créa l'homme pour être heureux. Il le plaça dans un point de la terre, où il avoit réuni les productions de la nature les plus agréables & les plus utiles. Ce lieu délicieux, entouré d'un fleuve qui ſe partageoit en quatre beaux canaux, étoit encore fécondé par une légere vapeur qui formoit une roſée douce & agréable, & rafraîchiſſoit l'air. Le chant mélodieux des oiſeaux perchés ſur les branches des arbres, le doux murmure des zéphyrs qui agitoient tendrement les feuillages, l'odeur ſuave des fleurs, la beauté charmante des fruits, l'excellence de leur goût, les animaux dociles & rampans aux pieds de leur Roi, toute la nature ſoumiſe à ſa volonté, rendoient Adam heureux, & préſentoient à ſon ame une image vive & ſenſible de la félicité céleſte dont il devoit jouir, s'il demeuroit fidele à ſon ſouverain Créateur.

La perte de cet agréable ſéjour

cauſa les plus vifs regrets à nos premiers parens ; les maux inconnus qu'ils éprouverent, leur firent comprendre les biens inconcevables dont ils s'étoient privés par leur déſobéiſſance. De triſtes réflexions ſuccéderent à leur innocente volupté ; ce fut, dans tous les temps de leur longue vie, le ſujet affligeant de leurs entretiens. Ils firent à leurs enfans le tableau touchant de la félicité qu'ils avoient perdue, en perdant ce merveilleux verger. Une autre félicité, dont celle-ci n'étoit que l'ombre & la figure, leur revenoit ſans ceſſe à l'eſprit. Ils ſentirent bien que les délices qu'ils avoient goûtées dans cet heureux ſéjour, n'étoient qu'une foible image des délices du Ciel, & de la poſſeſſion de Dieu, dont ils s'étoient rendus indignes par leur orgueil. Leurs leçons, ſi ſouvent répétées, laiſſerent dans le cœur de leur poſtérité, la vive impreſſion de leurs regrets. Les plus vertueux de leurs enfans furent plus ſenſibles à la privation du bonheur céleſte, qu'à la perte de tous les biens de la terre, &, tandis que les inſenſés cour-

quitter une famille qui ne devoit point avoir part à ſes promeſſes, la vue des déſerts de l'Arabie, les aventures de Gerare & de l'Egypte, donnerent un nouveau luſtre à la foi du Pere des Croyans. Il comprit clairement que la terre de Canaan n'étoit qu'une figure des grands biens que Dieu lui promettoit; que tous les obſtacles qu'il avoit éprouvés pour y parvenir, que toutes les guerres que ſes deſcendans auroient à ſoutenir pour en faire la conquête, que toutes les peines qu'ils auroient à ſouffrir pour la conſerver, étoient le tableau de la vie active & pénitente qui ſeule nous mérite le repos que nous deſirons, & la récompenſe que nous attendons; que les Rois qui ſortiroient de lui, devoient régner ſur eux-mêmes plus que ſur les hommes, vaincre leurs paſſions plutôt que des peuples, conquérir le Ciel plutôt que la terre. Ce furent les ſentimens des Saints Patriarches Iſaac & Jacob, de Joſeph & de ſes freres revenus de leurs folles paſſions. Moïſe, Joſué, David, Ezechias, Joſias, tous les Saints Rois & Prophetes,

tous les Juifs ſpirituels avoient ces eſpérances, en attendoient les heureux effets, les voyoient dans l'éloignement, & les ſaluoient. Abraham, dit notre divin Sauveur, a déſiré de voir mon jour; il l'a vu, & il en a été tranſporté de joie. Le Saint Pontife Simeon, la Sainte veuve Anne, étoient inſtruits qu'ils ne mourroient pas ſans voir le regne de Dieu au milieu des hommes.

C'eſt donc bien improprement que le ſavant Saint Jérôme dit qu'il n'eſt point parlé de l'Evangile dans l'Ancien Teſtament; le nom ne s'y trouve pas en toutes lettres, mais la choſe s'y trouve en réalité. « Je ſerai » votre très-grande récompenſe, dit » Dieu à Abraham », *ego .. merces tua magna nimis.* Gen. xv, 1. « Si vous » n'obſervez pas mes commandemens, » vous n'entrerez point dans mon re» pos, non plus que vos peres qui » m'ont offenſé », *quibus juravi in ira mea, ſi introibunt in requiem meam.* Pſal. xciv, 1. Cette récompenſe, ce repos, étoit ſans doute autre choſe que la terre promiſe, puiſqu'Abraham & les Juifs, à qui Dieu adreſſe ces

paroles, étoient alors dans la Paleſtine; c'étoit donc l'Evangile, c'étoit l'heureuſe nouvelle d'un regne ſpirituel, d'un Paradis céleſte que les Saints de l'Ancien Teſtament attendoient, & que Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt eſt venu nous mériter.

Le Royaume des Cieux.

Cependant les Juifs charnels prenant à la lettre les ordonnances & les promeſſes de la loi Moſaïque, n'aſpiroient à rien moins qu'à l'empire du monde. Tout paroiſſoit ſouſcrire à l'ambition de leurs vœux inſenſés; le petit pays de Chus, où l'Ethiopie orientale, avoit vu ſortir de ſon ſein le grand Nemrod, le fondateur du premier Empire; Cyrus, ſorti des terres inconnues de la Perſe, avoit conquit Babylone; la petite ville de Pella en Macédoine, avoit donné le jour à Alexandre, & des Maîtres à la Grece, à la Syrie, à l'Egypte, à la Perſe & aux Indes; Rome, la maîtreſſe de l'Univers, comptoit des Pâtres au nombre des ſes premiers Rois. Comment la Judée n'auroit-elle pas aſpiré à l'empire du monde,

lorſque l'exemple des Monarchies étrangeres venoit à l'appui de ſes oracles qui lui promettoient un fils de David, un Libérateur, un Conquérant? Les Marius, les Sylla, les Céſars, avoient-ils plus de droit à commander à l'Univers que le rejeton de Jeſſé promis depuis tant de ſiecles?

Dans cette attente d'une Monarchie univerſelle, une voix, ſur les bords du Jourdain, annonce l'approche du Royaume des Cieux, commande aux peuples de ſe préparer à la réception de leur Roi. Des Mages étoient venus de l'orient lui apporter leurs offrandes. Un Tyran avoit été alarmé de ſa naiſſance. Ses Diſciples ambitionnent les premieres places dans ſon Royaume. Il déclare lui-même à Pilate, au Tribunal duquel il eſt cité, qu'il eſt Roi; & en mourant ſur une infame croix, il donne place dans ſon Royaume à un des Voleurs qui expirent avec lui.

Quel renverſement d'idées! Tous les oracles nous annoncent un Roi; la terre eſt invitée à le recevoir; l'ambition ſe diſpute les premieres

places auprès de ſon Trône ; & ce Roi ſi deſiré, ſa Nation le rejette avec horreur, & le fait mourir avec imfamie au milieu des ſcélérats ! Quel eſt donc le mot d'une énigme ſi ſurprenante? Seroit-ce une criminelle *inſolence* de le demander ? Non ; il nous importe trop de le connoître. Le voici : Les premiers hommes, au lieu d'aſpirer aux délices du Ciel, dont le verger d'Eden étoit l'image, ne cherchoient dans la poſſeſſion de ce lieu délicieux, qu'une félicité terreſtre. Les Juifs ne voyoient, dans la terre promiſe, que des avantages groſſiers & matériels ; ils ne voyoient dans la prédiction d'un Royaume céleſte, que la conquête de la terre autoriſée du Ciel, au lieu d'y voir la conquête du Ciel même, & des couronnes plus ſolides que celle de la terre.

Lorſque les temps connus de Dieu arriveront, où doit tomber le bandeau fatal qui couvre les yeux de cette Nation infortunée, les Peuples & les Philoſophes mêmes reconnoîtront avec les Juifs, que le Royaume céleſte qu'ils attendent, eſt le regne

ſur

ſur les paſſions, que la terre promiſe dont ils ſe glorifient, eſt la poſſeſſion du Ciel, que les délices du jardin d'Eden, ou du Paradis terreſtre, après leſquelles les hommes ont ſoupiré ſi long-temps, eſt le bonheur d'être éternellement réuni à ſon Dieu, à ſon Créateur, à ſon Rédempteur.

Ce langage n'eſt pas ſimplement un idiôme oriental, c'eſt une expreſſion indiſpenſable pour inſtruire un être compoſé de deux ſubſtances diamétralement oppoſées, & dont l'une ne ſent, ne connoît, n'agit que par les organes de l'autre; de maniere que les ſentimens, les connoiſſances, les actes de la ſubſtance ſpirituelle, tiennent preſque entiérement des mouvemens & des reſſorts groſſiers de la ſubſtance matérielle, & que l'une, unie par des liens inconcevables à l'autre, ne peut penſer ſans donner du corps & de la couleur à ſes penſées; de ſorte que les Mathématiciens ont été obligés d'inventer des figures bizarres, pour exprimer les opérations de leur art. Si les vérités abſtraites des mathématiques

ne peuvent être miſes au jour que par le ſecours des chiffres ou des hiéroglyphes de l'algébre, comment faire connoître à des eſprits enſevelis, pour ainſi dire, dans la matiere, autrement que par des *figures* & *des* emblêmes, les vérités céleſtes qui ne peuvent tomber ſous les ſens, & les délices que Dieu prépare pour les ames qu'il doit unir à lui dans l'éternité? Cet enchaînement d'emblêmes qui s'eſt continué depuis la création de l'homme juſqu'à nos jours, bien loin de prouver le matérialiſme, prouve contre les Critiques, que notre corps eſt attaché au ſervice d'une ame ſpirituelle, à qui, par les organes des ſens, il communique la connoiſſance de tous les objets qui ſont hors d'elle, & qu'une ſubſtance ſpirituelle commande à ce corps, dont les organes & les ſens lui ſervent à communiquer au dehors ce qui ſe paſſe dans elle. Ce qui, encore une fois, ne peut ſe faire que par l'entremiſe & le ſecours des images, des figures & des emblêmes; & les Critiques eux-mêmes, qui ſe ſervent de ces ſignes extérieurs pour

exprimer leurs doutes, leurs objections, leurs difficultés n'ont-ils, pas honte d'en conteſter l'uſage aux Auteurs de nos Livres Sacrés, & à Dieu même ?

XIII.

Noms de Dieu.

La note 13 ſur l'Exode, eſt un réchauffé inſipide de la note 67 ſur la Geneſe, à laquelle nous avons répondu victorieuſement. Nous ajouterons que dans l'énumération ſavante que l'Auteur de *la Bible enfin expliquée* fait de la différente maniere de prononcer le nom de Dieu chez toutes les Nations, il n'auroit pas dû oublier que les Gaulois prononçoient TEUTATES, qu'une grande Province de France a encore pluſieurs paroiſſes ou villages qui portent ce nom révéré chez nos aïeux; *Colletot*, *Valtot*, *Fourmetot*, *Hebertot*, *Toutainville*, ſignifient Dieu ſur la colline, Dieu dans la vallée, la figure de Dieu, le Dieu de Hebert, la ferme ou métairie de Tot ou Teutates ; & il nous auroit fourni une induction complette de l'exiſ-

tence de Dieu, connu de tous les peuples de la terre ſous le même nom, au changement près de quelques voyelles ou conſonnes, ou tout au plus avec l'addition ou le retranchement d'une ſyllabe.

Nous lui conteſterons néanmoins l'étymologie de Jupiter, Joviſpater, que de ſavans Etymologiſtes font venir, les uns de *Javani pater*, Japhet, pere de Javan, adoré comme Dieu par les Grecs, ou de *Jubaris pater*, le pere du jour, de la lumiere, le ſoleil qui nous envoie la lumiere, ou l'air qui en eſt le véhicule; Jupiter étant pris, dans les Poëtes, pour l'un & l'autre, & n'y ayant aucune preuve qu'il dérive du Jehova des Hébreux, ou du Javé des Samaritains.

Nous lui conteſterons auſſi l'identité des mots Grecs HEUS & THEOS, pour ſignifier Dieu; le premier ſignifie bon ou grand; le Critique aura la complaiſance de nous indiquer l'Auteur où ce nom eſt mis pour Dieu. C'eſt apparemment quelque faute d'impreſſion qu'il aura copiée dans ſa compilation informe. HEUS aura été

mis pour ZEUS, qui vient du verbe ZAO (ζαω) *vivre*, parce que Dieu poſſede la vie & la communique à tous les êtres, ou de ZEO(ζεω) qui veut dire *brûler* ou *fermenter*, parce que le ſoleil, qui eſt le Jupiter des Grecs, échauffe la terre, & fait fermenter les ſucs qui nourriſſent les herbes & les plantes. Quant à la ſignification de THEOS & de DEUS, nous l'avons déjà donnée dans nos réponſes ſur la note 67 de la Geneſe ; nous ne la répéterons donc pas ici.

Enfin, nous répondons aux *Critiques* qui *reprennent Moïſe d'avoir demandé à Dieu ſon nom*, que ce ſage Conducteur du peuple Hébreu ne l'a point fait par défiance, encore moins par une criminelle inſolence. Il étoit bien convaincu que l'Etre Souverain, qui lui parloit, étoit *le Dieu* Créateur *du Ciel & de la Terre* ; il ne ſuppoſoit pas *qu'il eût un nom appellatif, comme on en a donné aux hommes & aux villes.* Mais il ſavoit auſſi qu'il avoit à faire à des hommes attachés aux objets ſenſibles, qui avoient de la peine à s'élever au

deſſus des ſens, qui pourroient confondre Dieu qui l'avoit chargé de ſes ordres, avec ces figures groſſieres & bizarres que les Egyptiens honoroient de ce nom. Craignant d'ailleurs de ne leur pas exprimer, d'une maniere aſſez noble, la grandeur ou l'excellence de l'Etre ſuprême dont il alloit être l'Ambaſſadeur, il demande à Dieu même de lui indiquer les ſignes & les expreſſions dont il devoit ſe ſervir, pour que ce peuple groſſier le diſtinguât des prétendues Divinités de l'Egypte. La prudence de Moïſe, bien loin de mériter les blâmes de nos Critiques, eſt digne des plus grands éloges, & nous nous en ſervons avec avantage contr'eux, en leur obſervant que, de leur aveu même, les Promoteurs du culte légitime n'ont pas été des eſprits légers & crédules; qu'ils ont agi avec la plus grande circonſpection; que ce n'eſt qu'après un examen ſérieux & une conviction entiere, qu'ils ont cru & qu'ils ont propoſé de croire.

« Les Iſraélites n'auroient pas plus » reconnu Dieu à ce nom de *Eheich*, » qu'à tout autre nom. Ce mot de

» *Eheich* eſt enſuite changé en celui » de Jehova, qui ſignifie, dit-on, » deſtructeur, & que quelques-uns » croient ſignifier Créateur ».

On ne peut encore juſtifier ici l'exactitude du Critique, qu'en recourant à une faute d'impreſſion qui ſe trouve répétée deux fois de ſuite. Jamais on n'a dit en Hébreu *Eheich* avec un c, mais toujours EHEIEH avec un E à la pénultieme.

Mais paſſons à quelque choſe de plus eſſentiel; c'eſt la contradiction manifeſte qui ſe trouve entre la note 67 ſur la Geneſe, & la 13 ſur l'Exode. Dans le premier endroit, l'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, avoit dit que *Sadai ſignifioit l'Exterminateur*; ici il attribue ce ſens à Jehova, qui eſt un autre nom de Dieu : *Jehova..... ſignifie.....Deſtructeur*; ce ſont ſes termes. Mais ſoyons plus indulgens; tout ceci n'eſt qu'un défaut de mémoire : à ſon âge, le Critique ne mérite pas qu'on le traite en toute rigueur, il y auroit de la cruauté. Gliſſons légérement ſur les acceſſoires, pour nous attacher au fond des choſes.

Nous dirons donc qu'on trouve, dans l'Ecriture, pluſieurs noms ſous leſquels Dieu étoit connu des hommes. Le plus commun eſt celui d'ELOHIM, qui ſignifie *Dieu*, & que les Septante rendent par THEOS, & les Latins par DEUS. ADONAÏ ſignifie le Seigneur ; il étoit particuliérement employé par les Iſraélites, pour exprimer leur dépendance de Dieu, comme de leur Seigneur & Maître. JEHOVA veut dire l'Etre éternel, l'Etre exiſtant par lui-même ; en ce ſens, il eſt ſynonyme de EHEIEH, épithete que Dieu ſe donne pour répondre à Moïſe qui lui demande ſon nom. Enfin, celui de SCHADDAI exprime le Tout-puiſſant ; ce dernier déſigne un des principaux attributs de Dieu.

Cela poſé, il eſt ſenſible, 1°. que les Iſraélites, qui connoiſſoient Dieu ſous le nom général d'ELOHIM, pouvoient le confondre avec les différens êtres créés, auxquels les Païens donnoient ce nom. 2°. Que le nom d'ADONAÏ, ſous lequel ils le connoiſſoient particulièrement, reſtreignoit l'idée de Dieu à la ſouverai-

neté qu'il a sur nous. 3°. Que le nom de SCHADDAI restreignoit cette idée à sa toute-puissance. 4°. Les noms de EHEIEH & de JEHOVA signifient *Ens æternum*, l'Etre éternel; *Ens à se*, l'Etre qui existe de lui-même; *Ens necessarium*, un Etre qui existe par la nécessité de sa nature; & ces significations les distinguant des noms Elohim, Adonaï, Schaddai, que les peuples donnoient à leurs prétendus Dieux; il est évident que les Israélites, qui avoient une idée plus noble & plus sublime de la Divinité que les Egyptiens, devoient reconnoître dans ces deux noms que Dieu se donnoit, l'idée véritable du Dieu qu'ils adoroient; par conséquent, les Critiques ne sont pas fondés à soutenir que les Israélites n'auroient pas plus reconnu Dieu au nom de Eheieh, l'Etre qui existe par lui-même, l'Eternel, qu'à tout autre nom; puis, ce nom synonyme de celui de Jehova, qu'ils connoissoient déjà, leur en développoit la signification d'une maniere claire & précise.

Il n'est pas vrai que le nom d'E-

heieh ait été enſuite changé en celui de Jehova ; Dieu ne s'eſt donné le nom de Eheieh que pour le moment où il s'eſt voulu faire connoître à Moïſe & aux Iſraélites, pour leur faire ſentir la différence de ſon exiſtence propre & eſſentielle qu'il ne doit à aucun être plus puiſſant que lui, avec l'exiſtence précaire des Divinités Egyptiennes qui lui devoient la vie. Mais le nom de Jehova avoit été connu d'Adam, des Saints du premier Monde, des Saints du nouveau, & des Patriarches; & quand Dieu dit à Moïſe (Exode VI.) : « Je ſuis l'Eternel, Jehova; je me » ſuis fait connoître à Abraham, à » Iſaac, à Jacob, comme le Dieu » Tout-puiſſant, SCHADDAI; mais je » n'en ai pas été connu ſous le nom » de JEHOVA ». Cela ne veut pas dire que les Patriarches n'ont pas connu le nom de Jehova, mais qu'ils n'ont pas connu toute l'étendue de ſa ſignification. Pouvoient-ils ignorer l'exiſtence de Dieu, ſon éternité, ſa toute-puiſſance ? Ne leur avoit-il pas donné des marques éclatantes de ſa toute-puiſſance dans la créa-

tion du monde, dans le déluge universel, dans la destruction de Sodome, dans la protection dont il les avoit honorés, & dans la maniere miraculeuse dont illes avoit tirés des dangers? Or, ils ne pouvoient le reconnoître Tout-puissant, SCHADDAI, sans le reconnoître JEHOVA, c'est-à-dire existant par lui-même. Mais ce nom, Jehova, exprime encore l'Etre immuable, & par conséquent l'Etre infiniment fidele dans ses promesses : or, Dieu ne s'étoit pas manifesté aux Patriarches sous cette signification particuliere de son nom Jehova. Il avoit tiré Abraham de la Chaldée; il lui avoit promis la Palestine pour lui & sa postérité, & le pere des Croyans étoit mort sans voir l'effet des promesses de Dieu. La même promesse avoit été faite à Isaac, & Isaac étoit mort comme étranger dans une terre dont il devoit être le possesseur & le propriétaire ; Jacob & les Patriarches étoient morts en Egypte, quoique Dieu leur eût promis formellement de les en retirer & de les ramener dans la Palestine. Ainsi, quand Dieu dit à Moïse : « Je ne

» leur ai point été connu ſous mon
» nom de Jehova »; cela ſignifie, je ne me ſuis pas fait connoître comme fidele à remplir mes promeſſes, c'eſt-à-dire, je n'ai pas encore rempli la promeſſe que je leur avois faite de retirer de l'Egypte leur poſtérité, & de lui donner la terre de Canaan; c'eſt ce qui eſt clairement expliqué dans les verſets (4, 5 & 6) qui ſuivent, où Dieu, continuant de parler à Moïſe, dit : « J'ai fait alliance » avec eux, (Abraham, Iſaac & » Jacob), en leur promettant de » leur donner la terre de Canaan, » la terre dans laquelle ils ont de- » meuré comme voyageurs & étran- » gers: j'ai entendu les gémiſſemens » des enfans d'Iſraël parmi les tra- » vaux dont les Egyptiens les acca- » blent, & je me ſuis ſouvenu de » mon alliance. C'eſt pourquoi, » dites aux enfans d'Iſraël : Je ſuis » Jehova ; c'eſt moi qui vous tirerai » de la priſon des Egyptiens, qui » vous délivrerai de la ſervitude, & » qui vous racheterai par la force » de mon bras, & en exerçant la » ſévérité de mes jugemens ſur ceux

» qui vous oppriment ». En parcourant les autres endroits de l'Exode, l'on trouvera que le nom de Jehova eſt manifeſtement employé dans ce ſens. C'eſt ainſi que Dieu dit, chap. VI, verſ. 7 : « Vous ſaurez, ô enfans » d'Iſraël, que je ſuis Jehova votre » Dieu, qui vous retire de deſſous » les charges des Egyptiens » ; ch. VII, verſ. 5. « Les Egyptiens ap» prendront que je ſuis Jehova, » après que j'aurai étendu ma main » ſur l'Egypte, & que, j'aurai retiré » les enfans d'Iſraël d'au milieu » d'eux, &c. &c. &c. ».

On voit par ce développement de la force du mot Jehova, qu'il n'eſt pas le même que Eheieh ; que, quoiqu'il renferme ſa ſignification, il en a une particuliere que ne préſente pas à l'eſprit le mot Eheieh, & que par conſéquent ce nom ne peut avoir été changé en celui de Jehova.

Si on lit avec attention les paſſages que nous avons cités de l'Exode, on remarquera ſans peine que le nom de Jehova, de la maniere dont il eſt placé, ſignifie autre choſe que Deſtructeur ou Créateur. Cette répé-

tition marquée de Jehova, toutes les fois qu'il s'agit d'alliance, de promeſſe, de punition des Egyptiens, de délivrance des Iſraélites, annonce l'immutabilité des décrets de Dieu, & ſa fidélité à accomplir ſa parole.

« Origene, dans ſon premier Livre » contre Celſe, dit qu'on ſe ſervoit » de ce mot pour exorciſer les eſprits » malins. Saint Clément d'Alexan- » drie, dans ſon cinquieme Livre » des Stromates, aſſûre qu'il n'y » avoit qu'à prononcer ce mot à » l'oreille d'un homme pour le faire » tomber roide mort, & que Moïſe » l'ayant prononcé à l'oreille de » Néchephré, Roi d'Egypte, ce Mo- » narque en mourut ſubitement ».

Le Critique ne s'eſt pas contenté de ne point lire les Auteurs qu'il cite dans ſa note; &, comment les auroit-il lus, s'il ne ſait point le Grec? Il défigure encore ces paſſages qu'il a copiés, à ſon ordinaire, dans Dom Calmet. Il ſuffit pour l'en convaincre, de lui mettre ſous les yeux le texte du ſavant Commentateur.

« Les Juifs enſeignent que c'eſt » par la vertu de ce nom ſacré que

» Moïſe fit des miracles ; ce Légiſ-
» lateur l'ayant dit tout bas à l'o-
» reille de Nechephre , ce Prince
» tomba roide mort , ſi l'on en croit
» Artapan , dans Saint Clément
» d'Alexandrie. Origene enſeigne que
» les Païens s'en ſervoient dans leurs
» exorciſmes , & pour guérir les
» malades ».

Origene ne dit point qu'on ſe ſervoit, mais que les Païens ſe ſervoient, &c. Saint Clément n'aſſûre point qu'il n'y avoit qu'à prononcer ce mot ; mais il cite Artapan, qui rapporte que les Juifs enſeignent, &c.

En effet, ces deux ſavans Docteurs de l'Egliſe ayant à prouver la vérité de nos Saintes Ecritures & de la Religion contre les Païens , tiroient des Païens mêmes leurs preuves contre les Philoſophes Païens. Celſe, qui faiſoit dans ſon ſiecle ce que l'Auteur de *la Bible enfin expliquée* fait préſentement dans le nôtre, qui compiloit , qui ramaſſoit, de toutes parts , des difficultés , des impoſſibilités, des doutes, des ſoupçons , des conjectures , des imaginations pour les oppoſer aux vérités

contenues dans nos Livres Saints, Celſe, enfin, nioit la vérité & la poſſibilité des merveilles opérées en Egypte par le Légiſlateur des Juifs; Origene, Saint Clément d'Alexandrie lui en démontroit la poſſibilité & la vérité par l'exiſtence d'une Tradition qu'il ne pouvoit refuſer d'admettre. Le nom de Jehova, lui diſoient-ils, le ſacré, l'incommunicable nom de Jehova eſt connu de vos Auteurs Païens; tous les peuples circonvoiſins de l'Egypte, & les Egyptiens mêmes, n'ont pas oublié ce nom qui leur a été ſi funeſte. La prononciation en eſt différente chez les différens peuples; mais le nom eſt toujours le même. Sanchoniaton, qui eſt un des plus anciens Auteurs de cette partie du Monde, quoiqu'il ſoit bien poſtérieur à Moïſe, en parle dans ſes écrits. Artapan, Auteur Egyptien, dit que les Juifs attribuoient à ce nom ſacré tous les miracles de Moïſe, & que ce nom redoutable, prononcé tout bas, fut comme un coup de foudre qui le fit tomber roide mort. *Origene, dans ſon premier Livre contre Celſe*, ne *dit* point

qu'on ſe ſervoit de ce mot pour exorciſer les malins eſprits ; c'eſt une impoſture du Compilateur, & un trait manifeſte de ſa mauvaiſe foi ; mais il dit que les Païens s'en ſervoient dans leurs exorciſmes & pour guérir les malades. Ces reſpectables Peres de l'Egliſe n'adoptoient point cet abus criminel que des inſenſés faiſoient du nom de Dieu dans leurs opérations magiques ; mais de la perſuaſion où étoient les Païens que ce nom pouvoit opérer des merveilles, ils concluoient que ce nom en avoit opéré, que la croyance des Païens & des Juifs, l'autorité d'Artapan, Egyptien, & de Sanchoniation, Phénicien, formoient une Tradition démonſtrative des miracles de Moïſe, qu'ils attribuoient à l'efficacité de ce nom ſacré, Jehova, qu'il prononça ſouvent devant Pharaon, devant les Iſraélites, & qui eſt ſi ſouvent répété dans l'Exode. C'eſt ainſi que par la Tradition immémoriale des apparitions, des ſpectres, des ſonges, nous avons démontré, dans *la Geneſe expliquée*, la poſſibilité & la vérité des apparitions de

Dieu aux premiers hommes. Par l'uſage immémorial d'employer une coupe dans toutes les fauſſes prédictions des enchanteurs, nous avons prouvé la vérité des prédictions de Joſeph, qui ont donné lieu à ces abus criminels ; & par l'uſage de la baguette dans tous les tours des Magiciens & des Joueurs de gobelets, nous prouvons la réalité des merveilles opérées par Moïſe le bâton à la main, d'où les impoſteurs ont pris l'uſage de s'en ſervir, parce que le menſonge tâche toujours de ſe couvrir du manteau de la vérité.

XIV.

Pharaon.

« Pluſieurs Commentateurs diſputent ici ſur la preſcience, ſur la » liberté, & ſur le futur contingent... » On a fait un très-grand nombre » de volumes ſur cette queſtion, qu'on » a toujours creuſée, & dont on n'a » pas encore apperçu le fond ».

La note courte & lumineuſe du Critique eſt bien capable d'éclaircir ces trois queſtions de la preſcience,

de la liberté & du futur contingent, qu'il nous annonce sous le nom d'une seule question ; tant il est consommé dans la science des écoles ! & c'est, sans doute, pour donner du poids & de l'importance aux deux premieres, qu'il y joint la derniere. Cependant, ayant une connoissance universelle de tout ce que les hommes peuvent savoir & même au delà, il ne devroit pas ignorer que la question du futur contingent est une question de l'école que les Professeurs n'ont souffert ou ne souffrent, dans leurs cahiers, que pour former leurs disciples à l'argumentation, pour les accoutumer peu à peu à l'étude des choses abstraites : mais ils ne prétendent point par-là creuser, ni trouver le fond de la prescience & de la liberté.

« Il suffit de savoir, dites-vous, » que Dieu est tout-puissant, & que » l'homme est libre pour mériter ou » démériter ».

Non, Monsieur, cela ne suffit pas. Le commun des hommes peuvent bien renfermer leur savoir dans cette borne étroite que leur prescri-

vent leur état, leur condition, & leur qualité de commun des hommes. Mais les grands génies, les génies universels, tels que vous, illustre Critique, ne doivent pas se borner à une connoissance légere & superficielle des choses dont ils entreprennent de parler ; ils doivent les avoir approfondies, ils doivent être en état de dissiper les nuages que des génies médiocres, des esprits ténébreux pourroient répandre sur des questions importantes qui intéressent l'essence de Dieu & la nature de l'homme.

Les Théologiens, les Ministres du Seigneur, nombre de personnes que leur condition, le genre de leurs études & l'amour de la connoissance de soi-même, peuvent mettre, sinon au rang des hommes transcendans, du moins dans la classe des génies au dessus du commun, sont obligés, pour eux & pour les ames communes qu'ils sont chargés d'instruire, sont obligés, dis-je, d'approfondir les questions importantes de la prescience de Dieu & de la liberté de l'homme ; d'ailleurs, ils y sont forcés par la nécessité de réfuter les

erreurs de certains esprits qui donnent dans des excès également contraires à la liberté de l'homme & à la toute-puissance de Dieu. Pour cet effet, ils choisissent dans le *très-grand nombre de volumes* qu'on a faits sur ces matieres, ceux qui sont les plus conformes à la doctrine constante de l'Eglise, aux décisions des Conciles & des souverains Pontifes, aux traités des Saints Peres. Saint Augustin, entr'autres, leur prête ses pensées & ses paroles, que l'Eglise a adoptées comme la pure & véritable expression de son enseignement. Si le Critique, qui veut tout savoir & parler de tout, avoit préféré ces sources sacrées aux ruisseaux fangeux & infects des Herbert, des Bolingbroock, des Freret, des Boulanger, des Meslier, des Woolston, il seroit parvenu plus sûrement à la gloire de se faire écouter & de se faire lire, & il n'auroit pas donné dans les écarts de tous genres qui font sa honte.

« Dieu sait positivement que Pha-» raon n'écoutera point Moïse; & » cependant le Pharaon sera libre de » l'écouter ».

Comme la liberté que l'homme a d'agir, n'eſt pas une raiſon de nier que Dieu, qui voit tout, le paſſé, le préſent & l'avenir, ſache & voie ce que l'homme a fait, ce qu'*il fait*, & ce qu'il doit faire; de même la perfection infinie par laquelle Dieu voit les actions paſſées, préſentes & futures de l'homme, n'ôte point à ce dernier la liberté de ſe déterminer & d'agir. Ainſi quoique Dieu ait ſu poſitivement que Pharaon ne devoit point écouter Moïſe, Pharaon n'en a pas moins été libre de l'écouter. Dieu, par ſa providence infinie, a ſu qu'entre ces deux actions contraires, poſſibles & libres dans Pharaon, *écouter Moïſe*, & *ne pas écouter Moïſe*, le Prince Egyptien ſe détermineroit pour *ne pas écouter*, & la preſcience divine n'a nullement préjudicié à la liberté humaine, par laquelle Pharaon s'eſt déterminé ſciemment & librement à l'action de *ne pas écouter.*

« Qu'on ſoit libre, ou qu'on ne » le ſoit pas, les hommes agiront » toujours comme s'ils l'étoient ».

Quand une abſurde philoſophie

détermine un homme à penſer qu'il eſt un ſpectre, un fantôme, qu'il n'y a rien en lui qui le diſtingue de la brute, qu'il n'y a rien d'admirable dans ſon exiſtence, que d'avoir été changé d'animal aquatique en animal terreſtre, d'être provenu des crocodiles, ou formé des influences de la Lune, on ne doit pas s'étonner qu'un tel homme témoigne tant d'indifférence pour la liberté humaine, puiſque cette liberté fait preuve contre ſa ridicule opinion, & détruit tous les faux ſyſtêmes auſſi aiſément qu'un enfant, avec le ſouffle de ſa bouche, fait tomber les châteaux de carte qu'il s'eſt bâtis pour s'amuſer.

« Les hommes agiront comme s'ils » l'étoient (libres) ».

C'eſt préciſément ce qui prouve la liberté humaine, que cette perſévérance des hommes à agir comme étant libres; car s'ils n'étoient pas libres, ils agiroient comme n'étant pas libres. Une montre, un automate, dont tous les mouvemens ſont déterminés par des reſſorts, agit comme une montre, comme un au-

tomate. La brute, dans la conformité conſtante des mouvemens propres à ſon eſpece, agit comme la brute. L'homme libre dans le choix de ſes actions, dans ſes motifs & dans les fins différentes qu'il ſe propoſe, agit comme étant libre. De là cette différence prodigieuſe qui ſe remarque dans les individus de l'eſpece humaine, en ſorte qu'on n'en voit pas deux agir de la même maniere. De là cette diverſité dans le même individu, de façon que le même homme ceſſe à toutes les heures du jour d'être le même.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis, Æſtuat, & vitæ diſcriminat ordine toto.

HORACE.

« Il abat, il éleve, il change ce qui » eſt rond en quarré, & ce qui eſt » quarré en rond; il prend mille formes » diverſes, & change à toute heure ».

Aujourd'hui ſous le caſque & demain dans le froc.

BOILEAU.

De là cet admirable enchaînement de faits qui varient la ſcene du monde, dont Dieu, par ſa providence ſans bornes, voit tous les anneaux venir s'emboîter les uns dans les autres, ſans

ſans que ſa ſcience divine nuiſe à la liberté de leur marche.

XV.

Dix vols.

« Les Critiques diſent qu'il y a » dans cette conduite (des femmes » Iſraélites qui demanderent des » choſes précieuſes aux Egyptiens) » un vol manifeſte. Le Curé Meſlier » & Wooliton après lui, reprochent » aux Juifs que tous leurs ancêtres » ſont des voleurs ; qu'Abraham » vola le Roi d'Egypte & le Roi de » Gérar, en leur faiſant accroire que » Sara n'étoit que ſa ſœur, & en » extorquant d'eux des préſens ; » qu'Iſaac vola le même Roi de » Gérar par la même fraude ; que » Jacob vola à ſon frere Eſaü ſon » droit d'aîneſſe ; que Laban vola » Jacob ſon gendre, lequel vola ſon » beau-pere ; que Rachel vola à » Laban ſon pere, juſqu'à ſes Dieux ; » que tous ſes enfans volerent les » Sichimites après les avoir égorgés ; » que leurs deſcendans volerent les

» Egyptiens, & qu'ensuite ils allerent » voler les Cananéens ».

Le Commentateur Philosophe, dans cette note, fait, avec une sorte de complaisance, la récapitulation de ce qu'il appelle des vols dans l'Histoire des Juifs, & d'après Meslier & Woolston, il en compte jusqu'à dix. Quoique nous en ayons déjà discuté plus de la moitié dans nos réponses sur la Genèse, nous aurons la patience de répondre encore ici à ses redites une partie de ce que nous avons dit ci-devant, & nous ajouterons ce que la vérité, la raison & le bon sens nous dicteront, suivant l'occasion & la nature des matieres que nous allons traiter.

I. VOL.

Vol des Egyptiens.

Les Critiques disent qu'il y a un vol manifeste dans la conduite des femmes Israélites qui emprunterent, selon eux, des Egyptiens, des vases d'or & d'argent, & des habits.

Si ces Critiques, & leur digne Compilateur, s'étoient contentés de

dire ſimplement qu'il y a un vol dans cette conduite, on pourroit leur paſſer la petite ſatisfaction qu'ils trouvent à croire coupable une Nation qu'ils ont tant d'intérêt de décrier; mais de dire qu'il y ait *un vol manifeſte*, c'eſt pouſſer la cenſure bien loin, & ſe mettre dans le cas du reproche, qui prouve trop ne prouve rien. En effet, ſi le vol étoit manifeſte dans cette conduite des femmes Iſraélites, tout le monde l'y auroit vu, & l'y verroit encore. Or eſt-il que pluſieurs grands perſonnages ſavans & éclairés n'y ont point vu de vol, & n'y en voient point encore; pluſieurs, en convenant du vol, ne voient pas qu'il ſoit manifeſte, & prétendent l'excuſer par une épikie ou interprétation de la loi, qui conſiſte à dire que le Légiſlateur peut en diſpenſer, auquel cas il n'y auroit point de vol, puiſque la diſpenſation de la loi équivaut à ſa non-exiſtence, pour le cas ſuſceptible de diſpenſe.

Ceux qui ſoutiennent abſolument, & ſans reſtriction, qu'il n'y a point de vol, n'ont pas recours à tant de ſubtilités, ni même à la compenſa-

tion pour le prix des travaux forcés & non payés des Juifs, pour le prix des outils & de la paille, dont ils étoient obligés de ſe fournir. Ils ſe fondent ſur la nature & la *définition* du vol, qui eſt l'action de prendre, de ſon autorité privée, le bien d'autrui. Suivant cette définition, les femmes Egyptiennes ne peuvent être accuſées de vol, puiſqu'elles n'ont rien fait de leur autorité privée. Elles font partie d'un grand peuple qui a ſes Chefs, ſon Commandant, ſon Monarque, qui a des ennemis, qui eſt en guerre. Le Monarque arrête dans ſon Conſeil une déclaration de guerre; il envoie ſon manifeſte à tous ſes ſujets; il ordonne de courre ſus à l'ennemi, & de le dépouiller. Où eſt le vol dans la conduite des ſujets qui obéiſſent à leur Maître, à leur Roi? & quel plus grand Roi, quel plus puiſſant Maître que le Roi & le Maître des Juifs, que Dieu avoit choiſi pour ſon peuple?

C'eſt en vain que le faux Philoſophe vient nous dire ici d'un ton ironique, qui lui eſt ſi familier, que

Dieu a inſpiré les Juifs. Non, il ne les a point inſpirés ; il leur a commandé de dépouiller l'Egypte. L'Ecriture nous annonce un ordre formel, & non point une inſpiration. S'il eſt parlé d'inſpiration, elle regarde uniquement les femmes Egyptiennes, dont Dieu diſpoſa les cœurs envers les Juifs, & auxquelles il inſpira la bonne volonté de leur remettre entre les mains leur or, leur argent & leurs beaux habits. On ne prétend pas, ſans doute, diſputer à Dieu le pouvoir de diſpoſer ſouverainement des cœurs des hommes, que les Païens mêmes ont reconnu dans leurs fauſſes Divinités.

. . . . . *Ponuntque ferocia Pœni*
Corda, volente Deo ; imprimis Regina quæ etiam,
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.
VIRGILE. *Æneid.*

« Les Carthaginois, au gré du » Dieu, ſe dépouillent de leurs » cœurs durs & féroces. La Reine, » ſur-tout, reçoit (du Dieu) un » eſprit de paix envers les Troyens, » & une volonté bienfaiſante ».

Faut-il que des Païens nous ramenent à nos principes !

Enfin, dans la confrontation raisonnée que nous faisons de la Vulgate avec les anciens Textes des Polyglottes, nous prouvons par les originaux (Exode XII, 35 & 36), qu'il n'est du tout point question d'EMPRUNT dans cet endroit, mais seulement de PRÉSENS ; nous apportons aussi, en faveur de l'interprétation que nous donnons de l'Hébreu, le témoignage de Flavius Joseph, qui, quoique Juif, est d'autant moins suspect, que bien souvent il ne craint pas de contredire même le divin Moïse. Ainsi c'est bien mal-à-propos que notre vieux Critique s'épuise à crier AU VOLEUR : cependant des incrédules qui voudroient passer pour savans, devroient être honteux de mettre au jour des objections contre un Livre, quand ils n'entendent pas la langue dans laquelle il est écrit. Si notre Philosophe avoit su que le mot Hébreu, qui a été souvent, mais improprement, rendu par celui d'EMPRUNTER, signifie DEMANDER ;

ſans doute, par égard pour ſa propre réputation, il n'auroit point accuſé les Iſraélites d'avoir volé les Egyptiens : accuſation qui a déjà orné, d'une maniere ſi faſtueuſe, la concluſion de ſa *Défenſe de mon oncle*, & qui reparoît de nouveau dans ſa *Bible enfin expliquée*. Puis donc que le triomphe des Panégyriſtes de l'incrédulité dépend ſi fort de la corruption de quelques paſſages de la Bible, & de la fauſſe traduction de quelques autres ; quel double coup ne leur porte-t-on pas, en corrigeant ces fautes de Copiſtes & de Traducteurs, & en fondant ces corrections ſur les meilleures autorités !

II ET III VOLS.

Abraham & Iſaac.

Dans nos réponſes ſur la Geneſe, nous avons confondu l'infame Calomniateur qui oſe prêter la dépravation de ſon coeur à des perſonnes au deſſus de tous reproches, & qui, non content de leur imputer un trafic honteux de leurs femmes, traveſtit

en vols les préſens ordinaires que l'on donnoit à ſes hôtes, ſuivant les loix reçues de l'hoſpitalité, & dont Homere nous a conſervé dans ſes Poëmes de précieux monumens que nous avons rapportés, tant de Menelas, que d'Uliſſe, des Phéaciens & des Egyptiens, préſens que les Rois d'Egypte & de Gérare font aux Saints Patriarches, par amitié, par eſtime, par reconnoiſſance, enfin, en réparation de l'outrage qu'ils avoient penſé leur faire.

IV, V, VI ET VII VOLS.

Eſaü, Laban, Jacob & Rachel.

Nous ne pouvons ici que prier nos Lecteurs de vouloir bien ſe donner la peine de lire, dans *la Geneſe expliquée*, nos réponſes à ces prétendus vols, & nous ſommes perſuadés qu'ils conviendront avec nous qu'il y a moins de friponnerie dans la conduite de ces quatre perſonnes, que dans celle d'un Poëte de nos jours, que deux Libraires ſe croient en droit d'accuſer de leur avoir eſcro-

qué une ſomme conſidérable, pour deux éditions ſimultanées de ſes Ouvrages.

VIII VOL.

Les Sichimites.

Le Prince de Sichém enleve la Princeſſe Dina ; ſon amour pour la fille de Jacob lui fait propoſer au Saint Patriarche de ſe ſoumettre à la loi de la circonciſion, afin d'obtenir l'honneur de l'épouſer ; ou plutôt, la crainte du châtiment que mérite ſon crime, la vengeance d'un peuple juſtement irrité de l'outrage fait à une fille d'honneur, les malheurs d'une guerre prête à fondre ſur ſa tête, l'engagent à diſſimuler, à ſouſcrire à toutes les conditions qu'on lui offre. Il conſent, lui & ſon pere, à donner une forte dot, à ſe circoncire. Ils ſe circonciſent. Alors, ſi l'on doit condamner les enfans de Jacob d'avoir tendu un piége au Prince de Sichem, comment diſculper le même Prince du piége qu'il tendoit lui-même à la Nation Juive ? 1°. En

voulant, par une adoption momentanée de leurs rits & de leurs coutumes (*a*), pallier le crime de rapt & de viol dont il étoit coupable : 2°. incorporer parmi ſes ſujets, un peuple (*b*) dont les intérêts ſinguliers ne ſouffroient aucune incorporation : 3°. s'approprier tous leurs biens & toutes leurs richeſſes (*c*).

Le Prince de Sichem croit avoir fait un coup d'état, & s'applaudit de ſa lâche politique, lorſque deux des enfans de Jacob, non moins politiques, mais plus braves que les Sichimites, fondent, l'épée à la main, ſur ce peuple perfide, & en vengeant généreuſement leur ſœur, ils annullent un traité, non-ſeulement déshonorant pour eux, mais encore deſtructif des principes conſtitutifs de leur exiſtence en peuple & en nation, ſuivant leſquels ils ne peuvent, ſans crime, faire aucun traité, aucune

(*a*) *Ritum gentis imitantes.* Gen. XXXIV, 22.

(*b*) *Et habitantes ſimul, unum efficiemus populum.* Gen. XXXIV, 23.

(*c*) *Et ſubſtantia eorum, & pecora, & cuncta quæ poſſedent, noſtra erunt.* Gen. XXXIV, 23.

alliance avec un peuple qui occupe le terrein qui leur eſt adjugé par une ſentence de l'Arbitre ſouverain du Ciel & de la Terre.

Nullus amor populis, nec fœdera ſunto.
VIRGILE.

Nous ſavons que les Critiques n'admettent point cette ſentence, ni cet arbitrage ſouverain. Mais ſi les preuves que nous tirons de la volonté de Dieu ne ſont pas de leur goût, quand nous les employons contr'eux pour défendre la cauſe d'un peuple qu'ils s'obſtinent à calomnier; quelle eſt leur injuſtice de vouloir juger ce peuple ſelon les regles de la juſtice éternelle, qu'ils ne veulent admettre que quand elle favoriſe leurs deſſeins calomnieux? Car, en leur paſſant que la conduite des fils de Jacob n'eſt pas conforme à la juſtice éternelle, ils ne peuvent nous conteſter qu'elle ne ſoit conforme à la regle du droit des gens, qui autoriſe l'homme à repouſſer la force par la force, & d'oppoſer la ruſe à la ruſe; *vim vi repellere.*

Judice me, fraus eſt conceſſa repellere fraudem.
OVIDE.

Mais, non ; c'eſt un parti pris ; quand la juriſprudence divine abſout le peuple Juif, les Critiques le traduiſent au tribunal des *hommes* ; & quand la juriſprudence *humaine* leur eſt favorable, ils le citent au tribunal de Dieu ; du moins, quand les deux tribunaux d'accord leur donnent gain de cauſe, ne devroient-ils pas ſe ſoumettre à un jugement définitif & ſans appel ?

IX ET X VOLS.

Les Egyptiens & les Cananéens.

Le premier de ces deux vols prétendus, eſt celui que nous avons réfuté au commencement de cet article. C'eſt l'uſage du Critique de préſenter ſouvent la même objection, afin de lui donner du poids, & de groſſir ſon Livre. Car ſi on en retranchoit les répétitions, il rougiroit lui-même de la futilité de ſes preuves iſolées, & de la petiteſſe de ſes deux volumes qui n'en feroient pas un raiſonnable ; & ce qui le fâcheroit davantage, ce ſeroit la

diminution du prix, qui n'enfleroit pas beaucoup sa bourse :

Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat,

« Ma main n'en revenoit pas à la » maison plus pleine de monnoie », dit un Berger mercenaire, dans les Eglogues de Virgile.

Les raisons qui ont servi à justifier la conduite des femmes Israélites, l'ordre du Prince & le droit de la guerre, valent pareillement pour justifier la conquête de la Palestine & le prétendu vol sur les Cananéens. Autrement, il faudra accuser de vol le grand Nemrod, le premier des conquérans, qui, en récompense des peines & des fatigues qu'il s'étoit données pour détruire les bêtes farouches, qui, depuis le déluge, avoient multiplié extraordinairement sur la terre, se mit en possession des belles & vastes régions qu'il avoit délivrées, & se fit le souverain maître & protecteur des peuples qui lui devoient leur délivrance. Il faudra accuser de vol les Chaldéens, qui, par la suite, dépossédèrent ses successeurs, & en revendiquant leurs

terres, par droit de représailles, conquirent le pays de Chus, la Susiane, l'Arabie, la Syrie, & y joignirent la Medie & la Perse. Il faudra accuser de vol Cyrus & Cambise, qui prirent les armes pour secouer le joug des Chaldéens, & que le succès de la guerre conduisit jusqu'à les détrôner. Il faudra accuser de vol Alexandre, qui, pour venger les outrages faits à la Grece par les Rois de Perse, porta le fer & le feu dans toute l'Asie & jusqu'aux extrémités des Indes, établit son siége à Babylone, se soumit l'Egypte & la Palestine. Les vainqueurs des vainqueurs de la terre seront d'insignes voleurs, d'avoir subjugué les peuples de l'Italie, qui s'opposoient à leur agrandissement, d'avoir détruit Carthage & Numance, rivales de Rome, d'avoir mis fin aux désordres que les successeurs d'Alexandre causoient depuis plusieurs siecles dans la Grece & dans l'Asie. Les Francs, nos aïeux, seront de francs voleurs, de s'être payés par leurs mains de deux cents ans de services rendus aux Empereurs Romains, en qualité de Gardes de leurs

perſonnes Impériales & du plus ferme appui de l'Empire, s'emparant d'une des plus belles Provinces de l'Europe, qui devenoit la proie des Goths ou des Sarraſins. Enfin, il n'y a point de peuple ſur la terre qui ne mérite d'être traité de voleur manifeſte, ſi on écoute les Critiques qui condamnent les Juifs d'avoir vengé, ſur les Egyptiens, les traitemens indignes qu'ils en ont reçus pendant deux ſiecles, d'avoir exécuté ſur les Cananéens la maladiction de Noé, prononcée ſur Canaan, & d'avoir obéi aux ordres de Dieu en conquérant leur pays.

« On connoît d'ailleurs aſſez, » dit le Commentateur Philoſophe, » l'Hiſtoire apocryphe du procès » que les Egyptiens firent aux Juifs, » pardevant Alexandre, lorſqu'il » paſſa par Gaza. Les Juifs redemandoient le paiement des corvées » qu'ils avoient faites pour bâtir les » pyramides, & qu'on ne leur avoit » point payées. Leurs adverſaires » redemandoient aux Juifs tout ce » qu'ils avoient volé en s'enfuyant » d'Egypte. Alexandre jugea que l'un

» iroit pour l'autre, & les renvoya » hors de Cour & de procès, dépens » compensés ».

Quand on a déclaré la guerre à la vérité, on mérite bien d'être le jouet de la fable & du mensonge. Quelqu'un s'est avisé de conter que les Egyptiens présenterent leur requête à Alexandre, contre les Juifs, pour leur demander la restitution des effets précieux que les femmes Israélites emporterent à leurs voisines en sortant de l'Egypte; mais, qu'ayant vu le cahier des réponses que les Juifs devoient lui présenter, ils se désisterent de leurs poursuites. Le Critique, ennemi de la vérité, & qui n'aime que les mensonges, saisit aussi-tôt celui-ci, & le métamorphose en trait historique; & pour faire connoître au public qu'il n'est pas moins versé dans le style de la chicane, que dans les langues Phénicienne, Chaldéenne, & Hébraïque, il coud fort à propos, à la fin du récit, les mots de *renvoyer hors de Cour & de procès*, & de *dépens compensés*. Mais en voulant enchérir sur la citation apocryphe de Dom Cal-

met, il ne s'apperçoit pas qu'il nous fournit des armes contre lui-même; car enfin, Dom Calmet (sur le vingt-deuxieme verset du troisieme chapitre de l'Exode) dit simplement, que *les Egyptiens*, ayant vu les charges contr'eux, contenues dans le cahier des Juifs, eurent peur de perdre leur procès, & *se désistèrent de leurs demandes*: le Critique, au contraire, en faisant juger l'affaire par Alexandre, & en supposant que ce Prince judicieux déclara que *l'un iroit pour l'autre*, & qu'*il les renvoya hors de Cour & de procès, dépens compensés*, il lui fait reconnoître que les Egyptiens étoient dans leur tort, que les Juifs avoient eu raison, que par conséquent il n'y avoit point de vol, & encore moins de vol manifeste dans leur conduite: *MENTITA EST INIQUITAS SIBI.*

CHAPITRE IV.

1. MOÏSE répondit à *Dieu* : Les enfans d'Iſraël ne me croiront pas, & ils n'écouteront pas ma voix ; mais ils diront : Le Seigneur ne vous a point apparu.

2. Dieu lui dit : Que tenez-vous à la main ? Une verge lui répondit-il.

3. Le Seigneur ajouta : Jetez-la à terre. Moïſe la jeta, & auſſi-tôt elle fut changée en ſerpent, en ſorte que Moïſe s'enfuit.

4. Le Seigneur lui dit : Etendez votre main, & prenez le ſerpent par la queue. Il étendit ſa main, & le prit ; & auſſi-tôt le ſerpent reprit la forme de verge.

5. (Vous ferez ceci), lui dit-il, afin qu'ils croient que véritablement le Dieu de leurs peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac & le Dieu de Jacob vous a apparu.

6. Le Seigneur dit auſſi à Moïſe : Mettez votre main dans votre ſein. Moïſe l'y ayant miſe, l'en retira pleine d'une lépre blanche comme la neige.

7. Remettez, ajouta-t-il, votre main dans votre ſein. Il la remit, & la retira auſſi ſaine que le reſte de ſon corps.

8. S'ils ne vous croient pas, dit le Seigneur, & s'ils ne ſe rendent pas au premier miracle, ils ſe rendront au ſecond.

9. Que s'ils ne veulent pas vous croire après ces deux miracles, & s'ils n'écoutent point votre voix; prenez de l'eau du fleuve, & répandez-la ſur la terre; & cette eau ſera changée en ſang.

10. Moïſe dit à Dieu : Je vous prie, Seigneur, (*de m'écouter*). Je n'ai jamais été éloquent; mais depuis que vous avez parlé à votre ſerviteur, je ſens que ma langue eſt encore plus embarraſſée & plus peſante qu'auparavant (*a*).

(*a*) L'Hebreu porte : *Dixit autem Moïſes ad Jehovam; rogo, domine, non vir verborum ſum etiam ab heri, etiam à nudiuſtertiùs, etiam ex quo locutus es ad ſervum tuum; quia gravis ore & gravis linguâ ſum :* « Or Moïſé » dit à l'Eternel : Je vous prie, Seigneur, » je ne ſuis point un homme de diſcours; » & même depuis hier & avant hier, & » auſſi depuis que vous avez parlé à votre » ſerviteur, parce que j'ai la bouche & la

11. Le Seigneur lui répondit : Qui a fait la bouche de l'homme ? & qui a formé le muet & le ſourd,

---

» langue peſantes ». On diroit que la peſanteur naturelle de la langue de Moïſe s'étoit encore augmentée depuis que Dieu lui avoit parlé. C'eſt pourquoi la plupart de nos Interpretes ont fait, de l'éloquent & ſublime Moïſe, un begue qui a la mâchoire lourde, & qui s'exprime difficilement ; mais l'on verra combien ils s'égarent, ſi l'on compare avec notre paſſage, les verſets 5 & 6 du troiſieme chapitre d'Ezéchiel, où ſe trouve la même expreſſion *kebad laſchon*, pour déſigner une langue inconnue & difficile. « Je » ne vous envoie pas, dit Dieu à ce Pro» phete, vers un peuple d'une langue peſante » & inconnue ; je vous envoie à Iſraël, &c. ». *Non ad populum profundum labio & gravem linguâ tu mitteris ; ſed ad domum Iſraël*, &c. D'après ce rapprochement, voici à quoi ſe réduit ce que dit Moïſe : Je vous prie, Seigneur, de me diſpenſer de la grande entrepriſe de délivrer votre peuple ; je ne parle pas d'une maniera bien intelligible aux Egyptiens & aux Iſraélites ; j'ai oublié l'Egyptien & l'Hébreu, depuis quarante ans que j'habite le pays de Madian ; je n'ai plus, comme autrefois, l'habitude & l'uſage de ces deux Langues.

Ne pourroit-on pas encore ajouter que l'humilité de Moïſe lui faiſoit regarder toute ſon éloquence comme un bégaiement, ſurtout lorſqu'il conſidéroit la grandeur de la

l'aveugle & celui qui voit ? N'eſt-ce pas moi ?

12. Allez donc ; je ſerai dans votre bouche, & je vous enſeignerai ce que vous aurez à dire.

13. Moïſe répondit : Je vous prie, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer.

14. Le Seigneur ſe mit en colere contre Moïſe, & lui dit : Je ſais qu'Aaron, fils de Lévi votre frere, eſt éloquent : il doit venir au devant de vous, & il aura de la joie de vous voir.

15. Parlez-lui, & inſtruiſez-le de ce que je vous ai dit : Je ſerai dans votre bouche & dans la ſienne, & je vous ferai connoître ce que vous aurez à faire.

16. Ce ſera lui qui parlera pour vous au peuple ; il vous ſervira de langue & de bouche, & vous le conduirez dans tout ce qui regarde Dieu (*a*).

ſageſſe de Dieu, & l'emploi relevé dont il vouloit l'honorer ?

(*a*) Au lieu de ces mots de la Vulgate : *Et erit os tuum, tu autem eris in his quæ ad Deum pertinent*, « il ſera votre bouche, & » vous le conduirez dans tout ce qui regarde » Dieu » ; l'Hébreu, qui eſt plus concis &

17. Prenez auſſi cette verge en votre main ; ce ſera l'inſtrument dont vous vous ſervirez pour faire tous les miracles.

18. Moïſe s'en alla, & retourna chez Jethro, ſon beau-pere, & lui dit : Je m'en vais retrouver mes freres qui ſont en Egypte, pour voir s'ils ſont encore en vie. Jethro lui dit : Allez en paix.

19. Or, le Seigneur parla à Moïſe lorſqu'il étoit à Madian, & lui dit : Allez, & retournez dans l'Egypte ; car ceux qui vouloient vous ôter la vie, ſont morts.

20. Moïſe ayant donc pris ſa femme & ſes enfans, les mit ſur un âne, & retourna en Egypre, por-

---

plus énergique, porte : *Et erit ; ipſe erit tibi pro ore, & tu eris ei pro Deo*, « Aaron vous » ſervira de bouche, & vous lui tiendrez » lieu de Dieu ». On trouvera au chapitre VII, verſet 1, un paſſage exactement parallele à celui-ci : *Dedi te Deum Pharaoni, & Aaron frater tuus erit propheta tuus*, « je » vous ai établi le Dieu de Pharaon, & » Aaron ſera votre Prophete ». Le terme *élohim*, qui marque une ſuprême autorité, le droit de vie & de mort, eſt employé dans les deux endroits.

tant à ſa main la verge de Dieu.

21. Et comme il étoit en chemin pour s'en retourner, le Seigneur lui dit : Ne manquez pas de faire devant Pharaon tous les prodiges que je vous ai donné le pouvoir de faire. J'endurcirai (*a*) ſon cœur, & il ne laiſſera point aller mon peuple.

22. Et vous lui direz : Voici ce que dit le Seigneur : Iſraël eſt mon fils aîné.

23. Je vous ai ordonné de laiſſer

(*a*) Tous les paſſages de l'Exode où il eſt queſtion de l'endurciſſement de Pharaon, & où la Vulgate porte *indurabo ou induravi cor Pharaonis*, « j'endurcirai ou j'ai endurci » le cœur de Pharaon », peuvent & doivent ſe rendre d'une maniere moins dure. L'original ſignifie en effet, *indurari permittam, indurari permiſi*, « j'ai permis ou je permet- » trai que le cœur de Pharaon s'endur- » ciſſe ». La raiſon de ce ſens, c'eſt que la conjugaiſon HIPHIL des Hébreux (qui a pour caractériſtique un *hé* ou une ה que l'on met devant les trois lettres radicales de la conjugaiſon ſimple, nommée *qal*) préſente une idée tranſitive, & veut dire laiſſer faire quelque choſe, permettre que quelque choſe ſe faſſe; alors l'expreſſion n'a rien de choquant, & nos Philoſophes ne ſauroient en abuſer pour faire Dieu auteur du péché.

Au chapitre IV, verſet 21, le verbe

aller mon fils, afin qu'il me rende le culte qui m'eſt dû, & vous ne

---

Hébreu *ACHAZZÉQ*, eſt dans la conjugaiſon *phiel*; mais il faut ſavoir qu'elle ſe met ſouvent pour la conjugaiſon *hiphil*. Au chapitre VII, verſet 3, c'eſt un autre verbe, *AQESCHÉH*; celui-là, ſelon la pointe du Maſſorethe, eſt effectivement dans *hiphil*. Au chapitre IX, verſet 12, revient le premier verbe *OUA-IECHAZZÉQ*, dans la conjugaiſon *phiel*, qui, ſelon notre remarque, prend le ſens d'*hiphil*. Au chapitre X, verſet 1, c'eſt un troiſieme verbe *HIKBADETHI*; & celui-ci eſt en toutes lettres dans *hiphil*. Le premier verbe *OUA-IECHAZZÉQ*, revient aux verſets 20 & 27; on le retrouve au chapitre XI, verſet 10, & même encore au chapitre XIV, verſets 4, 8, 17, mais toujours au *phiel* mis pour *hiphil*.

Enfin, ce qui confirme notre interprétation, c'eſt que Moïſe dit ſouvent que Pharaon *endurcit lui-même ſon cœur*, (Exode VII, 13, 22. VIII, 15, 19, 32. IX, 7, 34.) D'où il eſt naturel de conclure que ces deux propoſitions, j'*endurcirai ſon cœur*, & *il endurcira ſon cœur*, ſont équivalentes.

Notre explication, fondée ſur l'Original & ſur l'enſemble du Texte, tranche net toute difficulté. Nous n'avons donc pas beſoin de recourir à celle de S. Auguſtin, quelque bonne qu'elle puiſſe être: *Indurat quidem Deus, non impertiendo malitiam, ſed non impertiendo miſericordiam.*

l'avez

l'avez point voulu laiſſer aller. Je vais donc auſſi tuer votre fils aîné.

24. Moïſe étant en chemin, le Seigneur ſe préſenta à lui dans une hôtellerie, & il vouloit le faire mourir.

25. Mais Sephora prit auſſi-tôt une pierre tranchante ; & ayant circoncis ſon fils, elle toucha les pieds (*de Moïſe*), en diſant : Vous m'êtes un époux de ſang (*a*).

(*a*) L'Ange du Seigneur apparoiſſant à Moïſe ſous une forme ſenſible, vouloit lui ôter la vie, parce qu'il avoit trop différé de circoncire ſon fils. Sephora, de peur de perdre ſon époux, auquel elle eſt fort attachée, prend auſſi-tôt une pierre tranchante, circoncit Eliezer, & s'écrie : *Chatan damim achthath li, ſponſus ſanguinum es mihi*, « vous » m'êtes un époux de ſang ».

La plupart des Interpretes n'ont pas compris le ſens de ces paroles ; je ne connois que le Juif Onkelos qui l'ait bien ſaiſi. Voici comme il les rend : *Bidema demahouletha haden itheïehab chatena lana, propter ſanguinem circumciſionis hujus, detur ſponſus nobis*, « que mon époux me ſoit donné, » qu'on lui conſerve la vie, pour le ſang » de cette circonciſion ». C'eſt une priere que Sephora fait à l'Ange du Seigneur,

26. Et l'Ange du Seigneur laiſſa Moïſe, après que Sephora eut dit : Vous m'êtes un époux de ſang, à cauſe de la circonciſion (*de ſon fils*).

27. Cependant le Seigneur dit à Aaron : Allez au devant de Moïſe juſques dans le déſert. Aaron y alla, & s'avança juſqu'à la montagne de Dieu, & il embraſſa ſon frere.

28. Et Moïſe lui fit le récit de tout ce que le Seigneur lui avoit ordonné en l'envoyant, & des prodiges qu'il lui avoit commandé de faire.

29. Etant arrivés enſemble (*dans*

---

qui tenoit Moïſe prêt à l'immoler à ſa vengeance.

Nos Traducteurs François diſent communément que cet événement arriva dans une HOTELLERIE ; mais il faut avouer qu'ils ſe ſervent d'un terme bien moderne & bien impropre. Le mot Hébreu *MALON*, ſignifie ſimplement le lieu où Moïſe & ſa famille paſſerent la nuit, qui étoit vraiſemblablement quelque caverne, ou à l'ombre de quelques arbres. La racine eſt *LOUN*, *pernoctare*, PASSER LA NUIT. Mais que penſer de l'érudition & de la délicateſſe de l'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, qui, peu ſatisfait du terme *hôtellerie*, emploie celui de CABARET !

l'Egypte), ils firent assembler tous les anciens des enfans d'Israël.

30. Alors Aaron leur exposa tout ce que le Seigneur avoit dit à Moïse, & il fit des miracles devant le peuple.

31. Et le peuple demeura persuadé que le Seigneur avoit visité les enfans d'Israël, & qu'il avoit regardé leur affliction; & se prosternant en terre, ils l'adorerent.

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS.

XVI.

Verge d'Aaron.

« Tous les Magiciens, dit le » Critique, ou ceux qui passerent » pour tels, eurent une verge. Les » Magiciens de Pharaon avoient la » leur. Tous les Joueurs de gobelets » ont leurs verges. C'est par-tout le » signe caractéristique des Sorciers. » On voit que le mensonge imite » toujours la vérité ».

Cette verge d'Aaron n'étoit que le bâton dont Aaron se servoit pour

marcher. Ce bâton, qui eſt appelé verge dans les Saintes Ecritures, *verge de Jacob*, *verge d'Aaron*, *verge de Moïſe*, *verge de Jeſſé*, eſt nommé *ſceptre* dans Homere, parce que cette verge, bâton ou ſceptre, qui d'abord ſervoit à ſoutenir les pas chancelans des vieillards qui le portoient, devint une marque d'autorité & de diſtinction. Homere, qui nous repréſente les Anciens d'Ithaque aſſemblés en conſeil, ſur des ſiéges de pierre en rond, dans la place publique, nous dit que leurs Hérauts étoient debout derriere eux & portoient leurs ſceptres, & quand le Maître vouloit parler, ſon Huiſſier ou Héraut lui préſentoit ſon bâton ou ſceptre, ſur lequel il s'appuyoit & donnoit ſon avis. Si les Princes vouloient intimer leurs ordres à leurs peuples, ils envoyoient leurs Huiſſiers ou Hérauts avec leur ſceptre, (a) pour-atteſter que l'ordre venoit de la part du Prince. Agamemnon,

(a) De-là nos bâtons de Maréchaux de France, de Commandans; de-là nos Huiſſiers à Verge.

dans l'Iliade, donne son sceptre à Ulysse, pour l'autoriser à rappeler le peuple qui couroit dans ses tentes, afin de se préparer à son départ de Troye. Achille, irrité contre Agamemnon, jette son sceptre à terre, pour faire sentir aux Grecs que, ne pouvant se venger de l'affront qu'il vient de recevoir, il est indigne de le porter. Un autre Prince jure par son sceptre, dont il fait l'histoire, depuis l'instant qu'il a été coupé dans la forêt & qu'il ne porte plus de branches ni de feuilles, jusqu'au moment où, après avoir été par les mains de ses aïeux & de son pere, il a passé dans les siennes.

Ce bâton, si révéré des anciens Grecs, sous le nom de sceptre, étoit respecté des Juifs, sous le nom de *matteh* ou de *schébet*, c'est-à-dire de verge, & l'Ecriture nous en fournit des exemples à chaque page. Mais les verges d'Aaron & de Moïse ont mérité, à tous égards, la vénération du peuple de Dieu, par le nombre des choses extraordinaires dont elles ont été l'instrument. Si les faux imitateurs des mira-

cles avérés de l'Ecriture ſe ſont auſſi ſervi d'une verge ou bâton pour en impoſer aux peuples ; ſi les Magiciens de Pharaon en ont *fait* uſage ; ſi les Joueurs de *gobelets ont leurs* verges, ce ſont autant de preuves de la tradition immémoriale des merveilles opérées par Moïſe & Aaron, leur verge à la main. Les impoſteurs, attribuant aux bâtons de ces deux hommes divins une vertu qui n'appartient qu'à Dieu, ont cru qu'en ſe ſervant auſſi d'un bâton, ils pourroient changer l'ordre de la nature. Voyez ce que nous avons dit dans *la Geneſe expliquée* ſur la coupe de Joſeph.

XVII.

Quelques petites difficultés.

« Il y a ici quelques petites difficultés ».

Ces petites difficultés, que le Critique trouve ici, ſe réduiſent à trois : 1°. Moïſe, dit-il, au lieu d'obéir à Dieu & d'aller en Egypte, s'en va, dans le Madian, chez ſon beau-pere. 2°. Le Texte ne nous apprend ni le

nom du Roi dernier mort, ni celui de ſon ſucceſſeur. 3°. Moïſe ſembloit ſe défier de Dieu, malgré les miracles de la verge changée en couleuvre & de la main lépreuſe.

Les premiere & troiſieme difficultés n'en font qu'une apparente, qui n'a d'autre fondement que la tournure que le Critique infidele donne dans ſa traduction aux paroles du Texte, afin d'avoir occaſion de les faire. La ſeconde a été réſolue dans l'article ſecond de cet Ouvrage. Nous y répondrons encore ici, & aux deux autres difficultés ſéparément.

Premiere Difficulté.

« Moſé, au lieu d'obéir à Dieu » & d'aller en Egypte, s'en va dans » le Madian... Il ſembloit ſe défier, » malgré les miracles ». *Bible enfin expliquée.*

Voici ce que porte le verſet 18 du chapitre IV de l'Exode: « Moïſe » s'en alla & retourna chez ſon beau-» pere, & lui dit : Je m'en vais » retrouver mes freres qui ſont en » Egypte, pour voir s'ils ſont en-

» core en vie. Jethro lui dit : Allez » en paix ».

Je demande, non au Critique, car il ne ſait que propoſer des difficultés, mais je demande à des Lecteurs ſenſés, ſi ce Texte contient l'ombre de la plus petite déſobéiſſance & de la plus légere défiance. Dieu s'eſt fait connoître à Moïſe, lui a donné ſes ordres, lui a dicté la maniere & les moyens de les exécuter. Le ſerviteur de Dieu va prendre congé de ſon beau-pere ; eſt-ce là déſobéir à Dieu ? Il lui déclare qu'il part pour l'Egypte ; eſt-ce là ſe défier de Dieu ? Quoi ! Dieu lui avoit-il commandé de partir ſur le champ, d'abandonner ſes troupeaux, dans le déſert, aux voleurs ou aux bêtes féroces, de manquer au reſpect qu'il devoit à ſon beau-pere, de laiſſer là ſa femme & ſes enfans ? Que n'auroit point dit le Critique contre Dieu & contre Moïſe, ſi cela eût été ainſi ? Les mots d'inhumanité, de cruauté, de barbarie, n'auroient pas été aſſez forts pour évaporer ſa bile. Ici les choſes ſe font dans l'ordre, & con-

formément aux loix de la société, du respect filial, de l'amitié conjugale, de la tendresse paternelle, & le serviteur de Dieu n'est pas à l'abri des inculpations de désobéissance & de défiance ; tant c'est un crime aux yeux du Compilateur, d'appartenir à Dieu & de se dévouer à son service !

Deuxieme Difficulté.

« Dieu qui lui avoit commandé de » faire trembler le Roi d'Egypte en son » nom, va lui dire, en Madian, que » ce Roi est mort, & qu'il peut aller » en Epypte en sûreté. C'étoit donc » à un nouveau Roi que Moïse de- » voit porter les ordres de Dieu. » Mais le Texte ne nous apprend ni » le nom du Roi dernier mort, ni » celui de son successeur. Quelques » Commentateurs ont dit que ce » successeur étoit Aménophis ; mais » ils n'en donnent aucune preuve, » & c'est ce qui leur arrive assez » souvent ».

Nous avons fait voir dans notre réponse, à la note seconde du Critique sur l'Exode, que le nouveau

Roi qui persécuta les Juifs étoit Rameſsès ; que le nom de Rameſsès, qui fut donné à la terre de Geſſen, & à une des deux villes qu'il contraignit les Juifs de lui bâtir, étoit une preuve que nous tirions de l'Ecriture. Il eſt dit, Gen. XLVII, II., que « Joſeph donna à ſon pere & à ſes » freres une poſſeſſion dans le meilleur » canton de l'Egypte (dans le can- » ton de Rameſsès), par ordre de » Pharaon » : nous avons ajouté que ces mots, *dans le canton de Rameſsès*, étoit entre deux virgules, pour faire remarquer aux Juifs que la terre de Geſſen avoit pris le nom de Rameſsès, de la ville qu'ils y avoient bâtie, & du Roi qui les avoit contraints de la bâtir; & on lit, Exod. I, II. qu'*ils bâtirent les villes des tentes* (ou plutôt les villes fortes, les villes propres à mettre des tréſors, les villes de magaſins), *à Pharaon, Phitom & Rameſsès*. L'Ecriture donc ne garde pas un ſi profond ſilence ſur le nom propre du nouveau Roi qui perſécuta les Juifs. Enſuite les chroniques Egyptiennes donnant à Rameſsès, pour ſucceſſeur, Aménó-

phis, ne ſommes-nous pas autoriſés à dire que Rameſsès étoit le Roi dernier mort, & que ce fut Aménophis qui lui ſuccéda ? Le Critique peut-il dire que nous n'en donnons point de preuve, lorſque nous nous appuyons du Texte ſacré & des anciennes chroniques ? D'ailleurs, s'il prétend que nous en impoſons, qu'il faſſe voir l'impoſture, qu'il nous prouve que nous nous trompons, en nous citant d'autres noms, que l'Hiſtoire mette à la place de ceux que nous nommons.

Je dis plus ; bien loin de blâmer Moïſe d'avoir ſupprimé les noms de ces Rois (qui d'ailleurs importent peu à la vérité de l'Hiſtoire), & de s'être contenté de les déſigner ſous le nom commun de Pharaon, il n'y a perſonne qui n'admire la ſageſſe du Légiſlateur des Juifs, lorſqu'il conſidérera que cet Ecrivain modeſte, qui releve les fautes de ſa Nation, de ſon frere, les ſiennes propres, reſpecte la mémoire des Princes qui ont exercé les plus grandes barbaries ſur un peuple innocent ; & cela, juſqu'au point de ſupprimer

des noms qui auroient pu figurer avec ceux des Buſiris, des Phalaris & des Nérons. C'eſt le caractere diſtinctif des Auteurs ſacrés; ils rapportent les faits les plus étonnans, les plus extraordinaires, ſoit en bien, ſoit en mal, avec une ſimplicité & une impartialité qui n'a point d'exemple, & que le Critique eſt bien éloigné de ſe propoſer pour modele, lui qui ſemble avoir conſacré ſa plume à l'injure, au menſonge, à la calomnie, & très-ſouvent au blaſphême.

En effet, quel autre nom donner à cette phraſe du Critique? « Dieu » qui lui avoit commandé de FAIRE » TREMBLER le Roi d'Egypte en ſon » nom, VA LUI DIRE, EN MADIAN, » que ce Roi eſt mort, & qu'il peut » aller en Egypte EN SURETÉ ». Dieu qui avoit chargé Moïſe de *faire trembler* le Roi d'Egypte, pouvoit auſſi lui procurer *ſa ſûreté* en Egypte; & ce n'eſt point pour raſſûrer Moïſe que Dieu lui annonce la mort du Roi perſécuteur. N'eſt-il pas étonnant que le Critique qui veut faire croire au public qu'il a lu le Livre

Hébreu de la vie & de la mort de Moïse, n'y ait pas vu la véritable cause de la fuite du Législateur des Juifs au désert de Madian, & de la crainte qu'il avoit de retourner en Egypte? Adopté par une grande Princesse, cette adoption, selon ce Livre Hébreu, lui donnoit des droits certains à la Couronne d'Egypte. Les progrès extraordinaires qu'il avoit faits dans les sciences & dans la sagesse des Egyptiens, l'en avoient rendu digne; & la réputation dont il jouissoit du plus savant & du plus éclairé de tous les hommes, en lui méritant l'estime & l'amour de la Nation, avoit formé contre lui un parti considérable de rivaux & d'envieux. Il s'agissoit de l'écarter d'un trône dont il faisoit si peu de cas, qu'il aima mieux souffrir avec ses freres que de régner sur des étrangers. D'ailleurs, cette Couronne étoit incompatible avec les vues de Dieu sur son peuple. Voilà donc la véritable cause de cette retraite, dont la mort d'un Egyptien, qu'il avoit puni, n'étoit que le prétexte; voilà la cause de cette crainte qu'il avoit

d'aller en Egypte ; il craignoit que, le Roi étant fort âgé, les amis de la Princeſſe ne formaſſent un parti pour le mettre ſur le trône ; mais Dieu l'avertit que le Prince eſt mort, que ceux qui cherchoient à lui ôter la vie étoient morts, que le trône eſt rempli, qu'il n'y a plus à craindre pour lui. Si les Commentateurs, juſqu'à ce jour, n'ont pas fait uſage de cette anecdote, c'eſt qu'aucun Critique, avant le Compilateur, ne s'étoit aviſé de leur citer le Livre Hébreu, qu'il ſe vante d'avoir lu dans une traduction Latine : nous nous ſerions bien gardés auſſi d'employer ces contes apocryphes, ſi notre Philoſophe ne nous en avoit pas fourni l'occaſion. Nous avons voulu lui faire remarquer la différence de nos réponſes avec les frivoles objections de ſon abſurde Commentaire, où il change en fumier ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux dans les Livres Sacrés, tandis que nous ſavons changer en or ſa mépriſable litharge.

Si nous étions du caractere du Critique, nous adopterions ces

idées brillantes que Joſephe & l'Auteur Hébreu de la vie & de la mort de Moïſe veulent nous donner de leur Héros : mais, inſtruits à l'école du divin Légiſlateur, qui foule aux pieds les grandeurs & l'opulence de l'Egypte, nous nous en tenons à la ſimplicité du Texte Sacré, & nous admirons, dans les craintes qu'éprouve Moïſe, la toute-puiſſance infinie de notre Dieu, qui ne paroît jamais avec plus d'éclat que dans la foibleſſe naturelle des inſtrumens qu'il emploie pour l'exécution de ſes deſſeins; & la défiance même du Saint Patriarche nous eſt un garant aſſuré de la vérité de ſon récit. C'eſt donc en vain que l'éloquent Commentateur, dans l'emphaſe de ſa note, met en oppoſition la timidité du ſerviteur de Dieu, avec l'ordre de faire trembler Pharaon. Ne doit-on pas, au contraire, s'écrier qu'il eſt grand, qu'il eſt puiſſant, ce Dieu qui ſe fait craindre par la voix d'un homme auſſi timide !

Releverai-je la platitude de cette expreſſion triviale : *Dieu va lui dire en Madian ?* Il n'y a point de peuple

ſur la terre qui nous offre des idées de Dieu plus vraies, plus juſtes, plus nobles, que le peuple Hébreu; & il n'eſt pas difficile de venger les deux expreſſions ſuivantes de l'Ecriture, que le Commentateur veut contrefaire ici & ridiculiſer. Gen. III, 8. *Cùm audiſſent vocem Domini Dei deambulantis in paradiſo, ad auram, poſt meridiem :* Adam & Eve ayant entendu la voix du Seigneur leur Dieu, qui ſe promenoit, dans le jardin d'Eden, au frais, après midi » ; cette belle image eſt empruntée d'un grand Seigneur qui ſe promene dans ſes parcs, & qui viſite ſes ſerviteurs occupés au travail ; Gen. XI, 5 : *Deſcendit autem Dominus ut videret civitatem & turrim quam ædificabant filii Adam* : « Or, le Seigneur deſcendit pour voir la ville & la tour » que bâtiſſoient les enfans d'Adam ». C'eſt la même idée : l'une & l'autre eſt d'une nobleſſe au deſſus de tout éloge ; il faut être bien peu verſé dans l'art de parler, pour ne la pas ſentir ; il faut être la matiere même pour trouver, dans ces mots, des preuves que les anciens ont cru Dieu

corporel. Voyez nos réponſes aux notes 20 & 52 ſur la Geneſe. Le Critique, en diſant *Dieu va dire*, a voulu parler comme s'il croyoit Dieu corporel, mais il prend mal ſon temps. Les démonſtrations de l'exiſtence de Dieu & des attributs divins, dont le fondamental eſt d'être eſprit, ſont demeurées ſans réplique de la part des prétendus Philoſophes ; c'eſt trop tard venir à la charge, & le trait eſt trop foible.

. . . . . *Telumque imbelle ſine ictû Projecit moriens.*

VIRGILE.

Troiſieme Difficulté.

Nous avons remarqué que cette troiſieme difficulté n'en faiſoit qu'une avec la premiere ; cependant nous en faiſons un article ſéparé, non pour la réſoudre, puiſque nous l'avons fait avantageuſement dans les réponſes précédentes, mais pour repouſſer l'injure que le Critique fait au divin Moïſe, en ces termes :

« Moïſe étoit coupable du meurtre » d'un Egyptien ; c'étoit un crime

» capital..... Il auroit pu être » exécuté ».

Oui, Moïse avoit tué un Egyptien; mais il n'étoit *point coupable*: Moïse, Prince de *son peuple injustement* opprimé, étoit en droit *de* punir ses oppresseurs, & il avoit donné aux Juifs une preuve éclatante de ce qu'ils devoient attendre de son courage & de sa protection, en délivrant un de ses freres de cet insolent Egyptien qui l'opprimoit. Son action fut présentée au Prince sous les couleurs, non d'un simple assassinat, mais d'une entreprise ambitieuse, comme si Moïse eût voulu se frayer le chemin au trône; le Tyran soupçonneux le croit à la tête d'un parti nombreux; en effet, il avoit des amis puissans à la Cour. Le prudent Israélite s'éloigne pour donner le temps à ces soupçons de se dissiper, à ses amis puissans de l'oublier, afin que, n'ayant plus que Dieu pour protecteur, il entreprenne avec beaucoup plus d'avantage que par le secours des hommes, la délivrance du peuple d'Israël. Dieu lui annonce donc la mort de ceux qui

cherchoient à le faire mourir, pour lui faire entendre que, si les quarante ans de sa retraite, dans le désert, ont vu mourir les envieux qui en vouloient à sa vie, ils ont aussi dispersé les amis qui pouvoient lui être utiles dans son entreprise ; que son peuple est son appui ; qu'il est temps de substituer le bras de Dieu aux bras mortels qui lui manquent : mais Dieu ne dit point à son serviteur, VA-T-EN DONC EN EGYPTE. Elevé à la Cour d'un puissant Prince, & dans la sagesse du plus éclairé de tous les peuples, Moïse n'avoit point *étudié le Manga, à des halles*. Dieu qui avoit résidé à sa naissance & à son éducation, qui l'avoit préservé des vices de la Cour, qui avoit été avec lui dans le désert, Dieu enfin qui l'accompagnoit dans toutes ses démarches, ne fait point un long chemin pour aller lui dire en Madian : VA-T-EN DONC ; mais l'Etre suprême, qui ne le perd point de vue, lui dit : *Vade & revertere in Ægyptum ;* « allez, retournez en Egypte » (Exod. IV, 19). Et il ne le lui dit point, parce qu'il refuse d'obéir, parce qu'il craint, parce qu'il semble

ſe défier. Moïſe avoit déjà pris congé de Jethro, ſon beau-pere, & en avoit reçu le compliment uſité en pareil cas, LEK LESCHALOM, *allez en paix*, quand l'Eternel lui donna cet ordre.

XVIII.

Etonnement & révolte des Critiques.

« Nos Critiques ne ceſſent de s'é-
» tonner que l'Ambaſſadeur de Dieu,
» qui va faire le deſtin d'un grand
» Empire, marche à pied ſans valet,
» & mette toute ſa famille ſur une
» bourrique ».

Le Compilateur *ne ceſſe* de ſe répéter ; il a déjà propoſé cette objection ſur la Geneſe, où nous avons fait voir que les Critiques *ne ceſſent* de juger des mœurs anciennes par celles de nos jours. L'étonnement de ces faux Philoſophes eſt une conſéquence de l'idée qu'ils ſe ſont faite de la grandeur & des richeſſes, ne croyant pas que l'autorité ſouveraine puiſſe être ſéparée de cet éclat qui l'environne. Cependant, cette ſimplicité de mœurs que nous remarquons dans

les Patriarches, nous l'admirons dans les Princes & les Rois des temps héroïques. On ne voit point, dans toute la Fable, qu'Hercule ait marché autrement qu'à pied; le chariot de la Princeſſe Nauſicaé eſt attelé de mules par les Princes ſes freres; le Roi Priam fait tirer ſon char, de deſſous la remiſe, par les Princes ſes enfans, qui attelent les mules, & qu'il gronde fortement pendant qu'ils s'acquittent de ce devoir. Mais ſans pénétrer dans l'obſcurité de ces temps ſi reculés, la France, dont les Rois ont toujours été reſpectés de toutes les Puiſſances de l'Europe, ne nous donne-t-elle pas, dans l'Hiſtoire de ceux de la premiere & ſeconde race, des exemples de cette heureuſe & noble ſimplicité qui choque nos fiers Critiques, & qu'ils cenſurent dans la vie des Patriarches?

. . . . Au printems, quand Flore, dans les plaines,
Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

BOILEAU.

L'Empereur de la Chine & le Grand Mogol, qui, tous les ans, à la tête des Grands de leur Empire, labourent eux-mêmes certaine quantité d'un champ, pour montrer à leurs ſujets qu'ils n'oublient pas la vie ſimple, frugale & laborieuſe des premiers Monarques, ne condamnent-t-ils pas la délicateſſe déplacée de nos orgueilleux Philoſophes, qui oublient que la naiſſance de la plupart d'entr'eux eſt infiniment au deſſous de celle des perſonnes ſacrées qu'ils oſent critiquer ?

« Les Critiques ſont révoltés que » Dieu diſe : j'endurcirai le cœur » de Pharaon ; cela leur paroît d'un » Génie malfaiſant plutôt que d'un » Dieu ».

Leur Compilateur, qui a étudié les Langues Orientales, & qui a lu le Livre Hébreu de la vie & de la mort de Moïſe, dans la traduction Latine du ſavant Jaumin, devroit bien travailler à appaiſer la révolte de ces eſprits dangereux. Quel malheur ne ſeroit-ce pas pour notre ſiecle, s'il voyoit de nouveaux Titans déclarer la guerre à la Divinité, entaſſer les Alpes

ſur les Pyrénées, les Dunes d'Angleterre, ſur les côtes de France, pour détrôner l'Etre Souverain, qui leur paroît plutôt un Génie malfaiſant qu'un Dieu ?

Ac veluti magno in populo ſi fortè coorta eſt
Seditio, ſævitque animis ignobile vulgus,
Jamque faces & ſaxa volant, furor arma miniſtrat.
Tùm pietate gravem ac meritis ſi fortè virum quem
Conſpexêre, ſilent, arrectiſque auribus adſtant;
Ille regit dictis animos & pectora mulcet.
VIRGILE.

« S'il s'éleve une ſédition dans » une grande ville ; ſi le peuple ſe » révolte, on voit voler les tiſons » & les pierres ; chacun s'arme de » ce que ſa fureur trouve ſous ſa » main. Qu'un homme recommandable par ſes bienfaits & par ſa » vertu, ſe préſente ; on ſe tait, on » l'écoute : ſon éloquence perſuaſive » adoucit les eſprits & calme les » cœurs ».

Ecoutez-moi, devroit-il leur dire : je ſais le Grec, j'ai étudié l'Hébreu ; votre révolte eſt mal fondée. Vous êtes dans l'erreur. Votre ignorance vous aveugle, & vous blaſphêmez

ce que vous n'entendez pas comme moi ; auſſi n'êtes-vous pas des Génies univerſels. Si vous poſſédiez les Langues ſavantes, vous ſauriez qu'elles ont des verbes moyens, qui, à la ſignification active & paſſive, en joignent une moyenne, que les Latins & nous ne pouvons rendre que par les verbes faire en ſorte, permettre, laiſſer faire, ſouffrir, tolérer. Le mot Hébreu, que la Vulgate a traduit par le futur actif *indurabo*, ſignifie, je permettrai que Pharaon s'endurciſſe, je le laiſſerai s'endurcir. Auſſi les défenſeurs de la Religion (que nous combattons), dans toutes les explications qu'ils donnent de ce paſſage, nous diſent-ils, pour répondre à notre objection, que Dieu ne fut jamais l'auteur du mal & du péché ; mais que, pour punir le pécheur de ſa perſévérance dans le mal, il l'abandonne à lui-même, il permet qu'il s'endurciſſe, il le laiſſe endurcir. N'eſt-ce pas dans ce ſens que nous répétions, en François, les mots Latins de la priere que l'on nous faiſoit apprendre lorſque nous étions enfans? Après avoir

dit,

dit, en Latin, *& ne nos inducas in tentationem*, on ne nous faiſoit pas dire, en François : « ne nous jetez » point, ne nous précipitez pas dans » la tentation » : mais, « ne nous laiſ- » ſez pas ſuccomber à la tentation, ne » permettez pas que nous ſuccom- » bions à la tentation » ; car, nous diſoit-on, *Deus intentator malorum eſt* : Dieu n'eſt point capable de porter au mal ; nous le ſavons bien ; nous nous flattons cependant que la réputation de Savans que nous nous ſommes donnée, en impoſe au public ; mais notre temps eſt paſſé, on eſt revenu de nos impoſtures ; rentrons en nous-mêmes, ou taiſons-nous. Combien une telle remontrance, de la part du Compilateur, ne feroit-elle pas d'impreſſion ſur les génies tranſcendans, dont il n'eſt que le Copiſte, quoiqu'il prétende à l'honneur d'être leur Chef ?

« Dieu qui rencontre Moſé dans » un CABARET ».

Voyez les réponſes à la note 143 ſur la Geneſe, où nous avons prouvé, aux Critiques, que l'Hébreu *malon*, & le Latin *diverſorium*, ne ſignifient

point une hôtellerie, encore moins un cabaret : qu'ils signifient un lieu à découvert le long d'un chemin ou d'un bois, ou au pied d'une montagne, où les Voyageurs dressoient leurs tentes lorsqu'ils ne pouvoient pas gagner les villes pour prendre leur repas ou passer la nuit. Il y a pourtant cette différence entre les deux notes, que le Critique change ici le mot d'hôtellerie en celui de CABARET; il a cru que ce mot, *cabaret*, étoit plus propre pour son dessein d'avilir Moïse, a qui il ne peut pardonner d'avoir écouté Dieu dans le buisson ardent, de s'être chargé de ses ordres divins pour Pharaon & les Israélites, d'avoir opéré l'admirable délivrance de ce peuple, de leur avoir donné une loi & des préceptes au dessus de tout ce que la Philosophie humaine a de plus raisonnable; & pour se venger de Dieu, qui, ayant pitié des égaremens du cœur humain, se montre à l'homme de toutes les manieres, pour le retirer des piéges que le démon, la chair & le philosophisme *ne cessent* de lui tendre, il le fait aller au CABARET.

« Dieu qui veut tuer Moïſe, parce » qu'il n'a pas circoncis ſon fils.... » Nul Juif ne fut circoncis en » Egypte.... Il n'eſt dit nulle part » que Moſé eut le prépuce coupé ».

Pendant les dernieres années que les Iſraélites paſſerent en Egypte, la violence de la perſécution engagea le plus grand nombre d'entr'eux à effacer ſur eux-mêmes, & à ne point mettre ſur leurs enfans la marque diſtinctive de la circonciſion, que Dieu avoit ordonnée à Abraham & à ſa poſtérité ; par conſéquent, le plus grand nombre des Juifs étoient incirconcis ; mais il eſt faux qu'ils le fuſſent tous. Dans les plus grandes prévarications de ce peuple ſingulier, Dieu s'eſt toujours réſervé un petit nombre de ſerviteurs fideles, qui ont préféré l'obſervance de ſes commandemens à la crainte des hommes. Amram, dont le fils devoit être le libérateur d'Iſraël, ſe diſtingua par ſa fidélité ſur tous les autres ; on le voit par le ſoin qu'il eut de cacher la naiſſance d'Aaron & de Moïſe. Eſt-il croyable qu'il ne mit point ſur le corps de ce dernier,

qu'il garda trois mois chez lui, le ſceau des enfans d'Abraham? Eſt-il néceſſaire que l'Ecriture le diſe formellement? La piété du pere & de la mere ne ſont-elles pas une preuve ſuffiſante qu'ils n'ont pas manqué à ce devoir? Des deux fils de Moïſe, il n'y en a qu'un qui ne ſoit pas circoncis; Gerſam l'étoit; ce n'eſt que pour l'incirconciſion d'Elieſer que Dieu menace Moïſe. Si ce Saint Homme avoit eu ſoin de circoncire ſon aîné, n'eſt-ce pas encore une preuve qu'il l'étoit lui-même? Si ſon cadet ne l'étoit pas, il faut croire que les douleurs que le premier eſſuya dans l'opération, effrayerent la famille de Jethro, que Séphora s'oppoſa à la circonciſion du ſecond, que Moïſe eut la foibleſſe de céder aux larmes & aux plaintes de ſa femme. Mais Dieu, dont les ordres abſolus ſont impreſcriptibles, ſe préſente à cette famille rebelle; il donne à ce couple, idolâtre de leur enfant, la triſte alternative, au pere, de perdre la vie ou ſon enfant, à la mere, de perdre ſon enfant ou ſon mari. Séphora ne délibere pas un

instant : elle prend une pierre tranchante, & obéissant à Dieu, elle s'écrie : « Seigneur, que ce sang, qui » coule du corps de mon fils, me » conserve celui de mon époux ». Que le Critique consulte la paraphrase Chaldaïque d'Onkelos, sur ces paroles du Texte Hébreu : *Sponsus sanguinum es mihi* : « Vous m'êtes » un époux de sang ; » & il y lira en propres termes : *Propter sanguinem circumcisionis hujus, detur sponsus nobis* : « Que mon époux me soit » donné, qu'on lui conserve la vie, » pour le sang de cette circoncision ». Séphora n'eut pas prononcé sa vive & courte priere, que l'Ange du Seigneur, qui tenoit Moïse, prêt à l'immoler à sa vengeance, le lâche aussi-tôt.

Cet événement « excite toute » la mauvaise humeur de Bolingbrooke..... Ce Lord avoit un » grand génie ; on lui reproche » d'avoir usé, à l'excès, de la liberté » de son pays ».

La mauvaise humeur de ce bilieux Anglois, est tout-à-fait mal fondée. Moïse, chargé de porter aux Israé-

lites, les ordres de Dieu, ſe trouvoit dans le cas d'une déſobéiſſance impardonnable. La raiſon que les Juifs ne s'étoient point circoncis en Egypte, bien loin de le diſculper, aggravoit ſa faute, puiſqu'il devoit donner l'exemple à ſon peuple; s'il ne l'étoit pas lui-même, c'étoit une raiſon de plus pour mériter la mort. Mais il étoit circoncis; ſon fils aîné l'étoit auſſi; un petit nombre de pieux Iſraélites avoient été fideles à cette religieuſe pratique; & celui qui alloit ſe mettre à leur tête, ſouffroit, par foibleſſe pour ſa femme, un incirconcis dans ſa maiſon; & cette femme, qui venoit, avec ſon mari, prendre part à la bénédiction d'Abraham, refuſoit de mettre, ſur ſon fils, le ſceau de cette bénédiction. De bonne foi, & ſans prévention, n'étoit-ce pas déranger toute l'économie de la loi Judaïque? N'étoit-ce pas renverſer tout le ſyſtême que Moïſe alloit cimenter? Une ſi grande inconſéquence n'auroit-elle pas été capable d'exciter toutes les mauvaiſes humeurs de cent mille Bolingrooke? Et ces grands génies

auroient-ils pardonné à Dieu, s'il en eût agi autrement ?

Quelque liberté que le pays des Bolingrooke donne à ſes habitans de penſer, de parler & d'écrire, toujours eſt-il vrai de dire, que l'excès qu'on lui reproche auroit dû arrêter le Compilateur, & l'empêcher de mettre au jour, dans un Commentaire ſur la Sainte Ecriture, les égaremens de ce génie, & toute ſa mauvaiſe humeur. Non-ſeulement il n'eſt pas honnête d'avoir de l'humeur, l'égalité d'ame étant un apanage précieux de la vertu; (des hommes qui ſe piquent de philoſophie, ne doivent jamais prendre de l'humeur, encore moins de la mauvaiſe) mais de plus, il n'y a point de gouvernement qui autoriſe la révolte. Et, ſi c'eſt un crime de ſe révolter contre ſon Prince, combien ne doivent pas être criminels ces inſenſés Critiques qui ſe ſont révoltés contre Dieu, qui dit : *J'endurcirai le cœur de Pharaon ?* Si cette expreſſion leur a paru d'un génie malfaiſant, plutôt que d'un Dieu, ils ont dû penſer que Dieu

n'étant point un génie malfaisant, ce qu'il dit, par ces paroles qui les révoltent, doit avoir un autre sens que celui qu'ils lui prêtent ; *ils* ont dû se révolter contr'eux-mêmes, contre leur ignorance, ou leur mauvaise foi de ne pas entendre, ou de ne vouloir pas entendre le sens de ces terribles paroles. Ne craignent-ils donc pas qu'elles ne s'effectuent à leur égard, & que Dieu les abandonnant à leur sens réprouvé, leur cœur ne s'endurcisse entiérement, par la soustraction de ses miséricordes, dont ils se rendent, de jour en jour, plus indignes par leur excès & par leur révolte ?

CHAPITRE V.

1. APRÈS cela, Moïse & Aaron vinrent trouver Pharaon, & lui dirent : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : laissez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des sacrifices (*a*) dans le désert.

(*a*) Au lieu de ces mots de la Vulgate, UT SACRIFICET MIHI, « afin qu'il m'offre

2. Mais Pharaon lui répondit : Qui eſt le Seigneur, pour m'obliger à entendre ſa voix, & à laiſſer ſortir les Iſraélites ? Je ne connois point le Seigneur, & je ne laiſſerai point aller Iſraël.

3. Ils lui dirent : Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'aller lui offrir des ſacrifices à trois journées de chemin dans le déſert, de peur que nous ne ſoyons frappés par la peſte ou par l'épée.

4. Le Roi d'Egypte leur répondit : Moïſe & Aaron, pourquoi détournez-vous le peuple de leur ouvrage ? Allez à vos travaux.

5. Il ajoute : Ce peuple eſt trop nombreux ; vous voyez que cette populace s'eſt extrêmement accrue ;

» des ſacrifices », le Texte original dit : *oueïachogghou li*, UT CELEBRENT FESTA MIHI, « afin qu'ils célebrent des fêtes en mon honneur » ; *ʒabach*, chez les Hébreux, ſignifie ſimplement ſacrifier, mais *chaghagh* veut dire quelque choſe de plus ; il déſigne une aſſemblée de tout le peuple, une fête, des ſacrifices, & généralement tout ce qui peut accompagner une grande ſolemnité.

que ſera-ce ſi on lui relâche quelque choſe de ſes ouvrages (*a*) ?

(*a*) L'Hébreu qu'a ſuivi la Vulgate, porte : *Ecce multus nunc populus terræ, & ceſſare feciſtis eos ab oneribus ſuis*, « voilà que le » peuple du pays eſt à préſent en grand » nombre, & vous lui faites quitter ſes tra» vaux » ; mais le Samaritain offre un meilleur ſens : *Ecce multus nunc præ populo terræ, & ceſſare feciſtis eos ab oneribus ſuis*, « voilà » que les Hébreux ſont en plus grand nom» bre que les habitans du pays, que les » Egyptiens, & vous leur faites quitter » leurs travaux ».

La ſource de cette différence vient uniquement du *מם*, qui répond à notre lettre *M*, & qui ſe trouve, dans le Samaritain, à la tête du mot, *peuple*, en ſorte qu'au lieu de *am*, on lit *méam*.

Qui s'imagineroit jamais que l'addition, le retranchement ou le changement d'une ſeule lettre, pût faire varier ſi fort le ſens ? C'eſt cependant ce qui arrive ſans ceſſe dans les Langues Orientales, & ſur-tout dans la Langue Hébraïque. Voilà la vraie origine d'un grand nombre de diverſes leçons qui embarraſſent ſouvent la plupart de nos Commentateurs, mais qui n'en impoſent jamais à quiconque eſt au fait de la critique ſacrée. Cet exemple tout ſeul, ne ſeroit-il pas capable de faire ſentir l'importance de l'érudition orientale, pour entrer dans le vrai ſens de l'Ecriture Sainte ?

Le Pere Houbigant, qui adopte l'expreſ-

6. Il donna donc ce jour-là même cet ordre aux Officiers qui avoient l'intendance des travaux des Israélites, & à ceux qui exigeoient du peuple les ouvrages qui leur étoient imposés ; & leur dit :

7. Vous ne donnerez plus, comme ci-devant, de paille (*a*) à ce peuple

---

sion du Samaritain, *pra populo terra*, suppose que la leçon primitive de ce Texte portoit, non pas simplement HEN RABBIM, *ecce multi* (*sunt*), mais HINNAM RABBIM, ou HEN RABBIM HEM, *ecce isti multi* (*sunt*), ou *ecce multi* (*sunt*) *isti* ; mais nous l'avons dit, & nous ne saurions trop le répéter, nous sommes ennemis d'une critique qui n'est appuyée ni sur les manuscrits originaux, ni sur les anciennes versions ; si on se départ une fois du sage principe que nous nous sommes prescrit à cet égard, tout sera désormais arbitraire dans les Ouvrages des Anciens. D'ailleurs n'est-ce pas un usage reçu, non-seulement dans l'Hébreu, mais encore dans toutes les Langues savantes, de sous-entendre souvent le pronom ?

(*a*) La paille que Pharaon défend de donner aux Israélites, n'étoit point pour chauffer les fours à briques, qui n'étoient pas en usage dans les temps anciens ; mais elle étoit destinée à être mêlée avec la brique, ou avec la terre broyée, afin de lui donner plus de consistance. L'on voit encore au-

pour faire leurs briques : mais qu'ils en aillent chercher eux-mêmes.

8. Et vous ne laisserez pas d'exiger d'eux la même quantité de briques qu'ils rendoient auparavant, sans en rien diminuer ; car ils n'ont pas de quoi s'occuper.

9. Qu'on les accable donc de travaux, & qu'on les contraigne de faire tout ce qu'on exige d'eux, afin qu'ils ne se laissent point aller à des discours vains & trompeurs.

10. Alors les Officiers qui avoient l'intendance sur les ouvrages, & ceux qui les exigeoient du peuple, vinrent dire aux Hébreux : Voici l'ordre de Pharaon : je ne vous donnerai plus de paille.

11. Allez en amasser où vous pourrez ; & néanmoins on ne vous diminuera rien de votre ouvrage.

12. Et le peuple se répandit de tous côtés dans les campagnes de l'Egypte, pour amasser de la paille.

---

jourd'hui, dans plusieurs contrées de l'Orient, des bâtimens construits avec ces sortes de briques, qui n'ont été cuites, ou plutôt séchées qu'au soleil.

13. Et ceux qui avoient l'intendance des travaux, preſſoient les Hébreux, & leur diſoient : Rendez tous les jours la même quantité de briques que vous rendiez auparavant, lorſqu'on vous fourniſſoit la paille.

14. Et ceux qui étoient commis ſur les ouvrages des Iſraélites, les maltraitoient à coups de verges, & leur diſoient : Pourquoi n'avez-vous pas fourni, ni hier, ni aujourd'hui, le nombre de briques que vous faiſiez auparavant ?

15. Alors ceux qui étoient commis pour preſſer les Iſraélites, vinrent ſe plaindre à Pharaon, & lui dirent : Pourquoi traitez-vous ainſi vos ſerviteurs ?

16. On ne nous donne plus de paille, & on veut que nous rendions la même quantité de briques : vos ſerviteurs ſont battus de verges, & on tourmente injuſtement votre peuple.

17. Pharaon leur dit : Vous n'êtes point occupés, & c'eſt ce qui vous fait dire : Allons ſacrifier au Seigneur.

18. Retirez-vous, & allez travailler : vous n'aurez point de paille,

& vous ferez la même quantité de briques qu'auparavant.

19. Ainſi les commis qui commandoient aux Iſraélites, ſe voyoient dans un grand embarras, parce qu'on ne vouloit pas diminuer le nombre des briques qu'on exigeoit d'eux auparavant.

20. Et ils vinrent trouver Moïſe & Aaron qui s'étoient tenus près de là, en attendant qu'ils ſortiſſent d'avec Pharaon; & ils leur dirent:

21. Que le Seigneur voie, & qu'il juge entre vous & nous; car vous nous avez mis en mauvaiſe odeur (*a*) devant Pharaon, & de-

(*a*) Ces paroles, *fetere feciſtis odorem noſtrum*, « vous nous avez mis en mauvaiſe » odeur », ſont un tour bien familier aux Hébreux, pour marquer qu'on a été rendu odieux. Jacob dit à ſes fils, après le maſſacre de Sichem, Gen. XXXIV, 30: « Vous m'avez » fait ſentir mauvais aux Cananéens ». Dans le premier livre des Rois, chapitre XIII, verſet 4, il eſt dit: « qu'Iſraël étoit en » mauvaiſe odeur aux Philiſtins »; & dans le même livre, chapitre XXVII, verſet 12, Achis, en parlant de David, s'exprime ainſi: « Il s'eſt mis en très-mauvaiſe odeur » parmi ſon peuple ». Dans tous ces endroits,

vant ſes ſerviteurs, & vous lui avez mis en main une épée pour nous faire mourir.

22. Et Moïſe s'étant retourné vers le Seigneur, lui dit : Seigneur, pourquoi avez-vous affligé ce peuple? Pourquoi m'avez-vous envoyé ?

23. Car, depuis que je me ſuis préſenté devant Pharaon pour lui expoſer vos ordres, il a maltraité (*encore plus*) votre peuple, & vous ne l'avez point délivré.

CHAPITRE VI.

1. LE Seigneur dit à Moïſe : C'eſt à préſent que vous allez voir ce que je ferai à Pharaon. Car je le contraindrai, par la force de mon bras, à laiſſer aller les Iſraélites, &

c'eſt le même verbe *BAASH*, *fetere*, qui eſt conſtamment employé ; une fois dans la conjugaiſon *niphal*, & les autres dans la conjugaiſon *hiphil*. Enfin, l'Apôtre des Gentils, ſe conformant au génie de ſa Langue maternelle, dit, dans un ſens contraire, II. Cor. II, 15, « nous ſommes la bonne odeur de » J. C. », *Chriſti bonus odor ſumus*.

il les obligera lui-même de sortir forcé par une main puissante.

2. Le Seigneur ajouta : Je suis le Seigneur,

3. Qui ai apparu à Abraham, à Isaac & à Jacob, comme le Dieu tout-puissant : mais je ne leur ai point révélé mon nom ADONAÏ (*a*).

(*a*) L'Hébreu porte à la lettre : *Et visus sum ab Abraham, Isaac & Jacob, in Deo, SCHADDAI, & nomine meo, JEHOVA, non cognitus sum eis*, « je me suis fait connoître » à Abraham, à Isaac, à Jacob, comme » le Dieu *Tout-puissant*, SCHADDAI, mais » je n'en ai pas été connu sous l'attribut de » JEHOVA ».

Le sens de ce fameux passage n'est pas que les Patriarches aient absolument ignoré le nom de JEHOVA, mais seulement qu'ils n'en aient pas connu toute la force & l'énergie. En effet, il est dit dans la Genese, IV, 26. XIV, 22, XV, 7, que les descendans de Seth furent surnommés du nom de JEHOVA, qu'Abraham leva la main au nom de JEHOVA, que Dieu dit lui-même au Pere des Croyans : Je suis le Dieu JEHOVA, qui vous ai tiré d'Ur des Chaldéens. D'ailleurs pouvoient-ils le reconnoître *Tout-puissant*, SCHADDAI, sans le reconnoître JEHOVA, c'est-à-dire, *l'Etre* par excellence, celui qui est, qui étoit & qui sera ? Ils le connoissoient donc, ce nom incommunicable ; mais ils ne possédoient

4. Et j'ai fait alliance avec eux, (*& je me ſuis engagé*) à leur donner

---

pas toute l'étendue de ſa ſignification. *Jehova* veut dire encore l'être immuable, & par conſéquent l'être infiniment fidele à ſes promeſſes. Or, Dieu ne s'étoit pas manifeſté aux Patriarches ſous ce rapport particulier; il ne leur avoit pas encore donné des preuves éclarantes de ſon ſouverain pouvoir & de ſa fidélité inviolable à ſa parole, comme il en donna à leurs deſcendans, & à l'incomparable Moïſe.

Il faut rendre le mot Hébreu *ſchem*, par celui d'attribut, au lieu de nom, comme ſi Dieu diſoit à Moïſe : « Je n'étois connu des » Iſraélites que par mon attribut de Dieu » fort & tout-puiſſant, c'eſt-à-dire, que » comme capable de remplir les promeſſes » que je leur avois faites; mais à préſent » je me ferai connoître à eux ſous la rela- » tion de *Jehova*, ou comme exécutant ce » que j'avois promis ». Il ne s'agit donc pas ici du mot, mais de la choſe, ou même ſeulement du degré de la choſe. Dieu annonce à Moïſe que les Iſraélites vont ſentir, dans toute ſon étendue, l'énergie du nom de *Jehova*, en jouiſſant de l'accompliſſement des promeſſes qu'il avoit lui-même faites à leurs peres (Gen. xv, 14, 18); qu'ils vont connoître la réalité de ce nom, mieux que jamais leurs ancêtres ne l'avoient connu; & qu'au lieu que leurs peres n'eurent que les promeſſes, ils auront la réalité (Héb.

la terre de Canaan, la terre où ils ont été voyageurs & étrangers.

---

xi, 13. Exod. vi, 6. vii, 8). Il eſt certain, d'une part, que le mot de *Jehova* ſignifie proprement, en divers endroits de l'Exode, *celui qui accomplit ſes promeſſes*, qui les *fait être*, qui les *réaliſe*, comme dans les chapitres v, 17. vii, 5, & ailleurs. Il n'eſt pas moins vrai que ces expreſſions, *je n'ai point été connu*, peuvent être traduites comparativement, *je n'ai pas été ſi bien connu*. On trouve des exemples ſemblables, Gen. xxii, 28. Matt. ix, 13. 1. cor. i, 17. 2. cor. iii, 10, &c. De plus, ſi l'on y prend garde, Dieu ne dit pas à Moïſe : *Mon nom de Jehova n'a point été connu des Iſraélites*; il lui dit : *Je n'ai point été connu d'eux par mon nom*, c'eſt-à-dire, par ce que ce nom emporte, & qui va à effectuer mes promeſſes, en leur donnant le pays de Canaan, après les avoir délivrés de la ſervitude d'Egypte. C'eſt ainſi que Maimonide a entendu ce paſſage, comme Fagius l'a remarqué. *J'ai promis*, veut dire le Seigneur, ſelon ce ſavant Rabbin, *mais je n'ai pas encore tenu*. Hackſpan obſerve qu'on trouve une façon de parler, toute ſemblable à celle que nous examinons, dans Iſaïe, lii, 5, 6, où Dieu parle ainſi : *Ils ont contribué habituellement & chaque jour, à ce que mon nom fût blaſphémé; c'eſt pourquoi mon peuple connoîtra mon nom, c'eſt pourquoi il ſaura en ce jour-là que c'eſt moi qui aurai dit : Me voici.* Eſt-ce que

5. J'ai entendu les gémiſſemens des enfans d'Iſraël, (*& j'ai vu les*

---

juſques-là le peuple Juif ne connoiſſoit pas que le nom de *JEHOVA* étoit un des noms de Dieu ? Ce n'eſt pas ce que l'Eternel indique. Il veut dire que ceux d'entre les Juifs qui blaſphêment ce grand nom, ſeront confondus par les preuves inconteſtables qu'il leur donnera, que ce n'eſt pas en vain qu'il le porte, lorſqu'accompliſſant ſes promeſſes immuables, il briſera les fers qui les retiennent eux-mêmes captifs à Babylone ; événement glorieux, après lequel ils ne pourront plus douter qu'il ne ſoit effectivement *JEHOVA*. Ajoutons que ce nom ineffable exprime non-ſeulement l'éternité de l'exiſtence de Dieu, & ſon immuable véracité, mais encore ſa toute puiſſance, qui donne l'être à toutes choſes. Jamais ce dernier attribut de Dieu n'avoit été manifeſté aux yeux des Patriarches avec tant d'éclat, qu'il alloit l'être par Moïſe, dont le miniſtere devoit être ſignalé par tant de prodiges & de miracles. Dieu s'étoit révélé aux anciens par des viſions & par des ſonges, mais non par des ſignes & par des prodiges. Moïſe étoit le premier de ſes ſerviteurs qui eût pu le faire connoître au monde par cet endroit : d'où Maimonide conclut judicieuſement, que l'eſprit de prophétie réſidoit en Moïſe, d'une façon plus excellente & plus glorieuſe qu'il n'avoit encore réſidé dans aucun mortel. Voyez la Bible de CHAIS,

travaux) dont les Egyptiens les accablent, & je me suis souvenu de mon alliance.

où sont rapportés les sentimens des plus illustres Interpretes Anglois; voyez aussi *l'Histoire Universelle* d'Angleterre.

Il est surprenant que l'illustre Auteur de la Vulgate ait mis ici ADONAI au lieu de JEHOVA. Suivoit-il en cela l'impression du superstitieux Rabbin, qu'il nous assûre, dans ses écrits, avoir eu à ses gages? Toujours est-il vrai, qu'aucune loi divine ou humaine ne défend d'écrire ou de prononcer le nom de Dieu, quand on le fait avec respect; d'ailleurs s'il est défendu d'articuler le nom de Jehova, je ne vois pas pourquoi il seroit permis de se servir des autres noms de Dieu. N'expriment-ils pas tous, chacuns à leur maniere, quelqu'un des divins attributs?

Les anciens Interpretes des Livres Saints qui ont précédé ou suivi Saint Jerôme, se sont tous fait le même scrupule; aussi étoient-ils Juifs pour la plupart. Les Septante, Aquila, Symmaque & Théodotion, rendent toujours JEHOVA par KURIOS (Κυριος), *le Seigneur*. Onkelos, Auteur de la premiere paraphrase Chaldaïque, n'ose pas mettre tout au long le nom de Jehova, il se contente de l'abréger; il n'en écrit que la lettre initiale, qui est l'*iod* י, & qu'il double de cette façon, יי, en l'accompagnant des points-voyels, *schéva* & *chamets*, que porte, outre le *cholem*, le mot de Jehova. L'exemple de ce Juif a été suivi

6. C'eſt pourquoi, dites (*de ma part*) aux enfans d'Iſraël : Je ſuis le

par le Paraphraſte de Jéruſalem, par Jonathan-Ben-Uzziel, par les Auteurs des Thalmuds de Jéruſalem & de Babylone, enfin par tous les Rabbins qui ont compoſé des Commentaires Chaldéens. Ce qui paroîtra même bien ſingulier, c'eſt que, quoique les mots & les caracteres de la Langue Perſane ſoient fort différens de ceux des Langues Hébraique & Chaldaique, l'Interprete Perſan a néanmoins exprimé le nom de Jehova de la même maniere, & avec les mêmes caracteres que les Ecrivains Chaldéens dont nous venons de parler. L'Interprete Syrien l'a rendu par *Morio*, l'Ethiopien par *Yerzio*, *le Seigneur*, & l'Arabe par *Allahou*, *Dieu*.

L'on peut conclure de tout ce que nous venons de rapporter, que c'étoit une coutume reçue chez les Juifs, de ne pas prononcer le nom de *Jehova*. Flavius Joſeph, dans ſes Antiquités Judaïques, & Philon, dans la vie de Moïſe, nous apprennent combien cette pratique étoit ancienne. Maimonide dit que, depuis le retour de la captivité de Babylone, on ne le prononçoit jamais ailleurs que dans le Temple, & en préſence d'un certain nombre de Diſciples choiſis, qui pouvoient ſeuls l'entendre. L'on en défendit la prononciation hors ce ſaint lieu, au rapport de Philon, ſous peine de mort. Le ſecond Temple une fois détruit, on ceſſa entiérement de le proférer.

Seigneur, qui vous délivrerai de la prison des Egyptiens, qui vous af-

Les Juifs d'aujourd'hui ne sont pas moins superstitieux à cet égard que leurs ancêtres. Buxtorf nous apprend, dans sa Synagogue Judaïque, chapitre IV, qu'ils n'oseroient articuler aucun des noms de Dieu, dans un lieu mal propre, ni s'y souvenir de ses commandemens; il ajoute que pour le nom de *JEHOVA*, ils ne se croient jamais permis de le prononcer.

C'est pourquoi ils sont dans l'usage de dire *ADONAÏ* par-tout où se trouve le nom de *JEHOVA*, à moins qu'il ne soit suivi ou précédé d'*ADONAÏ*, car alors ils lisent *ELOHIM*. Aussi les Docteurs Massorethes de l'Ecole de Tiberiade, ont-ils mis sous les quatre lettres de *JEHOVA*, les points-voyels d'*Adonaï* ou d'*Elohim* (1).

De-là vient, conclut-on communément, que l'on a perdu la véritable prononciation du nom de *JEHOVA*, sur laquelle varient si fort les anciens & les modernes. Parmi les anciens, les uns prononcent *JEVO*, avec Sanchoniaton dans Eusebe; les autres *JAO*, avec Diodore de Sicile, Macrobe, Saint Clement d'Alexandrie, Saint Jérôme &

(1) Quelquefois les Juifs se servent simplement du mot *HA-SCHEM*, *le nom*. Dans leurs lettres, par exemple, & dans leurs discours ordinaires, au lieu de dire *iehoah ïebarekéka*, Jehova vous béniſſe, ils disent *ha-schem ïebarekéka*, le nom vous béniſſe!

franchirai de la servitude, & qui vous racheterai par la force de mon

Origene ; les autres *Jahé* ou *Javé*, avec les Samaritains, Saint Epiphane & Théodoret ; les autres *jahoh*, *javo*, *jaou*, avec plusieurs Auteurs ; parmi les modernes, il n'y a pas plus d'uniformité ; les uns prononçent *javoh* avec Louis Cappel ; les autres *jahvé*, avec Drusius ; les autres *jehava*, avec Mercier ; les autres *jehva*, avec Hottinger ; les autres *jovah*, avec Castalion ; les autres enfin, *jawoh* ou *javoh*, avec le Clerc. Nous ne parlons pas ici de la prononciation *pipi*, parce qu'elle découle d'une source trop corrompue ; quelques Grecs l'avoient imaginé à cause d'une certaine ressemblance des lettres Hébraïques יהוה avec les Grecques ΠΙΠΙ.

Mais malgré l'étonnante variété qui s'est introduite dans la prononciation de ce nom sacré, nous croyons pouvoir assurer qu'elle n'est pas plus perdue que celle de tous les autres mots du Texte Hébreu. Car qui peut nous répondre que dans une Langue morte depuis plus de deux mille ans, dans une Langue dont le mécanisme est si différent de celui des nôtres, dans une Langue enfin, dont la plupart des mots ne sont composés que de consonnes, on ait pu conserver la vraie prononciation qui avoit cours du temps de Moïse ? Tout ce qu'on peut faire pour l'Hébreu, ainsi que pour le Grec & le Latin, c'est d'approcher, & même de loin, de la vraie prononciation qui étoit reçue, lors-

bras, & en exerçant la sévérité de mes jugemens sur ceux qui vous oppriment.

---

que la Langue étoit vivante, & qu'un corps de Nation la parloit. Or, je soutiens qu'on n'est pas plus éloigné de la véritable prononciation du nom *Jehova*, que de celle de tout autre terme Hébreu. En effet, ou l'on fait attention dans la lecture, aux points-voyels qu'ont inventés les Docteurs Massorethes, ou l'on considere le Texte, tel qu'il est sorti des mains du divin Historien, avec les seules lettres Hébraïques: dans le premier cas, le mot sera ainsi figuré, יהוה, & on prononcera *Jehoah*, à la Portugaise, ou *Jehovah*, à l'Allemande, puisque les trois points-voyels de ce nom, sont le *schéva*, le *cholem*, le *chamets*, & répondent à nos voyelles *E*, *O*, *A*. Quel est l'homme qui se croira en état de prouver que les Massorethes ont rencontré plus juste pour les autres mots que pour celui-ci? Peut-on ignorer que ces Docteurs Juifs n'ont imaginé leur maniere de prononcer, que douze à treize cents ans après la captivité de Babylone, temps où la Langue Hébraïque a cessé d'être une Langue vivante? Si l'on fait abstraction des points-voyels (1),

---

(1) Quoique l'expression *points-voyelles*, soit usitée, tout examiné j'aime mieux écrire *points-voyels*, parce que *points* est masculin, & que *voyels* est ici un adjectif qui doit prendre le genre de son substantif, *puncta vocalia*.

7. Et

7. Et je vous prendrai pour mon peuple, & je serai votre Dieu,

---

qui sont d'une invention moderne, l'on n'aura, pour ce nom, que les quatre lettres, *iod*, *hé*, *ouaou*, *hé*, יהוה, & l'on prononcera *IHOH*, puisque ces lettres Hébraïques répondent aux lettres Françoises *I*, *H*, *O*, *H*. J'ai même tout lieu de penser que cette derniere prononciation, qui est la plus simple, approche davantage de celle de Moïse.

Les Juifs croient que ceux qui possédoient la vraie prononciation de ce nom, étoient en état d'opérer les plus grands prodiges en le proférant; c'est même à cela qu'ils attribuent les miracles de Moïse & de Jésus-Christ (qu'ils n'ont jamais nié, non plus que les anciens Païens, ceux même qui étoient les ennemis les plus acharnés du Christianisme, tels que Celse, Porphire Julien & Hierocles, ce qui est digne de remarque). L'Auteur de *la Bible enfin expliquée*, toujours avide de fables, saisit avec empressement celle-ci, & s'en nourrit. Il a même la bonne foi de mettre sur le compte de Saint Clément d'Alexandrie & d'Origene, ce que ces Peres de l'Eglise rapportent historiquement de la croyance ridicule des Juifs & des Païens; mais nous vengeons pleinement l'honneur de ces grands hommes, dans nos Réponses aux Difficultés des Incrédules.

Nous conclurons, à la louange des Samaritains, qu'ils sont beaucoup moins superf-

lorſque je vous aurai délivré de la priſon des Egyptiens.

8. Et que je vous aurai fait entrer dans le pays, que j'ai promis avec ſerment de donner à Abraham, à Iſaac & à Jacob. Car je vous en mettrai en poſſeſſion, moi qui ſuis le Seigneur.

9. Moïſe rapporta donc tout cela aux enfans d'Iſraël : mais ils ne le crurent pas, à cauſe de l'extrêmité où ils étoient réduits par l'excès des travaux (dont on les accabloit) (*a*).

---

titieux que les Juifs. Ils n'ont point craint de prononcer le nom de JEHOVA ; nous le trouvons en toutes lettres dans la verſion qu'ils ont faite, en Samaritain vulgaire, de leur Pentateuque, preuve ſans réplique qu'ils ſont dans l'uſage de le prononcer ; car à quelle autre fin auroient-ils pu laiſſer paroître ce nom ſacré, dans une Traduction qui étoit faite pour le peuple ?

(*a*) Le Samaritain, après le verſet 9e, ajoute ce qui ſuit :

Ouaïomerou él moſchéh chadal na mimmennou ouenaabedah éth mithſeraim ki tob la-nou abodéh mithſeraim mimmuthénou bammidebar.

Dixeruntque Moïſi ; ceſſa à nobis & ſerviemus Ægyptiis ; quia melius eſt nobis ſervire Ægyptiis, quam mori in deſerto.

« Et ils dirent à Moïſe, retirez-vous maintenant de nous, & laiſſez-nous ſervir

10. Le Seigneur parla encore à Moïse, & lui dit :

11. Allez trouver Pharaon, Roi d'Egypte, & dites-lui de laisser sortir de son pays les enfans d'Israël.

12. Moïse répondit au Seigneur : Vous voyez que les enfans d'Israël ne m'écoutent plus : & comment Pharaon m'écoutera-t-il ? sur-tout étant comme je suis incirconcis des levres (*a*) ?

» les Egyptiens. Il vaut bien mieux que » nous demeurions leurs esclaves, que d'aller » mourir dans un désert ».

Ces paroles, qui sont répétées au chapitre XIV, verset 12, se lisent ici fort à propos, & rempliſſent très-bien la lacune du Texte Hébreu. Ces sortes de répétitions sont dans le goût de la belle nature ; elles respirent un certain air de candeur qui charme & persuade ; elles annoncent l'antique : Homere, le plus ancien Auteur profane que nous ayons, est toujours fidele à cet usage ; en cela, comme en bien d'autres choses, il confirme le costume qui est constamment observé dans le Pentateuque Samaritain.

(*a*) Moïse se sert, aux versets 12 & 30, de l'expression orientale, *aral sephataim*, *incircumcisus labiis*, pour désigner l'impureté de ses levres & de sa bouche. C'est la modestie de ce grand homme qui lui fait tenir ce

13. Et voilà ce que le Seigneur dit à Moïſe & Aaron, lorſqu'il leur donna ordre d'aller trouver les enfans d'Iſraël, & Pharaon, Roi d'Egypte, pour faire ſortir de l'Egypte les enfans d'Iſraël.

14. Voici le dénombrement des Princes des Tribus d'Iſraël, ſelon leurs familles. (*a*) Les enfans de Ruben, fils aîné d'Iſraël, furent Hénoch, Phallu, Heſron & Charmi.

15. Ce ſont-là les familles de Ruben. Les enfans de Siméon, furent Jamuël, Jamin, Ahod, Jachin, Soar & Saül, nés d'une Cananéenne. Ce ſont-là les familles de Siméon.

16. Voici les enfans de Lévi ſelon

---

langage; il ſe regardoit comme très-peu propre à être à la tête des Iſraélites, & à exécuter les ordres de Dieu.

(*a*) On trouve depuis le verſet 14 juſqu'au verſet 25, une légere digreſſion où Moïſe trace ſa généalogie pour l'éclairciſſement de l'Hiſtoire; il en prend occaſion de dire deux mots de celle de Ruben & de Simeon, qui étoient les freres aînés de Lévi. Enfin on lit depuis le verſet 26 juſqu'à la fin du chapitre, une briéve récapitulation des premiers chapitres de l'Exode.

leurs races : Gerſon, Caath & Merari. Lévi vécut 137 ans.

17. Les fils de Gerſon, furent Lobni & Semei, qui furent chefs chacun de leurs familles.

18. Les fils de Caath, ſont : Amram, Iſaar, Hebron & Oziel. Caath vécut 133 ans.

19. Les enfans de Merari, ſont : Moholi & Muſi. Voilà les deſcendans de Lévi, chacun dans ſa famille.

20. Amram prit pour femme Jocabed, fille de ſon oncle paternel, dont il eut Aaron & Moïſe. Amram vécut 137 ans.

21. Les enfans d'Iſaar, furent Coré, Nepheg & Zechri.

22. Les enfans d'Oziel, ſont : Mizaël, Eliſaphan & Sethri.

23. Aaron épouſa Eliſabeth, fille d'Abimanadab, ſœur de Nahaſſon, qui fut mere de Nadab, Abiu, Eléazar, & Ithamar.

24. Les fils de Coré, furent : Aſer, Elcana & Abiaſaph. Ce ſont-là les familles ſorties de Coré.

25. Eléazar, fils d'Aaron, prit pour femme une des filles de Phutiël, dont il eut Phinées. Ce ſont-là les

chefs des familles de Lévi, avec la suite de leurs descendans.

26. Aaron & Moïse, sont ceux à qui Dieu commanda de tirer de l'Egypte les enfans d'Israël, partagés en différentes troupes;

27. Et qui parlerent à Pharaon, Roi d'Egypte, pour faire sortir d'Egypte les Israélites. Moïse & Aaron (a) (*furent ceux qui lui parlerent*),

---

(a) Quelques esprits d'une critique plus maligne que judicieuse, ont fait un crime à Moïse de cette répétition, *iste est Moyses & Aaron*, C'EST CE MOISE, ET C'EST CE AARON. Feignant de ne le pas croire capable d'un trait qu'ils taxent de vanité, ils en ont pris occasion de soutenir qu'il ne pouvoit pas être l'Auteur du Pentateuque. Mais il faut avoir la vue bien pénétrante pour trouver de l'ostentation & de la vanité dans une répétition si innocente, ou plutôt si convenable. Est-il donc étonnant que Moïse ait eu soin d'apprendre à la postérité, la grace que Dieu lui avoit faite, de le choisir avec son frere Aaron, pour être les libérateurs de son peuple, & les instrumens des prodiges de sa puissance? Pouvoit-il relever davantage la gloire de cette puissance infinie, qu'en faisant remarquer la foiblesse des Ministres dont elle s'étoit servie pour opérer tant de merveilles? Qu'est-ce que Moïse fait dans cette rencontre, que d'autres

28. Lorſque le Seigneur donna ſes ordres à Moïſe dans l'Egypte.

29. Car le Seigneur lui parla, & lui dit : Je ſuis le Seigneur ; dites à Pharaon, Roi d'Egypte, tout ce que je vous ordonne de lui dire.

30. Et Moïſe répondit au Seigneur : Vous ſavez que je ſuis incirconcis des levres, comment Pharaon m'écoutera-t-il ?

Auteurs ſacrés n'aient fait comme lui ? Qu'on diſe donc auſſi que les Eſdras, les Néhemie, les Daniel, ne ſont pas les Auteurs des livres qui portent leurs noms ! Qu'on nie que S. Jean ait compoſé l'Evangile que tout le monde lui attribue, parce qu'il le finit en diſant, *c'eſt ce Diſciple-là qui rend témoignage de ces choſes*, &c. Jean XXI, 24. Nous ſommes bienheureux, en vérité, que Moïſe ait eu l'exactitude de tracer lui-même ſi fidélement l'Hiſtoire de ſon origine & de ſa miſſion. Il ſuffit d'ouvrir Tacite & Juſtin, pour voir où nous en ſerions, & dans quelles erreurs nous donnerions à cet égard, s'il en avoit parlé d'une maniere moins développée. Les Juifs eux-mêmes, que de fables n'ont-ils pas débitées ſur le ſujet de ce grand homme ? Voyez l'Anglois Patrick.

CHAPITRE VII.

1. ALORS le Seigneur *dit à Moïse*: Je vous ai établi le Dieu de *Pharaon*, & Aaron, votre frere, sera votre Prophete (*a*).

(*a*) Quelques Critiques se servent de ce passage, *Aaron frater tuus erit Propheta tuus*, « Aaron, votre frere, sera votre Prophete », pour insinuer que Moïse n'est pas l'Auteur du Pentateuque. A les en croire, le terme de l'original, *Nabi*, n'étoit pas encore en usage, pour signifier un *Prophete*, & ils prétendent le prouver par ces paroles, 1. sam. IX, 9. *Celui qu'on appelle aujourd'hui* (*Nabi*) *Prophete, s'appeloit autrefois* (*Roëh*) *le voyant*. Selon eux, il faut s'aveugler, pour n'en pas conclure que ce n'est en effet que du temps de Samuel qu'on a commencé à appeler un Prophete *Nabi*, & que par conséquent l'Auteur du Livre de l'Exode, qui se sert de ce nom, ne peut être que fort postérieur à Moïse. Mais cette critique est bien peu sensée. 1°. Il est de fait que Moïse s'est servi du mot *Nabi*, pour désigner un *Prophete*, dans des endroits qu'il a indubitablement composés lui-même. Hobbes, & ses sectateurs, reconnoissent que tout est de Moïse, depuis le chapitre XI du Deutéronome, jusqu'à la fin du XXXVII, & là le

2. Vous direz à Aaron tout ce que je vous ordonnerai ; & Aaron par-

---

mot en question se trouve dans l'Original plusieurs fois. Voyez, par exemple, Deut. XIII, 1, 9. XVIII, 15, 18, 20, 22. 2°. Si quelqu'un doutoit que Moïse eût effectivement composé tous ces chapitres du Deutéronome, au moins est il démontré, par l'autorité de S. Pierre, act. III, 22, & par celle de S. Etienne, act. VII, 37, qu'il composa ces paroles du Deutéronome, XVIII, 18. *je leur susciterai un* (*Nabi*) *Prophete comme moi*, &c. ; & il n'en faut pas davantage pour faire voir qu'on appeloit un Prophete *Nabi*, de son temps comme de celui de Samuel. 3°. Nous ne craignons point d'ajouter que ceux qui font l'objection, entendent très-mal les paroles de Samuel. Voici le passage en entier : *Or, c'étoit anciennement la coutume en Israël, quand on alloit consulter Dieu, qu'on se disoit l'un à l'autre : venez, allons au Voyant ; car celui qu'on appelle aujourd'hui Prophete, s'appeloit autrefois le Voyant.* L'Auteur sacré ne dit, ni que du temps de Moïse le nom de *Prophete* n'étoit pas encore connu, ni qu'il n'a pas été en usage jusqu'au temps de Samuel ; tout ce qu'il dit, c'est que celui qu'on appeloit de son temps *Prophete*, portoit anciennement le nom de *Voyant*. Et que peut-on inférer de là ? Rien du tout, sinon que l'usage avoit varié, & que, long-temps avant Samuel, on appeloit des *Voyans* ceux qu'on appela ensuite des Prophetes ;

lera à Pharaon, afin qu'il permette aux enfans d'Israël de sortir de son pays.

---

non que de toute antiquité ce mot de *Voyant* fût seul reçu, à l'entière exclusion du mot de *Prophete*, mais parce qu'il étoit plus commun. C'est ainsi que depuis que le mot de *Prophete* eut été consacré par l'usage, on ne laissa pas de se servir quelquefois de celui de ROEH ou de CHOZEH, c'est-à-dire de *Voyant*. Samuel lui-même en fournit un exemple deux versets plus bas, I. Sam. IX, 11. Et s'il en faut un postérieur, l'on n'a qu'à consulter Michée, III, 7. 4°. On peut encore expliquer autrement la pensée de Samuel, & concevoir qu'il veut dire, qu'au lieu qu'autrefois ceux qui prédisoient l'avenir, ou qui découvroient les choses cachées, étoient appelés *Voyans*, on commença de son temps à leur donner le nom de *Prophetes*, auparavant consacré à désigner cet ordre de personnes à qui Dieu communiquoit familiérement ses volontés, afin qu'ils les fissent connoître à d'autres. Aaron est nommé Prophete, dans le même sens qu'Abraham l'avoit été. Gen. XX, 7. Il ne devoit pas prédire l'avenir, être un *Voyant*, un ROEH, ou un CHOZEH, & éclairé d'une lumiere céleste, découvrir les choses secretes; il devoit simplement être la *bouche*, l'Interprete de Moïse, & *énoncer* les choses que Dieu révéleroit à Moïse, & non à lui. Or, c'est-là ce qu'exprime fort bien le mot

3. Mais j'endurcirai le cœur de Pharaon, & je ferai un grand nombre de signes & de prodiges dans la terre d'Egypte.

4. Il ne vous écoutera pas, & j'étendrai ma main sur l'Egypte, & j'en ferai sortir mon armée & mon peuple, les enfans d'Israël, après y avoir fait éclater les rigueurs de mes jugemens.

5. Et les Egyptiens sauront que je suis le Seigneur, après que j'aurai étendu ma main sur l'Egypte, & que j'aurai tiré les Israélites du milieu d'eux.

6. Moïse & Aaron exécuterent donc toutes ces choses selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de Dieu.

7. Or, Moïse avoit quatre-vingts

NABI, dérivé probablement, selon la conjecture du Rabbin Salomon, de *NOUB*, qui signifie *exprimer* ou *énoncer*. Prov. x, 31. 5°. Enfin, il se peut, comme le Clerc l'a observé, que dans ces paroles, *car celui qu'on appelle aujourd'hui Prophete, s'appeloit autrefois le Voyant*, Samuel ait voulu dire seulement, que dans cette espece de proverbe ancien, *allons au Voyant*, on avoit substitué à ce dernier mot, celui de *Prophete*. Voyez CHAZE.

ans, & Aaron quatre-vingt-trois, lorſqu'ils parlerent à Pharaon.

8. Et le Seigneur leur dit :

9. Lorſque Pharaon vous demandera des miracles, vous direz à Aaron : Prenez votre verge, & jetez-là devant le Roi ; & elle ſe changera en ſerpent.

10. Moïſe & Aaron allerent donc trouver Pharaon, & ils firent comme le Seigneur avoit ordonné. Aaron jeta ſa verge en la préſence du Roi & de ſes ſerviteurs, & elle fut changée en ſerpent (*a*).

11. Et Pharaon ayant fait venir les Sages, (*d'Egypte*) & les Magiciens, ils en firent autant par leurs enchantemens, & par les ſecrets de leurs arts (*b*).

(*a*) *MIRACLE DU CHANGEMENT DE LA VERGE DE MOÏSE EN SERPENT.*

(*b*) L'Hébreu porte à la lettre :

Ouaiqera gham Phareoh la-CHAKAMIM oue-la-MEKAS-SCHEPHIM ouatiiaſou gham hem, CHARE-TUMMÉ mi ſeraim belahatéhem ken

Et vocavit etiam Pharao SAPIENTES & ARIOLOS, & fecerunt etiam ipſi INCANTATORES Ægypti abſconſionibus ſuis ſic.

« Pharaon fit venir les *SAGES* & les *DE-*

12. Et chacun d'eux ayant jeté sa verge, elles furent changées en ser-

» VINS, & les *Enchanteurs* d'Egypte » en firent autant par leurs secrets ».

Ce passage, bien entendu, ne suppose pas qu'il y eût rien de surnaturel dans les opérations des Mages ou *Lettrés* d'Egypte.

Des trois termes du Texte Original, l'Auteur de la Vulgate n'en a exprimé que deux : *Vocavit autem Pharao Sapientes & Maleficos, & fecerunt etiam ipsi per incantationes Ægyptiacas & arcana quædam similiter*; « & Pharaon ayant fait venir les » *Sages* & les *Magiciens*, ils en firent » autant par leurs enchantemens Egyptiens, » & par le secret de leurs arts ».

Bien des personnes s'étonnent que l'Apôtre Saint Paul rapporte les noms propres des deux Magiciens que Pharaon opposa à Moïse, tandis que l'Exode ne fait mention que des prodiges qu'ils opérerent par leur art, sans les nommer en aucune façon. J'avoue que ce fait a lieu de surprendre, quoiqu'il soit cependant possible d'en rendre raison; elle se conçoit même sans beaucoup de peine. Les miracles que l'Eternel avoit opérés en faveur des Israélites, pour les tirer de la terre d'Egypte, avoient dû faire une vive impression sur leur esprit; mais cette époque devoit leur rappeler la mémoire des deux Magiciens, qui s'étoient si fort distingués en cette occasion. Le peuple n'avoit certainement pu voir qu'avec une admiration mêlée de crainte, les Egyptiens

pens : mais la verge d'Aaron dévora les verges des Magiciens.

---

réſiſter à Moïſe, & le combattre avec les mêmes armes. Cette eſpece d'égalité de pouvoir, ſembloit mettre leur ſort en ſuſpens, & fixer par conſéquent davantage leur attention ſur ceux qui mettoient ainſi obſtacle à leur délivrance. Ils avoient donc conſervé le ſouvenir de ces noms redoutables; & voilà pourquoi Saint Paul, écrivant à Timothée, & voulant prémunir ſon Diſciple contre ces hommes corrompus dans l'eſprit, & pervertis dans la foi, les compare à JANNÈS & à MAMBRÈS, qui combattirent la vérité, en réſiſtant à Moïſe (II. Timo. III, 8.). C'étoit donc par tradition que ce grand Apôtre connoiſſoit les noms de deux perſonnages auſſi éloignés de ſon temps : cela doit d'autant moins nous ſurprendre, que Jonathan-Ben-Uzziel les avoit appris par la même voie. Il nous dit bien poſitivement dans ſon Thargoum ſur la loi, Exod. VII, 11, que Pharaon appela les Sages & les Devins de l'Egypte; que JANNÈS & JAMBRÈS firent alors uſage de leur magie, pour opérer des prodiges ſemblables à ceux de Moïſe. Or, comment ce Paraphraſte Chaldéen feroit-il nommément mention de ces deux hommes, ſi le ſouvenir ne s'en fût pas conſervé parmi ſes contemporains, à qui leurs ancêtres avoient appris cette particularité, qu'ils tenoient eux-mêmes de ceux qui les avoient précédés? Le Thalmud & la Ghémare, dans

13. Et le cœur de Pharaon s'endurcit, & il ne voulut point les

---

lesquels se trouvent insérés ces deux noms, viennent encore à l'appui d'un sentiment qui établit l'utilité des paraphrases Chaldaïques, par rapport à l'Histoire Sainte.

A tous ces témoignages nous pouvons ajouter celui de Numénius, Philosophe Pythagoricien, cité par Eusebe, dans sa préparation Evangélique, livre IX, chapitre XXVII; il nomme ces Magiciens *Jamnès* & *Jamprès*. Origene semble dire que Numénius avoit appris leurs noms & leurs actions de nos Ecritures; ce que l'on ne peut entendre que d'un Livre apocryphe, intitulé *Jamnès & Jambrès*, dont il parle, traité XXXV sur Saint Mathieu. Enfin Pallade dit qu'il avoit appris de la propre bouche de Macaire l'Egyptien, qu'étant allé dans le désert en un lieu éloigné de quelques journées de sa demeure, pour y voir les tombeaux des deux freres Magiciens *Jannès & Lambrès*; il trouva ces tombeaux dans le fond du désert, dans un jardin qu'ils avoient planté d'arbres, & où ils avoient creusé un puits. Cet Ecrivain Eccléfiastique rapporte ce trait dans le chapitre XIX de son *Histoire des Solitaires*, appelée l'Histoire *Laussaque*, parce qu'il la composa à la priere de *Lausus*, Gouverneur de la Cappadoce, auquel il la dédia en 420.

Nous observerons, en finissant cette remarque, que le vrai nom du second Ma-

écouter, ni obéir à ce que le Seigneur avoit ordonné.

14. Alors le Seigneur dit à Moïse : Le cœur de Pharaon eſt endurci, il ne veut point *laiſſer aller* mon peuple.

15. Allez le trouver dès le matin, il ſortira pour aller ſur le fleuve ; & vous, vous viendrez ſur le bord de l'eau au devant de lui, portant à la main la verge qui a été changée en ſerpent.

16. Et vous lui direz : Le Seigneur, le Dieu des Hébreux m'a envoyé vers vous, pour vous dire : Laiſſez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des ſacrifices dans le déſert, & juſqu'à préſent vous ne m'avez point voulu écouter.

17. Voici donc ce que dit le Seigneur : Pour vous convaincre que je ſuis le Seigneur, je vais frapper

---

gicien, n'eſt pas *Mambrès*, comme dit la Vulgate, mais *Jambrès*. En effet, l'Original Grec, les verſions Syriaque, Arabe & Ethiopienne, portent uniformément Jambrès, ainſi que le Thargoum de Jonathan-ben-Uzziel, le Thalmud, la Ghémare, Numénius, Origene & Pallade.

avec la verge que j'ai à la main, l'eau du fleuve, & elle sera changée en sang.

18. Les poissons qui sont dans le fleuve mourront, & les eaux en seront corrompues, & les Egyptiens qui en boivent, seront tourmentés (*de la soif*) (*a*).

(*a*) Le Samaritain est ici plus étendu que l'Hébreu. Il ajoute après le verset 18, ce qui suit :

Ouaïélech moschéh Ouaharon él Pharech ouaiomerou élao ïehoah éloké haiberim schel-chanou éleka lémor schalach eth ammi oueiaabeduni bammidebar ouehinnéh lo schamaetha ad koh. Koh amar ïehoah bezoth thédah ki ani ïehoah hinnéh anoki makkéh bammatéh ascher beiadi al hammaim ascher baieor ounéphephekou ledam. Ouehaddaghah ascher baieor thamouth oubaaschah haieor ouenileou mitseraim lischetthoth maïm min haieor.

Iveruntque Moïses & Aaron ad Pharaonem, & dixerunt ei ; Jehova, Deus Hebræorum, misit nos ad te, dicens : Dimitte populum meum ut serviat mihi in deserto ; & ecce non obedivisti huc usque. Sic dicit Jehova : In hoc cognosces quod ego sum Jehova ; ecce ego percutio, cùm virgâ quæ est in manu meâ, aquas quæ sunt in flumine, & convertentur in sanguinem ; & pisces qui sunt in flumine morientur, fœtebitque fluvius, & laborabunt Ægyptii bibendo aquas è flumine.

« Or Moïse & Aaron allerent vers Pha-

19. Le Seigneur dit encore à Moïse; dites à Aaron : élevez votre verge,

» raon, & lui dirent : *L'Eternel, le Dieu* » *des Hébreux, nous a envoyés vers vous,* » pour vous dire : Laiſſez aller *mon peuple* » afin qu'il m'offre des ſacrifices *dans le* » déſert, & juſqu'à préſent vous ne m'avez » point voulu écouter. Voici donc ce que » dit l'Eternel : Pour vous convaincre que » ie ſuis l'Eternel, je vais frapper, avec » la verge que j'ai à la main, l'eau du fleuve, » & elle ſera changée en ſang. Les poiſſons » qui ſont dans le fleuve mourront, les eaux » en ſeront corrompues, & les Egyptiens » auront de la peine à boire de l'eau du » fleuve (ou bien les Egyptiens qui en » boiront ſeront tourmentés) ».

Le Samaritain répete mot pour mot ce qui ſe trouve aux verſets 16, 17 & 18 de ce chapitre; on voit de ſemblables répétitions aux chapitres VIII, 4. 23. IX, 5, 19. X, 6, &c. Nous regardons toutes les additions que nous offre le Pentateuque Samaritain, comme aſſez importantes pour mériter d'être toujours rapportées fidélement. Les unes ſont de ſimples répétitions de ce qui précede; telles ſont celles dont nous venons de parler : les autres ſont des explications plus étendues de ce qui eſt dans le Texte; par exemple celles qu'on lit aux chapitres XI, 7. XX, 19, &c.

Ces répétitions & ces explications ſont fort dans le goût des Anciens, & on le voit revivre dans Homere.

& étendez la main sur les eaux de l'Egypte, sur les fleuves, sur les ruisseaux, sur les marais, sur les lacs, afin que les eaux en soient changées en sang; & qu'il n'y ait que du sang dans toute l'Egypte, dans tous les vaisseaux ou de bois ou de pierre (*a*).

20. Moïse & Aaron exécuterent les ordres du Seigneur; & Aaron élevant sa verge, frappa l'eau du fleuve en la présence de Pharaon &

Les copistes Juifs, & ceux sur-tout qui les premiers transcrivirent, après la captivité de Babylone, les Livres Saints en caracteres Chaldéens, en auront donc fait le retranchement, parce qu'elles leur paroissoient trop longues ou trop fréquentes; ou bien, trompés par la ressemblance des termes, qui se trouvent souvent les mêmes dans ces passages, ils auront omis, sans y faire attention, quelques périodes du Texte.

(*a*) Au lieu de ces mots de la Vulgate, *tam in ligneis vasis quam in saxeis*, « dans » tous les vaisseaux de bois ou de pierre »; le Texte Hébreu dit simplement *oubaétsim 'oubaabanim*, *& in lignis & in lapidibus*, « tant » dans le bois que dans la pierre »; c'est-à-dire que toutes les eaux contenues dans des vaisseaux de bois ou de pierre, ou dans des citernes revêtues de bois ou de pierre furent changées en sang.

de ſes ſerviteurs, & elle fut convertie en ſang (*a*).

21. Les poiſſons qui étoient dans le fleuve moururent, ſes eaux ſe corrompirent, & les Egyptiens ne pouvoient boire de ces eaux; tout ce qu'il y avoit d'eau en Egypte fut changée en ſang.

22. Les enchanteurs Egyptiens en firent de même par leurs enchantemens, & le cœur de Pharaon s'endurcit, & n'écouta point Moïſe & Aaron, & n'obéit pas à ce que le Seigneur avoit ordonné.

23. Et les ayant quittés, il ſe retira dans ſa maiſon, & il ne fléchit point encore ſon cœur pour cette fois.

24. Tous les Egyptiens creuſerent la terre aux environs du fleuve pour avoir de l'eau; car l'eau du fleuve n'étoit pas bonne à boire.

25. Et il ſe paſſa ſept jours entiers, depuis que le Seigneur eut frappé les eaux du fleuve.

(*a*) PREMIERE PLAIE. CHANGEMENT DES EAUX DU NIL EN SANG.

CHAPITRE VIII.

1. LE Seigneur parla encore à Moïse, & lui dit : (*a*) Allez trouver Pharaon, & lui dites : Voici ce que dit le Seigneur : laissez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des sacrifices.

2. Et si vous ne le laissez pas aller, je vais frapper toute l'étendue de votre Royaume, en le remplissant de grenouilles.

3. Et le fleuve en produira une infinité qui en sortiront pour entrer dans votre maison, & elles monteront dans la chambre où vous couchez, & jusques sur votre lit : elles entreront dans les maisons de vos serviteurs ; elles se répandront parmi le peuple & dans vos fours, & jusques sur les restes de vos viandes (*b*).

(*a*) *Seconde plaie. Production des grenouilles.* V. 1, 14.

(*b*) Le terme Hébreu *mischearoth*, que l'Auteur de la Vulgate traduit, *reliquias ciborum tuorum*, « les restes de vos viandes », est rendu par les Paraphrastes Chaldéens,

4. Vous ſerez tourmentés de ces grenouilles, vous, votre peuple & vos ſerviteurs (*a*).

Onkelos & Ionathan-ben-Uzziel, l'Interprete Arabe, & la plupart des modernes, DANS VOS PAITRINS; d'autres le rendent DANS VOS PAIES, comme le Grec, le Syriaque, le Chaldæo-Samaritain, le Perſan, & Fagius.

Pour nous, nous croyons devoir traduire, DANS VOS PROVISIONS; la racine *ſchaar*, d'où *miſchearoth* eſt dérivé, ſignifie conſtamment RESERVER, & elle ſe dit, Juges VI, 4., des proviſions de grains & de pains. Dans le Deutéronome XXVIII, 5., Dieu promet de bénir les greniers & les proviſions. (*miſchearoth*) des Iſraélites.

Il eſt bon d'obſerver, en finiſſant cette remarque, que le verſet que nous expliquons actuellement, & qui eſt le 3e du chapitre VIII dans la Vulgate, ſe trouve le 28e du chapitre VII dans les Bibles Hébraïques. La raiſon de cette différence vient de ce que le chapitre VII ne renferme que 25 verſets dans nos Bibles Latines, & qu'il en contient au contraire 29 dans les Hébraïques.

(*a*) Après le verſet 4, le Samaritain ajoute ce qui ſuit :

Ouaiabo moſchéh Ouaharon él Phareoh ouaiedabberou élao koh amar ïehoah ſchallach éth ammi oueiaabeduni Oueim maén aththah leſchalléach hinnéh anoki noghéph éth kol ghebou-

5. Le Seigneur ordonna donc à Moïse de dire à Aaron : Etendez

---

leka batsepharedeim. Ouescharats haieor tsepharedeim, oue alou oubaou bebatthéika oubachaderé mischekabéika oueal mittathéi ka bebatthéi abadéika oubeameka oubethanouréika bemischearothéika ; ouheka oubeammeka oubekol abadéika iaalou hatsepharedeim.

Venerunt autem Moïses & Aaron ad Pharaonem, & dixerunt ei : Sic dicit Jehova : dimitte populum meum ut serviat mihi. Si autem renuas dimittere, ecce percutio omnem terminum tuum ranis : ebullietque fluvius ranas, & ascendent, & venient in domos tuas, & in penetralia cubilium tuorum, & super lectos tuos, in domos servorum tuorum, & in populum tuum, & in clibanos tuos, in cibaria tua ; atque in te & in omnem populum tuum, & in omnes servos tuos ascendent rana.

« Or Moïse & Aaron vinrent vers Pha-
» raon, & lui dirent : Voici ce que dit
» l'Eternel : laissez aller mon peuple,
» afin qu'il m'offre des sacrifices ; & si vous
» ne le laissez pas aller, je vais frapper
» toute l'étendue de votre Royaume, en
» le remplissant de grenouilles ; & le fleuve
» en produira une infinité, qui en sortiront
» pour entrer dans votre maison, & elles
» monteront dans la chambre où vous cou-
» chez, & jusques sur votre lit ; elles en-
» treront dans les maisons de vos serviteurs ;
» elles se répandront parmi le peuple, &
» dans vos fours, & jusques sur vos provi-

votre main ſur les fleuves, ſur les ruiſſeaux & ſur les marais, & faites-en ſortir des grenouilles ſur la terre d'Egypte.

6. Et Aaron ayant étendu ſa main ſur les eaux de l'Egypte, les grenouilles en ſortirent, & couvrirent tout le pays.

7. Les Magiciens firent la même choſe par leurs enchantemens, & ils firent venir des grenouilles ſur la terre d'Egypte.

8. Or, Pharaon fit venir Moïſe & Aaron, & il leur dit : Priez le Seigneur qu'il éloigne ſes grenouilles de moi & de mon peuple, & je laiſſerai aller le peuple, afin qu'il ſacrifie au Seigneur.

9. Moïſe, répondit à Pharaon : Marquez-moi le temps auquel vous

---

» ſions. Vous ſerez tourmentés de ces gre-» nouilles, vous, votre peuple & vos ſer-» viteurs ».

Moïſe, en exécutant l'ordre que l'Eternel lui avoit donné pour Pharaon, le répete dans les mêmes termes auſſi-tôt qu'il eſt arrivé vers ce Prince : cette répétition qui eſt ſelon le coſtume des anciens, eſt une nouvelle preuve de l'exactitude du Pentateuque Samaritain.

voulez

voulez que je prie pour vous, pour vos ſerviteurs & pour votre peuple, afin que le Seigneur vous délivre de ces grenouilles, vous, votre maiſon, vos ſerviteurs & votre peuple (*a*), & qu'elles ne demeurent que dans le fleuve.

10. Demain, répondit Pharaon. Je ferai, dit Moïſe, ce que vous demandez, afin que vous ſachiez qu'il n'y a point (*de pouvoir*) égal à (*celui*) du Seigneur notre Dieu.

11. Et vous ſerez délivré des grenouilles, vous, votre maiſon, vos ſerviteurs & votre peuple, & elles ne demeureront plus que dans le fleuve.

12. Moïſe & Aaron ſortirent de

(*a*) Avant cette expreſſion, *raq bnieor tiſſchaarenah, tantùm in flumine remanebunt*, « les grenouilles ne demeureront plus que » dans le fleuve », l'Hébreu a omis les mots ſuivans, qui ſe retrouvent dans le Samaritain, *oumeabadeika oumeammeka*, & *à ſervis tuis & à populo tuo*, « de vos ſer» viteurs & de votre peuple ». Les Septante confirment la leçon Samaritaine, puiſqu'ils en ont retenu une partie, *kai apo tou laou ſou*, (και απο του λαου σου) *& à populo tuo*, « & de votre peuple ».

devant Pharaon ; & Moïſe cria au Seigneur, pour accomplir la promeſſe qu'il avoit faite à Pharaon (*de le délivrer*) des grenouilles, au jour qu'il avoit marqué.

13. Et le Seigneur fit ce que *Moïſe* lui avoit demandé, & les grenouilles moururent dans les maiſons, dans les villages & dans les champs.

14. Et on les amaſſa en grands monceaux (*a*), qui infecterent tout le pays.

15. Or, Pharaon ſe voyant délivré de cette plaie, endurcit ſon cœur, & n'écouta pas Moïſe & Aaron (*b*),

---

(*a*) L'Hébreu porte à la lettre, CHOMARIM, CHOMARIM ; *acervos*, *acervos* ; DES MONCEAUX, DES MONCEAUX ; la Vulgate, qui a *in immenſos aggeres*, traduit bien ; mais on rend mal en diſant DE GRANDS MONCEAUX ; il faut dire EN GRAND NOMBRE DE MONCEAUX. La répétition du ſubſtantif CHOMARIM, n'exprime point le ſuperlatif, mais le grand nombre. Le ſuperlatif n'a lieu que pour les adjectifs ; & la répétition de *ſanctus*, n'a rien de commun avec la répétition d'*acervos* ; l'un eſt adjectif, l'autre ſubſtantif ; cela eſt tout différent.

(*b*) TROISIEME PLAIE. PRODUCTION DES MOUCHERONS. ℣. 15—19.

comme le Seigneur l'avoit prédit.

16. Le Seigneur dit encore à Moïse : Parlez à Aaron, & dites-lui : étendez votre verge, & frappez la poussiere de la terre, afin que toute l'Egypte soit remplie de moucherons (*a*).

17. Ils firent ce qui leur avoit été ordonné ; & Aaron étendit sa main, & frappa de sa verge la poussiere de la terre, & l'on vit une infinité de moucherons sur les hommes & sur les bêtes ; & toute la poussiere se convertit en moucherons dans toute l'étendue de l'Egypte.

18. Les Magiciens voulurent faire la même chose par leurs enchantemens, mais ils ne le purent ; & les hommes & les bêtes étoient tourmentés de moucherons.

19. Alors les Magiciens dirent à

(*a*) Les Septante, Philon, Saint Jerôme, rendent l'Hébreu *KINNIM* ou *CINNIM*, par *SCINIPHES* ou *CINIPHES*, termes qui ne différent du mot original que par la terminaison.

Tout le monde sait que les *CINIPHES* sont des moucherons dont l'espece est très-commune & très-incommode dans l'Egypte.

Pharaon : Le doigt de Dieu agit ici. Mais Pharaon endurcit ſon cœur, il n'écouta point Moïſe & Aaron, & il n'obéit point à ce que le Seigneur ordonnoit.

20. Le Seigneur dit encore à Moïſe : (a) Levez-vous dès le matin, & préſentez-vous devant Pharaon, lorſqu'il ſortira pour aller ſur l'eau ; & vous lui direz de ma part : Laiſſez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des ſacrifices.

21. Que ſi vous ne le laiſſez point aller, je m'en vais envoyer contre vous, contre vos ſerviteurs, contre votre peuple & contre vos maiſons, des mouches de toutes ſortes (b) ;

(a) QUATRIEME PLAIE. PRODUCTION DES MOUCHES. ℣. 20 & ſuiv. juſqu'à la fin du chapitre.

(b) Les Septante ont rendu le terme Hébreu ARoB par KUNOMUÏAN, (Κυνομυῖαν), MOUCHE DE CHIEN ; cet inſecte, qui eſt preſque ſemblable au taon, s'attache particulierément aux animaux dont il porte le nom, & les incommode fort. C'eſt, dit Philon, un animal mordant, qui s'élance de loin, & vient fondre comme un trait, ſe ruant, avec une ſorte de bourdonnement, ſur la peau où il s'attache.

Aquila & la Vulgate traduiſent PAN-

& les maiſons des Egyptiens, & les lieux où ils ſe trouveront, ſeront

---

MUÏAN (παμμυῖαν), *omne genus muſcarum*, TOUTE SORTE DE MOUCHES; Saint Jerôme, dans ſa lettre à Sunie, inſinue que les Septante ont traduit dans le même ſens *KOINOMUÏAN* (Κοινομυῖαν). Si cela étoit, il faudroit donc reconnoître dans cet endroit de la Bible Grecque, une faute de copiſte, & dire qu'on a mis *kunomuïan* pour *koinomuïan*, deux mots à la vérité très-aiſés à confondre. Mais ce qui ſera toujours un obſtacle à la penſée du Saint Docteur, c'eſt que les Peres Grecs ont lu conſtamment *KUNOMUÏAN*, *mouche de chien*; les manuſcrits même des Septante ne ſouffrent pas, ſur ce point, la moindre variation. D'ailleurs le verſet 31 de ce chapitre, où il eſt dit que *l'Eternel fit ce que Moïſe lui avoit demandé, en chaſſant les* AROB *qui tourmentoient Pharaon, ſes ſerviteurs & ſon peuple, & qu'il n'en reſta pas* UN SEUL, prouve d'une maniere auſſi claire que démontrée, que c'étoit une eſpece particuliere d'inſectes, & non pas un mêlange de toutes ſortes de mouches, encore moins de diverſes bêtes féroces. Vatable, qui traduit toutes ſortes d'inſectes; Flavius Joſeph & le Paraphraſte Chaldéen, toutes ſortes de bêtes féroces; Aben-Ezra qui y mêle libéralement les lions, les loups, les léopards; le Rabbin Salomon qui enchérit ſur eux tous, & qui admet dans cette charmante ſociété les ſerpens & les ſcor-

remplis de toutes sortes de mouches.

22. Et je ferai une chose merveilleuse dans la terre de Gessen, où demeure mon peuple; *il ne s'y trouvera aucune de ces mouches; & vous* connoîtrez que c'est moi qui *suis le* Seigneur de toute la terre.

23. Et je mettrai cette différence entre mon peuple & le vôtre. Demain vous verrez le prodige.

24. Le Seigneur fit ce qu'il avoit

---

pions; tous ces Interpretes se livrent donc à une imagination exaltée, & abandonnent la vérité du Texte.

S'ils entendent par ARoB, un *mêlange d'insectes, ou de bêtes féroces*, je n'ignore pas qu'ils se fondent sur la valeur de la racine ARAB, qui signifie *mêler*. Mais sans recueillir ici tous les argumens dont Bochart s'est servi pour réfuter ces sentimens, qui se réfutent assez d'eux-mêmes, sur-tout les derniers, nous préférons, avec ce Savant, de suivre ici la version des Septante. Il est certain que le verbe ARAB a quantité de significations différentes dans la langue Hébraïque. On sait qu'il signifie aussi bien *obscurcir* que *mêler*; & de là le mot de ÉRÉB, qui veut dire le *soir*, & celui de OREB, qui désigne un corbeau. Rien n'oblige donc à entendre ici, par le mot ARoB, un mêlange d'animaux.

dit (*a*). Une multitude de mouches très-dangereuſes vint dans les mai-

(*a*) Après le verſet 23, le Samaritain porte ce qui ſuit :

Ouaiiabo moſché Ouaharon él Phareoh ouaiiomerou élao koh amar ïehoah ſchallach éth ammi oueiaabeduni. Ki im éneka meſchalléach éth ammi hinéni maſcheliach beka oubeabadéika oubeammeka oubebathéika éth héarob oumaleou bathéi mitſeraim éth héarob ouegham haadamah aſcher hem aléah. Ouehiphelèthi baiom hahou éth éréts ghoſchén aſcher ammi oméd aléah lebilethi héioth ſcham arob lemaan théda ki ani ïehoah beqéréb haarets. Oueſamethi phedouth ben ammi ouben ammékа lemachar iehiéh haoth hazzéh.

Venerunt autem Moïſes & Aaron ad Pharaonem, dixeruntque ei : Sic dicit Jehova ; dimitte populum meum ut ſerviat mihi. Niſi enim dimiſeris populum meum, ecce ego immitto in te, & in ſervos tuos, & in populum tuum, & in domos tuas, muſcas, & replebuntur domus Ægyptiorum muſcis : terra etiam in quâ fuerint ; & ſeparabo die illâ terram Geſſen in quâ populus meus conſiſtit, ut non ſint ibi muſca ; ut cognoſcas quod ego ſum Jehova in medio terræ, ponamque redemptionem inter populum meum, & populum tuum : cras fiet ſignum hoc.

« Or Moïſe & Aaron allerent vers Pha» raon, & lui dirent : Voici ce que dit l'Eter» nel ; laiſſez aller mon peuple, afin qu'il » m'offre des ſacrifices. Que ſi vous ne le » laiſſez point aller, je m'en vais envoyer

ſons de Pharaon & de ſes ſerviteurs, & dans toute l'Egypte, & la terre en fut corrompue.

25. Alors Pharaon *ayant fait venir* Moïſe & Aaron, leur *dit : Allez* offrir des ſacrifices à votre *Dieu* dans ce pays-ci.

26. Mais Moïſe lui répondit : Cela ne ſe peut pas faire ; car nous devons offrir au Seigneur *des ſacrifices*, que les Egyptiens regardent comme une abomination (*a*) ; & ils nous lapi-

» contre vous, contre vos ſerviteurs, *contre* » votre peuple & contre vos maiſons, des » mouches ; & les maiſons des Egyptiens, » & les lieux où ils ſe trouveront, ſeront » remplis de mouches ; & je ferai une choſe » merveilleuſe dans la terre de Geſſen, où » demeure mon peuple ; il ne s'y trouvera » aucune de ces mouches ; & vous connoî- » trez que je ſuis l'Eternel au milieu de » la terre, & je mettrai cette différence entre » mon peuple & le vôtre. Demain vous » verrez ce prodige ».

Cette répétition des verſets 20, 21, 22 & 23, eſt pleinement juſtifiée par tout ce que nous avons dit ailleurs du Pentateuque Samaritain.

(*a*) *Thoaboth mitſeraim nizebach laihoah élohénou, abominationem Ægypti ſacrificabimus Jehovæ Deo noſtro* : « nous devons offrir » à l'Eternel notre Dieu, des ſacrifices que

deront, si nous immolons en leur présence ce qu'ils adorent.

» l'Egypte a en abomination », c'est-à-dire nous devons immoler à l'Eternel notre Dieu, les divinités des Egyptiens, les animaux que les Egyptiens adorent, & dont ils regardent la mort comme une abomination & un crime.

Horus, dans Macrobe, livre 1 des Saturnales, chapitre VII, dit que les Egyptiens avoient en horreur les sacrifices sanglans, & qu'ils n'ont commencé à en faire que depuis Alexandre le Grand; Porphire & Theophraste parlent aussi de leur répugnance à immoler aucune victime vivante. Cette coutume étoit un précieux reste des temps antédiluviens, où les hommes, ne vivant que de fruits & de légumes, n'ensanglantoient pas leurs tables, & n'offroient en sacrifice que la laine & le lait de leurs troupeaux. L'utilité que les Egyptiens retiroient de certains animaux dont ils craignoient de voir diminuer l'espece, les affermit dans cette pratique, qui, à l'aide de la superstition, prit encore de nouvelles racines. Dans la guerre que les hommes, selon la mythologie, firent aux Dieux, ceux-ci, pour se dérober à la fureur des premiers, furent contraints de se cacher dans le corps des animaux; Jupiter, par exemple, se retira dans le corps d'un belier, Apollon dans un corbeau, Bacchus dans un bouc, Junon dans une geniſſe, la sœur d'Apollon dans un chat, Venus dans un poisson, Sylene dans

27. Mais nous irons dans le déſert trois journées de chemins, & nous y ſacrifierons au Seigneur notre Dieu, comme il nous l'a commandé.

28. Pharaon lui *dit : Je veux bien* vous laiſſer aller dans *le déſert pour* faire des ſacrifices à votre *Dieu ;* mais à condition que vous n'irez pas plus loin. Priez pour moi.

29. Moïſe répondit : Je prierai pour vous auſſi-tôt que je ſerai ſorti d'auprès de vous, & demain vous ſerez délivré des mouches, vous, vos ſerviteurs & votre peuple. Mais ne manquez plus à la parole que vous me donnez, de laiſſer aller le peuple pour ſacrifier au Seigneur.

30. Moïſe étant ſorti de devant Pharaon, pria le Seigneur ;

31. Et le Seigneur fit ce qu'il lui

---

un ibis, & ainſi des autres. Ce fut-là pour les Egyptiens un nouveau motif de conſerver la vie à certains animaux, & même de leur prodiguer leur encens. Enfin, l'opinion ridicule de la métempſycoſe s'étant répandue dans l'Egypte, on craignit, en donnant la mort aux animaux, de la donner en même temps à quelqu'un de ſes proches, & de ſe rendre coupable par-là d'une impiété impardonnable.

avoit demandé, en chaſſant toutes les mouches qui tourmentoient Pharaon, ſes ſerviteurs & ſon peuple; & il n'en reſta pas une ſeule.

32. Mais le cœur de Pharaon s'endurcit, & il ne laiſſa pas aller encore pour cette fois le peuple d'Iſraël.

CHAPITRE IX.

1. LE Seigneur dit à Moïſe : Allez trouver Pharaon, & dites-lui ; voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des Hébreux : laiſſez aller mon peuple, afin qu'il me ſacrifie.

2. Que ſi vous refuſez de m'obéir, & que vous vouliez encore le retenir ;

3. J'étendrai ma main ſur vos champs, & je frapperai d'une peſte très-dangereuſe vos chevaux, vos ânes, vos chameaux, vos bœufs & vos brebis (*a*).

(*a*) On lit dans la Vulgate : *Ecce manus mea erit ſuper agros tuos, & ſuper equos, & aſinos, & camelos, & boves, & oves, peſtis valdè gravis* : « j'étendrai ma main ſur vos champs,

4. Et le Seigneur mettra cette différence entre les biens qui ſont

» & je frapperai d'une peſte très-dangereuſe » vos chevaux, vos ânes, vos chameaux, » vos bœufs & vos brebis »; mais l'Hébreu porte : *hinnéh iad ïehoah hoieh* BEMIQENEKA *ASCHER BASSADÉH baſſouſim bachamorim bagghemallim babbaqar oubatſon débér cabed meod : ecce manus Jehova eſt* IN PECUDIBUS TUIS *QUÆ SUNT IN AGRO*; *in equis, in aſinis, in camelis, in bobus, & in ovibus, peſtis gravis valdè*; « j'étendrai ma main » SUR VOS ANIMAUX QUI SONT DANS LES » CHAMPS, & je frapperai d'une peſte très- » dangereuſe vos chevaux, vos ânes, vos » chameaux, vos bœufs & vos brebis ».

L'Hebræo-Samaritain, le Chaldæo-Samaritain, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, l'Ethiopien, le Perſan & le Grec, portent également : *in pecudibus tuis quæ ſunt in agro*, SUR VOS ANIMAUX QUI SONT DANS LES CHAMPS.

Ainſi le fléau de la peſte ne tomba point ſur les animaux qui étoient dans les villes & dans les étables, mais ſeulement ſur ceux qui étoient répandus dans la campagne.

Il en fut donc de la peſte des animaux, comme de la grêle, qui, au rapport de Moïſe, ne fit périr que les animaux qui ſe trouverent en plein champ. Voici en effet ce que porte le Texte aux verſets 19, 20 & 21 : « Envoyez donc dès à préſent dans » les champs, & faites-en retirer votre

aux Israélites, & ceux qui sont aux Egyptiens; que les enfans d'Israël ne perdront rien de ce qui est à eux.

5. Le Seigneur a marqué lui-même le temps de cette peste, en disant:

» bétail, & tout ce que vous avez; car » tout ce qui s'y trouvera, & qui ne sera » pas retiré de la campagne, tant les hommes » que les animaux, sera tué par la grêle. » Ceux d'entre les serviteurs de Pharaon » qui craignirent la menace de l'Eternel, » firent retirer leurs esclaves & leurs bes- » tiaux dans leurs maisons; mais ceux qui » négligerent l'avertissement de l'Eternel, » laisserent à la campagne leurs serviteurs » & leurs bêtes ».

Par conséquent ceux des Egyptiens qui craignirent la menace de l'Eternel, & qui, fideles à l'avis de Moïse, retirerent leurs bestiaux dans leurs maisons, ne les virent point périr par la sixieme ou septieme plaie de la peste ou de la grêle, mais les conserverent sains & saufs.

Qui n'admirera la sagacité de l'Auteur de *la Bible enfin expliquée* & des Incrédules, qui disent que *toutes les bêtes de somme avoient péri par la sixieme plaie*, & qui trouvent ensuite de la contradiction *avec* ces *six cents chars de guerre choisis*, qui faisoient partie de l'armée de Pharaon! N'est-ce pas là montrer autant d'ignorance que de mauvaise foi?

Ce ſera demain qu'elle arrivera dans ce pays (*a*).

(*a*) Le Samaritain répete ici les verſets 1, 2, 3, 4, & une partie du cinquieme. *Ouiiabo moſchéh Ouaharon él Phareoh ouaiomerou élao koh amar ïhoah élohé haiberim ſchallach eth ammi oueiaabeduni. Ki im maén aththah leſchalleach oueodeka machazziq bam; hinnéh iad ïehoah haiah bemiqenéika aſcher baſſadéh bzſſouſim oubachamorim oubagghemallim* BABAQAR (1) *oubattſon* DÉBÉR *kabed meod. Ouhiphela ïehoah ben miqenéh Iſraël ouben miqenéh mitſeraim ouelo iamouth mikkol libené Iſraël dabar. Machar iaaſéh ïehoah éth haddabar hazzéh baarets.*

Venerunt autem Moïſes & Aaron ad Pharaonem, dixeruntque ei: Sic dicit Jehova Deus Hebræorum, dimitte populum meum ut ſerviat mihi. Nam ſi renueris tu dimittere, & adhuc retinueris eum; ecce manus Jehovæ erit in pecoribus tuis quæ ſunt in agro, in equis, &

(1) Les Samaritains ne ſe ſervent pas, comme les Juifs, de points voyels, pour déterminer la prononciation & le ſens des mots. C'eſt pourquoi, lorſque certains termes ſont pris dans une acception peu commune, ils ont l'attention de mettre deſſus une petite ligne horizontale qui nous en avertit. On en voit ici deux exemples; l'un par rapport au mot compoſé des quatre lettres BBQR, & qui, ſelon la prononciation ordinaire, BaBoQeR, ſignifie *mané*, LE MATIN; ici il veut dire BaBaQaR, *in bobus*, SUR LES BŒUFS; l'autre exemple, c'eſt le mot compoſé des trois conſonnes DBR, qu'on prononce communément DaBaR, *verbum*, PAROLE; ici il faut lire DéBéR, *peſtis*, PESTE OU MORT.

6. Le Seigneur fit donc le lende-

in asinis, & in camelis, in bobus & in ovibus pestis gravis valdè. Et mirificabit Jehova inter pecora Israël & inter pecora Ægypti, neque morietur ex omnibus quæ sunt filiis Israël quidquam. Cras faciet Jehova rem istam in terrâ.

« Or Moïse & Aaron allerent vers Pha-
» raon, & lui dirent : Voici ce que dit
» l'Eternel, le Dieu des Hébreux ; laissez
» aller mon peuple, afin qu'il me serve.
» Que si vous refusez de m'obéir, & que
» vous vouliez encore le retenir, voilà que
» l'Eternel étendra sa main, & frappera
» d'une peste très-dangereuse, vos animaux
» qui sont dans les champs, vos chevaux,
» vos ânes, vos chameaux, vos bœufs &
» vos brebis ; & l'Eternel mettra cette
» différence admirable entre les animaux
» qui sont aux Israélites, & ceux qui sont
» aux Egyptiens ; que les enfans d'Israël ne
» perdront rien de ce qui est à eux. Ce sera
» demain que l'Eternel fera cela dans le
» pays ».

Les copistes Juifs ont pu facilement oublier d'écrire ce morceau dans leur Pentateuque. Le verset cinquieme, dans l'Hébreu, finit par *BAARETS, in terrâ, DANS LE PAYS* ; ce qui nous manque finit de même par *BAARETS, in terrâ, DANS LE PAYS* ; or il n'y a rien de plus ordinaire que ces sortes d'omissions ; on passe, sans s'en appercevoir, des lignes supérieures aux inférieures, &

main ce qu'il avoit dit : (*a*) tout le bétail des Egyptiens mourut, & nulle bête de toutes celles des Hébreux ne périt.

7. Pharaon ayant envoyé voir chez les Iſraélites, on trouva que rien n'étoit mort de tout ce qui leur appartenoit ; mais Pharaon endurcit ſon cœur, & il ne laiſſa point aller le peuple.

8. Alors le Seigneur dit à Moïſe, & à Aaron : Prenez vos mains pleines

---

l'on omet par conſéquent ce qu'il y a depuis un mot juſqu'à l'autre.

Si le retranchement des répétitions dans le Pentateuque Hébreu, étoit, ce que j'ai de la peine à croire, le fruit d'une négligence affectée, plutôt que d'un oubli involontaire, il faudroit avouer que les copiſtes Juifs auroient donné une grande preuve d'ignorance. Ils auroient ſupprimé, comme inutile, ce qui eſt très-précieux, & ce qui contribue plus que tout le reſte à prouver la fidélité du divin Hiſtorien. Quoi de plus propre, en effet, à concilier la croyance d'un Lecteur, que ce ſtyle ſimple & naïf, où les ordres donnés, & leurs exécutions, ſont exprimés dans les mêmes termes ?

(*a*) CINQUIEME PLAIE. PESTE DES ANIMAUX.

de cendre du foyer, & que Moïſe la jette en l'air devant Pharaon.

9. Et que cette cendre ſe répande ſur tout le pays ; car elle produira dans les hommes & dans les animaux des ulceres, & des puſtules enflées, dans toute la terre d'Egypte.

10. (*a*) Ils prirent donc de la cendre du foyer, & vinrent trouver Pharaon ; & Moïſe l'ayant répandue en l'air, on vit dans les hommes & dans les animaux des ulceres & des puſtules,

11. Qui empêcherent les Magiciens de paroître devant Moïſe, à cauſe qu'ils en étoient eux-mêmes frappés, de même que les autres Egyptiens.

12. Et le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, & il n'écouta point (*Moïſe & Aaron*), ainſi que le Seigneur l'avoit prédit.

13. Le Seigneur dit encore à Moïſe : Levez-vous dès le point du jour, & préſentez-vous devant Pharaon, & dites-lui : voici ce que vous ordonne le Seigneur, le Dieu des

(*a*) *Sixieme plaie. Les ulceres.*

Hébreux ; laiſſez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des ſacrifices.

14. Car pour cette fois je vais frapper, de toutes mes plaies, votre cœur, vos ſerviteurs & votre peuple, afin que vous appreniez que nul ſur la terre n'eſt ſemblable à moi.

15. Je vais étendre ma main, & je vous frapperai de peſte, vous & votre peuple, & vous périrez de deſſus la terre.

16. Car je vous ai établi pour faire éclater en vous ma toute-puiſſance, & pour rendre mon nom célebre dans toute la terre.

17. Quoi, vous retenez encore mon peuple, & vous ne voulez pas le laiſſer aller !

18. Demain à cette même heure je ferai tomber une ſi terrible grêle, que l'on n'en a jamais vu de pareille dans l'Egypte, depuis qu'elle eſt fondée juſqu'aujourd'hui.

19. Envoyez donc dès-à-préſent dans les champs, & faites-en retirer votre bétail, & tout ce que vous avez ; car tout ce qui s'y trouvera, & qui ne ſera pas retiré de la campagne, tant les hommes que les

animaux, ſera tué par la grêle (*a*).

2o. Ceux d'entre les ſerviteurs de

(*a*) Les Samaritains, toujours fideles au coſtume, après le verſet 19, répetent les verſets 13, 14, 15, 16, 17, 18 & 19.

Ouaiabo moſchéh Ouaharon él Pharaoh ouaiomerou élao koh amar ïehoah élohé haiberim ſchalach éth ammi oueiaabeduni. Ki bapphaam hazzoth ani ſcholeach éth kol maggéphothai él libbéka oubaabadéka oubeammeka baabour théda ki én kamoni bekol haarets. Ki atthah ſchalachethi éth iadi ouaakéh otheka ouéth ammeka baddabér ouatthikkachéd min haarets. Oueoulam baabour zoth héémadethika baabour hareathika éth kochi oulemaan Saphér ſchemi bekol haarets. Odeka miſetholél beammi debilethi ſchallecham. Hinneni mammetir ka éth machar barad kabéd meod aſcher lo haiah kamohou bemitſeraim lemiom haiſédah ouead atthah. Oueatthah ſchelach haéz éth miqenéika ouéth kol aſcher leka baſſadéh kol haadam, ouehabbehémah aſcher immatſé baſſadéh ouelo iéaſéph habbaiethath ouciarad aléhem habbarad ouaméthou.

Venerunt autem Moïſes & Aaron ad Pharaonem, & dixerunt ei : Sic dicit Jehova Deus Hebræorum, dimitte populum meum ut ſerviat mihi. Quia vice hâc ego mitto omnes plagas meas in cor tuum, & in ſervos tuos, & in populum tuum ; ut ſcias quod non ſit ſicut ego in omni terrâ. Quia nunc miſi manum meam, & percutiam te, & populum tuum, peſte, & ſucciſus es e terrâ. Et profecto propter hoc

Pharaon qui craignirent la menace du Seigneur, firent retirer leurs

---

stare feci te, ut videre faciam te potentiam meam, & ut narres nomen meum in universâ terrâ. Adhuc tu elevas te in populum meum; ut non dimittas eos. Ecce ego pluere faciam tempore crastino grandinem grandem valdè, qualis non fuit sicut ipsa in Ægypto à die quo fundata est usque nunc. Et nunc mitte, congrega pecus tuum, & omnia quæ sunt tibi in agro. Omnis homo & animal quod inventum fuerit in agro, & non congregatum fuerit in domum, & descendet super ea grando, & morientur.

« Or Moïse & Aaron vinrent vers Pha-
» raon, & lui dirent: Voici ce que vous
» ordonne l'Eternel, le Dieu des Hébreux:
» laissez aller mon peuple, afin qu'il me
» serve; car pour cette fois je vais frapper
» de toutes mes plaies votre cœur, vos
» serviteurs & votre peuple, afin que vous
» appreniez que nul sur la terre n'est sem-
» blable à moi. Je vais étendre ma main,
» & je vous frapperai de peste vous, & votre
» peuple, & vous périrez de dessus la terre.
» Car je vous ai établi pour faire éclater
» en vous ma toute-puissance, & pour rendre
» mon nom célebre dans toute la terre.
» Quoi, vous retenez encore mon peuple,
» & vous ne voulez pas le laisser aller?
» Demain, à cette même heure, je ferai
» tomber une si terrible grêle, que l'on n'en
» a jamais vu de pareille dans l'Egypte,

esclaves, & leurs bestiaux dans leurs maisons.

» depuis qu'elle est fondée jusqu'aujour-
» d'hui. Envoyez donc dès-à-présent dans
» les champs, & faites-en retirer votre
» bétail, & tout ce que vous avez; car
» tout ce qui s'y trouvera, & qui ne sera
» pas retiré de la campagne, tant les hommes
» que les animaux, la grêle tombera sur
» eux, & ils seront tués ».

Cette omission est aussi aisée à concevoir que les autres. Ce que nous avons dans l'Hébreu finit par *ouaméthou*, *morientur*, *ils seront tués*; ce qui nous manque, finit de même par *ouaméthou*, *morientur*, *ils seront tués*. Les copistes Juifs ont donc pu, par précipitation & par mégarde, passer des lignes supérieures aux inférieures, & omettre ce qu'il y avoit depuis un mot jusqu'à l'autre.

D'ailleurs le préjugé est en faveur des Samaritains; ils auront conservé le vieux style comme ils ont gardé les anciennes lettres.

Enfin ces sortes de répétitions qu'on trouve dans leur Pentateuque, ne sont-elles pas du goût des Anciens, & Homere tout seul ne nous en fournit-il pas mille exemples?

Moïse n'écrivoit point pour des François légers & superficiels, qui aiment la variété; mais il écrivoit pour des Hébreux qui se plaisoient à ces répétitions qui blessent notre délicatesse. Les Orientaux sont aussi

21. Mais ceux qui négligerent l'avertiſſement du Seigneur, laiſſerent à la campagne leurs ſerviteurs & leurs bêtes.

22. Et le Seigneur *dit à Moïſe :* Etendez votre main vers *le Ciel,* afin que la grêle tombe dans toute l'Egypte, ſur les hommes, ſur les animaux, & ſur tout ce qui eſt en herbe dans les champs.

23. (*a*) Et Moïſe ayant levé la verge

---

différens de nous, dans leurs *compoſitions*, que leur climat l'eſt du nôtre. Le goût de ces peuples n'eſt point changé, il eſt toujours le même. Le Coran, que les Arabes regardent comme un chef-d'œuvre d'éloquence, eſt également rempli de ces répétitions de mot à mot. De vrais Philoſophes doivent-ils être plus ſurpris de la maniere d'écrire des Orientaux, que de leur voir porter des turbans au lieu de chapeaux?

(*a*) *SEPTIEME PLAIE. LA GRELE, LE TONNERRE, LES FOUDRES, LES ÉCLAIRS, LA PLUIE, LE FEU.*

Selon les principes de la théologie des Egyptiens & des Grecs, le monde étoit plein de divinités locales, qui avoient chacune leur département, & dont le pouvoir ne s'étendoit pas ſur les pays des autres Dieux. Ils adoroient des Dieux terreſtres, des Dieux infernaux & des Dieux marins,

vers le Ciel, le Seigneur fit fondre la grêle, au milieu des tonnerres & des éclairs qui brilloient de toutes parts; ainsi, Dieu fit pleuvoir la grêle sur toute l'Egypte.

24. La grêle & les éclairs étoient mêlés l'un avec l'autre ; & cette grêle étoit d'une grosseur si extraor-

---

des Dieux des montagnes & des Dieux des vallées & des plaines. 1. Rois. xx, 23. Mais le vrai Dieu confondit & renversa tout ce système. Pour maintenir son unité, & faire éclater le souverain empire qu'il exerce sur toutes les parties de la nature, il s'arma des élémens contre ces idolâtres; la terre, la mer, les fleuves, l'air & la formidable artillerie des Cieux, devinrent en sa main autant d'instrumens pour les perdre, afin, comme le disoit Moïse à Pharaon, que ni lui, ni personne, ne pût ignorer que nul n'est semblable à l'Eternel sur toute la terre. C'est une remarque de Théodoret & de Saint Grégoire de Nysse. Artapan ajoute dans Eusebe (*prep. Evang. l. 9, c. 27*), que cette affreuse tempête, d'autant plus épouvantable, qu'elle arriva de nuit, fut accompagnée d'un tremblement de terre qui renversa jusqu'aux Temples. M. de V***. croira sans doute ce dernier trait, puisque c'est un Païen qui le rapporte.

dinaire, qu'on n'en avoit jamais vu de pareille dans toute l'Egypte, depuis la fondation de ce peuple.

25. Et elle causa *un dégât* général dans toute l'*Egypte*. Elle tua les hommes & les bêtes *qui se trouverent* dans les champs, *elle brisa* toutes les herbes, & rompit tous les arbres du pays.

26. Il n'y eut que dans la terre de Gessen, où étoient les enfans d'Israël, où cette grêle ne tomba pas.

27. Pharaon ayant fait venir Moïse & Aaron, il leur dit : J'ai péché encore cette *fois*. Le Seigneur est juste ; moi & mon peuple, nous sommes des impies.

28. Priez le Seigneur que ces grands tonnerres & cette grêle cessent, afin que je vous laisse aller, & que vous ne demeuriez pas ici davantage.

29. Moïse lui dit : Lorsque je serai sorti de la ville, j'étendrai mes mains vers le Seigneur, & les tonnerres cesseront, & il n'y aura plus de grêle ; afin que vous sachiez que le Seigneur est maître de la terre.

30. Mais

30. Mais je sais que ni vous, ni vos serviteurs, ne craignez point encore le Seigneur Dieu.

31. Ainsi l'orge, qui étoit encore verd, & le lin, qui commençoit à monter en graine, furent gâtés de la grêle :

32. Mais le froment & le bled ne furent pas endommagés, parce qu'ils sont plus tardifs.

33. Moïse donc, ayant quitté Pharaon, & étant sorti de la ville, éleva ses mains vers le Seigneur, & les tonnerres & la grêle cessèrent, sans qu'il tombât plus une goutte d'eau sur la terre.

34. Mais Pharaon se voyant délivré de la pluie, des tonnerres & de la grêle, augmenta encore son péché ;

35. Et son cœur & celui de ses serviteurs s'appesantirent & s'endurcirent de plus en plus, & il ne voulut point laisser aller les enfans d'Israël, ni obéir à l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu par Moïse.

CHAPITRE X.

1. ALORS le Seigneur *dit à Moïse :* Allez trouver Pharaon ; car j'ai endurci ſon cœur, & le cœur de ſes ſerviteurs, afin que je faſſe éclater les prodiges de ma puiſſance ſur ſa perſonne,

2. Et que vous puiſſiez raconter à vos enfans & à vos neveux, de combien de plaies j'ai frappé *l'Egypte*, & combien de prodiges j'ai fait au milieu d'eux, & que vous ſachiez que je ſuis le Seigneur.

3. Moïſe & Aaron vinrent donc trouver Pharaon, & lui dirent : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des Hébreux : juſqu'à quand refuſerez-vous de vous aſſujettir à moi ? Laiſſez aller mon peuple, afin qu'il m'offre des ſacrifices.

4. Que ſi vous me réſiſtez, & ſi vous ne voulez pas le laiſſer aller, je vais demain faire venir, dans votre pays, des ſauterelles,

5. Qui couvriront toute la ſurface de la terre, en telle ſorte qu'on ne

la verra point, & qui consumeront tout ce que la grêle aura épargné; & elles rongeront tous (*a*) les arbres de la campagne.

6. Et elles se répandront dans vos maisons, dans celles de vos serviteurs & de tous les Egyptiens; en sorte que ni vos peres, ni vos prédécesseurs, n'en ont jamais vu une si grande quantité depuis qu'ils sont nés dans le monde, jusqu'aujourd'hui (*b*). Et Moïse tourna le dos, & se retira de devant Pharaon.

(*a*) Le copiste Hébreu a omis cette ligne, *ésés haarets oueth kol pheri, herbam terræ & omnem fructum*, qui se lit dans le Samaritain; la chose est très-digne de remarque, pour éclaircir les Textes où se trouvent de pareilles omissions. L'origine de celle-ci, est le mot KOL, qui étoit répété deux fois; on a passé, sans s'en appercevoir, du premier au second, & les paroles intermédiaires se sont trouvées omises.

(*b*) Le Samaritain est encore ici plus étendu que l'Hébreu; on lit ce qui suit après ce mot *aujourd'hui* du verset 6.

Ouaiabo moschéh Ouaharon él Phareoh oueiomerou élao koh amar ïehoah élohé haiberim ad mathai méanetha léanoth mipphanaï schallaeh éth ammi oueiaabeduni. Ki im maén atthah leschalléach éth ammi hinneni mébi

7. Or, les ſerviteurs de Pharaon dirent à ce Prince : Juſqu'à quand

---

machar arebé'i bighebulékà. Ouekiſſah éth én haarets ouelo i-kil lireoth éth haarets oueckal éth iéther happhelétah hanniſcheéreth lakem min habbarad oueckal éth kol éſéb haarets ouéth kol pheri haéts hattſomeach lakem min haſſuéh. Oumaleou batthéka oubaththé kol abadéka oubaththé kol mitſeraim aſcher lo raou abothéka ouaaboth abothéka miiom héiotham al haadamah ad haiiom hazzéh. Ouaiéphen ouaiétſé méim Phareoh.

Venerunt autem Moïſes & Aaron ad Pharaonem, & dixerunt ei : Sic dicit Jehova Deus Hebræorum, uſquequò renuiſti humiliare te coram me ? Dimitte populum meum ut ſerviat mihi. Quia ſi renuis dimittere populum meum, ecce ego adducam cras locuſtam in terminum tuum ; & operiet ſuperficiem terræ, & non poterit videri terra, & comedet reſiduum quod evaſit, relictum vobis à grandine, & comedet omnem herbam terræ, & omnem fructum arboris quæ germinavit vobis ex agro ; & replebuntur domus tuæ, & domus omnium ſervorum tuorum, & domus omnis Ægypti ; quas non viderunt patres tui & patres patrum tuorum à die quo fuerunt ſuper terram uſque ad diem hanc. Avertitque ſe, & egreſſus eſt à Pharaone.

» Or Moïſe & Aaron vinrent vers Pha» raon, & lui dirent : Voici ce que dit » l'Eternel, le Dieu des Hébreux : Juſqu'à » quand refuſerez-vous de vous humilier » devant moi ? Laiſſez aller mon peuple,

ſouffrirons-nous ce ſcandale? Laiſſez-les aller, afin qu'ils ſacrifient au Sei-

» afin qu'il me ſerve ; que ſi vous me réſiſtez, » & ne voulez pas le laiſſer aller, je vais » demain faire venir dans votre pays des » ſauterelles, qui couvriront toute la ſur- » face de la terre, en telle ſorte qu'on ne » la verra point, & qui conſumeront tout » ce que la grêle aura épargné ; & elles ron- » geront toutes les herbes de la terre, & tous » les fruits des arbres de la campagne ; & » elles ſe répandront dans vos maiſons, » dans celles de tous vos ſerviteurs, & de » tous les Egyptiens ; en ſorte que ni vos » peres, ni vos prédéceſſeurs, n'en ont » jamais vu une ſi grande quantité, depuis » qu'ils ſont nés dans le monde juſqu'au- » jourd'hui. Et Moïſe tourna le dos, & ſe » retira de devant Pharaon ».

Ce que nous venons de rapporter, d'après le Pentateuque Samaritain, eſt une répétition des verſets 3, 4, 5, & du verſet 6, juſqu'à ce mot incluſivement *aujourd'hui*. Cet Ouvrage précieux, qui eſt ſinguliérement exact, ſe conforme toujours à ce goût des Anciens, qui tient ſi fort de la ſimple nature. Quelques Modernes légers & ſuperficiels ont voulu critiquer, dans Homere, cet uſage de répéter les choſes dans les mêmes termes ; mais la ſavante Madame Dacier, en prend vivement la défenſe dans les judicieuſes remarques qu'elle a faites ſur l'Iliade & l'Odyſſée. On peut voir ce

gneur leur Dieu. Ne voyez-vous pas que toute l'Egypte eſt perdue?

---

que nous avons dit à ce ſujet, dans notre NOUVELLE MÉTHODE POUR ENTRER DANS LE VRAI SENS DE L'ECRITURE SAINTE, tom. I, chapitre II, §. I, pages 37 & 38.

Le ſavant Editeur de la Bible d'Avignon, au lieu de placer l'addition du Samaritain ſur la fin du verſet 6, la met après le verſet 23 enſuite il dit, que « dans les précédentes » additions du Samaritain, on a pu remar- » quer que la différence des deux Textes » conſiſte en ce que l'Hébreu & le Samari- » tain ayant rapporté l'ordre *donné*, *le* » Samaritain ſeul en rapporte *l'exécution* : » ici, au contraire, ajoute-t-il, le Samari- » tain ſeul rapporte l'ordre donné à Moïſe ; » l'Hébreu n'en rapporte que l'exécution ».

M. Rondet ſe méprend très-certainement dans cet endroit. 1°. L'addition doit être placée où nous la mettons : 2°. les deux Textes ſuivent leur marche ordinaire. C'eſt l'Hébreu qui ne rapporte que l'ordre donné à Moïſe, & c'eſt le Samaritain ſeul, qui, au récit de l'ordre donné, joint celui de l'exécution. Pour s'en convaincre, il ſuffit de jeter les yeux ſur les polyglottes de Paris & de Londres, ſur les manuſcrits Samaritains des Bibliotheques du Roi, de l'Oratoire & de Sainte Genevieve, & ſur les diverſes leçons Samaritaines de la Bible Hébraïque de Kennicott ; l'on verra ſur tous ces chefs un concert unanime, auquel il eſt impoſſible de réſiſter. C'eſt donc avec

8. Ils rappelerent donc Moïſe & Aaron pour parler à Pharaon, qui leur dit : Allez ſacrifier au Seigneur votre Dieu. Mais, qui ſont ceux qui doivent y aller ?

9. Moïſe lui répondit : Nous irons avec nos petits-enfans & nos vieillards, avec nos fils & nos filles, avec nos brebis & notre gros bétail : car c'eſt une fête ſolemnelle que nous célébrons en l'honneur du Seigneur notre Dieu.

10. Pharaon lui répondit : Que le Seigneur ſoit avec vous, comme je vous laiſſerai aller avec vos petits-enfans ! Qui peut douter, après cela, de vos mauvaiſes intentions ?

11. Il n'en ſera pas ainſi : mais allez-y ſeulement vous autres hommes, & ſacrifiez au Seigneur : car c'eſt ce que vous avez demandé vous-mêmes. Et auſſi-tôt ils furent chaſſés de la préſence du Roi.

12. Alors le Seigneur dit à Moïſe : Etendez votre main ſur l'Egypte,

---

raiſon que le Pere Houbigant a négligé une remarque que M. Rondet appelle IMPORTANTE.

pour y faire venir des ſauterelles (*a*). Qu'elles ſe répandent dans tout le pays, & qu'elles dévorent ce qui eſt reſté d'herbes après la grêle.

13. Moïſe étendit donc ſa verge ſur l'Egypte, & le Seigneur fit lever un vent brûlant (*b*), qui ſouffla tout

(*a*) *HUITIEME PLAIE. LES SAUTERELLES.* En Hébreu ARBÉH, & ce nom vient du verbe RABAH, qui ſignifie *multiplier*, parce qu'en effet il n'y a pas de créature qui multiplie davantage que la ſauterelle. De là vient qu'en divers endroits l'Ecriture voulant donner l'idée d'une grande multitude d'animaux, ou de perſonnes, la compare à une multitude de ſauterelles. Prov. XXX, 27. Jug. VI, 6. Jer. XLVI, 23.

(*b*) L'Hébreu porte : *Oueiehoah nihag rouach* QADIM *baarets kol haiiom hahou ouekol hallaielah hibboqér ha'ah ouerouach* HAQQADIM *naſah é.h haarebéh. Jehova autem adduxit ventum* ORIENTALEM *in terram totâ die ipſâ, & totâ nocte. Mane fuit, & ventus* ORIENTALIS *elevavit locuſtas.* « Or l'Eternel fit » lever un vent d'ORIENT, qui ſouffla tout » ce jour-là & toute la nuit, & le lendemain » matin le vent d'ORIENT amena les ſau» terelles ».

Ce vent, qui eſt appelé QADIM, parce qu'il vient des pays qui ſont connus dans la Bible Hébraïque, ſous le nom de QÉDÉM, ou *orient*, tranſporta, de l'Arabie dans

ce jour-là & toute la nuit ; & le len-

l'Egypte, au travers de la mer Rouge, une armée innombrable de ſauterelles. Pline, le naturaliſte, livre XI, chapitre XXIX, vient à l'appui de ce fait ; il dit que ces inſectes paſſent quelquefois d'un pays en un autre, pour chercher à manger ; & qu'après avoir rongé tout ce qui étoit dans la premiere demeure, on les a vu traverſer les mers, pour chercher ailleurs de la nourriture. Dans la Cyrenaïque, qui eſt voiſine de l'Egypte, on fait une guerre ſolemnelle aux ſauterelles trois fois l'année, & on traite, comme des lâches & des déſerteurs, tous ceux qui ne ſe mettent pas en campagne. 1°. On froiſſe leurs œufs qu'elles font en automne : 2°. on tue leurs petits qui s'écloſent au printems : 3°. on leur donne la chaſſe lorſqu'elles ſont grandes. L'iſle de Lemnos & la Syrie ſont auſſi le théatre de ces ſortes d'exploits militaires.

Mais l'ennemi étoit tellement en force dans le centre de l'Egypte, que toute la Nation en corps n'auroit pu le mettre en déroute. L'Eternel, qui l'avoit amené à travers les airs, pouvoit ſeul le renvoyer ſur les ailes des vents.

Pour jeter dans la mer Rouge tous ces inſectes qui étoient répandus dans la Baſſe-Egypte, il falloit un vent qui vînt de la Méditerranée, & qui ſoufflât du couchant & du ſeptentrion. Auſſi l'Hébreu & le Samaritain diſent-ils formellement, au verſet 19, que l'Egypte fut délivrée des ſauterelles par

demain matin ce vent amena les sauterelles (*a*);

UN VENT DE LA MER Méditerranée, *rouach iam*. Saint Jérôme auroit donc bien mieux fait de rendre ici l'Original *littéralement*, que de le traduire par UN VENT DU COUCHANT; ce saint Docteur, sans doute, ne faisoit pas attention que si la Méditerranée est au couchant par rapport à la Palestine, elle est au contraire au nord par rapport à l'Egypte.

(*a*) Le golfe des Arabes, que la Vulgate nomme *mer Rouge*, est constamment appelé, dans la Bible Hébraïque, IAM SOUPH, c'est-à-dire la mer de l'Algue ou des Roseaux, à cause de la grande quantité qui en croît dans son fond, & sur ses rivages. En effet, les Naturalistes qu'envoya Alexandre le Grand, pour faire la visite des côtes de ce golfe, lui assurerent que l'herbe qui étoit dans son fond, avoit la couleur de la mousse de mer. Diodore de Sicile dit qu'il paroît tout verd, à cause de la mousse & de l'herbe qui croît sous ses eaux.

Les versions Syriaque & Chaldaique lui donnent le même nom que le Texte Hébreu; mais chez les anciens habitans des côtes il portoit celui de IAM EDOM, ou mer d'Edom. Les descendans d'Esaü ayant occupé le pays, appelé depuis par les Grecs *Arabie Pétrée*, qui s'étend entre le golfe Arabique & le lac de Sodome, ils l'appelerent du nom de leur pere, le pays de d'Edom. Ainsi, comme ce golfe baignoit

14. Qui vinrent fondre sur toute l'Egypte, & s'arrêterent sur tout le

---

cette contrée, de là lui vint le nom de *mer d'Edom*, ou, selon le dialecte Grec, de *mer Edoméenne* ou *Idumeénne*. Mais les Grecs qui avoient pris ce nom des Phéniciens, voyant que ce golfe étoit appelé par ces peuples IAM EDOM, au lieu de traduire, comme ils devoient, *la mer d'Edom* ou *la mer Idumeénne*, prirent le nom d'Edom, qui est un nom propre, pour un nom appellatif, & ainsi le rendirent par MER ERYTRÉE (ερυθρω) ou MER ROUGE; car EDOM, dans la Langue de ce pays-là, signifie *rouge*; & l'Ecriture nous apprend qu'Esaü ayant vendu son droit d'aîneſſe à Jacob son frere, pour un plat d'un mets roux, en fut surnommé EDOM, c'est-à dire *le rouge* ou *le roux*.

A la vérité, les Navigateurs qui ont couru ce bras de mer, nous apprennent qu'on y trouve, dans certains endroits, quelques taches rouges. Dom Jean de Castro, Gentilhomme Portugais, dit qu'ayant pris de cette eau, qui paroissoit rouge, dans un verre, il la trouva fort claire; mais qu'ayant fait plonger quelques Matelots, ils lui apporterent du fond une matiere rouge comme des branches de corail, couvertes d'une peau orangée. Le quartier où il y a le plus de ces taches, est depuis Suaquen jusqu'au port de Cossir, l'espace de 130 lieues; mais depuis Tor jusqu'à Suès on n'en voit pas une. Ainsi il n'y a pas d'apparence que ce petit nombre de taches rouges ait pu faire

pays des Egyptiens, en ſi grande quantité, que, ni devant, ni après,

---

donner le nom de MER ROUGE au golfe Arabique.

D'ailleurs il auroit pu porter, à auſſi juſte titre, les noms de MER VERTE, ou de MER BLANCHE, puiſqu'on y trouve également des taches vertes & des taches blanches; les unes ſont cauſées par une eſpece de corail blanc, couvert de quelque choſe de vert, les autres par le ſable blanc; en ſorte que par-tout où la mer eſt baſſe, elle repréſente la couleur de ce qui eſt au fond. Y a-t-il aucune mer dans le monde qui ſoit exempte de pareilles taches rouges, vertes, blanches? Le golfe Arabique n'a donc rien de particulier, ſoit par rapport à la couleur des eaux, ſoit par rapport à celle du ſable, qui ait pu lui mériter la dénomination de *mer Rouge*.

C'eſt pourquoi Strabon, Pline, Pomponius-Mela, nous diſent poſitivement que ce golfe ne fut pas ainſi appelé de quelque rougeur qu'on y remarqua, mais d'un grand Roi nommé *Erythrus*, dont les Etats étoient ſitués le long de ſes bords. Or *Erythrus* ſignifie en Grec, ce qu'*Edom* veut dire dans les Langues Phénicienne & Hébraïque, ſavoir, *Rouge*; preuve manifeſte que ce Roi *Erythrus* n'eſt autre qu'*Eſaü* ou *Edom*.

Les Arabes, & tous les Orientaux, nomment encore aujourd'hui cette mer, BAHR SOUPH, mer de Souph, & l'herbe qui y croît SOUPHO.

on n'en vit jamais une si grande multitude.

15. Elles couvrirent toute la surface de la terre, & elles désolerent tout. Toute l'herbe de la terre, & tous les fruits des arbres que la grêle n'avoit pas perdus, furent consumés par les sauterelles. Elles ne laisserent rien de verd, ni dans les herbes, ni sur les arbres, dans tout le pays.

16. C'est pourquoi Pharaon fit promptement venir Moïse & Aaron, & il leur dit : J'ai péché contre le Seigneur votre Dieu, & contre vous.

17. Mais, pardonnez-moi ma faute encore cette fois, & priez le Seigneur votre Dieu qu'il me délivre de cette mort.

18. Moïse étant sorti de devant Pharaon, pria le Seigneur ;

19. Qui fit lever un vent d'Occident, très-impétueux, qui enleva les sauterelles, & les jeta dans la mer Rouge, sans qu'il en restât une seule dans toute l'étendue de l'Egypte.

20. Mais le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, & il ne voulut point laisser aller les enfans d'Israël.

21. Le Seigneur dit donc à Moïse :

élevez votre main vers le Ciel, & qu'il y ait dans toute l'Egypte des ténebres si épaisses, qu'elles soient palpables (*a*).

(*a*) *Neuvieme plaie. Les ténebres.* Les ténebres étant une privation de lumiere, on ne sauroit les sentir au toucher; c'est pourquoi nous rendons ainsi l'Original, *qu'il y ait sur le pays d'Egypte des ténebres, après que* (car la conjonction OUAOU a quelquefois cette signification, comme dans Mich. VII, 13.), *après que la nuit sera finie.* Mais comment est-il arrivé que l'Auteur de la Vulgate ait rendu le Texte dont il est ici question, d'une maniere si différente de celle que nous présentons? Le voici: *Maschasch*, en Hébreu signifie *toucher*; MOUSCH dans la même Langue, veut dire *manquer, cesser, finir.* IAMISCH ou IAMESCH, est également le futur de ces deux verbes. Saint Jérôme, après les Septante, l'a pris au premier sens; il semble que, pour la raison que nous avons apportée, il est plus convenable de le prendre au second. Par une suite de la version que nous avons faite de IAMESCH, nous avons traduit CHOSCHEK, qui suit immédiatement ce mot, par la *nuit*, qu'il signifie également que *ténebres.* Le Paraphraste Chaldéen vient à l'appui de notre explication, puisqu'il traduit ainsi: *Ouihé chaschoka al area demitsrraim bathar deiaadé qebal lélelia*; *ut sint tenebræ super terram Ægypti, etiam*

22. Moïse étendit sa main vers le Ciel, & toute l'Egypte fut couverte de ténebres horribles pendant trois jours.

23. Pendant tout ce temps, on ne se vit point l'un l'autre, & nul ne put se remuer de sa place. Mais, par-tout où étoient les Israélites, on voyoit un beau jour.

24. Alors Pharaon fit venir Moïse & Aaron, & leur dit : Allez, sacrifier au Seigneur : laissez seulement ici vos brebis & vos troupeaux ; emmenez avec vous vos petits-enfans.

25. Moïse lui répliqua : Vous nous permettrez aussi de mener des hosties & des holocaustes, pour les offrir au Seigneur notre Dieu.

26. Nous emmenerons tous nos troupeaux, il n'en restera pas même une corne de leur pied ; nous avons besoin de tout notre bétail pour les sacrifices de notre Dieu ; d'autant plus que nous ne savons pas ce qu'il

---

postquam recesserit obscuritas nostris ; « qu'il » y ait des ténebres dans l'Egypte, même » après que l'obscurité de la nuit aura été » chassée », c'est-à-dire, que les ténebres continuent le jour comme la nuit.

voudra qu'on lui immole, juſqu'à notre arrivée au lieu marqué.

27. Mais le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, & il ne voulut point les laiſſer aller.

28. Et Pharaon dit à *Moïſe* : Retirez-vous, & ne vous préſentez *jamais* en ma préſence. La premiere fois que vous paroîtrez devant moi, vous mourrez.

29. Moïſe lui répondit : Je ferai ce que vous ſouhaitez ; je ne verrai plus votre viſage.

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS.

XIX.

§. I. *Crime de Pharaon.*

« Il eſt évident ici, dit le Critique, que l'Egypte ne reconnoiſſoit plus le Dieu des Hébreux. On croit qu'en ce cas Pharaon n'eſt point coupable de dire : Qui eſt donc ce Dieu ? Il ne devient criminel que lorſque les miracles de Moſé & d'Aaron, ſupérieurs aux miracles de ſes Mages, ne purent le toucher ».

L'idolâtrie se répandoit sur toute la terre, & le culte de Dieu commençoit à s'éteindre, même dans la postérité de Sem, qui en avoit conservé long-temps le sacré dépôt, lorsque Dieu, abandonnant les hommes à leur sens réprouvé, résolut de se choisir un peuple qui gardât son nom & ses loix. Il jeta les yeux sur Abraham pour être le pere de ce peuple privilégié; il le tira de son pays natal, & lui commanda de se séparer de sa parenté, que le torrent des passions entraînoit, comme les autres hommes, dans l'oubli de son nom & de son culte. Arrivé dans la Palestine, que l'Eternel devoit lui donner & à sa postérité, il n'y trouva que désordres & abominations; les peuples de Gérare & de l'Egypte, qui paroissent être les plus éclairés & les moins vicieux, lui enlevent publiquement sa femme, & il faut que Dieu sorte de son secret impénétrable pour mettre un frein à la violence des Princes de ce pays: l'horreur que les Egyptiens témoignoient, dès ce temps, pour les étrangers & pour les pasteurs, étoit fondé sur leur

ſuperſtition à ne point manger de ce qui avoit eu vie, & à rendre des honneurs divins à de viles créatures, qui ne ſont faites que pour l'uſage & l'utilité de l'homme. La ville d'Héliopolis, le Temple & le Prêtre conſacré au culte du Soleil, marquent juſqu'où alloit l'aveuglement de ces peuples, d'ailleurs très-éclairés ſur la Politique, ſur la Phyſique, ſur l'Aſtronomie & les autres Sciences profanes. Quoique pluſieurs Savans, du ſentiment deſquels nous ne ſommes pas éloignés, penſent que le nom de Dieu ne leur fut point inconnu, parce que l'Ecriture dit qu'il apparut aux Rois d'Egypte & de Gérare, & que Joſeph parle de Dieu, au Pharaon de ſon temps, comme s'il l'eût connu; toujours peut-on ſoupçonner que cette connoiſſance ſe bornoit au langage, & que le culte étoit adreſſé à des Divinités fictices : ſi l'on prétend que ce culte ſuperſtitieux avoit encore des rapports ſenſibles au Dieu ſuprême; en accordant cette derniere prétention, nous croyons être en droit de ſoutenir que, du temps de Moïſe, l'Egypte avoit ſubi, comme le reſte de la terre, le joug

de l'idolâtrie, étoit plongée dans une ſuperſtition abſurde, dans les horreurs de la magie, étoit devenue le jouet des eſprits infernaux; & par conſéquent, que l'Egypte ne reconnoiſſoit plus le Dieu que ſervoient les Juifs. Mais cette profondeur de ténebres, répandues ſur toute l'Egypte, ne diſculpe point les Egyptiens d'avoir ignoré Dieu, ni Pharaon d'avoir dit : Qui eſt donc ce Dieu ? parce que

1°. Le ſpectacle de l'Univers publie la gloire de ſon Auteur, ſuivant ces beaux vers du grand Rouſſeau, ſur le Pſeaume XVIII : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Les Cieux inſtruiſent la Terre,
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur Globe enſerre,
Célebre un Dieu Créateur.
Quel plus ſublime Cantique,
Que ce concert magnifique,
De tous les céleſtes Corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords !

De ſa puiſſance immortelle,
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage,
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux:
Son admirable ſtructure,
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil, qui, dans ſa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet Aſtre ouvre ſa carriere,
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers, à ſa préſence,
Semble ſortir du néant;
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe Géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde,

Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La nature, languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

Cette ſeule raiſon condamne l'ignorance du Roi d'Egypte, & confond les Critiques qui croient qu'il n'eſt point coupable d'avoir dit : Qui eſt donc ce Dieu ?

2°. Si le Roi ignora les avertiſſemens donnés à un de ſes prédéceſſeurs, au ſujet d'Abraham ; ſi la mémoire de Joſeph, & des ſervices que ce ſage Adminiſtrateur avoit rendus à ſon Royaume, n'étoit point parvenue juſqu'à lui, il ne pouvoit ignorer la protection évidente du Dieu d'Iſraël ſur ce peuple, leur multiplication miraculeuſe, malgré les efforts criminels de ſa damnable politique ; & par conſéquent il ne pouvoit ignorer le Dieu des Hébreux ; & l'on ne peut croire qu'il ne fût point coupable d'avoir dit : Quel eſt donc ce Dieu ?

3°. L'inſenſibilité que ce Prince témoigne aux plaies dont Dieu frappe l'Egypte, par le miniſtere de

Moïſe & d'Aaron, ne fait point ſon crime, mais en eſt la punition; alors il ne devient point criminel; il l'étoit, mais il le devient davantage, parce qu'une volonté *criminelle*, antérieure à ſon endurciſſement, imprime le caractere du crime à tout ce qu'il fait, en conſéquence de ſon endurciſſement.

4°. L'énumération des merveilles prétendues, que les Mages ou Lettrés Egyptiens oppoſerent aux véritables miracles de Moïſe, ne doit point nous tenter de pardonner à *l'embarras* où ſe trouva le Roi; ou ſi cette tentation ſe préſente à notre cœur, nous devons la rejeter bien loin de notre eſprit, parce que notre cœur corrompu plaint volontiers le ſort de ſes ſemblables, & nous ſommes portés à pardonner aux autres un aveuglement que nous voudrions bien nous pardonner à nous-mêmes. Notre eſprit, éclairé des lumieres de la foi & de la raiſon, nous montre une différence prodigieuſe entre des merveilles opérées au nom de Dieu, & des opérations magiques faites au nom & par les ſecours des démons;

entre des miracles permanens & des miracles illuſoires ; entre des hommes qui commandent ſouverainement à la Nature, changent ſon ordre & le rétabliſſent à leur gré, & d'autres hommes qui peuvent bien, par quelques ſecrets naturels, corrompre la nature de quelques êtres créés, mais ne peuvent réparer le mal qu'ils ont fait ; entre deux hommes iſolés, & qui n'ont pour appui que l'Etre ſuprême qu'ils invoquent, & de malheureux impoſteurs, qui ſont appuyés d'un nombreux parti prêt à crier, qu'ils voient & qu'ils ont vu ce qu'ils ne voient point & n'ont point vu ; enfin, entre des hommes qui, pendant tout le cours du combat, ont eu l'avantage ſur leurs antagoniſtes, de l'aveu même de leurs ennemis, & des hommes qui s'avouent vaincus & rendent hommage au Dieu des Hébreux. Peut-on être tenté, après cela, de pardonner à l'embarras volontaire du Prince, ennemi de Dieu & de ſon peuple ?

5°. En pardonnant à l'ignorance du Prince, à ſon endurciſſement, à ſon embarras, pour diſtinguer les

miracles vrais d'avec les faux, peut-on pardonner aux différens motifs qui régloient ſa conduite injuſte envers le peuple qu'il opprimoit ? Ces motifs étoient *l'ambition* de régner ſur pluſieurs peuples, *dont les* Princes ſe font une vertu ; l'avarice qui lui faiſoit voir, dans les Hébreux, ſix cent mille bras deſtinés à l'enrichir ; la vanité qui le flattoit du titre ſpécieux de fondateur de pluſieurs grandes villes, & d'avoir tranſmis à la poſtérité ſon nom gravé ſur de ſuperbes *monumens* ; *l'honneur* de ſoutenir une *politique inhumaine*, & la honte de céder à de juſtes remontrances. Croit-on que, dans ce cas, Pharaon ne ſoit point coupable d'avoir dit : Quel eſt donc ce Dieu ? Croit-on que ſon endurciſſement & ſon embarras lui méritent quelque pardon ?

§. II. *Plaies d'Egypte.*

Les plaies dont Moïſe & Aaron frapperent l'Egypte, ſont au nombre de dix, ſans compter le changement de la verge en ſerpent, qui dévora les ſerpens que les Enchanteurs Egyptiens

Egyptiens avoient fait paroître, & qui reprit enſuite ſa forme & ſa nature de verge. Nous allons donner le précis de ces dix fléaux du Ciel.

I. Le changement des fleuves, des ruiſſeaux, des ſources & des puits en ſang qui fit mourir les poiſſons. L'imitation des Magiciens n'a pu conſiſter que dans le changement de quelques ſceaux que l'on fut puiſer chez les Juifs, ou à la mer.

II. La quantité prodigieuſe de grenouilles que produiſit le Nil, & qui ſe répandirent dans les champs, dans les villes & dans les maiſons, ſur les tables & dans les lits des Egyptiens, & dont on fit des amas dans les places publiques quand elles furent mortes. Les Mages en firent paroître auſſi; mais en quelle quantité?

III. Le changement de la pouſſiere en petits animaux appelés ſcyniphes, qui s'attacherent aux hommes & aux bêtes, que les Egyptiens ne purent contrefaire, en déclarant que cette opération ne pouvoit venir que du doigt de Dieu.

IV. La création des mouches qui

gâterent le pays, en rongeant tout, ſans incommoder les Juifs.

V. Une peſte générale qui fit périr les animaux des Egyptiens, & épargna ceux des Iſraélites.

VI. Les ulceres qui couvrirent les Egyptiens, mirent en fuite les Magiciens, & dont les Juifs furent exempts.

VII. Le tonnerre & la grêle, dont le lin & l'orge furent frappés ; le bled n'en ſouffrit pas, parce qu'il étoit encore en herbe.

VIII. Les ſauterelles.

IX. Les ténebres qui couvrirent toute l'Egypte, & que les Iſraélites n'éprouverent point.

X. La mort des premiers-nés, tant des hommes que des animaux, parmi les Egyptiens.

De ces dix merveilles, les Mages & les Lettrés d'Egypte n'en purent contrefaire que trois ; auſſi n'y en a-t-il que trois qui ſoient ſuſceptibles d'illuſion, la verge changée en ſerpent, l'eau en ſang, & la multiplication des grenouilles. Car, 1°. il étoit aiſé aux Mages d'avoir, en leur diſpoſition, un certain nombre

de ſerpens pour les ſubſtituer à leurs baguettes, en les relevant avec adreſſe & avec la ſubtilité à laquelle on ſait que cette ſorte d'homme eſt exercée de longue main. Mais ce qui fut inimitable pour eux, c'eſt que le ſerpent miraculeux des Hébreux dévora leurs ſerpens naturels, & que la verge admirable reprit, à la voix de Moïſe, ſa premiere forme & ſa premiere nature. 2°. Le changement des eaux en ſang ne put être imité qu'imparfaitement. Quelques ſceaux d'eau, puiſés à la mer ou chez les Iſraélites, purent prendre la couleur du ſang, par le moyen de quelques drogues préparées à cet effet : mais la nature de l'eau reſta toujours la même ; au lieu que, dans l'opération étonnante de Moïſe, le grand fleuve du Nil, les lacs, les marais, les fontaines & les puits, prenant la couleur & la nature du ſang, prouverent la réalité de leur changement par l'extinction des poiſſons & de tous les animaux aquatiques : d'ailleurs, quelle proportion y a-t-il de quelques ſceaux d'eau colorée avec la généralité des eaux de tout un

Royaume réellement dénaturées? La troiſieme opération eſt encore plus illuſoire. Quelques grenouilles ramaſſées ſecrétement, & miſes en liberté en préſence de Pharaon, firent crier miracle à des ſpectateurs intéreſſés & prévenus, tandis que toute la terre d'Egypte, inondée par la quantité de ces amphibies créés au commandement de Moïſe, trouva des cœurs froids & inſenſibles.

§. III. *Les poux du Critique.*

« Ce ne fut, dit le Critique, que » quand les deux Hébreux firent » naître des poux, que les Mages » commencerent à ne pouvoir plus » les imiter ».

Dieu n'a pas beſoin d'armées, de chars & d'éléphans pour ſignaler ſa puiſſance, lorſqu'il veut la faire éprouver aux hommes; le plus petit, le plus vil inſecte, eſt une arme invincible entre ſes mains. Le fier Antiochus, le perſécuteur des Juifs, le meurtrier des Machabées l'éprouva, lorſque, chaſſé honteuſement d'Elimaïs, dont il avoit entrepris de piller le Temple, il précipitoit ſa marche pour ſe

venger, sur le peuple de Dieu, de l'affront qu'il avoit reçu chez les Perses ; des vers, d'autres disent des poux, pullullant de tout son corps, corrompirent ses chairs, & vengerent tant de sang innocent qu'il avoit répandu.

Pendant que Sylla passoit, dans les délices & dans un repos voluptueux, les dernieres années de sa vie, les listes sanglantes des citoyens dont il avoit proscrit la tête, étoient présentes au trône du souverain juge. Sa sentence prononcée, une apostume creve dans son corps, & des légions de ces animaux, dont le nom ne se profere qu'avec une espece de dégoût mêlé d'horreur, firent souffrir, au coupable dictateur, toutes les morts dont il avoit si cruellement affiché l'arrêt contre ses concitoyens.

Je ne finirois pas, si je voulois seulement crayonner le tableau des vengeances divines, que l'animal, dénommé par le Critique dans sa note ingénieuse & délicate, a souvent exercées sur les hommes. Il ne seroit donc pas étonnant que Dieu,

qui ne fait jamais mieux ſentir ſa toute-puiſſance que par la foibleſſe des inſtrumens qu'il emploie, ait affligé l'Egypte d'une maladie que des Empereurs & des Rois ont regardée comme la punition de leurs crimes. L'aveu des Mages Egyptiens, qui reconnoiſſent le doigt de Dieu dans cette opération de Moïſe, me confirmeroit aſſez dans ce ſentiment; mais, ſeroit-il impoſſible que les Enchanteurs euſſent ramaſſé une aſſez grande quantité de ces petits inſectes pour en couvrir un homme & quelques bêtes, &, par cet artifice, enlever à Moïſe la gloire d'en avoir couvert tous les Egyptiens & tous leurs animaux ? C'eſt ce que je ne ſaurois croire. Je ne peux donc me réſoudre à adopter le ſentiment du Critique qui ſe déclare pour les poux, tandis que les graves Commentateurs & Traducteurs ſont pour les animaux que les Egyptiens appellent *conopes*, & que la Vulgate a rendu par le mot *ſcyniphes*, & que nous traduiſons, en François, par celui de couſins ou moucherons, dont tout le monde connoît l'in-

commodité du bourdonnement, & l'importunité douloureuse de la piquure. Ils sont très-communs en Egypte, où l'on est obligé de coucher sur des tours élevées pour les éviter, ou bien d'avoir des CONOPÉES, qui sont des especes de tentes de gaze dans lesquelles on s'enferme pour se garantir de cette volatille insupportable. Quoique cet insecte soit si petit & si mince dans cette contrée, qu'il soit imperceptible, à moins qu'on n'ait la vue extrêmement bonne, il ne laisse pas d'y être beaucoup plus incommode qu'ailleurs par sa piquure ; il s'insinue même dans le nez, dans les oreilles & dans les yeux, & pénetre encore plus avant. Or, il est certain que, quelque commun qu'il soit dans la Basse-Egypte, il seroit difficile d'en ramasser, je ne dis pas de pleines boëtes, mais une seule demi-douzaine. C'est ce qui fit que les Enchanteurs de Pharaon, quand ce Prince leur proposa d'imiter ce miracle de Moïse, seignerent du nez, reconnurent que l'opération étoit au dessus de leur force, & contens

d'avoir contrefait les trois premieres, s'écrierent que le doigt de Dieu étoit dans cette quatrieme.

Outre l'autorité des Traducteurs, des Commentateurs & des perſonnes qui ont approfondi les Saintes Lettres, la gradation des plaies d'Egypte, qui vont toujours en augmentant, & particuliérement celle des moucherons aux mouches, détermineront à embraſſer ce ſentiment, ceux de mes Lecteurs qui ſeront indignés de la turpitude du Critique ; & qui n'en ſeroit indigné!

§. IV. *Différentes manieres dont Dieu pouvoit punir les Hébreux.*

« Dieu pouvoit, nous dit-on, » ou donner l'Egypte à ſon peuple, » ou le conduire dans le déſert, ſans » tant de peine & ſans tant de mi» racles.

« Dieu pouvoit donner l'Egypte ». Nous avons déjà répondu, n°. 12, à cette queſtion, que le Critique n'a pas la criminelle inſolence de faire lui-même, mais qu'il croit plus honnête & moins criminel de mettre dans la bouche des impies, ſes bons

amis. Nous ne nous répéterons point à ſon exemple ; ainſi le Lecteur aura la complaiſance de voir notre réponſe dans l'article indiqué.

« Dieu pouvoit le conduire dans » le déſert ſans tant de peine & ſans » tant de miracles ». Oui, ſans doute, Dieu le pouvoit, & même quelque choſe de plus. Il pouvoit, du ſouffle de ſa bouche, anéantir, non-ſeulement les Egyptiens, mais encore tous les habitans de la terre, pour y placer à l'aiſe ſon peuple chéri ; il pouvoit le tranſporter, par les airs, dans le lieu qu'il lui avoit choiſi pour ſa demeure ; il pouvoit ..... : mais l'exercice de tous ces pouvoirs, qui ne lui auroit pas plus coûté que les dix fléaux terribles dont Moïſe, par ſon ordre, frappa les Egyptiens, n'auroit point été ſans miracles ; & par conſéquent, l'aſſertion du Critique, qui eſt que Dieu pouvoit *ſans peine & ſans miracles*, eſt doublement fauſſe : 1°. parce que Dieu n'a éprouvé aucune peine, ni aucune fatigue dans l'opération des merveilles qu'il a ordonné à Moïſe de faire : 2°. parce que, de toutes les

manieres poſſibles qu'on pourroit imaginer pour l'heureuſe délivrance des Juifs, je défie le Critique de m'en citer une qui ne fût un changement de l'ordre de la Nature. L'amolliſſement même du cœur de Pharaon, ſon conſentement libre & volontaire, à la retraite des Iſraélites, n'auroit pas moins été un miracle que la violence faite à ſa volonté rebelle, & à ſon cœur endurci.

J'ajoute; de toutes les manieres poſſibles dont Dieu pouvoit ſe ſervir pour délivrer ſon peuple, je ſoutiens qu'il n'y en a point de moins miraculeuſe, de plus proportionnée à l'état actuel de la Nature humaine, de plus conforme enfin à la miſéricorde divine, que celle qu'il a employée.

En effet, tranſporter tout un peuple, par les airs, comme un vol d'hirondelles, anéantir tous les habitans de l'Egypte & du Canaan, abaiſſer les montagnes, élever les vallées, mettre toute la terre au même niveau, & rendre la ſurface des fleuves, des lacs & des mers ſo-

lides, pour la transmigration d'un grand peuple ; des quatre saisons de l'année, n'en créer qu'une, afin que l'hiver & l'été formassent une douce température de leur froid & de leur chaud, pour favoriser ces heureux émigrans ; que le printems & l'automne réunissent leurs fleurs & leurs fruits ; qu'il n'y eût point de déserts ; que les campagnes fussent d'agréables vallons, & que les vallons fussent des campagnes fertiles & délicieuses ; voilà, sans doute, ce qu'auroient voulu les Critiques. Mais ce bouleversement général & absurde de la Nature, n'auroit-il pas été plus miraculeux qu'une peste, qu'un ulcere, que des moucherons ? Car, j'avoue ma foiblesse, je ne puis soutenir l'idée des poux de notre vieux Philosophe.

Ensuite, n'est-ce pas s'éloigner moins de l'ordre établi dans la Nature entiere, & se proportionner davantage à la foiblesse de la Nature humaine, que de porter les coups de la Toute-puissance divine sur des objets qui sont d'un commun usage ? Un bâton, devenu serpent,

fait frissonner les spectateurs, & l'impression qu'il opere sur les sens, porte l'homme sensuel à faire attention à l'Auteur tout-puissant de cette merveille, toute simple qu'elle est en elle-même.

Les serpens magiques peuvent surprendre, pour un moment, l'admiration, & mettre de l'égalité dans les suffrages; mais leur anéantissement subit par le serpent unique, qui, après les avoir dévorés, redevient bâton, verge ou baguette, fait pencher la balance, & le parti de Dieu l'emporte dans le cœur de l'homme convaincu de sa toute-puissance.

Est-il rien de plus commun que l'eau, sur-tout dans cette contrée, qui fut témoin des merveilles que Dieu opera pour la délivrance de son peuple? Toute la Basse-Egypte n'est-elle pas coupée de mille canaux qui la traversent en tous sens, & qui promenent cet élément utile dans ses belles plaines? Changer cette eau en sang, dénaturer les puits, les lacs, les fontaines & les rivieres, n'est-ce pas frapper l'homme

qui ne juge que par ſes ſens ? N'eſt-ce pas le frapper dans ce qui le touche de plus près ? La ſoif à laquelle il eſt condamné, la faim qui le menace par l'impoſſibilité de ſe préparer ſon pain & ſes autres nourritures, ne feront-elles pas ſur lui une plus vive impreſſion que l'apparition momentanée d'une ville bâtie en l'air, ou d'un peuple qui s'envole dans la lune ?

Enfin ces moucherons, ces mouches, ces ſauterelles, animaux familiers à l'Egypte, mais multipliés juſqu'au miracle, la peſte, les ulceres, fléaux aſſez ordinaires ſur la terre, & dans cette région ſur-tout, où la ſtagnation du Nil, l'odeur infecte des eaux croupiſſantes, la piquure mortelle des moucherons, en ſont les cauſes naturelles ; mais ſurvenant dans la circonſtance préſente, ſubitement & au ſignal d'une baguette qu'un homme éleve ou abaiſſe par l'ordre de ſon Dieu, ces prodiges étonnans proſternent le ſpectateur alarmé, au pied de celui ſeul qui peut le guérir. La grêle, les ténebres, ne ſont-elles pas des

accidens naturels, anniverſaires & même diurnes ? Ici, leur inſtantanéité, la déſolation univerſelle qu'elles portent dans la campagne, le ſentiment de la calamité préſente, la crainte pour l'avenir, tout fait rentrer l'homme en lui-même, & mieux, ſans doute, que des ſignes dans le Ciel. La mort d'un premier-né n'eſt pas une choſe rare : il n'y a guere de famille qui n'ait eu à pleurer ce malheur ; mais tous les premiers-nés d'un Royaume, depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, tous les premiers-nés enſevelis dans les ombres de la mort en une ſeule nuit & d'un ſeul coup ; voilà ce qui étonne le cœur endurci de tout un peuple ; voilà ce qui le frappe, par un intérêt plus vif & plus durable, que le paſſage libre & aiſé d'un peuple d'un pays en autre, quoique le miracle ne paroiſſe pas auſſi grand, & ne marque peut-être pas une auſſi grande puiſſance.

J'avoue qu'il ſeroit plus honorable pour le peuple Juif, & pour les anciens peuples de l'Egypte & du Canaan, de voir dans leur Hiſtoire,

que Pharaon & ſes Sujets, par reſpect pour les Patriarches, par reconnoiſſance de la ſage adminiſtration de Joſeph, par compenſation des travaux des Juifs, & des fatigues infinies qu'ils avoient bien voulu eſſuyer à leur bâtir des villes & à leur élever des pyramides, euſſent comblé de préſens ce peuple bienfaiteur, l'euſſent convié, avec bonté, à ſuivre ſes grandes deſtinées, l'euſſent conduit, par honneur, juſques ſur les frontieres de la Paleſtine; & que les différentes Communautés du Canaan, informées des ſouverains décrets de Dieu qui leur ôtoit leurs terres pour les donner au peuple privilégié, leur euſſent envoyé des députés avec d'abondantes proviſions de bouche & des rafraîchiſſemens de toute eſpece, pour leur proteſter de leur ſoumiſſion aux ordres de l'Eternel, pour les aſsûrer qu'ils leur abandonnoient leurs villes, leurs terres, avec tous leurs effets, & qu'ils ſe trouvoient trop heureux de pouvoir faire, *ſans péine & ſans miracle*, ce petit ſacrifice en faveur des deſcen-

dans d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, que leurs peres avoient honoré & respecté. Que cette singularité de procédés seroit flatteuse pour l'humanité ! Les Egyptiens, qui ont enseveli dans le plus profond oubli les plaies dont leurs ancêtres ont été frappés à l'occasion de la retraite des Juifs, se seroient empressés de constater, dans leurs hieroglyphes, la mémoire d'un trait si glorieux ; les Grecs, originaires des Cananéens, qui ont eu la vanité de s'attribuer tout ce qu'il y a de merveilleux dans l'Histoire, auroient proposé à tout l'Univers l'exemple de leur générosité & de leur désintéressement ; les Juifs, que leur descendance d'Abraham, la protection de Dieu, & l'honneur d'être les dépositaires de sa parole & de sa loi, rempliſſent de mépris pour tous les peuples, auroient eu, dans cette singuliere complaisance des Egyptiens & des Cananéens, de quoi flatter leur orgueil.

Mais ce n'a jamais été la volonté de Dieu, de nourrir, dans l'homme, des vices qui ne lui sont que trop

naturels. Depuis la chute d'Adam, dont l'orgueil fut le principe, l'homme ne peut se relever qu'en renonçant à cette inclination perverse; & il n'y a que les peines & les humiliations qui puissent l'étouffer. La prospérité fait germer les vices, l'adversité en coupe la racine. Dieu, qui avoit placé l'homme, *sans peine & sans miracle*, dans un état heureux, ne peut l'y remettre, après sa chute, que par des peines & des miracles. Adam ne mérita son pardon qu'après plus de neuf siecles de travaux & de soupirs; Noé fut cent vingt ans à préparer des matériaux, & à bâtir l'Arche qui devoit le préserver, lui & sa famille, de la mort générale qui menaçoit le genre humain. Dieu, sans contredit, par une voie plus courte, pouvoit exercer sa justice sur les méchans, & sa miséricorde sur les bons; mais il voulut que la longue pénitence d'Adam, en le purifiant de la tache malheureuse qu'il avoit contractée, fût, pour ses enfans & pour toute sa postérité, une leçon importante sur l'horreur que doit nous inspirer

le crime, qui ne peut être expié que par tant de larmes & de souffrances; il voulut que la vue des longs travaux de Noé & de ses enfans, dans la construction de l'Arche, en rendant leur ame digne de la grace qu'il avoit résolu de leur faire, attirât l'attention des mortels distraits par le tourbillon des passions criminelles dont ils étoient le jouet.

Les délices d'un heureux climat, & l'abondance d'un sol fertile, avoient fait, des Egyptiens, les hommes les plus voluptueux de la terre; les Sciences & les Arts, conservés chez eux depuis la division des familles de Noé, augmentés & perfectionnés par l'étude & l'industrie de leurs concitoyens, les rendoient les plus éclairés, & en même temps les plus vains des hommes. Les Juifs, au contraire, arrachés à la profession douce & innocente de la vie pastorale, & réduits, par des ordres cruels & tyranniques, à la condition de manœuvres, étoient tombés dans un abrutissement inconcevable. Si leurs maîtres avoient oublié jusqu'au nom de Dieu, ces infortunés es-

claves n'en avoient guere conſervé qu'une idée très-groſſiere. Comment retirer ces deux peuples de l'abîme profond de la matiere & des ſens où leur ame étoit plongée ? Comment forcer les oppreſſeurs de mettre fin à leur injuſtice ? Comment faire connoître aux opprimés l'Auteur de leur délivrance ? Le Critique penſe-t-il qu'une opération ſubite qui auroit changé tout d'un coup les cœurs, auroit été moins miraculeuſe, moins contre l'ordre de la Nature, plus facile & moins pénible que la transformation des eaux en ſang, & de la pouſſiere en moucherons ? Quoique nous ayons démontré ci-deſſus le contraire, nous voulons bien lui accorder ici ſa prétention ; mais il nous accordera auſſi que la voie dont Dieu s'eſt ſervi, eſt plus conforme au plan général que ſon eſprit infiniment ſage a choiſi, de faire ſentir aux hommes les effets de ſa juſtice, afin qu'ils ſe rendent dignes de ſa miſéricorde. Comme Adam n'a pu recouvrer les délices de ſa premiere félicité que par ſes larmes, comme

Noé ne pnt ſauver ſa famille que par ſes ſueurs, de même les Juifs ne pouvoient ſortir de l'Egypte, ni entrer en poſſeſſion de la terre promiſe, que par les peines & les miracles. Les Egyptiens avoient beſoin d'apprendre que l'heureuſe température de leur climat & la fécondité de leur ſol avoient une cauſe plus relevée que la puiſſance de leurs fauſſes Divinités, ou que le travail de leurs bras & de leurs bœufs, enfin que leur ſcience avoit des bornes. Or, des opérations éclatantes dans l'air & ſur les nues, ou ſecretes ſur les cœurs & ſur les eſprits, n'auroient pas humilié l'orgueil & la vanité des uns, ni réveillé l'aſſoupiſſement des autres, avec autant d'efficacité que le changement d'une baguette en ſerpent, des eaux en ſang, de la pouſſiere en moucherons, & que des légions de grenouilles répandues dans les champs, dans les villes, dans les maiſons, & juſques dans le palais du Prince.

Si l'épreuve des fléaux terribles, exercés ſur les Egyptiens, fut ca-

pable de les convaincre de l'impuiſſance de leurs Divinités, & de la ſupériorité du Dieu qui animoit les Chefs des Juifs, combien l'exemption de ces châtimens ne dut-elle pas faire d'impreſſion ſur les ames de ces derniers, pour ainſi dire abâtardies par les travaux ſerviles de la terre & du mortier? Combien une pareille faveur dut-elle rappeler le ſouvenir des promeſſes faites à leurs peres? Combien dut-elle leur inſpirer de reconnoiſſance pour un Dieu qui opéroit tant de merveilles à leur égard? Combien de confiance en leurs Chefs, entre les mains de qui Dieu ſembloit avoir remis toute ſon autorité & ſa puiſſance? Quelle leçon pour les Egyptiens ſur l'inertie de leurs faux Dieux, ſur l'ignorance de leurs prétendus Sages! Quelle preuve, & pour les Juifs de la ſévérité dont l'Eternel punit les méchans, & de ſa bonté à prendre la défenſe des bons! Nous-mêmes, pour qui ce tableau frappant des vengeances & des miſéricordes de l'Etre ſuprême ſe trouve conſigné dans les Livres Saints, ſerions-

nous aſſez aveugles pour n'y pas voir ce que nous avons à eſpérer ou à craindre ? Le renvoi ſubit & inattendu des Juifs avec les plus grandes démonſtrations d'eſtime & d'amitié, auroit-il appris qu'il y a un Dieu qui regne ſouverainement ſur la terre, aux Egyptiens qui ſe ſeroient attribué la gloire d'une généroſité ſans exemple ? Auroit-il convaincu de la ſupériorité de leur Dieu ſur ceux de l'Egypte, les Juifs dont le cœur glacé pour leur bienfaiteur ſecret, ſe ſeroit enflammé, par la reconnoiſſance la plus vive, pour les Egyptiens leurs bienfaiteurs apparens ? Quel fruit retirerions-nous nous-mêmes de toute cette Hiſtoire, ſinon le froid d'une admiration ſtérile ? Il étoit donc plus conforme aux vues miſéricordieuſes de l'Eternel ſur les créatures, de les rappeler à lui par des opérations ſenſibles & proportionnées à l'état actuel de leur ame, que par des actes métaphyſiques & inviſibles de ſa toute-puiſſance.

§. V. *Conflit entre Moïse & les Mages ou Lettrés Egyptiens.*

« On eſt ſurpris, dit le Critique, » que le Dieu de la Nature entiere » s'abaiſſe à diſputer de prodiges » avec des Sorciers ».

Il y auroit beaucoup plus de raiſon à s'étonner que de vils mortels aient aſſez préſumé de leur puiſſance, pour diſputer de miracles avec le Dieu de la Nature. Mais la vérité eſt que, comme Dieu ne s'eſt point abaiſſé juſqu'à ſe compromettre avec des Sorciers, les Mages & les Savans de l'Egypte ne ſe ſont point élevés directement contre Dieu. L'Eternel avoit remis ſes pouvoirs entre les mains de Moïſe ſon ſerviteur ; les Mages & Lettrés Egyptiens, perſuadés que le Chef des Juifs ne devoit toute ſa ſageſſe & ſa ſcience qu'à l'étude de leurs Livres & aux leçons qu'il avoit puiſées dans leurs Ecoles, ne craignent point de ſe meſurer avec lui ; ils ſe flattent que la Nature qu'ils reconnoiſſent pour le Dieu unique, dont ils ont étudié *les jeux*, & qu'ils ſe vantent

d'avoir *surprise sur le fait & dans son laboratoire*, leur a révélé tous ses trésors, toutes ses richesses, toute son habileté ; qu'avec des armes aussi puissantes, il leur sera facile de triompher d'un vieillard octogénaire, du Chef d'un *petit peuple*, d'un conducteur d'*Arabes-Bédouins*. Dans cette confiance, ils entrent en lice, non avec Dieu qu'ils ne connoissent point, mais avec Moïse; non avec le Dieu de toute la Nature, mais avec un homme qu'ils croient ne pas devoir en savoir autant qu'eux, n'étant pas Egyptien comme ils le sont. Aussi, à peine apperçoivent-ils le doigt de Dieu, dans les opérations de Moïse, que, reconnoissant l'inégalité de la partie, ils renoncent au combat après la troisieme épreuve ; que, s'ils assistent aux autres opérations, leur vanité, leur curiosité, leur envie de trouver ce grand homme en défaut, est leur unique motif. Ils admirent ses œuvres merveilleuses, & comme ils ne disputent point à Dieu la gloire de les faire, Dieu ne s'abaisse point avec des malheureux

reux qui ne lui disputent rien. Il donne ses ordres à son serviteur ; son serviteur les exécute ; les sages Egyptiens jugent de la fidélité de leur exécution ; ils sont pour nous des témoins que nous ne pouvons récuser. Leurs lumieres, leur science, leur étude approfondie de tous les jeux de la nature, nous répondent qu'ils ne se sont pas laissés surprendre. Nous devons d'autant moins douter de leur sévere exactitude à examiner, dans tous les points, les prodiges opérés par Moïse, qu'ils avoient d'abord autant d'envie de les trouver faux, qu'ils ont ensuite montré forcément de zele à les déclarer véritables ; & leur acquiescement forcé, est pour nous une démonstration supérieure à tous les lazzis des Critiques.

« De sages Théologiens ont répondu, que c'est précisément parce » que Dieu est le maître de la nature, qu'il accordoit aux Magiciens Egyptiens le pouvoir de » disposer de la nature, & qu'il bornoit ce pouvoir à trois ou quatre » miracles. Cette réponse ne satisfait

» pas les Incrédules, parce que rien » de tout ce qui eſt dans ce Livre » ſacré ne les contente. Ils trouvent » ſur-tout que Pharaon n'étoit point » coupable, puiſque Dieu prenoit » le ſoin lui-même d'endurcir ſon » cœur. Enfin, ils nient toute cette » Hiſtoire d'un bout à l'autre. *Con-* » *tra negantem principia non eſt diſ-* » *putandum.* Nous prions Dieu de » ne point endurcir leur cœur ».

Si la réponſe que de ſages Théologiens ont donnée, ne ſatisfait pas les Incrédules, je crois qu'*ils* doivent être contens de la mienne, où, bien loin d'accorder, de la part de Dieu, trois ou quatre miracles aux Magiciens Egyptiens, je leur refuſe abſolument le pouvoir d'en faire un ſeul.

Je plains les Incrédules, de trouver que Pharaon n'étoit pas coupable, & d'être aſſez méchans pour répéter que *Dieu prenoit le ſoin lui-même d'endurcir ſon cœur*, quoiqu'ils n'ignorent pas l'explication que les Théologiens, & ſur-tout ceux qui dirigent leurs études ſur les Originaux de la Bible, donnent à ce terme *endurcir.*

Ils ſont auſſi vraiment à plaindre de *nier cette Hiſtoire d'un bout à l'autre*, après les preuves & les démonſtrations qu'on leur en donne. Ils peuvent voir Abadie ſur la vérité de la religion.

Le Compilateur couronne ſa note chrétienne par ces belles paroles: *Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur:* c'eſt eux-mêmes qu'il faudroit avertir charitablement de n'être point les Auteurs de ce funeſte endurciſſement; ou s'ils veulent croire opiniâtrement que Dieu en ſoit l'Auteur, ils ont beſoin de prieres plus ſérieuſes, & d'une interceſſion plus efficace que celles de leur fidele Copiſte.

§. VI. *S'il ne faut jamais diſputer contre ceux qui nient les principes les plus clairs.*

« Il eſt inutile de diſputer contre » ces eſprits inſenſés qui s'obſtinent à » nier les principes les plus clairs & » les plus évidens ». C'eſt la penſée développée du Critique, qui a mis en avant l'adage latin, *contra negantem principia non eſt diſputandum.*

Cette propoſition, qui eſt vraie & de pratique dans les diſputes de l'Ecole, ſur des matieres qui ſont du reſſort de la raiſon humaine, eſt fauſſe, & d'une dangereuſe conſéquence, lorſqu'il s'agit des *dogmes* de la religion, & des faits qui ont trait directement ou indirectement à la foi. Pourquoi cela? c'eſt qu'alors la diſpute éclaircit, & met dans le plus grand jour les preuves des faits, manifeſte l'infidélité des dénégans, & diſſipe les nuages ténébreux dont ils ſe plaiſent à les *couvrir*; *alors* elle développe la vérité du dogme, ſa ſainteté, ſon utilité; & ſi l'évidence de ſes explications, & la démonſtration de ſes preuves, trouvent des ſourds & des aveugles dans quelques incrédules, leur effet ſe répand dans des cœurs de meilleure foi, que la clartédes principes frappe, & remplit d'indignation, pour ces prétendus eſprits forts, dont la bouche dénie ce que leur cœur craint d'avouer.

Où en ſerions-nous maintenant, s'il ne s'étoit pas heureuſement trouvé dans tous les temps, des hommes

vertueux & éclairés, dont la bouche & la plume ont redargué les discours du vice & de la passion, répandus impunément dans toutes les sociétés, soit par écrit, soit de vive voix, par des esprits légers & superficiels, qui, pour autoriser les déréglemens de leur cœur, osent attaquer les principes de la raison, saper les fondemens de la religion, dénaturer la vérité des faits, s'ériger en juges souverains des hommes, & citer Dieu à leur tribunal? Dans quel affreux dépérissement ne seroit pas l'humanité, si Dieu, dans sa miséricorde, n'eût pas opposé à ces insensés panégyristes du vice & de l'irréligion, des esprits sages & vertueux, qui, par un enseignement solide, détrompassent les hommes, dévoilassent l'intérêt honteux qui fait parler & écrire les impies, réglassent les droits de la raison & son usage, portassent le flambeau de la foi humaine, sur des faits qui sont de foi divine, & fissent voir le concours merveilleux de ces deux genres de preuves, dans la démonstration des vérités de la sainte Ecriture, en un mot, réduis-

siſſent les Incrédules à des doutes volontaires, à des imaginations folles, à des conjectures ridicules, à de fades répétitions, & à d'ennuyeuſes redites, qui ne font que prouver leur entiere défaite?

Si dans le premier monde, le mépris de la loi naturelle, & l'oubli de Dieu, ont eu pour Auteurs les Caïns, les Lamech, la juſtice humaine & divine ont eu pour Prédicateurs les Abel, les Hénoch & les Noé. Si le monde nouveau a vu les Géans, ces hommes fameux par leur impiété & leur tyrannie, inſulter à Dieu, & fouler aux pieds l'humanité; les Abraham, les Iſaac, les Jacob ont brillé dans ces temps de ténebres & d'horreur, comme des lumieres pures; l'exemple de leurs vertus & de leur piété a ſoutenu les hommes juſtes & religieux, contre la violence & le débordement public des mœurs. Aaron & Moïſe ont forcé Jannès, Jambrès & les Savans de l'Egypte, à reconnoître le doigt de Dieu, & ont donné aux Egyptiens & aux Iſraélites, de puiſſantes leçons ſur ſon exiſtence, ſur ſes attributs

divins, sur les récompenses & la protection qu'il accorde aux bons, sur sa justice & les châtimens qu'il réserve aux méchans.

Depuis la loi de grace, si les Porphyre, les Celse, les Appollonius de Thyane, les Julien ont eu l'audace d'attaquer la Religion, ils ont été confondu par les Origene, par les Clément d'Alexandrie, par les Grégoire & les Basile. Si les Incrédules de nos jours se vantent d'être les successeurs des premiers, nous nous faisons gloire d'être les disciples des seconds; & aux Bolingbrooke, aux Herbert, aux Freret, aux Boulanger de notre siecle, nous opposons les Abadie, les Prideaux, les Bossuet, les Pascal, & cent Ecrivains qui ont honoré la France par leurs vertus & leur savoir, & qui ont réfuté, dans des écrits lumineux, toutes les frivoles objections, & les difficultés absurdes que le Critique s'est donné la peine de recueillir dans son informe compilation.

CHAPITRE XI.

1. ET (*a*) le Seigneur dit à Moïse : Je ne frapperai plus Pharaon & l'Egypte que d'une seule plaie, & après cela il vous laissera aller, & il vous contraindra même de sortir (*b*).

(*a*) En comparant le verset 9 du chapitre XI, *MOÏSE SORTIT DE DEVANT PHARAON FORT EN COLERE*, avec la fin du chapitre précédent, *JE NE VERRAI PLUS VOTRE FACE*, on voit qu'il faut traduire les quatre premiers versets par le plusqueparfait, & les mettre en parenthese, pour recommencer au verset quatrieme la suite du discours de cette maniere : « Moïse dit à Pharaon : *JE NE VERRAI PLUS VOTRE VISAGE* (car voici ce que » l'Eternel avoit dit auparavant : J'entrerai » en Egypte au milieu de la nuit, & je ferai » mourir tous les premiers-nés, &c.) & » *MOISE SORTIT* aussi-tôt *DE DEVANT PHARAON FORT EN COLERE* ».

Il est inutile d'avertir ici que le prétérit des Hébreux est un temps indéterminé qui se met indifféremment pour l'imparfait, le parfait & le plusqueparfait, & que c'est par conséquent aux circonstances à en fixer le sens. Je me rappelle d'avoir démontré ailleurs cette vérité.

(*b*) L'original porte à la lettre : *ghareſch ïeghareſch éthekém mizzéh, expellendo expellet*

2. Vous direz donc à tout le peuple, que les hommes demandent à leurs amis, & les femmes à leurs voisines, des vases d'or & d'argent (*a*).

3. Et le Seigneur fera trouver grace à son peuple devant les Egyptiens (*b*). Or Moïse avoit acquis une très-grande autorité dans toute

---

vos hinc, « en vous chassant, il vous chassera » d'Egypte », c'est-à-dire, à grande hâte, & charmé de se défaire de vous. Il faut convenir que l'Hébreu, avec son laconisme, a une énergie que l'on chercheroit en vain dans nos Langues modernes.

(*a*) Après ces mots, DES VAISSEAUX D'OR ET D'ARGENT, les Septante ajoutent, ET DES HABITS, (καὶ ἱματισμὸν); nous embrassons d'autant plus volontiers leur leçon, qu'elle est confirmée par le Pentateuque Samaritain, qui porte OUESEMALOTH, *& vestes*.

(*b*) Après ces mots, *& l'Eternel fera trouver grace à son peuple devant les Egyptiens*, les Septante ajoutent (καὶ ἔχρησαν αὐτοῖς), *& mutuo dabunt illis*, « & ils leur prêteront ». Le Samaritain vient encore à l'appui de cette leçon; il dit : OUHASCHAILOUM, *& ils leur accorderont leur demande*.

C'est ainsi qu'à l'aide de la critique sacrée, on peut recouvrer un Texte aussi entier qu'il est sorti des mains de Moïse; c'est ainsi qu'on ressuscite ce que la négligence & la précipitation des Copistes avoient fait périr.

l'Egypte, tant en préſence des ſerviteurs de Pharaon, que de tout le peuple.

4. (*a*) Et il dit (*à Pharaon*), voici ce que dit le Seigneur : J'entrerai dans l'Egypte vers la mi-nuit.

5. Et je mettrai à mort, dans le pays des Egyptiens, tous les premiers-nés, depuis le premier-né de Pharaon, juſqu'au premier-né de l'eſclave qui tourne la meule dans le moulin, & juſqu'aux premiers-nés des animaux.

6. Et il s'élevera dans toute l'Egypte un ſi grand cri, que jamais il n'y en eut & n'y en aura jamais de pareil.

7. Mais parmi tous les enfans d'Iſraël, depuis l'homme juſqu'aux bêtes, on n'entendra pas même un chien aboyer, afin que vous voyiez la diſtinction pleine de merveille que Dieu met entre Iſraël & les Egyptiens (*b*).

(*a*) PRÉDICTION DE LA DIXIEME PLAIE, DE LA MORT DES PREMIERS-NÉS.

(*b*) Le Samaritain eſt ici beaucoup plus étendu que l'Hébreu. Voici ce qu'il ajoute après le verſet 7 :

Ouegham haiſch moſchèh ghadol meod béerèts mitſeraim béené abedé Phareoh oubéené haam.

8. Et tous vos ſerviteurs que voilà, viendront vers moi, & me diront,

---

Ouaiomer moſchéh él Phareoh koh amar ïehoah beni bekori Iſraël oueomer éleha ſchelach éth beni ouaiabeduni outhemaen liſchelecho hinnéh ïehoah haragh éth beneka bekoreka ouaiomer moſchéh koh amar ïehoah kachatſith hallaielah ani iotſé bethoke arets mitſeraim oumeth kol bekor baarets mitſeraim mibbekor Phareoh haioſchéb al kiſſeo ouead bekor haſſchiphechah aſcher achar harechaim ouead bekor kol behémah ouchaietah tſeaqah ghedolah bemitſeraim aſcher kemoah lo niheiathah o kemcah lo thoſeph. Oulekol bené Iſraël lo ïéchérats kéléb leſchono leméiſch ouead béhémah lemaan théda aſcher iaphelé ïehoah ben mitſeraim ouben Iſraël.

Vir etiam ille Moïſes magnus erat valdè in terrâ Ægypti, in oculis ſervorum Pharaonis, & in oculis populi. Et dicit Moïſes Pharaoni, ſic dicit Jehova : Filius meus, primogenitus meus, eſt Iſraël ; dico autem tibi, dimitte filium meum ut ſerviat mihi. Si autem renueris dimittere eum, ecce Jehova occidet filium tuum, primogenitum tuum. Et dixit Moïſes, ſic loquitur Jehova : Circà mediam noctem ego egrediar in medium terræ Ægypti, morieturque omnis primogenitus in terrâ Ægypti, à primogenito Pharaonis qui ſedet ſuper thronum ejus, & uſque ad primogenitum ancillæ quæ eſt poſt molas, & uſque ad primogenitum omnis beſtiæ ; ideò erit clamor magnus in Ægypto, qualis non fuit, & qualis non erit iterùm.

prosternés jusqu'à terre : Sortez, vous & tout le peuple que vous gouvernez ; & après cela nous partirons.

Sed in omnibus filiis Israël non movebit canis linguam suam, ab homine usque ad bestiam ; ut scias quod separavit dominus inter Ægyptios & inter Israël.

« Or cet homme, nommé Moïse, étoit » fort grand dans tout le pays de l'Egypte, » aux yeux des serviteurs de Pharaon, & » aux yeux du peuple ; & Moïse dit à Pha- » raon, voici ce que dit l'Eternel : Israël » est mon fils & mon premier-né ; je vous » ordonne de laisser aller mon fils pour me » servir ; si vous refusez de le laisser aller, » l'Eternel va mettre à mort votre fils, votre » premier-né. Moïse ajouta ; voici ce que » dit l'Eternel : Je passerai au milieu de la » nuit par la terre d'Egypte, & je ferai » mourir tous les premiers-nés de cette terre, » depuis le premier-né de Pharaon, qui est » assis sur son trône, jusqu'au premier-né » de la femme esclave, qui fait tourner la » meule, & jusqu'au premier-né de toutes » les bêtes. C'est pourquoi il y aura un si » grand cri dans toute l'Egypte, qu'on n'en » a jamais vu & qu'on n'en verra jamais » de pareil. Et parmi les enfans d'Israël, » nul chien ne remuera sa langue, depuis » l'homme jusqu'à la bête, afin que vous » sachiez que l'Eternel a mis une séparation » entre les Egyptiens & les Israélites ».

Nous préférons la leçon Samaritaine pour

9. Et Moïse sortit fort en co-

plusieurs raisons : 1°. parce que l'omission a pu se faire aisément dans le Texte Hébreu, par la négligence des Copistes. Ce que nous avons dans l'Hébreu, finit par ces mots : *BEN MITSERAIM OUBEN ISRAEL, inter Ægyptios & inter Israël :* ce qui nous manque finit de même par *BEN MITSERAIM OUBEN ISRAEL, entre les Egyptiens & les Israélites.* Les Copistes ont donc pu aisément sauter des lignes supérieures aux inférieures, & omettre le morceau précieux que nous venons de rapporter. 2°. Le verset 8 n'a point de liaison naturelle, dans l'Hébreu, avec le verset 7, au lieu que ces deux versets sont bien liés dans le Samaritain. Selon l'Hébreu, Moïse, dans le verset 7, répete aux Israélites ce que Dieu lui avoit ordonné de leur dire ; & dans le verset 8, on le voit qui continue un discours direct, sans qu'il paroisse quand il a commencé ce discours, ni à quelle occasion il l'a fait. Ce passage si précipité d'un discours à un autre, est contraire au style, au génie & à l'exactitude de Moïse, qui marque toujours avec soin le commencement de ses discours. 3°. Ces choses ne faisant rien en faveur des prétentions des Samaritains contre les Juifs, qui auroit jamais pu porter les premiers à les insérer dans leurs Livres sacrés, si elles ne s'y fussent pas trouvées de toute antiquité ? 4°. Ce qu'on lit ici ne paroît nullement amené de loin ; il ne cause aucun dérangement dans le Texte ; rien n'annonce qu'il y soit cousu par une main étrangère ;

lere (*a*) de devant Pharaon ; & le Seigneur lui dit : Pharaon ne vous

---

on ſent au contraire, qu'il y manqueroit quelque choſe ſi on l'en éloignoit. 5°. Ces ſortes de répétitions ſont très-conformes au ſtyle du divin Hiſtorien. Il répete, dans le Livre de l'Exode, juſqu'à trois fois, la deſcription du Tabernacle, & des vaiſſeaux qui y ſervoient. 6°. Elles ſont fort dans le goût des anciens, goût qu'on retrouve dans Homere ; ce Poëte célebre, quand il introduit un perſonnage, qui, après avoir reçu un ordre, va le porter à quelqu'un, ne manque jamais de le lui faire répéter preſque dans les mêmes termes. Tous les Amateurs connoiſſent la formule d'introduction de cet ancien Auteur Grec, ΟΣ ΕΦΑΤ, (ως ἐφατ') *ſic locutus eſt*, IL TINT CE DISCOURS ; & tout de ſuite vient la répétition de l'ordre donné. 7°. De deux choſes l'une ; ou les Copiſtes des Hébreux ont omis, ou ce ſont ceux des Samaritains qui ont ajouté, il n'y a pas de milieu : or, il eſt bien plus vraiſemblable que c'eſt une ſimple omiſſion de la part des Juifs, qu'une addition de la part des Samaritains. Pour omettre, il ne faut que de la négligence & de la précipitation de la part des Scribes, deux qualités qui leur ſont fort ordinaires ; pour ajouter, au contraire, il faut de la réflexion, & un propos délibéré, ce qu'on ne peut jamais ſuppoſer ſans en avoir de fortes preuves.

(*a*) Au lieu de ces mots de la Vulgate, *& exivit à Pharaone iratus nimis*, « & Moïſe

écoutera pas, afin qu'il se fasse un plus grand nombre de prodiges dans l'Egypte.

10. Or, *quoique* Moïse & Aaron eussent fait devant Pharaon tous les miracles marqués dans le Livre, le Seigneur ne laissa pas d'endurcir le cœur de ce Prince, qui ne voulut pas laisser sortir les Israélites de son pays.

» sortit fort en colere de devant Pharaon »; on lit à la lettre, dans l'Hébreu, *ouaiétsé méim Pharech bachori aph, & egressus est à Pharaone in irâ furoris.* On peut donc rendre ainsi en François, le Texte original : » Il » sortit d'auprès de Pharaon, qui étoit dans » une ardente colere ». Alors c'est le Roi qui s'abandonne à sa passion, piqué par le discours de Moïse, tandis que celui-ci soutient jusqu'à la fin, son caractere d'Envoyé de Dieu, avec autant de douceur que de dignité.

RÉPONSES AUX DIFFICULTÉS.

X X.

§. I. *Dixieme plaie d'Egypte. La mort des premiers-nés.*

« Les Critiques ne peuvent souffrir » d'abord, que Dieu recommande » si souvent & si expressément de » commencer par voler tous les vases » d'or & d'argent du pays; & ensuite, » que Dieu, selon la lettre du Texte, » égorge, de sa propre main, tous » les premiers-nés des hommes & » des animaux ».

Il paroît que les prieres du Compilateur, pour la conversion des Critiques, ses fideles alliés, n'ont pas été efficaces, car ils reviennent toujours à la charge. Voyez notre article XV, où nous avons prouvé, par le Texte original, & d'une maniere qui ne souffre point de réplique, que les Hébreux ne se sont point rendus coupables de vol, en emportant les vases d'or & d'argent des Egyptiens, puisqu'ils les avoient eus

en préſens. Nous avons même ajouté, qu'en ſuivant l'interprétation de la Vulgate, il n'eſt pas difficile de les venger de l'inculpation calomnieuſe que leur font les Critiques; car enfin ce n'eſt point un vol, avons-nous dit, que de dépouiller ſes ennemis par ordre de ſon Prince, & en guerre réglée. S'il y avoit quelque choſe à reprendre dans cette exécution militaire, ce ſeroit la ſtupidité du peuple de Dieu, qui a beſoin qu'on lui commande ſi ſouvent & ſi expreſſément une action que les Généraux d'armée ont bien de la peine à réprimer dans leurs ſoldats, & à contenir dans les bornes preſcrites par le droit de la guerre.

Si les dépouilles de l'Egypte furent le ſalaire légitime que Dieu voulut accorder à ſon peuple, pour les travaux que les Egyptiens avoient injuſtement exigés de lui, la mort des premiers-nés fut le talion de la mort des enfans des Hébreux, que les Sages-Femmes eurent ordre d'étouffer adroitement, & qu'à leur défaut le Roi Pharaon avoit fait arracher d'entre les bras de leurs meres, &

jeter dans le Nil. Dieu, qui ſe charge lui-même, ſelon le Texte pris à la lettre, d'*égorger de ſa propre main tous les premiers-nés des hommes & des animaux, depuis le fils aîné du Roi, juſqu'au premier-né du plus vil des animaux*, nous apprend, par cet exemple terrible de ſes vengeances ſur les injuſtes & barbares oppreſſeurs de ſon peuple, combien il hait l'injuſtice & la barbarie; que s'il garde le ſilence ſur les crimes des hommes, il eſt un temps où il doit ſortir de ſon ſecret, & les punir d'une maniere éclatante; & s'il prévient quelquefois l'arrivée de ce temps déterminé par ſes décrets éternels, c'eſt pour ſoutenir la foi chancelante de ſes humbles ſerviteurs, & inſpirer une frayeur utile aux pécheurs qui voudroient vainement ſe flatter de l'impunité.

Au reſte, de quelque couleur que les Critiques peignent cet acte de juſtice, les traits de leur pinceau ſe forment ſur quelques expreſſions métaphoriques; la foibleſſe du langage humain eſt forcé de les employer, pour exprimer les opérations ineffables de

la toute-puiſſance divine, dont les Critiques raiſonnent à-peu-près comme les aveugles des couleurs. Ce ſeroit donc bien inutilement que nous entreprendrions de les ramener au bon ſens & à laraiſon, dont ils s'écartent volontairement.

Mais que cette difficulté ſoit une fiction des Critiques, & une dériſion impie qu'ils font de Dieu, en prenant ſciemment à la lettre ce que l'Ecriture rapporte de la mort qu'il donna aux premiers-nés de l'Egypte, il eſt aiſé de le voir par leur affectation à répéter ces mots, *ſelon la lettre du Texte.* Ils ſont convaincus que Dieu eſt un Eſprit infiniment grand, infiniment puiſſant; qu'un Eſprit n'a point de corps, ni par conſéquent point de bras; qu'il ne ſe ſert point & qu'il n'a pas beſoin d'inſtrumens matériels pour exercer les actes de ſa volonté, de ſa juſtice, de ſa miſéricorde; que ſon eſſence immuable n'eſt point ſujette aux paſſions différentes qui agitent le cœur de l'homme, & qui impriment dans ſon corps des mouvemens ſubits, involontaires & non réfléchis de joie,

de triſteſſe, de colere, de cruauté, de barbarie, en exécutant, ſelon l'ordre de ſes décrets éternels, les actes qui dénotent en nous un changement de réſolution, un repentir, un ſentiment de joie ou de triſteſſe, d'humanité ou de cruauté. Convaincus de cette vérité, ils épiloguent ſur *la lettre qui tue*, & veulent, par des lettres & des ſyllabes, nous prouver une exiſtence de barbarie en Dieu qu'ils n'y croient pas eux-mêmes; car s'ils la croyoient, ils ne répéteroient pas ſi ſouvent *ſelon la lettre du Texte.*

« Tous les Peres conviennent que » cette Hiſtoire eſt une figure de » l'Egliſe de Jéſus-Chriſt.

Ce ſentiment des Saints Peres, ſur la mort des premiers-nés de l'Egypte, préſenté tel que nous le voyons dans ces deux lignes du Critique, pourroit paroître ſingulier à quelques Lecteurs; & c'eſt le but que le Critique s'eſt propoſé. Quand il manque d'objections ſolides, de difficultés raiſonnables, ce qui lui arrive très-ſouvent, il jette ſon maſque ſur la vérité qu'il veut traveſtir,

& lui prête sa figure ; à coup sûr il la rend ridicule. Vengeons-la de son persifflage.

§. II. *Rapports de l'Histoire des Juifs en Egypte, avec l'Église de Dieu sur la Terre.*

Dieu commande à Abraham de se détacher de sa famille, & d'aller dans une terre qu'il doit lui montrer.

L'Eglise tirée de l'idolâtrie, a ordre de se détacher de la terre où elle est née, pour aspirer au Ciel que Dieu lui destine.

Abraham est pere des Ismaélites, des Troglotides, des Israélites, qui sont les héritiers légitimes de la promesse.

L'Eglise est mere de plusieurs sectes ; mais les Chrétiens catholiques sont seuls ses véritables enfans.

Isaac mene une vie douce & pacifique.

Les véritables Chrétiens vivent dans la paix, & hors du tourbillon des passions.

Jacob est pere de douze enfans, qu'il a de deux femmes, Lia & Rachel.

N. S. J. C. a choisi ses douze Apôtres d'entre les Juifs, & compose sa famille Chrétienne des Juifs & des Gentils, figurés par les enfans de Lia & de Rachel.

Il épouſe ſes deux ſervantes, Bala & Zelpha.

L'Egliſe recevra dans ſon ſein les Arabes & les Iduméens, qui ſont connus ſous le nom de Mahométans; ou bien les différentes familles de Jacob repréſentent les différentes ſectes de Chrétiens.

Jacob a ſervi vingt ans chez Laban.

Nous avons expliqué cette figure fort au long dans nos réponſes ſur la Geneſe.

Les enfans de Jacob maſſacrent les Sichimites ſans l'aveu de leur pere.

Les enfans de l'Egliſe, ſans l'aveu de leur mere, ont ſoutenu des guerres de religion.

Joſeph eſt vendu en Egypte par ſes freres.

Nous avons donné les rapports de Joſeph avec J. C., dans *la Geneſe expliquée.*

Jacob ſe retire en Egypte avec ſa famille.

Les beſoins de la vie naturelle obligent l'Egliſe avec ſes enfans, de vivre au milieu du monde corrompu.

Les Egyptiens n'aiment pas les Juifs; & leur vie paſtorale.

Le monde pervers n'aiment pas les Chrétiens, & leur ſoumiſſion à des Paſteurs.

Le Roi d'Egypte persécute les Hébreux.

Le monde persécute les Chrétiens.

Les Sages-Femmes ont un ordre secret d'étouffer les nouveaux-nés.

Les Casuistes relâchés de concert avec le Démon, Prince de ce monde, ôtent la vie de la grace aux ames qui commencent à quitter la mort du péché.

Les Juifs sont condamnés à des travaux grossiers de tuiles & de briques.

Les Chrétiens ont souffert sous les Empereurs Païens, & souffriront sous l'Antechrist les plus rudes travaux.

Pharaon refuse aux Juifs la permission d'aller sacrifier dans le désert.

Les Chrétiens trouvent dans le monde de grands obstacles à l'observation de leurs devoirs.

Les Mages & les Savans de l'Egypte flattent, par leurs intrigues, le cœur endurci de Pharaon.

Les Pseudo-Philosophes & les Incrédules, sont comme les Magiciens du monde, qui, par l'enchantement de leurs discours & de leurs ouvrages pervers, flattent les passions & endurcissent le cœur.